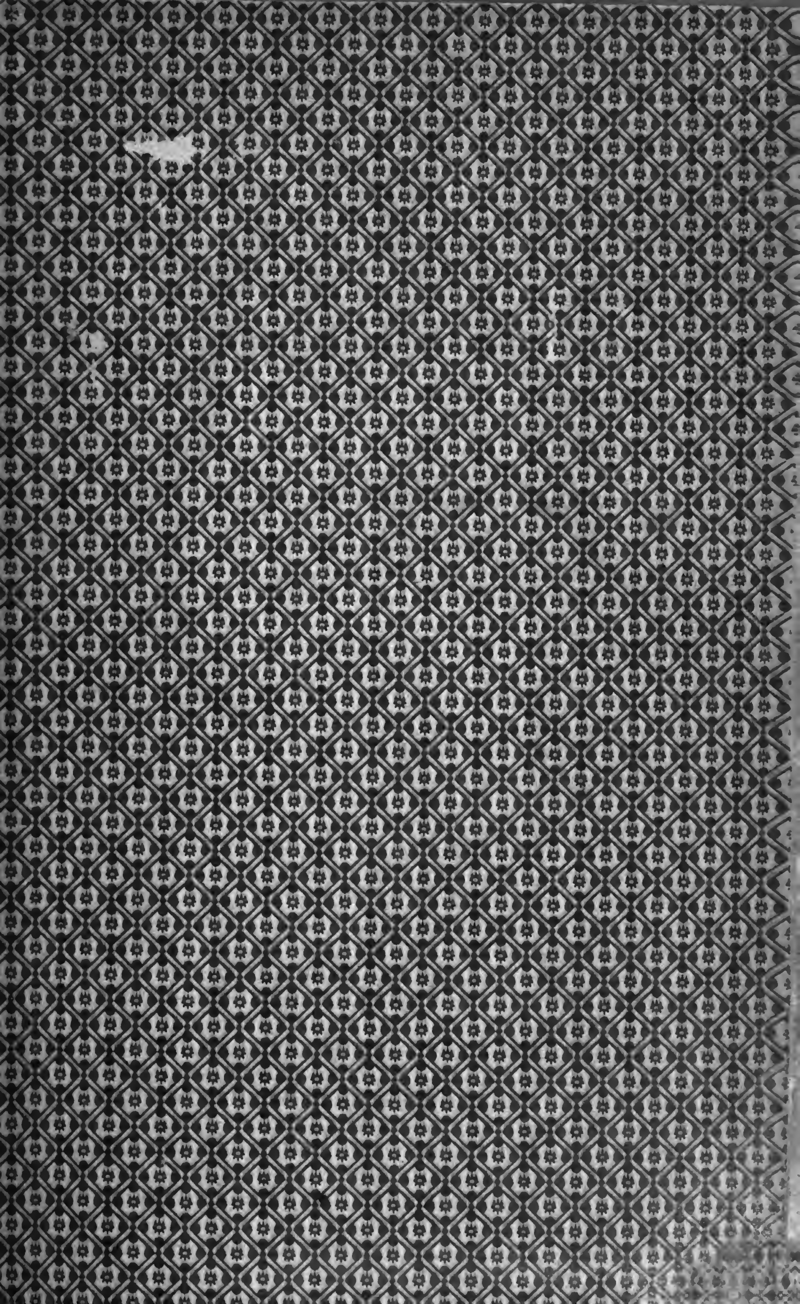


ESI - PALLI
. A



COLLECTION MICHEL LÉVY

BRAS-D'ACIER

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

ALFRED DE BRÉHAT

Format grand in-18

LES AMOUREUX DE VINGT ANS	1 vol.
L'AMOUR AU NOUVEAU MONDE	1 —
LES AMOURS DU BEAU GUSTAVE	1 —
LES AMOURS D'UNE NOBLE DAME	1 —
L'AUBERGE DU SOLEIL D'OR	1 —
LE BAL DE L'OPÉRA	1 —
LA BELLE DUCHESSE	1 —
BRAS-D'ACIER	1 —
LA CABANE DU SABOTIER	1 —
LES CHASSEURS D'HOMMES	1 —
LES CHASSEURS DE TIGRES	1 —
LE CHATEAU DE VILLEBON	1 —
LES CHAUFFEURS INDIENS	1 —
LES CHEMINS DE LA VIE	1 —
LE COUSIN AUX MILLIONS	1 —
DEUX AMIS	1 —
UN DRAME AU CALCUTTA	1 —
UN DRAME A TROUVILLE	1 —
UNE FEMME ÉTRANGE	1 —
HISTOIRES D'AMOUR	1 —
LES MAITRESSES DU DIABLE	1 —
LES ORPHELINS DE TRÉGUÉREC	1 —
LE ROMAN DE DEUX JEUNES FEMMES	1 —
SCÈNES DE LA VIE CONTEMPORAINE	1 —
LA SORCIÈRE NOIRE	1 —
LE TESTAMENT DE LA COMTESSE	1 —
LA VENGEANCE D'UN MULATRE	1 —

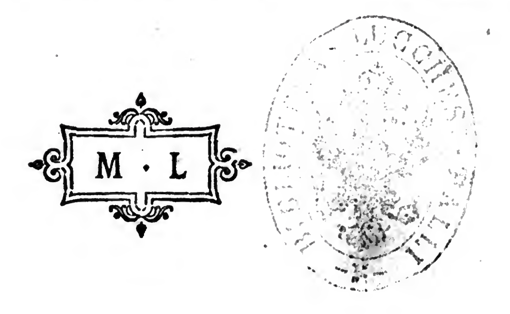
D. Thiéry et Cie. — Imprimerie de Lagny.

BRAS-D'ACIER

PAR

ALFRED DE BRÉHAT

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874



A MADAME

LA COMTESSE ÉDOUARD DE MÉRONA

BRAS D'ACIER

PREMIÈRE PARTIE

I

On était à la fin de novembre 1849. La saison des pluies forçant les mineurs à quitter momentanément les *placeres*, les chercheurs d'or arrivaient en foule à San-Francisco.

Bien que cette ville eût déjà pris un prodigieux développement durant les deux années qui venaient de s'écouler, elle ne comptait encore que cinq ou six mille maisons et une trentaine de mille habitants tout au plus. Cette population s'augmentait chaque jour d'une multitude d'étrangers accourus de tous les points du globe. Malgré les tentes et les baraques en bois qui s'élevaient, comme par enchantement, autour de quelques maisons de briques ou de pierres, les étrangers et les mineurs affluaient en si grand nombre, qu'ils ne parvenaient qu'avec la plus grande difficulté à se procurer des logements. Composés pour la plupart, ainsi que les autres maisons de la ville, d'un seul étage et d'un rez-de-chaussée, les hôtels étaient complétement remplis. Or, Dieu sait ce que voulait dire le mot *rempli*, à cette époque où un appartement fort modeste se louait de trois à quatre cents dollars par mois *. Peu de voyageurs

* Le dollar vaut environ 5 fr. 37.

possédaient, naturellement, les ressources nécessaires pour s'accorder le luxe d'une chambre. Heureux encore celui qui parvenait à trouver une petite place dans quelque pièce déjà occupée par dix autres individus.

Pendant une nuit sombre et pluvieuse, une vingtaine de mineurs, en quête d'un hôtel, erraient en maugréant dans les rues fangeuses de San-Francisco. Cinq ou six d'entre eux montaient des chevaux efflanqués et couverts de boue. D'autres cheminaient à pied, suivis d'une sorte de charrette chargée de leurs bagages. Quelques-uns, plus économes, ou moins heureux dans leurs explorations, portaient sur le dos leurs vêtements de rechange et quelques ustensiles de cuisine, le tout roulé dans une ou deux couvertures. Des pioches, une hache, quelquefois même une tente, et un crible ou un *craddle* * attaché par-dessus le paquet, complétaient ce chargement. Son poids eût écrasé des épaules moins robustes que celles de la plupart des vigoureux individus qui formaient la majorité des chercheurs d'or.

Bien qu'ils arrivassent ensemble à San-Francisco, ces mineurs venaient de *placeres* différents. Le hasard seul les avait réunis sur la route. Parmi eux se trouvaient, presque en nombre égal, des Français, des Anglais, des Américains et des Mexicains. Un heureux succès avait sans doute couronné leurs travaux, car, en dépit de la pluie qui tombait à torrents et des fondrières dans lesquelles ils enfonçaient parfois jusqu'aux genoux, les voyageurs causaient gaiement, et mêlaient de joyeuses plaisanteries aux malédictions que leur arrachaient par moment l'orage et l'état des rues de San-Francisco.

— Voici un hôtel ! s'écria enfin un Français, ex-marchand de savon, nommé Louis Ribonneau, dont l'accent provençal indiquait suffisamment l'origine.

Comme il achevait ces paroles, les yeux fixés sur ce qu'il prenait pour une enseigne d'hôtel, il mit le pied dans un trou rempli d'eau, et tomba de toute sa hauteur au beau milieu d'une boue noire et infecte.

Le Provençal aurait eu beaucoup de peine à se tirer d'affaire sans le secours empressé de son compagnon de *placer*. Ce dernier était un grand et maigre Irlandais, que les

* Craddle : machine pour laver la terre aurifère.

mineurs avaient baptisé du surnom de Bucolick, à cause de ses perpétuelles chansons en l'honneur de la verte Érin. Pendant qu'il relevait Ribonneau, un Mexicain nommé Enriquez Mundiaz dirigea la lumière de sa lanterne sur l'enseigne, qui se trouva être celle d'un magasin d'habillements.

— N'importe, reprit le Provençal, je suis certain, moi, qu'il doit y avoir un hôtel dans cette rue.

— Ribonneau pourrait bien avoir raison, dit le Mexicain, car Jenkins s'en va tout seul en avant. Chaque fois que ce damné Yankee sent une *posada* ou un *rancho*, il ne manque jamais de prendre les devants afin d'avoir la meilleure place.

Reconnaissant probablement l'exactitude de cette remarque, les mineurs hâtèrent le pas. Ils trouvèrent en effet Jenkins qui heurtait déjà à la porte d'un hôtel.

Comme on tardait à ouvrir, les coups de pied et les coups de poing commencèrent à pleuvoir sur la pauvre porte avec une vigueur et une rapidité qui annonçaient fort clairement des ceintures bien garnies de pépites et de poudre d'or. Après une reconnaissance préalable, et quelques mots échangés à travers le guichet, un garçon d'hôtel se décida enfin à ouvrir aux nouveaux venus, dont plusieurs semblaient être pour lui d'anciennes connaissances.

— Des chambres, du vin, du rhum, de l'eau-de-vie, du pain, de la viande ! s'écrièrent les mineurs.

Avec leurs longues barbes, leurs coiffures étranges et leurs vêtements de gros drap, couverts d'eau et de boue, la plupart d'entre eux auraient été pris pour des brigands dans tout autre pays que la Californie.

— Nous avons tout cela... commença le garçon.

— Hourra! crièrent joyeusement les voyageurs.

— Excepté des chambres, continua-t-il.

Un concert de malédictions le donna au diable en français, en anglais et en espagnol.

— Comment, pas une ? s'écria Jenkins; je la payerai ce qu'il faudra.

— Et nous aussi ! dirent les autres mineurs.

— Je viens de donner la dernière à un Français, il n'y a pas cinq minutes, répliqua le garçon.

— Le parloir ?

— Plein comme un œuf.

— La salle à manger?

— Ils y sont déjà une douzaine. Peut-être, cependant, que...

— Voyons toujours! s'écrièrent les mineurs, qui poussèrent le garçon devant eux, et pénétrèrent dans une vaste pièce située à droite de l'entrée.

Une table en bois épais occupait la moitié environ de la longueur de cet appartement. Les rallonges de cette table, démontées et posées à plat sur le sol contre la muraille, servaient de lit à plusieurs individus qui dormaient déjà, roulés dans leurs couvertures, et la tête appuyée sur leurs bagages en guise d'oreiller.

Les mineurs se hâtèrent de se débarrasser de leurs pesants fardeaux. Joë Plum, le domestique de l'hôtel, posa sur la table des pièces de viande rôtie, du pain, des conserves au vinaigre, des pots de moutarde, des jambons, du vin, de la bière et de l'eau-de-vie. Au moment où les mineurs s'asseyaient autour de la table, les uns sur des tabourets, les autres sur des bancs, un nouvel individu entra dans l'appartement.

C'était un homme de trente-cinq à quarante ans, d'une taille élevée et d'une assez belle prestance. Bien qu'il portât le même costume que la plupart des autres mineurs, il y avait en lui quelque chose qui faisait deviner un individu appartenant à une classe plus élevée que la majorité des convives. Sa figure, qui avait dû être remarquablement belle dans sa jeunesse, portait l'empreinte des passions les plus désordonnées. Des rides profondes creusaient son visage.

— Garçon de l'enfer, s'écria-t-il en s'adressant à Joë, pourquoi ne viens-tu pas lorsque je t'appelle?

— Je ne puis être partout à la fois, répliqua le garçon, sans se préoccuper de la colère du voyageur.

— Tiens, c'est Vandeilles! exclama Ribonneau... bonjour, bonjour... cher.

— Bonjour Ribonneau, répondit Vandeilles en serrant la main du Provençal.

— Est-ce que c'est là le duelliste, le joueur enragé, celui qui a tué James et Toby? demanda un des mineurs à son voisin.

— Précisément, répondit ce dernier, connu sous le surnom de John Craddle. J'espère bien qu'il trouvera son maître quelque jour.

Tandis que l'Américain formulait à demi voix ce souhait charitable, quelques autres mineurs vinrent tendre la main

à Vandeilles, avec cette familiarité qui, dans la vie des placeres, s'établit si vite entre les gens des conditions les plus différentes.

— Est-ce que vous arrivez aussi? demandèrent-ils au Français, dont les vêtements semblaient, comme les leurs, couverts de boue et ruisselants d'eau.

— A l'instant même... Eh bien, Joë, chien maudit, s'écria Vandeilles en arrêtant le garçon au passage, as-tu juré de nous laisser mourir de faim et de soif? Où sont les provisions que je t'avais commandé d'apporter dans ma chambre?

Joë grommela une réponse, tout en distribuant du vin et de la bière aux mineurs.

— Restez donc à souper avec nous, Vandeilles, lui dirent quelques-uns des convives.

Il hésita un moment; puis, avec le geste d'un homme qui prend son parti, il dit tout bas quelques mots au garçon.

— Soyez tranquille, Monsieur, répondit celui-ci, je vais porter à Madame tout ce qu'il lui faut.

— Tiens, s'écria le Provençal, vous avez donc votre...

— Ribonneau, interrompit vivement M. Vandeilles, vous oubliez trop souvent que je déteste les questions indiscrètes.

— C'est bien, c'est bien, répliqua son compatriote, un peu déconcerté, on se conformera désormais à vos ordres, *Monseigneur*.

— Je vous y engage, reprit Vandeilles d'un ton sec.

Puis, s'asseyant à côté des autres convives, il attaqua vigoureusement le rumpsteak, le jambon et les conserves au vinaigre. Pendant quelque temps, on n'entendit que le cliquetis des fourchettes et des couteaux. Au bout d'une demi-heure de cet exercice, qu'accompagnaient de fréquentes libations, un joyeux entrain commença à se répandre parmi les mineurs. Ils se livrèrent bientôt à tous les éclats d'une bruyante gaieté, sans se préoccuper des dormeurs couchés à côté d'eux. On prépara du punch et du grog. On alluma les pipes et les cigares. Avant que dix minutes se fussent écoulées, une quinzaine de voix s'élevèrent en même temps. Les uns chantaient, les autres racontaient des histoires de *diggers* * ou commençaient des plaisanteries d'un sel peu attique, qui s'éteignaient dans de formidables éclats de rire.

* Digger : chercheur d'or.

— Ah ! si nous avions des cartes ! s'écria un mineur du Kentucky.

— Demandons-en au garçon, dit Vandeilles.

On réveilla Joë, qui dormait dans un coin. Il répondit par un refus péremptoire.

— Nous n'avons pas un seul jeu de cartes, ajouta-t-il ; d'ailleurs, il n'est pas d'usage de jouer dans les hôtels à cette heure de la nuit.

Interrompu par un hourra de malédictions, Joë profita de ce que tout le monde lui parlait à la fois pour ne répondre à personne, et se sauva au plus vite.

— J'en ai bien, moi, des cartes, dit en se levant sur le coude un Mexicain couché au fond de la salle, que le tapage des nouveaux arrivés tenait éveillé depuis quelque temps.

— Donnez ! s'écrièrent cinq ou six mineurs en courant à lui.

— Six beaux jeux tout neufs que j'ai achetés ce matin, ajouta-t-il.

— Donnez donc ! reprit le chœur des mineurs.

— J'en veux deux cents dollars.

— Que Satan te torde le cou ! fit Jenkins. Pour dix dollars, on en achèterait le double.

— Oui, si les boutiques étaient ouvertes. C'est à prendre ou à laisser.

En Californie, à cette époque, on pouvait fort bien tuer un homme, dans une querelle, sans avoir trop à redouter les rigueurs de la justice ; mais, en revanche, la moindre atteinte à la propriété vous exposait à une pendaison immédiate. Personne ne songea donc à employer la force pour s'emparer des cartes du Mexicain.

— Cinquante dollars, hasarda Jenkins.

— Bonsoir, fit le Mexicain en ramenant sur ses épaules les plis de son zarape.

Vandeilles prit dans sa ceinture une poignée de poudre d'or, et choisit deux ou trois *pépites* qu'il soupesa dans la main.

— Que chacun fasse comme moi, dit-il. Voici une once et demie pour ma part. (L'once d'or, l'once américaine, valait alors 16 dollars ou 85 francs et quelques centimes.)

Les autres mineurs suivirent l'exemple du Français, avec plus ou moins de libéralité. Les deux cents dollars se trou-

vèrent bientôt complétés. Vandeilles, dans le chapeau duquel se faisait la collecte, jeta au Mexicain la poudre d'or ainsi recueillie, et reçut en échange les paquets de cartes.

— En place! s'écria-t-il, en approchant de la table un grand escabeau de bois.

— Quel jeu allons-nous jouer? demanda Enriquez Mundiaz.

— Le *poker*, parbleu ! dit Jenkins.

— Non, non ! s'écrièrent aussitôt plusieurs mineurs, qui soupçonnaient Jenkins d'appartenir à l'honorable corporation des *Gamblers*, ou *Grecs* Américains.

— C'est un jeu trop commode pour les Gamblers, ajouta crûment un Mexicain.

— Qu'est-ce que tu entends par là? demanda Jenkins d'un ton menaçant.

— Voyons ! dit Bucolick, pas de querelles, jouons tranquillement.

— Une partie de *monte* *, proposa un Mexicain.

Ses compatriotes appuyèrent cette motion. Il n'en fallut pas davantage pour que les Américains persévérassent dans leur intention de jouer le poker.

— Je vais vous mettre d'accord, moi, dit Vandeilles, qui écoutait tranquillement la dispute, tout en battant les cartes pour les faire glisser plus facilement et mêler les couleurs. Nous allons jouer le lansquenet.

— Nous ne connaissons pas ce jeu, répliquèrent deux ou trois individus.

— Vous comprendrez bien vite. C'est absolument comme le *monte*. Faites vos jeux, Messieurs ; je prends la banque.

— Pourquoi serait-ce vous plutôt qu'un autre? réclama Jenkins.

Vandeilles haussa les épaules sans répondre, et versa sur la table une certaine quantité de poudre d'or, sur laquelle il posa son *revolver* à six coups.

— Je veux qu'on tire à qui fera la banque, moi, reprit Jenkins.

— Alors nous tirerons avec ceci, répondit Vandeilles, qui mit la main sur la poignée du long couteau de chasse suspendu à sa ceinture.

* Le *monte* est un jeu mexicain qui ressemble beaucoup au lansquenet.

— Pourquoi pas? répliqua Jenkins, en dégaînant son *bowie-knife*.

— Voyons, Jenkins, veux-tu donc te faire écharper? dit à demi voix John Craddle, qui saisit le bras de son bouillant compatriote. James maniait le bowie-knife mieux que toi, tu le sais bien. Cela n'a pas empêché ce damné *mangeur de grenouilles* (sobriquet donné aux Français par les Anglais et les Anglo-Américains) de lui fendre la tête en moins de deux minutes de combat.

Après un instant d'hésitation, Jenkins finit par se rasseoir, tout en grommelant quelques menaces. Vandeilles leva les épaules d'un air méprisant, et commença sa banque, que personne n'essaya de lui disputer... Rien qu'à regarder cet homme manier l'or et les cartes, on devinait le joueur effréné, capable de tout sacrifier à sa terrible passion.

Muni d'une petite balance empruntée à l'un des mineurs, il versait successivement dans un des plateaux la mise de chaque joueur; il remplissait ensuite l'autre plateau d'un poids égal de poudre d'or, qu'il puisait dans le petit tas placé devant lui. Puis on vidait sur la table le contenu de chaque plateau en regard l'un de l'autre.

Le sort se déclara pour le banquier. En moins d'une demi-heure, Vandeilles eut accumulé devant lui plusieurs livres de pépites et de poudre d'or. A ce moment, on ouvrit violemment la porte, et trois nouveaux individus entrèrent dans l'appartement.

— Les Goliath! murmurèrent quelques mineurs d'un air consterné.

—Tant mieux! s'écria Jenkins. Je veux être pendu si Vandeilles et le gros Tom ne se prennent pas à la gorge avant qu'il soit une heure.

Par ce surnom de Goliath, aussi connu que redouté dans les *placeres*, on désignait deux frères américains, dont le vrai nom était Smithson, et un de leurs cousins, Harry Kellow. L'aîné, Tom, auquel le surnom de Goliath s'appliquait particulièrement, avait une taille gigantesque (plus de six pieds), et des membres énormes qui révélaient une force extraordinaire. Des cheveux roux, coupés fort courts, se dressaient comme les crins d'une brosse au-dessus de son front bas et étroit. Une barbe de même couleur, aussi rude que la crinière d'un bison, couvrait jusqu'aux pommettes ses joues bouffies et violacées. Ses petits yeux, enfoncés

sous d'épais sourcils et sillonnés de veines rougeâtres, sa voix rauque et brusque, ses manières insolentes, tout en lui révélait la méchanceté, l'orgueil de la force brutale, l'intempérance et l'abrutissement. Quant à Philip, le second des Smithson, il ressemblait en tout à son frère, mais avec des dimensions un peu moindres. Ces deux hommes, qu'on accusait tout bas de nombreux assassinats, étaient la terreur des *placeres*. Ils avaient pour compagnon et pour complice habituel leur cousin Harry, que sa taille, sa force, ses vices et sa cruauté rendaient le digne acolyte de ses sauvages parents.

— Place, vous autres! cria Tom, en promenant avec insolence autour de lui son regard sinistre et abruti.

Presque tous les individus qui se trouvaient réunis dans la salle étaient des hommes vigoureux, dans la force de l'âge, et dont les traits annonçaient l'énergie et la résolution. Telle était cependant la réputation de violence et de férocité des Goliath, que chacun se dérangea pour livrer passage aux trois colosses, qui s'approchèrent de la table de jeu.

— Tiens, on joue donc ici? s'écria Tom. Tant mieux, je n'aurai pas besoin de courir jusqu'à Dupont-street pour perdre mes onces d'or. Allons, ôte-toi de là, animal! continua-t-il en s'adressant à un Mexicain qui, brisé par la fièvre, se tenait à demi couché sur la table.

Comme le pauvre diable ne se dérangeait pas assez vite au gré du géant, il le poussa si rudement qu'il l'envoya rouler à l'autre extrémité de la salle.

— Hé là-bas, tenez-vous donc tranquilles, s'écrièrent deux ou trois dormeurs, réveillés par ce projectile d'un nouveau genre.

— Allez au diable! tas de coyotes*, répliqua Goliath insolemment; je recommencerai si cela me fait plaisir.

Un moment étourdi de sa chute, le Mexicain tira son *machete* ** et se jeta sur son brutal agresseur. Tom saisit le bras du pauvre fiévreux, lui arracha le *machete*, et le renversa de nouveau d'un coup de poing dans la poitrine. Cédant à une colère facile à comprendre, le Mexicain allait se précipiter une seconde fois sur Goliath et se faire probable-

* Loup des prairies. — ** Sorte de couteau de chasse ou sabre droit.

ment assommer, lorsqu'une main vigoureuse le saisit par la jambe. Il se retourna furieux, mais, en reconnaissant l'individu qui le retenait, il laissa échapper un cri de surprise et de joie.

— Bras d'Acier! dit-il à demi voix, en voyant que le nouveau venu lui faisait signe de se taire.

Quelque bas qu'il eût prononcé ce mot, deux ou trois individus couchés à côté de lui l'avaient entendu. Ils se dressèrent brusquement sur le coude et regardèrent avec une vive curiosité l'homme qu'on venait d'appeler ainsi. Se voyant reconnu, Bras d'Acier se leva brusquement. Il s'enveloppa dans les plis de son zarape, et arrêta d'un geste les mineurs qui venaient avec empressement lui tendre la main. Tous lui répondirent par un joyeux sourire et par un signe de tête amical, comme pour lui promettre le silence et lui exprimer en même temps le plaisir que leur causait sa présence.

Il rabattit sur sa figure les larges bords de son *sombrero* espagnol et releva jusqu'au menton les plis de son fin zarape du Saltillo; puis, s'approchant de la table, il se tint debout et silencieux derrière un groupe de mineurs.

II

Le personnage si célèbre dans les placeres de la Californie, sous le surnom de Bras d'Acier, était d'une taille moyenne, mais admirablement bien proportionnée. Dans ces contrées, où l'on est si souvent obligé de combattre pour sa fortune et pour sa vie, on apprend bien vite à évaluer sa propre force, ainsi que celle de chaque individu qu'on rencontre. Sous l'apparence, un peu frêle peut-être au premier abord, de Pablo, un œil exercé devinait promptement une force prodigieuse et une résistance inouïe à la fatigue. L'élasticité de ses mouvements, et son teint légèrement bronzé par le soleil, rappelaient le créole espagnol. L'impassibilité de sa physionomie formait un contraste étrange avec l'éclat extraordinaire de ses grands yeux noirs, qui, fixes et rêveurs

sous leurs cils un peu recourbés, semblaient toujours contempler une image mystérieuse dans le monde lointain des songes. En lui adressant la parole, on l'appelait souvent par son prénom de Pablo.

— José, demanda-t-il à demi voix au Mexicain, qui, debout près de lui, dardait un regard plein de ressentiment sur l'aîné des Smithson, de quel *placer* viennent donc ces Goliath?

— Dieu le sait, répliqua José. Les bandits ne restent pas longtemps dans le même endroit. Dès qu'ils ont fait quelque mauvais coup, ils passent prudemment dans un autre *placer* pour y recommencer leurs brigandages. Croyez-moi, Bras d'Acier, jamais vous n'aurez rendu un plus grand service aux placeres que le jour où vous les débarrasserez de ces trois misérables.

Comme le Mexicain achevait ces paroles, Vandeilles, qui venait de perdre un coup important, frappa violemment sur la table en jurant comme un païen. Il racheta la banque de son voisin de droite et se mit à peser de nouvelles mises. Dans le mouvement qu'il fit pour élever la balance à poudre d'or, une bague en brillants, de forme singulière, qu'il portait au petit doigt de la main gauche, attira tout à coup l'attention de Bras d'Acier. Une expression de surprise douloureuse assombrit la figure, habituellement si impassible, de ce dernier. Il se rapprocha brusquement des joueurs, les yeux fixés sur le chaton de cette bague.

Après quelques minutes d'un silencieux examen, il ouvrit la cartouchière qu'il portait à sa ceinture, en retira un petit sac en peau rempli de poudre d'or, et jeta sur la table un *nugget* * pesant au moins quatre livres.

— Diable! fit Vandeilles, en regardant d'un air étonné le hardi joueur qui débutait ainsi par un enjeu d'environ cinq mille francs.

— Tenez-vous? demanda Bras d'Acier.

— Sans doute! répondit Vandeilles.

Il versa devant le *nugget* une égale quantité de poudre d'or et retourna deux as.

— Gagné, reprit-il en ramassant les mises.

Bras d'Acier avança un nouvel enjeu, plus considérable encore que le premier. Il ne fut pas plus heureux. Il perdit

* Grosse pépite (morceau d'or).

successivement cinq à six parties sans que la moindre trace de dépit ni de contrariété se peignît sur sa figure. Au septième coup, voyant que son sac à poudre d'or était presque vide, il le retourna complétement. Quelques onces seulement tombèrent dans sa main.

— Eh bien? demanda Vandeilles, en voyant que son adversaire ne mettait pas au jeu.

Tous les spectateurs, groupés autour de la table, regardaient Pablo avec une curiosité d'autant plus facile à comprendre, que quelques-uns d'entre eux croyaient le reconnaître.

— Attendez, dit Pablo en s'adressant à Vandeilles.

Il laissa tomber son *zarape*, jeta son chapeau sur la table et se tourna vers les mineurs.

— Bras d'Acier, Bras d'Acier! s'écrièrent-ils avec une expression non équivoque de satisfaction.

Les voisins de Pablo s'empressèrent de lui tendre la main; les autres s'approchèrent vivement, ou montèrent sur leurs bancs pour le regarder et le saluer par un signe amical. Les Goliath eux-mêmes se levèrent précipitamment de leurs siéges et regardèrent longtemps Pablo en se parlant à voix basse.

— Ah çà, jouons-nous, ou ne jouons-nous pas? reprit Vandeilles, chez lequel la passion du jeu étouffait jusqu'à la curiosité.

— Qui veut me prêter de l'or? demanda Bras d'Acier.

Vandeilles se mit à rire. Les mineurs sont, comme la fourmi de la fable, peu prêteurs. A sa grande stupéfaction, tous les bras se tendirent vers Pablo, qui n'eut que l'embarras du choix entre les bourses et les ceintures qu'on lui offrait.

— Merci, mes amis, dit ce dernier, sans paraître étonné d'un empressement si extraordinaire. Quels sont ceux d'entre vous qui ont été les moins heureux dans la campagne de cette année?

— Moi, moi! s'écrièrent cinq ou six mineurs, parmi lesquels se trouvaient José Guérino, Craddle, Ribonneau et Bucolick.

— Passez-moi ce que vous avez d'or, leur dit Pablo.

Ils obéirent d'un air aussi satisfait que si Bras d'Acier eût annoncé l'intention de leur distribuer de l'or au lieu d'en demander.

— Que diable est-ce que cela signifie? demanda Vandeilles à l'un de ses voisins. Le plus riche d'entre nous aurait demandé une livre d'or à son meilleur ami, avec promesse d'en rendre deux le lendemain, qu'il n'aurait pu l'obtenir; et c'est à qui jettera son or à cet homme qui vient de perdre tout ce qu'il possédait?

— Je crois bien! répliqua le mineur, tandis que Pablo versait sur la table l'or qu'on venait de lui remettre, sans même prendre la peine de le peser. Je donnerais volontiers tout ce que je possède pour être à la place de José. Les cinq ou six onces d'or qu'il vient de prêter à Bras d'Acier lui vaudront une fortune.

Vandeilles se disposait à lui adresser d'autres questions; mais à ce moment Pablo avança un nouvel enjeu, et la partie recommença. Le banquier tourna un sept pour lui et un valet pour Bras d'Acier; plusieurs cartes se succédèrent sans amener de résultat.

— Sept! j'ai gagné, s'écria Vandeilles.

— Combien y a-t-il devant vous? demanda tranquillement Pablo.

— Soixante-douze livres et neuf onces *, répondit Vandeilles, au bout de quelques minutes employées à peser les pépites et la poudre d'or.

— *Banquo,* dit Bras d'Acier.

Sur un geste du créole, bourses et ceintures se tendirent de nouveau vers lui. Les Goliath même, après s'être concertés un moment, suivirent l'exemple des autres mineurs. Tom offrit au jeune homme un sac de peau qui devait contenir au moins une dizaine de livres d'or.

Pablo le repoussa du geste.

— Pourquoi nous refusez-vous? demanda Goliath d'une voix irritée.

— Parce que cet or est le fruit du vol et de l'assassinat, répondit Pablo du ton le plus calme.

Un silence presque lugubre suivit ces paroles. Goliath grommela quelques injures; mais, avant que sa lourde intelligence eût trouvé une réponse, le jeu avait recommencé.

— Voyons, dit Vandeilles, réfléchissant à la somme énorme qu'il allait risquer, je ferais peut-être prudemment de passer la main.

* Près de 100,000 francs.

— Alors, je la prends, fit Pablo.

— Ma foi, non, reprit Vandeilles après un instant d'hésitation, j'irai jusqu'au bout... Un quatre pour moi, un neuf pour vous.

Puis, au milieu d'un profond silence, il abattit successivement un cinq, un sept, un autre sept, un deux.

— Neuf! s'écrièrent les mineurs, dont les voix ne formèrent qu'un seul cri.

— Enfer et malédiction! fit Vandeilles, en frappant du poing la carte qui venait de donner la victoire à son adversaire.

— Je vous achète votre banque deux cents dollars, dit Pablo au mineur qui allait remplacer Vandeilles.

— Soit, repartit le mineur.

— Faites vos jeux, Messieurs, dit Bras d'Acier en mêlant les cartes.

C'était une chose si insolite de voir Pablo toucher à un jeu de cartes, que les mineurs se regardèrent comme pour se demander ce qu'ils devaient faire. Vandeilles, les yeux fixes et les sourcils froncés, jeta sur la table tout ce qui lui restait de poudre d'or; mais la chance avait tourné contre lui.

La banque gagna du premier coup.

— Rien, plus rien! s'écria-t-il, après avoir fouillé dans toutes ses poches avec la rage du joueur qui se sent dans l'impossibilité de se livrer à sa terrible passion.

— Vous avez des bijoux, observa Pablo, une montre, des bagues; je vous les joue contre cinq livres d'or *.

— Cette bague vaut à elle seule plus de mille dollars, répliqua Vandeilles, en montrant le bijou qui avait si vivement excité l'attention de Bras d'Acier.

— Mettons dix livres d'or, si vous voulez.

Une contraction des traits de Vandeilles révéla le violent combat qui se livrait dans son esprit.

— Non, dit-il avec effort.

— N'en parlons plus. Ç'eût été peut-être un moyen de vous rattraper... Vos jeux sont-ils faits, Messieurs?

Deux coups que gagna Bras d'Acier se succédèrent sur des enjeux peu considérables. A la fin, Vandeilles ne put y résister.

* La livre d'or valait à cette époque environ 1,300 francs.

— Voulez-vous faire quinze livres contre ces bijoux et cette bague? demanda-t-il à Pablo.

— C'est plus qu'ils ne valent, répondit le créole; mais, n'importe, je les tiens.

Vandeilles ôta la bague de son doigt et la jeta sur la table avec les autres bijoux.

— Encore perdu! s'écria-t-il un instant après.

Il sortit en blasphémant, et ferma la porte avec tant de violence que toute la maison en retentit.

— Vous voilà donc devenu joueur, Bras d'Acier? dit un vieux Mexicain en se rapprochant de Pablo, qui continuait sa banque et retournait les cartes sans presque les regarder.

— Un caprice, fit Bras d'Acier en haussant les épaules. J'en suis déjà ennuyé... Je passe la main.

Il se leva et fit signe à tous ceux qui lui avaient prêté de la poudre d'or de venir recevoir le montant de leur avance.

Une expression de désappointement se peignit sur la physionomie des mineurs, tandis que Pablo remettait à chacun d'eux une quantité d'or presque double cependant de celle qu'on lui avait prêtée.

— Ceci ne compte pas, dit Pablo, qui remarqua leur contrariété. J'ai pris vos noms à tous, et je me charge de votre première campagne. Vous formerez deux bandes.

Les mineurs auxquels s'adressaient ces paroles poussèrent un cri joyeux.

Les autres le félicitèrent, mais non sans un sentiment d'envie.

— Si tu veux me laisser partir à ta place, José, dit un des mineurs au Mexicain, je te donne tout de suite dix livres de pépites.

— Non, sur mon âme! s'écria José. Dussé-je mourir en route, je ne manquerai pas une pareille occasion de faire ma fortune.

— Ce n'est pas notre faute si vous n'avez pas accepté notre or, Bras d'Acier, reprit le mineur en se tournant vers le créole; nous vous l'offrions de bon cœur.

— C'est juste, répondit Bras d'Acier après un instant de réflexion. Intéressée ou non, toute bonne volonté mérite une récompense. Vous êtes vingt-deux... sur lesquels quatorze ont déjà ma promesse... Eh bien, que les huit autres forment une troisième bande sous la direction de Jenkins.

— Vive Bras d'Acier! s'écrièrent les mineurs.

— Nous sommes vingt-quatre, dit une voix au fond de la salle.

— James et Pepe ne comptent pas, répliqua Bras d'Acier.

— Pourquoi cela, don Pablo? demanda James en s'avançant. Nous avons mis tout autant d'empressement que les autres...

— Vous savez fort bien le motif de votre exclusion, interrompit Pablò. Vous m'aviez promis tous les deux de réserver un tiers de vos fouilles au placer de San-Benito pour la veuve et les enfants de ce pauvre Lumlym. J'ai appris l'autre jour que vous aviez manqué à votre promesse. Vous n'obtiendrez jamais rien de moi désormais.

— Nous enverrons sa part à la veuve, murmura Pepe.

— Et vous la doublerez, répondit Pablo. Si demain, à midi, cette pauvre femme n'a pas reçu les deux tiers des trente-cinq livres que vous avez recueillies tous deux, c'est moi qui irai vous les réclamer de sa part.

— Alors nous pourrons partir avec les camarades? demanda James.

— Non, répliqua Bras d'Acier d'un ton ferme.

Les deux hommes baissèrent la tête et se retirèrent derrière les autres mineurs. Vandeilles rentra au même instant, tenant à la main un sac en peau de chamois, orné d'une broderie assez élégante, qui semblait contenir à peine quelques onces d'or. Il se remit au jeu et regagna quelque argent. Lorsque son tour de tailler arriva, il avait devant lui cinq ou six livres de poudre d'or.

— Il paraît que vous faites Charlemagne, Bras d'Acier? dit-il en élevant la voix pour être entendu de Pablo, qui était allé se recoucher.

— C'est l'usage ici, vous le savez, répondit Bras d'Acier. Au reste, je vous ai gagné une soixantaine de livres, et je suis tout prêt à vous les jouer d'un seul coup, si vous y tenez. Mais j'entends que ce coup soit le dernier, quel que puisse être le résultat.

— Je n'ai que dix livres et quelques onces. Les tenez-vous? demanda Vandeilles.

— Volontiers...

Vandeilles retourna un roi. C'était la carte de son adversaire.

— Encore perdu ! s'écria-t-il avec rage. L'enfer est ce soir contre moi.

— Gardez cet or si vous voulez, dit Pablo en repoussant les enjeux que lui offrait le Français. Je n'en ai que faire maintenant; vous me le rendrez plus tard.

— Mais, si je perds? répliqua Vandeilles.

— Vous me le rendrez après la prochaine campagne.

Vandeilles hésita un instant; mais l'amour du jeu possédait tellement le malheureux, qu'il n'eut pas le courage de résister à la tentation. Il balbutia un remerciement, et continua à jouer avec diverses alternatives. Il avait déjà presque tout perdu, lorsqu'une querelle s'éleva entre lui et l'aîné des Goliath, au sujet d'un coup douteux.

— On nous vole, s'écria grossièrement le colosse, toujours prêt à chercher des prétextes pour ne point payer.

— Tu en as menti, chien d'Yankee, répliqua aussitôt Vandeilles, qui avait en effet joué fort loyalement.

— Vous avez triché : je reprends ma mise.

— Je te défends d'y toucher.

L'Américain haussa les épaules. Il étendit sa main large et velue sur le petit tas de poudre d'or qui faisait l'objet du litige, et le ramena de son côté.

Ne pouvant lui arrêter le bras, malgré tous ses efforts, Vandeilles, furieux, éparpilla d'un vigoureux revers de main les pépites que Tom allait remettre dans sa ceinture. La réponse de Goliath fut un coup de poing si rudement asséné que la tête du Français vint heurter violemment contre la table. Vandeilles se leva d'un bond, en saisissant son revolver; mais, au même instant, Tom lui prit le poignet et le mit dans l'impossibilité de se servir de son arme. Doué lui-même d'une vigueur remarquable, que surexcitait encore la colère, Vandeilles faisait des efforts prodigieux pour échapper à l'étreinte de fer qui paralysait ses mouvements. De sa main gauche restée libre, il prit Goliath à la gorge. Ce dernier, portant aussitôt la main à sa ceinture, en retira un couteau à lame large et acérée, qu'il ouvrit avec les dents. Au moment où il allait en frapper son adversaire, Vandeilles se rua sur lui avec tant d'impétuosité que tous deux tombèrent ensemble en faisant trembler l'appartement du bruit de leur chute. Ils luttèrent quelques instants, mais la force prodigieuse de Goliath finit par l'emporter sur celle du Français. Il le renversa sous lui : puis, le maintenant avec le genou et la main gauche, il chercha à dégager son bras droit, que Vandeilles serrait avec l'énergie du déses-

poir. Le Français était sans armes : en tombant, il avait laissé échapper son revolver, que, d'un coup de pied, Goliath avait chassé sous la table.

Rangés en cercle autour des deux adversaires, les mineurs considéraient ce spectacle avec la même curiosité que s'il se fût agi d'un combat d'animaux. Sans la célébrité des deux champions, personne ne se fût même dérangé pour venir regarder leur bataille : un autre joueur eût profité de l'occasion pour s'emparer de la banque, et la partie eût continué sans qu'on se préoccupât des suites de la querelle.

Effrayé du danger que courait son compatriote, Ribonneau voulut à deux reprises lui porter secours; Philip et Harry, le frère et le cousin de Tom, se jetant au-devant du Provençal, le repoussèrent brusquement, aveo des paroles de menace.

— Demandes-tu grâce, chien de Français? dit Goliath.

— Non, non! répondit Vandeilles avec énergie, quoiqu'il fût presque étouffé sous le poids énorme de son gigantesque adversaire.

Par une brusque secousse, Goliath parvint à dégager son bras droit, et leva son couteau en poussant un cri sauvage de triomphe.

Au même instant, le groupe des mineurs s'écarta précipitamment devant Pablo. Ce dernier saisit la main du géant et lui arracha son couteau, qu'il envoya sous la table rejoindre le revolver de Vandeilles.

Tom poussa un rugissement de colère, tandis que Philip et Harry se jetaient sur Bras d'Acier. Le créole recula d'un pas, en roulant son zarape autour de son bras gauche pour s'en faire un bouclier, et se tint prêt à recevoir ses deux ennemis. Quelques mineurs firent un mouvement pour prendre sa défense, mais il les écarta d'un geste amical. D'un bond pareil à celui d'un tigre, il vint tomber sur Philip, qui tendait déjà la main pour remettre un couteau à son frère, toujours étendu sur le malheureux Vandeilles, dont il meurtrissait la tête contre le sol. En voyant Philip rouler à terre, Harry porta un coup de machete à Pablo. Celui-ci para du bras gauche et riposta par un coup du couteau qu'il venait d'arracher à Philip. Atteint en pleine poitrine, l'Américain fit encore deux ou trois pas comme un homme ivre et tomba roide mort.

Au même instant, une balle passa, en sifflant, à quelques

pouces du front de Pablo. Il s'était heureusement baissé en se voyant ajusté par Philip. S'élancer sur ce dernier, lui arracher son pistolet et l'étendre à terre d'un coup de crosse appliqué au milieu du front, fut pour Pablo l'affaire d'une seconde.

— Garde à vous, Bras d'Acier, lui crièrent les mineurs.

Lâchant son adversaire évanoui, et renversant le pauvre José, qui s'était bravement jeté au-devant de lui, Tom se précipitait sur Pablo. Avant que Bras d'Acier eût le temps de tirer son machete, le bowie-knife de l'Américain descendit sur lui avec la rapidité de la foudre : Pablo esquiva, par un bond de côté, ce coup terrible qui lui aurait fendu la tête, et dégaîna son machete.

— Que personne ne bouge ! cria-t-il aux mineurs.

Ceux-ci obéirent. Ils se contentèrent de retenir Philip et de l'empêcher de porter secours à son frère.

Dès les premières passes, Goliath, qui commençait à reprendre son sang-froid, comprit que, malgré sa force et son adresse à manier le bowie-knife, il ne pouvait lutter contre l'habileté supérieure de Bras d'Acier... Un coup de machete, porté avec une rapidité inouïe, lui emporta la moitié de l'oreille et le blessa légèrement à l'épaule. Le géant poussa un cri de rage. Renouvelant la manœuvre qui l'avait si bien servi dans son combat avec Vandeilles, il saisit de la main gauche le bras droit de Pablo. Ce dernier fit aussitôt le même mouvement. Tous deux se trouvèrent ainsi vis-à-vis l'un de l'autre, chacun cherchant à dégager son bras droit en même temps qu'à maintenir immobile celui de son adversaire.

III

Au premier coup d'œil jeté sur les deux antagonistes, il ne semblait pas que l'issue de cette lutte pût être mise en doute. Favorisé par sa taille gigantesque, Goliath paraissait capable de broyer sous sa large main le frêle poignet de son

ennemi. Ce dernier ne cédait pas d'un pouce cependant. Sa figure, toujours calme, ne trahissait nullement l'effort inouï qu'il devait faire pour résister à la pression du géant. Le visage de Tom, au contraire, s'empourprait peu à peu. Ses yeux se gonflaient. La sueur coula bientôt à grosses gouttes sur ses joues violacées. Dominant Pablo de toute sa hauteur, il tenait d'abord fixés sur lui ses petits yeux abrutis et féroces. Le regard étincelant et implacable du créole finit par lui donner froid au cœur et le força de détourner les yeux avec le même sentiment de malaise que si ce regard eût été la pointe acérée d'un poignard. A deux reprises, le colosse, réunissant toutes ses forces, essaya de briser par une saccade la résistance qu'il rencontrait. Chaque fois, le bras de Pablo céda une seconde, mais, comme un ressort d'acier, ce fut pour se tendre aussitôt avec plus de force. Bientôt la supériorité de Pablo devint évidente. La respiration précipitée et la contraction des traits de son adversaire révélaient déjà la roideur et la fatigue. Goliath le sentit lui-même. Se jetant en avant par un effort désespéré, il effleura de la pointe de son bowie-knife l'épaule gauche du créole. Les mineurs poussèrent un cri; mais Pablo avait déjà repris l'avantage. On voyait son machete se rapprocher de la poitrine du géant par une progression lente, continue, irrésistible.

Goliath était horrible à voir. Il écumait comme un sanglier aux abois. Une expression hideuse de rage, de honte et de frayeur décomposait sa figure, couverte de sueur et de sang.

Il grinçait des dents et blasphémait à faire dresser les cheveux sur la tête. A quelques pas de lui, Philip, se débattant contre les mineurs qui l'avaient désarmé, s'épuisait en vains efforts pour venir au secours de son frère, dont il voyait la mort assurée. Ces deux frères, souillés de tous les vices et coupables de crimes affreux, n'avaient qu'un sentiment qui les rattachât à l'humanité; c'était l'affection qu'ils se portaient l'un à l'autre.

Un silence de mort régnait dans l'appartement; chaque poitrine se soulevait péniblement sous le poids d'une émotion indicible.

— Grâce! murmura enfin Goliath, qui sentait son bras faiblir et voyait la pointe brillante du machete à deux pouces de sa poitrine.

— Non, répondit Bras d'Acier... ce serait un crime de laisser vivre un misérable tel que toi.

— Mais je ne vous ai jamais rien fait, Bras d'Acier? dit le géant.

— Tu as abusé de ta force pour voler, pour assassiner de pauvres mineurs isolés ou malades... Recommande ton âme à Dieu, si tu sais encore prier.

Goliath fit encore un effort pour échapper à son implacable ennemi; mais Pablo le ramena et dégagea, par une secousse terrible, la poignée de son machete.

— Grâce, au nom du ciel ! s'écria tout à coup une voix de femme au fond de la salle.

Cette voix produisit un effet extraordinaire sur Pablo. Il lâcha son ennemi et se retourna brusquement.

— Qui a parlé? demanda-t-il avec une visible émotion, tandis que son regard étincelant se fixait tour à tour sur chacun de ceux qui l'entouraient.

Personne ne répondit. Un des mineurs lui montra du doigt la porte qu'on venait de fermer et qui vibrait encore. Pablo l'ouvrit précipitamment, mais ses yeux explorèrent en vain toute la longueur du corridor. Le bruit d'une seconde porte qui se fermait à l'autre extrémité de ce corridor lui apprit seulement que quelqu'un rentrait à l'instant même. Le premier mouvement du créole fut de s'élancer de ce côté, mais, remarquant que plusieurs mineurs l'avaient suivi, il se contint et rentra dans l'appartement. Chacun le regardait avec une sorte de stupéfaction qui prouvait combien peu l'on était habitué à le voir donner de pareils signes d'émotion. Il se passa la main sur le front comme pour se rappeler à lui-même, et reprit en quelques secondes sa physionomie impassible.

— Goliath, dit-il au géant, occupé à étancher le sang qui coulait de sa blessure, pour aujourd'hui, je te fais grâce; mais rappelle-toi bien ceci : au premier crime commis par ton frère ou par toi, je me mets à votre poursuite et je vous tue tous les deux, dussé-je parcourir toute la Californie pour vous rejoindre. Demande à tous ceux que tu vois ici; ils te diront que jamais Bras d'Acier n'a manqué à son serment... Lâchez cet homme, continua-t-il, en s'adressant aux mineurs qui tenaient toujours le second Smithson.

Ils obéirent avec un visible regret. Philip courut à son frère. Tous deux échangèrent quelques paroles à voix basse.

Ils sortirent de suite de la salle, en emportant le cadavre de leur cousin Harry.

— Nous nous reverrons! dit Tom, qui montra le poing au créole en ouvrant la porte.

Puis, cédant à un mouvement de rage, il prit son revolver et fit feu sur Bras d'Acier, qu'il manqua. Les mineurs s'attendaient à voir Pablo s'élancer sur le misérable, mais il ne bougea pas.

— Quel dommage que vous n'ayez pas tué ces deux brigands! dirent quelques mineurs avec un accent de désappointement; si vous saviez tous les crimes qu'ils ont commis!

— Qu'est devenu M. Vandeilles? demanda Bras d'Acier, sans répondre à ce souhait peu chrétien.

Goliath avait si rudement frappé contre le sol la tête du malheureux Français renversé sous lui, et presque étouffé par le poids du gigantesque Américain, que Vandeilles était resté plusieurs minutes sans connaissance. Il commençait seulement à revenir à lui, et se tenait à demi couché sur un banc. En entendant prononcer son nom, il fit un effort pour se lever et se versa un plein verre de rhum. Ranimé par cet énergique breuvage, et s'appuyant contre la table, il s'avança jusqu'à Bras d'Acier. Il le remercia de son intervention avec un air contraint et embarrassé qui ne put échapper à l'œil pénétrant du créole.

— Mon père était Français comme vous, Monsieur, interrompit Pablo avec une politesse glaciale, et je ne pouvais laisser assassiner un compatriote. Je n'ai fait d'ailleurs rien de plus que tous ces Messieurs, ajouta-t-il en montrant les mineurs. C'est plutôt à eux qu'à moi que doivent s'adresser vos remerciements.

Vandeilles poussa un soupir comme un homme qui se sent dégagé d'une obligation pénible. Il gardait rancune à son heureux adversaire, et toute reconnaissance envers ce dernier lui eût semblé un pesant fardeau. Il s'empressa d'adresser aux autres mineurs quelques mots de remerciement que ceux-ci reçurent d'un air assez étonné. Excepté Ribonneau, aucun d'eux, en effet, n'avait bougé pour le défendre. Il sortit ensuite de l'appartement. Pablo le suivit des yeux et sembla deux ou trois fois sur le point de le rappeler. Il le laissa cependant partir sans lui avoir adressé de nouveau la parole.

Dès que le pas de M. Vandeilles eut cessé de retentir dans

le corridor, Bras d'Acier quitta la salle en faisant signe aux mineurs de ne pas le suivre. Pendant les dix minutes que dura son absence, les mineurs, dont la curiosité semblait vivement excitée, se livrèrent, par petits groupes, à une foule de conjectures sur l'émotion inusitée que l'impassible Bras d'Acier venait de laisser paraître, et sur la grâce qu'il avait accordée à Goliath d'une manière si imprévue.

— Je parie, dit Craddle, que la personne qui a demandé grâce pour Goliath est le petit jeune homme qui a relevé Vandeilles pendant que nous regardions le combat de Tom et de Bras d'Acier. Je suis bien sûr aussi que c'est le même qui est sorti lorsque Bras d'Acier a couru vers la porte, car, depuis ce moment, il m'a été impossible de le retrouver.

— C'est la voix d'une femme que nous avons entendue, et non pas celle d'un homme, fit observer Enriquez Mundiaz.

— D'accord; mais cela pourrait bien être aussi une femme habillée en homme.

— Tiens ! s'écria Ribonneau, serait-ce...

Il s'interrompit en voyant entrer Bras d'Acier. Celui-ci salua les mineurs de la main; puis, sans adresser la parole à personne, il s'enveloppa dans son zarape, se jeta sur la table démontée qui servait de lit, et parut se disposer à dormir. José, qui s'était couché tout auprès, et que la fièvre empêchait de dormir, raconta cependant, le lendemain, que Bras d'Acier était resté éveillé presque toute la nuit.

IV

En quittant la chambre où s'étaient passés les incidents qu'on vient de lire, Vandeilles traversa toute la longueur du corridor. Arrivé à l'autre extrémité, il s'arrêta devant une porte, et frappa d'une manière particulière.

— Est-ce vous, Amédée? demanda une voix de femme.

— Eh oui, pardieu, c'est moi, grommela-t-il avec humeur.

Une clef grinça dans la serrure. Vandeilles pénétra dans

une petite chambre, ou, pour être plus exact, dans un cabinet si étroit qu'un matelas, une chaise et une sorte de commode le remplissaient tout entier. Une lampe de cuivre éclairait seule ce triste réduit, près duquel la mansarde d'une grisette parisienne eût semblé un palais.

Vandeilles jeta la porte derrière lui avec violence, et se laissa tomber sur la chaise, contre le dossier de laquelle il appuya son front endolori.

Une femme jeune encore, et d'une beauté remarquable, mais dont la figure amaigrie révélait de cruelles épreuves, joignit silencieusement les mains et leva au ciel ses grands yeux bruns remplis d'une muette douleur.

— Que vous est-il arrivé, Amédée? demanda-t-elle après un instant de silence... Amédée? reprit-elle d'un ton suppliant, en voyant que Vandeilles se taisait.

— Ne le devinez-vous pas? dit-il enfin avec une rage contenue... j'ai tout perdu, tout... tout!

Un torrent de malédictions se fit jour entre ses lèvres serrées par la colère, et son poing, violemment contracté, sembla menacer le ciel.

— Et ma bague, s'écria tout à coup la jeune femme, où est-elle? Vous ne l'avez pas jouée, au moins?

Vandeilles baissa la tête et resta silencieux.

— Qu'en avez-vous fait, Amédée?.. mais parlez donc, reprit-elle avec une sorte d'angoisse.

— Puisque je vous dis que j'ai tout perdu, répondit-il avec la colère bourrue d'un homme qui se sent dans son tort.

— Mais elle n'était pas à vous, cette bague, s'écria la jeune femme... Quand vous êtes venu tout à l'heure m'enlever notre dernière ressource, ces quelques onces d'or que j'avais gardées sur moi, je ne prévoyais que trop ce qu'elles deviendraient. Je savais d'avance que demain encore, comme tant d'autres fois, hélas! nous n'aurions plus un dollar pour payer notre gîte et notre nourriture.

— Berthe! interrompit Vandeilles...

— Oui, continua-t-elle avec l'énergie du désespoir, je suis sûre qu'il ne vous reste pas une once de tout cet or que nous avions amassé au prix de tant de fatigues et de dangers. Vous l'avez sacrifié à votre amour effréné du jeu... Je savais qu'il en serait ainsi, et, pourtant, j'ai eu la faiblesse de vous livrer les faibles ressources que j'avais réservées pour

nous deux dans l'attente d'un événement qui ne s'est que trop réalisé. Mais cette bague, Monsieur, cette bague, je ne vous l'avais pas donnée... vous n'aviez pas le droit d'en disposer... Oh! c'est indigne ce que vous avez fait là!

— Ta, ta, ta! voilà les grands mots qui commencent, dit Vandeilles... j'ai été entraîné... j'espérais me rattraper, et sans une chance infernale. . . . .

Les sanglots déchirants de la pauvre femme interrompirent les excuses par lesquelles son mari cherchait à justifier une action dont lui-même ne sentait que trop l'indignité.

— Enfer et malédiction! s'écria-t-il enfin avec colère, vous y teniez donc bien, à cette satanée bague? Chez une femme qui se préoccupe aussi peu que vous de sa toilette, j'ai peine à comprendre un tel attachement à un malheureux bijou. La personne qui vous l'a donnée vous était donc bien chère?

Une vive rougeur colora les joues de la jeune femme.

— Cette bague venait d'une amie de ma mère, répondit-elle.

— C'est du moins ce que vous m'avez assuré, reprit Vandeilles en fronçant les sourcils... Eh bien, je vous la rachèterai... je ne serai pas toujours malheureux, que diable, et...

Les élancements qu'il ressentait dans la tête devinrent si douloureux qu'il ferma les yeux et ne put achever. Il porta les deux mains à son front et roula tout à coup sur le sol.

Berthe poussa un cri de terreur. Puis, oubliant ses trop justes griefs et sa propre douleur, elle s'agenouilla devant le blessé et lui prodigua les plus tendres soins.

Dans sa lutte avec Goliath, Vandeilles n'avait reçu aucune blessure sérieuse; mais, par suite de la pression exercée sur sa poitrine et des coups qu'il avait reçus sur le crâne, le sang lui portait à la tête avec tant de violence qu'il semblait sur le point d'étouffer. Sa femme, effrayée, se hâta de dénouer la cravate du malheureux joueur et de lui jeter de l'eau à la figure. Cela n'eût probablement pas suffi, mais une légère blessure, que Vandeilles s'était faite en tombant, saigna beaucoup et lui sauva peut-être la vie. Au bout d'un quart d'heure, il était sur pied et pouvait répondre à Berthe, qui cherchait à lui inspirer un calme et des espérances que la pauvre femme était elle-même bien loin de partager.

— Je suis un misérable et je devrais me faire sauter la cervelle, s'écria-t-il avec un désespoir qu'il éprouvait réelle-

ment, mais dont il exagérait peut-être un peu l'expression

La pauvre femme eut encore la générosité de faire un effort pour justifier le coupable à ses propres yeux, et pour atténuer les torts dont elle souffrait si cruellement.

Avec cet empressement que chacun apporte à accepter les excuses, bonnes ou mauvaises, qui peuvent légitimer sa conduite, Amédée finit par se laisser convaincre. Il se mit à développer cinquante moyens sur lesquels il comptait pour refaire sa fortune et parer aux difficultés si pressantes de leur situation. Bien qu'elle fût loin de partager les illusions de son mari, Berthe feignit de reprendre confiance dans l'avenir, et parvint à détourner ce pénible sujet de conversation.

— Que s'est-il donc passé? demanda-t-elle; il me semble avoir entendu un coup de pistolet.

— En effet, répondit Vandeilles, c'est, je crois, un de ces brigands, un de ces Goliath, qui a tiré sur cet homme qu'on appelle Bras d'Acier. Je voudrais, pardieu! bien savoir quel peut être cet individu. Il m'intrigue plus que je ne saurais dire.

— A-t-il été blessé? reprit la jeune femme, dont la voix tremblait.

— Je ne le crois pas. En ce moment, j'avais à peu près perdu connaissance, de sorte que je ne sais trop ce qui se passait autour de moi. A propos, il me semblait avoir entendu ta voix... Tu n'es cependant pas entrée dans la salle? ajouta-t-il en voyant qu'elle baissait les yeux.

— Si, un instant, répondit la jeune femme après un moment d'hésitation.

— Je te l'avais pourtant bien défendu, fit-il avec humeur, en fronçant les sourcils.

— J'avais entendu un coup de pistolet, se hâta de dire la jeune femme... je te sais si violent, si querelleur... surtout lorsque tu perds... J'ai eu peur qu'il ne te fût arrivé quelque malheur. Cette crainte l'a emporté sur toutes les autres considérations... du reste, je me suis retirée dès que tu as commencé à revenir à toi; comme je suis presque habillée en homme, personne ne m'a remarquée.

— Je le désire plus que je ne l'espère, reprit-il avec cette injustice et cette rage de récriminer, commune à tous les jaloux... Ainsi, vous avez assisté au combat de Goliath et de Bras d'Acier... Que n'ont-ils pu se tuer tous les deux!... Je

les hais ces deux hommes, presque autant l'un que l'autre!.. C'est ce Bras d'Acier qui m'a gagné tout ce que je possédais... Cet homme a un air d'autorité et un sang-froid inouï qui m'irritent et m'exaspèrent... Il faudra que je sache son histoire... Est-ce que vous n'avez jamais entendu parler de cet homme, Berthe?

Madame Vandeilles ne répondit pas. Soit qu'elle cédât à la fatigue, soit qu'elle voulût éviter ce sujet de conversation, elle laissa tomber sa tête sur le paquet de couvertures qui servait d'oreiller à sa misérable couchette, et parut s'endormir.

Son mari la contempla quelques instants en silence, avec une expression mêlée de tant de sentiments divers, que nul peintre au monde n'aurait pu la rendre.

— Pauvre femme! murmura-t-il enfin. Quel malheur pour elle de m'avoir épousé! Quelle triste existence je lui fais, mon Dieu! Oh! je jure de renoncer à cette funeste passion du jeu qui m'a perdu... Je veux devenir riche pour elle, pour entourer désormais sa vie de toutes les jouissances du luxe et de la fortune. Quand je songe que tout à l'heure, sans ce maudit neuf, je gagnais plus de deux cent mille francs... J'ai eu tort de ne point passer la main... oui, mais aussi, si j'avais gagné!.. C'est un jeu perfide que ce lansquenet... Le *monte* et le baccarat valent mieux... Une autre fois, je calculerai autrement...

Le malheureux venait de se jurer de ne plus jouer, et il s'endormit en méditant de nouvelles combinaisons de *monte* et de lansquenet.

V

On a toujours peur d'être seul avec ceux envers qui l'on a eu des torts, même quand on les sait assez généreux pour ne point s'en plaindre. Vandeilles n'avait à craindre de Berthe aucune parole amère, aucun regard accusateur, mais il sentait bien qu'il serait embarrassé devant elle. Quand il se mit à penser, à peine éveillé, aux difficultés où le manque d'ar-

gent allait le jeter, il prit le parti d'échapper pour quelques heures à ses soucis, en fuyant celle dont la présence devait forcément les lui rappeler. Il sortit de la chambre en prenant toutes les précautions possibles pour ne pas troubler le sommeil de sa femme.

— Où diable allez-vous donc, mon cher? lui dit Ribonneau, qui le rencontra dans le corridor et lui prit le bras avec sa familiarité habituelle.

— Je ne sais, répondit Vandeilles... Je vais faire un tour dans la ville.

— Voulez-vous venir déjeuner avec moi?

— Volontiers, dit Vandeilles, heureux de trouver quelque chose qui le détournât des sombres pensées qu'il roulait dans son esprit.

— Allons chez *Delmonico**, reprit le Provençal.

Vingt minutes après, ils étaient assis devant une petite table, et le garçon leur apportait la carte du jour.

— Si nous mangions des œufs frais, dit le Provençal, des œufs qui viennent de France?...

— De France! répéta Vandeilles en riant. Quelle plaisanterie!

— Voyez plutôt.

Et il fit passer à son voisin la carte sur laquelle on lisait : *Œufs frais de France à un dollar la pièce.*

— Diable! fit Vandeilles, les omelettes coûtent cher dans ce pays-ci.

— Bah! qu'importe? s'écria gaiement Ribonneau, il n'y a rien de trop bon pour nous.

Il reprit la carte, et commanda un déjeuner somptueux.

— Ah çà, vous avez donc trouvé le Pactole à votre placer du *Maladetto?* demanda Vandeilles.

— Ma foi, non !.. mais, puisque Bras d'Acier a bien voulu accepter mon or...

— Eh bien?

— Eh bien, je suis un des six de la première expédition, et je ne donnerais pas ma part pour quarante livres, ni même pour soixante.

— Ah ! parbleu, je suis bien aise que vous mettiez la conversation sur ce chapitre. Quel est donc cet homme mystérieux auquel tout le monde témoigne tant de déférence?

* Le premier restaurateur de San-Francisco à cette époque.

— Comment! est-ce que vous n'avez pas encore entendu parler de Bras d'Acier?

— Si, mais vaguement. C'est un chercheur d'or, n'est-ce pas, un *gambusino?*

— Oui, mais un gambusino amateur.

— Voyons, racontez-moi donc l'histoire de ce Pablo. Vous ne pouvez vous figurer combien il m'intrigue.

— Dame, mon cher, je ne sais moi-même que ce que j'ai entendu dire de droite et de gauche. Je crois, du reste, que personne ne connait bien la vie de Bras d'Acier. Ce qu'il y y a de certain, c'est qu'il s'appelle de son vrai nom Pablo de Verrières, et qu'il est fils d'un Français et d'une Liménienne. Son père, mort depuis longtemps, a été tué, m'a-t-on dit, par les Indiens Kinklas. Pablo habitait une hacienda aux environs de la mission de San-José. Sa force, son adresse et sa bravoure l'avaient déjà rendu célèbre dans toute la contrée. Il y a environ deux ans, je crois, quelque temps après la mort de sa mère, il a vendu toutes ses propriétés, sans qu'on pût deviner le motif de cette détermination. Puis il s'est mis à parcourir la Californie dans tous les sens, voyageant toujours seul, sans autre protection que sa carabine, ses pistolets et son machete. Il visitait chaque placer, et n'y passait qu'un jour ou deux, à moins qu'il n'eût quelque service à rendre aux mineurs. S'il rencontrait par exemple de pauvres diables manquant de provisions, ou bien inquiétés par un ours, par un jaguar ou par quelque bandit, il se mettait en campagne. Il ne repartait qu'après avoir ramené l'abondance par le produit de sa chasse, détruit la bête féroce ou tué le *bush-ranger**. On prétend qu'à lui seul il a débarrassé le pays d'une vingtaine d'ours gris.

— Une vingtaine! fit Vandeilles d'un ton incrédule, ceci me paraît fort!

— Je suis de votre avis; mais, en admettant une exagération de moitié, nous aurons encore un chiffre très-honnête. Pour mon compte, j'ai vu, *de mes propres yeux vu*, Bras d'Acier tuer, à vingt pas de moi, un grand coquin de grizly * qu'il a laissé venir presque à bout portant avant de lui loger une balle au défaut de l'épaule.

— L'ours est resté sur le coup?

* Rôdeur des bois : voleur. — ** Grizly : ours gris.

— Non, pas tout à fait ; mais deux coups de pistolet dans l'oreille l'ont achevé en moins de temps que je n'en mets à vous le raconter... Et tout cela, mon cher ami, avec le même calme, la même tranquillité que vous et moi nous mettrions à tuer une caille ou un perdreau.

— Je suppose qu'il doit se faire payer tous ces services-là un bon prix?

— Lui! allons donc! il s'en va sans même donner le temps de le remercier.

— Alors, il vit de son métier de gambusino ; il vend les placeres qu'il découvre?

— Du tout... il les donne... C'est justement à cause de cela que je l'appelais un gambusino amateur.

— Mais d'où lui vient donc cet or qu'il risque si lestement?

— Dame, quand Pablo rencontre des *crestones* *... et l'on dit qu'il a un talent tout particulier pour cela... vous comprenez qu'il ne lui faut pas longtemps pour recueillir quelques *nuggets*. Il se contente de ce qu'il a pu détacher avec sa *barreta* **, puis il continue sa route après avoir recouvert le *crestone*, et pris les indications nécessaires pour être à même de l'indiquer plus tard aux mineurs malheureux qu'il rencontre.

— Alors il se réserve sa part?

— Mais non, vous dis-je... seulement, il tient toujours en réserve ses plus belles découvertes pour les donner à l'occasion à ceux qui lui ont rendu quelque service. L'année dernière, un pauvre diable d'Anglais avait passé deux mois au placer des Trois-Buttes, récoltant à peine de quoi vivre. Il en était réduit à vendre ses outils. Un jour qu'il coupait du bois dans la forêt avec sa hache, le seul outil qui lui restât, il eut la chance de rencontrer Bras d'Acier étendu tout sanglant auprès du cadavre d'un grizly. Il le releva, le soigna de son mieux, et lui donna, ma foi, sa dernière tasse de thé...

— Eh bien? dit Vandeilles, impatienté de voir Ribonneau faire une pause pour donner sans doute plus de solennité à son récit.

— Eh bien, trois mois après, le *Goddem* revenait à San-

* Crestones : crêtes ou saillies de terrain formées par des quartz aurifères. — ** Barreta : pique de fer à pointe trempée.

Francisco avec quatre-vingts livres d'or au moins, à ce que m'ont raconté Jenkins et Craddle, qui le connaissent.

— Je m'explique maintenant pourquoi chacun lui témoigne tant de déférence. Quel diable d'intérêt le pousse à voyager ainsi de placer en placer comme le Juif errant ?

— Voilà ce que personne ne peut deviner. Quand on essaye d'aborder ce sujet, il vous regarde avec ce que les mineurs appellent *son œil de plomb*. Je vous assure que l'on n'a plus envie de recommencer les questions.

— Mais, cependant, en causant?...

— Il ne cause jamais, ne rit jamais... Une vraie statue de bronze, mon cher. Aussi a-t-on parlé toute la matinée, comme d'un événement extraordinaire, de ce que deux fois, hier soir, il a laissé paraître une certaine émotion.

— Bah ! fit Vandeilles, à quel propos ?

— *That is the question*, dit Ribonneau, qui, naturellement bavard, le devenait encore plus sous l'influence du vin et des liqueurs, dont Vandeilles et lui faisaient en ce moment une ample consommation. Ah ! dites donc, au fait, de qui teniez-vous cette bague qu'il vous a gagnée?

— Cette bague? répondit Amédée en fronçant le sourcil, pourquoi cette question?

— Parce qu'il l'examinait avec une attention extraordinaire... Jenkins et Mundiaz prétendent même que c'est en la remarquant à votre doigt qu'il est venu... Eh bien ! que diable avez-vous donc? s'écria le Provençal en voyant son ami poser son verre sur la table avec tant de violence que le cristal vola en éclats...

— Moi? rien... rien, murmura Vandeilles les dents serrées; je vous écoutais avec tant d'attention que j'avais oublié ce diable de verre. Après tout, le malheur n'est pas grand... Vous disiez donc que ma bague avait attiré son attention?.. Je me souviens, en effet, qu'il a beaucoup insisté pour... Mais vous parliez de deux instants d'émotion... Quelle était donc la cause du second?...

— Ah ! ah ! fit Robineau en riant bruyamment et en clignant de l'œil, ceci se comprend un peu mieux. Du moment qu'il y a une femme sous jeu...

— Bah ! interrompit Vandeilles, qui se versa coup sur coup deux grands verres de rhum... De quelle femme voulez-vous parler?

— Au moment où il allait expédier ce coquin de Goliath

dans l'autre monde, une voix de femme a crié « grâce! » Cette fois-là, Bras d'Acier a paru aussi ému qu'un mineur qui tombe sur une *bonanza* *, et Tom a esquivé le coup de couteau qu'il méritait si bien, le brigand!...

— Il y avait donc une femme parmi nous? demanda Vandeilles, dont la physionomie se contractait d'une manière effrayante.

— Il faut bien le supposer, mais elle n'est restée qu'un moment, paraît-il; le temps de crier : Grâce! grâce!... tout comme Isabelle dans *Robert le Diable*... A propos de Robert le Diable, vous rappelez-vous la charge que chantait Levassor : *Titi à Robert?*... Eh bien! qu'est-ce qui vous prend donc? ajouta-t-il en voyant Vandeilles se lever brusquement et se diriger vers la porte... Vandeilles! la bouteille de rhum n'est pas encore vide, et je... Eh bien, Vandeilles! Vandeilles!... Attendez-moi donc!...

Il courut après son ami, qui, déjà dans la rue, s'éloignait à grands pas. Un des garçons du restaurant s'empressa de barrer le passage au Provençal, en réclamant le montant du déjeuner.

— Bien, bien, tout à l'heure! répliqua Ribonneau; mais il faut d'abord que je rejoigne...

— Fermez la porte, vous autres! s'écria le garçon en s'adressant à ses camarades, qui s'empressèrent d'obéir... Et vous, Monsieur, avant de sortir, commencez par payer votre note.

— Eh! que diable, croyez-vous donc qu'on veut vous voler? s'écria le Provençal avec colère... Voyons cette note; vite, vite donc!

— 28 dollars et 75 cents, dit le garçon, qui venait de pousser une reconnaissance jusqu'auprès de la table, pour voir s'il ne manquait aucun couvert.

Un des garçons se tenait devant la porte. Deux autres étaient venus se placer tout près du Provençal. Il se hâta de solder la note et sortit précipitamment. Sans bien se rendre compte de ce qui avait pu provoquer la brusque disparition de Vandeilles, il sentait une vague appréhension d'avoir commis quelque sottise.

— Maudit déjeuner, maudit homme, maudite langue! grommelait-il en courant de toutes ses forces pour rejoindre Vandeilles.

* Riche filon.

VI

L'appartement dans lequel avaient couché Bras d'Acier, Ribonneau et les autres mineurs, étant destiné à servir de salle à manger, force fut aux dormeurs de se lever dès la pointe du jour. Chacun d'eux roula sa couverture, la glissa dans un coin avec le reste de son bagage, et sortit pour faire un tour dans la ville et changer son or contre des dollars. Pablo, resté seul, s'assit dans une embrasure de croisée et se mit à examiner des papiers qu'il tira de son portefeuille. Au bout de quelques minutes, Joë entr'ouvrit la porte et parcourut l'appartement d'un regard inquisiteur.

— Je suis seul, dit Bras d'Acier en se levant. Entre.

Joë obéit et s'approcha de Pablo, dont la figure exprimait l'impatience et l'attente.

— M. Vandeilles est parti, dit le garçon d'un ton mystérieux. Madame est toute seule...

— C'est bien, fit Pablo.

Puis il reprit, après un moment de silence :

— Joë, voici la livre d'or que je t'avais promise. Attends... En outre, si tu es discret, et si j'ai la certitude que tu n'as parlé de tout ceci à personne au monde, je t'en donnerai autant avant mon départ, et autant encore à mon retour.

— Soyez tranquille, Bras d'Acier, repartit le garçon, tout stupéfait d'une telle générosité.

— Mais, en revanche, continua Pablo, à la moindre indiscrétion de ta part, je te fais sauter la cervelle, dussé-je aller te chercher jusqu'au fond de l'Amérique.

— Comptez sur moi, dit Joë. On me couperait plutôt la langue que de m'arracher un mot là-dessus.

— Tiens-toi dans le corridor, et, si tu entendais M. Vandeilles, accours me prévenir.

Bras d'Acier sortit alors de la salle et se dirigea vers la chambre de madame Vandeilles. Rendu à la porte, il s'arrêta. Deux fois, il leva la main pour frapper, et, deux fois, il la laissa retomber sans avoir pu s'y décider. Cet homme, si célèbre par son calme et par son énergie, tremblait comme un enfant. Son cœur battait aussi vivement que celui d'une jeune fille à son premier rendez-vous. Au moment où il al-

lait enfin se déterminer à frapper, la porte s'ouvrit du dedans et Berthe parut sur le seuil.

— Monsieur de Verrières! s'écria-t-elle en reculant précipitamment.

— Seriez-vous assez bonne pour m'accorder un instant d'entretien? murmura Pablo d'un ton suppliant.

— Mon mari n'est pas là, balbutia la jeune femme, et je n'ose...

Visiblement émue, Berthe ne put achever sa phrase. Elle fit un mouvement pour refermer la porte.

— Il faut pourtant que je vous parle, reprit-il d'une voix triste et respectueuse.

— C'est impossible... retirez-vous... je vous en conjure!...

— Je partirai si vous l'exigez, Berthe; mais, au nom de notre ancienne amitié, laissez-moi causer avec vous un instant, ne fût-ce que cinq minutes.

Elle fit un geste négatif. Bras d'Acier hésita un moment... puis, prenant tout à coup son parti, il entra et referma la porte sur lui. Madame Vandeilles poussa un cri étouffé, et se laissa tomber sur une chaise, la tête cachée dans ses deux mains.

D'un rapide coup d'œil, Pablo parcourut la petite chambre triste et nue dans laquelle il se trouvait.

— Pauvre femme! murmura-t-il tout bas.

Une larme brilla au bord de ses longs cils noirs...

— Madame, reprit-il enfin, pardonnez-moi d'être entré ici malgré votre défense. Je jure sur l'honneur qu'aussitôt que vous l'exigerez je quitterai cette chambre; mais, de grâce, écoutez-moi.

— Qu'avez-vous à me dire? demanda-t-elle enfin, vaincue par l'accent suppliant et respectueux du jeune homme. Hâtez-vous, je vous en conjure; si mon mari arrivait maintenant, il nous tuerait tous les deux.

— S'il avait le malheur de porter la main sur vous, devant moi!... s'écria Pablo dont les yeux étincelèrent.

— Vous le tueriez, n'est-ce pas? interrompit Berthe. Alors que deviendrais-je, moi?

— Vous l'aimez donc bien? demanda Bras d'Acier.

— C'est mon mari.

— Et vous l'aimez? reprit encore le créole.

— Oui, répondit-elle en raffermissant sa voix.

Il baissa la tête, et ses traits révélèrent une vive souf-

france. Une sensation indéfinissable de joie mêlée de douleur traversa le cœur de la jeune femme.

— .Vous aviez quelque chose à me dire? reprit-elle après un nouvel instant de silence.

— En effet, dit Pablo en passant la main sur ses yeux comme pour rassembler ses idées... Berthe, vous êtes malheureuse.

— Vous vous trompez, monsieur de Verrières.

— Le mot que j'ai employé rend peut-être mal ma pensée... On n'est jamais malheureux avec celui qu'on aime... je le sais. Je voulais dire que vous avez perdu votre fortune, que vous êtes ruinée.

La voix de Pablo tremblait en prononçant ces paroles. Son accent ému et l'expression de sa physionomie révélaient une sympathie si vraie, une crainte si poignante de froisser l'amour-propre de la jeune femme, que Berthe, touchée jusqu'au fond du cœur, ne put répondre que par un signe affirmatif.

— J'ai appris indirectement, il y a deux ans, que vous étiez partie pour les *placeres* avec votre mari, qui était venu vous prendre à l'hacienda de San-Fernando quelques jours avant mon retour. Malheureusement, j'ignorais que M. de Mareuil et M. Vandeilles fussent la même personne.

— Le désir bien naturel de cacher notre position a décidé mon mari à prendre ce nom de Vandeilles, en partant pour les *placeres*.

— Voilà ce qui a dérouté toutes mes recherches. Durant les deux années qui viennent de s'écouler, j'ai parcouru la Californie dans tous les sens. Par une fatalité inouïe, la seule contrée peut-être que je n'aie pas visitée était celle où vous avait emmenée M. de Mareuil.

— Nous étions dans un pays inconnu, loin de tous les autres mineurs.

— Votre mari est jaloux, n'est-ce pas?

Un geste involontaire de Berthe répondit pour elle.

— Je comptais repartir encore ces jours-ci, lorsque le hasard... Vous m'aviez pourtant promis de conserver toujours cette bague, ajouta-t-il en montrant à Berthe la bague qu'il avait gagnée la veille.

Elle baissa les yeux et balbutia quelques mots d'excuse.

— Il vous l'aura demandée, n'est-ce pas? reprit-il avec une amertume involontaire. C'était pourtant le dernier sou-

venir de ma pauvre mère que je vous avais donné là, Berthe.

Il y avait une douleur si profonde et si vraie dans l'accent du jeune homme, que madame Vandeilles sentit son cœur se briser.

— Pardon, murmura-t-elle les larmes aux yeux.

— Je vous afflige, reprit-il; j'ai tort. Je m'étais promis de ne point vous parler de cela, mais, lorsque je suis près de vous, ma pauvre tête... Voyons, ne songeons plus à moi. Permettez-moi de vous parler comme un ami, comme un frère. Vous n'êtes pas faite pour la triste et périlleuse existence que vous menez, Berthe; mon cœur saigne lorsque je songe à tout ce que vous avez dû souffrir dans les *placeres*. Cet état de choses ne peut durer. Pour retourner en Europe, pour reprendre à Paris le rang qu'y occupait votre famille et celle de M. de Mareuil, pour être heureuse enfin, il ne vous manque qu'une seule chose, la fortune... Eh bien, Berthe, au nom de notre ancienne amitié, au nom de cet amour qui était ma vie et que vous avez brisé par votre indifférence, au nom de ma pauvre mère, qui vous portait tant d'affection, accordez-moi le droit de contribuer à votre bonheur. Prenez cette lettre, continua-t-il en lui tendant un pli cacheté, et promettez-moi de profiter des indications qu'elle contient.

Trop émue pour pouvoir répondre, Berthe repoussa de la main le papier que lui tendait le jeune homme.

— Ne craignez rien, reprit-il tristement, ceci ne vous engage même pas à de la reconnaissance envers moi. Ce que je vous offre là, c'est le bien de Dieu. Il appartient au premier venu. Cette lettre ne contient que les détails nécessaires pour se rendre à un *placer* d'une grande richesse que j'ai découvert dans mon dernier voyage. Quelques jours suffiront à M. Vandeilles pour y recueillir plusieurs centaines de livres d'or. Si ma présence vous est à charge, je me contenterai de veiller sur vous de loin, et vous ne me verrez jamais... Si même la seule pensée de me savoir près de vous est un obstacle à ce que vous acceptiez l'offre d'un ami, eh bien, je vous donnerai pour guides, pour compagnons de voyage, deux hommes dont je suis sûr et que je me charge ensuite de récompenser. Tout ce que je vous demande, c'est de me faire savoir, avant de vous embarquer pour l'Europe, que vos recherches ont réussi, et que vous

partez pour votre pays riche et heureuse. Alors je bénirai Dieu d'avoir pu vous être utile, et vous n'entendrez plus parler de moi.

— Vous me croyez donc bien ingrate? murmura la pauvre femme, qui n'osait regarder Pablo de peur qu'il ne lût dans ses yeux les pensées qui gonflaient son cœur et qu'elle-même n'osait avouer.

— Ai-je le droit de parler d'ingratitude, moi? reprit-il en baissant la tête. N'est-il pas juste que je sois puni par où j'ai péché?

— Pauvre Rosina! fit Berthe avec un soupir. Ah! pourquoi suis-je venue porter le trouble et la désolation dans cette famille qui m'avait accueillie avec tant d'affection? Pourquoi m'avez-vous aimée, moi qui ne pouvais vous aimer?.. Ce qu'on m'a dit serait-il donc vrai?.. Rosina s'est noyée?

— Oui, répondit-il d'un ton sombre; elle s'est jetée dans le lac qui est à côté de l'hacienda, et sur lequel nous nous sommes si souvent promenés en bateau tous les trois.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura Berthe en se couvrant la figure de ses deux mains. Que s'est-il donc passé après mon départ? quel motif a poussé la malheureuse enfant à cette affreuse extrémité?

— Lorsque vous êtes arrivée à l'hacienda de San-Fernando, répondit Bras d'Acier d'une voix triste et morne, mon mariage avec Rosina était presque arrangé. Vous savez combien elle était jolie! Je croyais l'aimer. Comment en suis-je arrivé à vous aimer, moi, le fiancé de votre amie? Dieu le sait. Ce n'était certes pas de votre faute, car vous avez fait tout ce que vous pouviez pour m'éloigner. On disait que vous étiez veuve, et que vous aviez supporté avec un courage inouï tous les chagrins dont vous avait abreuvée votre mari. Tout le monde vous aimait à l'hacienda. Quant à moi, je luttais en vain contre cet amour, qui est devenu ma vie et ma seule pensée. Un soir, nous nous promenions tous trois dans la forêt. Rosina s'était suspendue à mon bras. Moi, je vous regardais marcher devant nous, et je respirais avec ivresse l'air qui avait caressé vos traits et vos cheveux. Rosina, qui me voyait rêveur, me parla d'amour, de mariage, que sais-je enfin! Sa voix me donna froid au cœur. Ce jour-là, elle commença à se douter de la vérité. Un moment, je me suis follement bercé de l'espoir que vous par-

tagiez mon amour. Malgré la froideur de vos réponses, malgré l'affectation que vous mettiez à m'éviter, il me semblait que vos yeux répondaient aux miens et trahissaient votre cœur. C'est alors que ma pauvre mère tomba malade. Il me fallut partir. J'étais bien triste. Des larmes remplissaient mes yeux. Vous eûtes pitié de moi, sans doute, car votre main répondit à l'étreinte de la mienne, et votre douce voix murmura à mon oreille : « Du courage, Pablo ; je prierai Dieu pour votre mère et pour vous ! » A l'entrée du bois, je rencontrai Rosina, qui m'attendait. « Pablo, me dit-elle au moment où je remontais à cheval, les yeux fixés sur l'hacienda où je venais de vous laisser, Dieu punit les ingrats. Puisse-t-il sauver votre mère, et vous pardonner le mal que m'ont fait votre oubli et votre amour pour une autre ! » Je partis, l'âme oppressée de sombres pressentiments. Ma pauvre mère languit durant plus d'un mois. Dieu la rappela vers lui. Je me trouvai seul au monde. Je revins à San-Fernando. Mon premier mot fut pour demander où vous étiez.

— Le mari de Berthe n'était pas mort, comme on le croyait, me répondit Rosina. Il s'est échappé des mains des sauvages qui le retenaient depuis le naufrage de son navire. Sachant que sa femme était ici, M. de Mareuil est venu l'y chercher. Berthe a voulu partir tout de suite avec lui.

— Elle est partie ! m'écriai-je.

— Depuis quinze jours.

— Pour quel endroit?

— Pour San-Francisco. Ils ne doivent y rester que deux ou trois jours.

— Où vont-ils?

— Aux *placeres*.

Il me sembla qu'on m'arrachait le cœur de la poitrine et que le vide se faisait autour de moi. Je ne sais ce que je répondis à la pauvre Rosina, dont les yeux se remplirent de larmes. Je remontai à cheval et je partis ventre à terre pour San-Francisco. Huit jours se passèrent en recherches inutiles... Un soir, en rentrant, je trouvai le majordome de San-Fernando, le vieux Stefano, qui m'attendait à l'hôtel. Il me tendit une lettre. Elle était de l'écriture de Rosina et ne contenait que ces mots : « Trop faible pour oublier, trop fière pour me plaindre, je vais mourir. Que Dieu te pardonne, Pablo. Puisse celle que tu m'as préférée t'aimer autant que t'aimait la pauvre Rosina ! »

— Elle est morte! m'écriai-je. « Oui, me répondit Stefano. Nous n'avons pas encore retrouvé le corps de la pauvre Nina, mais Pepe le vaquero l'a vue de loin se diriger en courant du côté du grand lac. Puis, on a trouvé sur la petite table de sa chambre une lettre dans laquelle elle annonçait son intention de se tuer, et priait sa sœur de vous faire parvenir le billet que je viens de vous remettre. Na * Rosina était l'orgueil et la joie de la maison. Que Dieu vous maudisse, don Pablo! » Je voulus lui demander d'autres détails, mais il s'éloigna sans me répondre.

Il y eut un moment de silence.

Bras d'Acier fixait à terre un regard sombre et morne. Berthe pleurait.

Tout à coup un bruit de pas retentit dans le corridor et fit tressaillir la pauvre femme. Elle devint pâle comme la mort.

— Mon mari! s'écria-t-elle avec angoisse.

C'était une fausse alerte causée par quelque mineur qui sortait d'une chambre voisine, et dont les pas se perdirent bientôt dans l'éloignement.

— Je ne veux pas vous exposer à de nouvelles inquiétudes, dit Pablo, ému de l'angoisse qui se peignait sur la figure de la jeune femme. Promettez-moi de faire ce que je viens de vous demander, et je pars à l'instant. En vous quittant pour jamais, laissez-moi du moins la pensée que j'ai pu contribuer à votre bonheur.

— C'est impossible, monsieur de Verrières, impossible!... Comment expliquer à mon mari une pareille générosité, et le décider à l'accepter?

— Dites-lui que c'est le dernier présent d'un ami qui va bientôt mourir.

— Ce serait un mensonge, fit-elle en faisant un effort pour sourire.

— Le jour où vous quitterez San-Francisco, je partirai pour la *sierra* de *Las Cosnivas*.

— Vous ne savez donc pas, s'écria-t-elle, que les Apaches ont attaqué une caravane, pillé les bagages, brûlé les chariots, égorgé les hommes, emmené avec eux les femmes et les enfants?

— On me l'a dit hier... Peut-être parviendrai-je à délivrer quelques-uns de ces infortunés.

* Abréviation de *dona*.

— Ou plutôt vous succomberez avec eux.

— Dieu le veuille!

— C'est une folie!

— C'est plutôt une expiation.

— En supposant que vous ayez quelques torts à vous reprocher, ce n'est jamais expier une faute que de prodiguer follement sa vie. Quelque jour vous serez assassiné par un de ces bandits que vous vous plaisez à provoquer, ou dévoré par quelque bête féroce.

— Je ne laisse derrière moi personne que la mort puisse affliger.

— Vos amis?

— Je suis seul au monde, et nul ne s'intéresse à moi.

— Vous êtes injuste, Pablo. Sous ce surnom de Bras d'Acier, je vous avais deviné. Bien souvent j'ai prié pour vous et j'ai frémi en entendant raconter quelques-uns de ces traits de folle bravoure qui vous ont rendu si célèbre.

— Aviez-vous deviné aussi pourquoi j'errais de *placer* en *placer*, secourant tous les mineurs et ne leur demandant, en échange de l'or que je leur faisais récolter, du sang que je versais pour eux, qu'une seule chose, la promesse de secourir à leur tour, de défendre, même au péril de leur vie, toute femme qu'ils rencontreraient exposée à quelque danger?..

— Oui, murmura-t-elle en baissant les yeux pour échapper au regard brûlant qui pénétrait jusqu'au fond de son cœur.

Il y eut un instant de silence.

— Berthe! dit enfin Pablo avec un accent inexprimable de tendresse et d'amour, Berthe, reprit-il en saisissant la main de la jeune femme...

Elle l'interrompit par un geste de terreur. Quelqu'un arrivait en courant.

— Cette fois, c'est lui! s'écria-t-elle. Mon Dieu, ayez pitié de nous!

En voyant la terreur de la jeune femme, Bras d'Acier s'élança vers la porte et poussa le verrou.

— Ouvrez, ou j'enfonce la porte! cria du dehors une voix étranglée par la colère.

Pablo saisit son revolver, et se jeta devant Berthe. Elle le repoussa avec l'énergie du désespoir.

— Non, dit-elle: jurez-moi que, quoi qu'il puisse arriver,

vous ne vous servirez pas de vos armes, fût-ce même pour me défendre. Jurez-le, Pablo, reprit-elle en voyant qu'il hésitait, ou, par le Dieu vivant, je me plonge ce couteau dans le cœur.

— Je le jure, répondit Bras d'Acier après un instant de silence que troublaient seuls les coups furieux sous lesquels Vandeilles ébranlait la porte.

— Oh! vous êtes noble et bon! s'écria la jeune femme.

Il déposa silencieusement sur le lit son poignard, son machete et son revolver; puis il alla s'asseoir au fond de la chambre.

— Maintenant que Dieu nous protége! murmura Berthe en ouvrant la porte.

VII

Vandeilles était déjà rentré à l'hôtel avant que Ribonneau, essoufflé, eût fait la moitié du chemin.

— Où allez-vous donc ainsi, Monsieur... Monsieur? cria un des domestiques de l'hôtel au Français qui entrait d'un pas précipité.

— Chez moi, répondit brusquement Vandeilles, sans s'arrêter.

Il achevait à peine ces paroles que Joë Plum, le garçon de table, sortit d'une chambre voisine. A la vue du Français, un air de consternation se peignit sur la figure du garçon. Il prit sa course dans la direction que suivait Vandeilles. Ce dernier le rejoignit d'un bond, le poussa dans la première chambre qu'il trouva ouverte, ferma la porte et mit la clef dans sa poche. Puis, sans s'inquiéter davantage des cris et des malédictions du prisonnier, il reprit sa course vers la chambre où, le matin, il avait laissé sa femme endormie. Il appliqua l'oreille contre la serrure, et distingua les voix de deux personnes qui causaient avec animation. D'une main, il saisit son revolver, de l'autre il essaya d'ouvrir la porte; mais le verrou que Pablo venait de pousser l'en empêcha. Aussitôt que Berthe eut retiré ce verrou, Vandeilles, ivre de fureur, se précipita dans l'appartement;

il s'élança sur Bras d'Acier, qui restait tranquillement assis, et lui appuya sur la poitrine les canons de son revolver.

Berthe poussa un cri déchirant et saisit le bras de son mari.

— Vous effrayez votre femme, Monsieur, dit Pablo de sa voix douce et calme.

Étouffant de colère et de jalousie, Vandeilles balbutia quelques paroles incompréhensibles, et repoussa si brusquement la pauvre femme qu'elle tomba sur le lit. Un éclair de fureur jaillit des yeux de Pablo, qui fit un mouvement pour se lever.

— Ne bouge pas, ou tu es mort! s'écria Vandeilles; que viens-tu faire chez moi?

— Je suis prêt à répondre à vos questions, dit Bras d'Acier, toujours impassible; mais, auparavant, croyez-moi, désarmez votre revolver..... Le moindre mouvement pourrait le faire partir, et ce serait un assassinat, ajouta-t-il en montrant à Vandeilles sa ceinture dégarnie de tout instrument de défense.

— Amédée, s'écria madame Vandeilles, au nom du ciel, laisse-moi t'expliquer!

— Pourquoi cette porte se trouvait-elle fermée? interrompit Vandeilles.

— Parce que j'ai craint le premier mouvement de votre colère, répondit Bras d'Acier. Vous voyez que j'avais raison.

— Pourquoi avez-vous quitté vos armes?

— L'un de nous serait déjà mort. J'ai pensé que vous hésiteriez à assassiner un homme sans défense.

— Enfin, comment vous trouvez-vous ici? qu'y veniez-vous chercher? demanda Vandeilles, qui, presque déconcerté par ce calme inouï, abaissait lentement son revolver... Mais parle-donc, toi, ajouta-t-il en s'adressant à Berthe.

— J'ai connu M. de Verrières à l'hacienda de San-Fernando, dit enfin la pauvre femme, qui tremblait encore au point de ne pouvoir s'exprimer. C'est un ami de cette bonne famille Bendigoa chez laquelle j'ai trouvé, durant ton absence, une si affectueuse hospitalité.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit hier soir?

— J'ignorais que M. de Verrières et Bras d'Acier fussent le même individu, répondit Berthe, trop pâle et trop glacée de crainte pour que la moindre rougeur pût trahir le mensonge qu'elle était forcée de faire.

— Mais cette bague, continua Amédée, reprenant toute sa colère au souvenir des paroles de Ribonneau, cette bague qui te venait, m'as-tu dit, d'une amie de ta mère, comment se fait-il que Bras d'Acier la connaisse et y attache tant de prix?

— Cette bague appartenait à ma mère, Monsieur, répondit Pablo, qui vit une sueur glacée perler sur le front de la pauvre femme. Ma mère et celle de madame de Mareuil, votre femme, ont été élevées ensemble à Paris.

— Enfin, Monsieur, veuillez me dire ce qui vous amenait ici.

Pablo reprit la lettre qu'il avait inutilement présentée à Berthe et la remit à M. Vandeilles. Ce dernier l'ouvrit précipitamment et parcourut d'un rapide regard le plan et les indications qu'elle contenait.

— Cette mine est donc bien riche! s'écria-t-il, cédant à cet éblouissement que peuvent seuls comprendre ceux qui ont mené l'existence vertigineuse des placeres.

— C'est la plus riche que j'aie jamais rencontrée. Un seul coup de ma barreta m'a valu un nugget de onze livres.

Les yeux de Vandeilles étincelèrent, mais il éprouva bientôt comme une sorte de honte de s'être laissé entraîné par ce mouvement de cupidité.

— Ceci ne m'explique pas le motif de votre présence, reprit-il d'un ton moins irrité, mais toujours bourru.

— Je n'ai jamais vendu mes placeres, vous devez le savoir, dit Pablo. Je les ai toujours indiqués gratuitement aux mineurs malheureux que je rencontrais. Trouvez-vous donc extraordinaire que j'aie eu la pensée de faire pour une compatriote, pour la fille d'une amie de ma pauvre mère, ce que je fais chaque jour pour des étrangers?

— Nous ne sommes pas malheureux, que je sache, et nous n'avons pas besoin de l'aumône de personne, répliqua sèchement Vandeilles, dans l'esprit duquel l'orgueil, la jalousie et la soif de l'or se livraient un rude combat.

— Ne vous ai-je pas gagné hier soir tout ce que vous possédiez?... Je ne vous donne rien d'ailleurs... je ne fais que vous mettre à même de recueillir un trésor que le premier venu a le droit de s'approprier.

— Et que demandez-vous en échange de ces précieux renseignements? fit Vandeilles avec une sorte d'ironie.

— Avez-vous jamais entendu dire que Bras d'Acier se

soit fait payer un service ? repartit Pablo d'un ton aussi hautain que celui de son interlocuteur.

Un moment de silence suivit ces paroles.

—Quel serait notre guide? demanda Vandeilles, supposant sans doute que Bras d'Acier allait se proposer lui-même.

— Le plan et les renseignements que contient cette lettre suffiront pour vous conduire.

— Et vous ?

— Moi, je pars demain pour la sierra de *Las Cosnivas.*

— Ma femme et moi nous ne pouvons, a nous seuls, entreprendre un tel voyage, et surtout accomplir les travaux nécessaires à l'extraction de l'or.

— Adjoignez-vous deux ou trois autres mineurs.

— De vos amis, sans doute?

— Choisissez qui vous voudrez. Seulement, soyez prudent.

Comme il achevait ces paroles, la porte s'ouvrit brusquement, et Ribonneau se précipita dans la chambre d'un air tout effaré.

— Eh bien, qu'y a-t-il? demanda Vandeilles avec humeur. Que voulez-vous?

—Moi?.. rien... balbutia le Provençal, stupéfait de la tranquille attitude des deux individus qu'il comptait trouver en train de s'égorger. Je croyais... Vous m'avez quitté si précipitamment... de sorte que j'ai craint... Bonjour, Bras d'Acier, bonjour, continua-t-il en se tournant vers Pablo, auquel il tendit la main, tout heureux de trouver ce prétexte pour ne pas répondre aux questions de son bouillant compatriote.

Tandis que Bras d'Acier et le Provençal échangeaient quelques mots, Vandeilles s'approcha de Berthe, avec laquelle il s'entretint un instant à voix basse.

Le mari et la femme étaient en ce moment sous l'influence d'une vive préoccupation, causée par des motifs bien différents. Ebloui par les fauves reflets des *nuggets* que Bras d'Acier venait de faire briller aux yeux de son imagination, Vandeilles cherchait un prétexte pour endormir sa jalousie instinctive, ainsi que pour concilier son orgueil avec son ardent désir d'acquérir cette fortune qu'on mettait presque à ses pieds. Quant à Berthe, elle songeait à l'amour si profond et si dévoué de Pablo, amour que la pauvre femme partageait depuis longtemps. Elle pensait avec angoisse que, dès le lendemain, ce noble et courageux jeune homme ai-

lait partir pour un périlleux voyage dans lequel il était presque certain de trouver la mort.

— Il n'est qu'un moyen de le sauver, murmurait tout bas le cœur de Berthe, c'est de lui dire que nous avons besoin de lui pour nous guider et nous protéger.

Les paroles de la jeune femme se ressentirent sans doute de ses inquiètes préoccupations, car Vandeilles fut bientôt convaincu qu'il s'était comporté comme un fou, et que sa jalousie n'avait pas le sens commun. Comme la plupart des gens d'un caractère à la fois faible et violent, il passait assez facilement d'un extrême à l'autre; mais il avait besoin de l'avis des autres pour prendre un parti de sang-froid et pour se justifier en quelque sorte à ses propres yeux. Tout en engageant son mari à refuser les offres de Bras d'Acier, Berthe désirait du fond du cœur ne pas être écoutée. Presque à son insu, elle donnait de si faibles raisons à l'appui de son avis, que Vandeilles, dont cette résistance désarmait d'ailleurs les derniers soupçons, inclinait de plus en plus à accepter la fortune inespérée qu'on lui apportait.

— Il faut que je consulte Ribonneau, dit-il enfin, cédant à ce besoin de justification envers lui-même dont nous parlions tout à l'heure. Puis-je parler de ceci à Monsieur? demanda-t-il à Bras d'Acier en lui montrant le Provençal.

— Sans doute, dit Pablo. Ce secret vous appartient désormais, et vous pouvez en disposer à votre guise. Dans le cas même où vous voudriez éviter les fatigues et les dangers inséparables d'une pareille expédition, et repartir tout de suite pour l'Europe, je vous autorise à vendre ce filon à qui bon vous semblera.

— Il faudrait encore trouver un acquéreur.

— Avec les renseignements que vous avez là, et que je confirmerais au besoin, vous trouverez d'ici à ce soir cinquante acquéreurs au lieu d'un.

— Combien l'achèterait-on? demanda Vandeilles.

— Je ne sais; 30 à 40,000 dollars peut-être.

— C'est bien peu à côté des trésors dont vous nous parliez tout à l'heure. Est-ce qu'il faudrait attendre le printemps pour entreprendre cette expédition?

— Non. Les *crestones* sont situées dans un endroit à l'abri des inondations. Puis, comme un des filons est presque à fleur de terre, un hasard, peu probable cependant, pourrait le faire découvrir à quelque gambusino.

— Nos droits seraient antérieurs aux siens! s'écria Vandeilles, qui en était déjà arrivé à considérer comme sa propriété le placer qu'il hésitait encore à accepter. Avant tout, Bras d'Acier, reprit-il, j'aurais quelques conditions à vous poser...

— Pardon, interrompit Pablo, qui replaçait à sa ceinture les armes qu'il avait jetées sur le lit, vous intervertissez singulièrement les rôles. Si l'un de nous avait à poser des conditions, ce serait moi, et non vous; car je vous livre le moyen d'acquérir une fortune, et je ne vous demande rien en échange, pas même vos remerciements, ni votre reconnaissance. Bonsoir, Messieurs.

Il prit son chapeau et salua Berthe respectueusement, tandis que Ribonneau, vivement intrigué, questionnait Vandeilles.

— Vous avez renoncé à vos folles idées de départ pour la sierra, n'est-ce pas? demanda Berthe au jeune homme, en s'efforçant de cacher sous un sourire l'inquiétude qui la dévorait.

— Non, certes, répondit-il. L'émotion du danger et la satisfaction de rendre service aux malheureux sont les seules choses qui puissent encore étouffer un instant d'autres pensées qui me torturent. Dieu permettra peut-être que j'enlève quelques victimes aux Apaches. Je partirai demain.

— Si j'avais besoin de vous, cependant?

— Alors je resterais.

Il y eut un moment de silence.

— Eh bien, ne partez pas encore, murmura la pauvre femme à bout de forces, et vaincue par le dévouement et la sublime abnégation d'un tel amour.

Il serra silencieusement la main tremblante qu'elle lui tendait, et fit un pas pour s'éloigner.

— Attendez donc, attendez donc, Bras d'Acier! s'écria Ribonneau, qui écoutait avec une animation toute provençale les explications que lui donnait Amédée. Vandeilles me raconte là des choses... Nous avons une foule de questions à vous adresser.

— Dans une heure, je serai de retour à l'hôtel, dit Pablo. Si vous avez des explications à me demander, vous me trouverez dans le parloir.

Puis, s'inclinant de nouveau devant Berthe, et saluant les deux hommes avec cette politesse glacée qui le caractérisait, il s'éloigna lentement.

— Ah çà, voyons, que signifie votre hésitation? demanda Ribonneau dès que Bras d'Acier eut refermé la porte.

— Venez avec moi faire un tour en ville, lui dit Vandeilles, et je vous expliquerai tout cela.

Il prit le bras du Provençal et l'emmena du côté des *wharfs* ou quais, tout en lui racontant, avec quelques variantes, la scène qui venait d'avoir lieu.

Malgré les détours et les réticences de son compatriote, Ribonneau, complétement dégrisé, et déjà un peu mis sur la voie par l'incident du déjeuner, devina une bonne partie de ce qu'on ne lui racontait pas. Mais, aux mines plus que partout ailleurs, l'intérêt personnel passe avant tout, et la perspective du fameux placer ne pouvait manquer d'exercer son influence sur l'esprit du Provençal. Stimulé par l'espoir d'obtenir sa part de ces immenses richesses, il n'eut plus d'autre pensée que de faire cesser l'apparente hésitation de Vandeilles. Il déploya toute son éloquence pour prouver à ce dernier que sa jalousie était absurde, et que jamais Bras d'Acier n'avait songé à Berthe. Vandeilles, déjà fort ébranlé, ne demandait pas mieux que de se laisser convaincre. Aussi la question de savoir si l'on devait, ou non, profiter des renseignements fournis par Bras d'Acier, fut-elle promptement et affirmativement résolue. Ribonneau attachait en outre une grande importance à ce qu'on obtînt de Pablo qu'il servît de guide à l'expédition jusqu'au placer. Là encore, les arguments ne manquaient pas au Provençal; mais, bien que Vandeilles le désirât au fond du cœur presque aussi vivement que Ribonneau, il se fit longtemps prier. Ce ne fut qu'à force de raisonnements et d'instances que son compatriote lui arracha l'autorisation de prier Pablo de les accompagner. Cette dernière difficulté ainsi résolue, les deux amis rentrèrent à l'hôtel, bâtissant déjà maints châteaux en Espagne sur leurs futurs trésors et sur l'emploi qu'ils en feraient une fois de retour en Europe. Ribonneau se chargea d'aller trouver Bras d'Acier et de le prier de vouloir bien servir de guide à l'expédition.

— Attendez-moi dans cette chambre, dit-il à Vandeilles. Dès que j'aurai fait les premières ouvertures en mon nom, je vous amènerai notre homme pour que vous acheviez de le décider.

— Si j'allais plutôt avec vous? fit observer Amédée.

— Pour que nous soyons observés, écoutés par tous les

mineurs qui se trouveront là, dit le Provençal en haussant les épaules. Lorsque Bras d'Acier va quelque part et qu'il se donne la peine de parler, c'est alors qu'on peut dire que les murs ont des oreilles. Il vaut mieux, croyez-moi, que nous causions dans votre chambre, à moins que vous n'ayez un nouvel accès de votre absurde jalousie.

— Ma foi, non! s'écria Vandeilles; ma seule crainte maintenant, c'est que Bras d'Acier ne me garde rancune de mon emportement.

— Lui! Ah je vous garantis qu'il n'y songe déjà plus. Rentrez chez vous, et, dans cinq minutes, je vous rejoins avec Bras d'Acier.

Soit que Vandeilles eût complétement oublié sa jalousie, soit, surtout, qu'il voulût faire croire aux autres qu'il avait entièrement renoncé à des soupçons qui auraient donné quelque chose d'odieux à sa conduite, il ne consentit même pas à ce que sa femme quittât l'appartement avant l'arrivée de Pablo, ainsi que Berthe en manifestait le désir. Ribonneau revint quelques minutes après avec Bras d'Acier, toujours calme et froid en apparence, quoiqu'il fût vivement ému au fond du cœur. Au grand désappointement du Provençal, Pablo ne parut nullement disposé à servir de guide à l'expédition. Ce refus presque formel du créole fit évanouir les dernières hésitations de Vandeilles. Il insista beaucoup pour faire changer d'avis à Pablo, mais ce dernier resta inébranlable.

Assise à l'écart au fond de la chambre, et comprenant que Pablo n'attendait qu'un geste d'elle pour consentir à une proposition qu'il ne refusait que par une noble délicatesse, Berthe n'osait regarder Bras d'Acier. Malgré les cruels tourments que lui causait la seule pensée du voyage de Pablo au pays des Apaches, elle s'était juré de ne point accepter de M. de Verrières une protection dont elle ne sentait que trop les dangers pour elle-même. A deux ou trois reprises, son mari et Ribonneau lui reprochèrent de ne point les seconder dans leurs instances, mais, chaque fois, elle évita de répondre directement. Quand elle vit cependant Pablo sur le point de s'éloigner triste et résigné, quand elle songea qu'elle le voyait sans doute pour la dernière fois, la pauvre femme ne put résister au cri de son cœur. Sa voix se joignit à celles de Vandeilles et de Ribonneau pour prier Bras d'Acier de leur servir de guide. Craignant de réveiller encore

par un consentement trop brusque, les soupçons de Vandeilles, Pablo dissimula la joie profonde qu'il éprouvait et résista quelque temps; mais, ce que ne peut voir l'œil d'une femme, son cœur le devine. Sur la figure impassible de Bras d'Acier, madame Vandeilles lut tant de bonheur et de reconnaissance qu'elle baissa la tête en rougissant, heureuse et troublée de la joie qu'elle venait de causer, et qui rejaillissait jusqu'à son propre cœur.

Ribonneau recommença de plus belle ses raisonnements. Cette fois, le succès récompensa son éloquence, car Pablo consentit enfin à ce qu'on lui demandait.

On se mit alors à causer des diverses mesures à prendre pour assurer la réussite de l'expédition et du nombre de personnes qui devaient la composer. Cette dernière question avait une grande importance, et deux heures se passèrent à la discuter. Évidemment Vandeilles et Ribonneau ne pouvaient suffire à eux seuls au pénible travail qu'exige l'extraction de l'or; mais l'adjonction de nouveaux associés, tout en doublant les chances de succès, avait aussi l'inconvénient de diminuer la part de chacun. Après y avoir réfléchi quelques instants, voici ce qu'on décida, sur la proposition de Bras d'Acier. Le secret du *placer* appartenant désormais à Vandeilles, celui-ci s'associait, pour l'exploiter, Ribonneau, Mundiaz, José Guérino et Craddle. Ce dernier devait son surnom à son habileté hors ligne dans le lavage de l'or. Vandeilles se réservait pour sa part la moitié des produits; l'autre moitié devait être partagée entre les quatre associés. En outre, pour assurer jusqu'au bout la coopération de ces derniers, Pablo se chargeait, une fois la première expédition terminée, d'indiquer un nouveau *placer* aux quatre mineurs, qui en auraient seuls la jouissance. Quant au consentement des futurs intéressés, il était tellement certain qu'il ne fût pas même mis en question. Il fut seulement convenu qu'on ne leur en parlerait que deux ou trois jours avant le départ, quoique leur intérêt fût trop vivement en jeu pour qu'on eût à redouter leur indiscrétion.

Tout étant ainsi décidé, Pablo prit congé de M. et madame Vandeilles, et sortit avec Ribonneau. Dans l'élan de sa joie, le Provençal, naturellement un peu familier, laissa échapper deux ou trois mots relatifs à madame Vandeilles, mais il reçut pour réponse un regard si glacial et si dur, qu'il se jura de ne jamais aborder un pareil sujet.

Quant à Vandeilles, quelque chose troublait encore la joie que lui causait l'avenir inespéré qui s'ouvrait devant lui. C'était le manque absolu d'argent pour acheter les objets indispensables à son voyage et payer sa dépense à l'hôtel. Tandis qu'il se creusait inutilement la cervelle pour trouver un moyen de se procurer les fonds nécessaires, un hasard, auquel Pablo n'était probablement pas étranger, vint faire cesser le cruel embarras de Vandeilles. Par suite d'une indiscrétion, dont on ne put découvrir l'auteur, Bucolick, l'ancien associé de Ribonneau, eut connaissance du projet d'expédition. Il vint trouver Vandeilles et le supplia de l'admettre au nombre des associés. Sur le refus du Français, il finit par lui offrir mille dollars comptant en échange de la faveur qu'il sollicitait. Cette proposition arrivait si à propos pour obvier à la dernière difficulté contre laquelle se débattait Vandeilles, qu'il accepta l'offre de l'Irlandais, sauf toutefois le consentement de Bras d'Acier. Ce dernier n'eut garde de refuser. Il ajouta même qu'il connaissait Bucolick pour un homme brave et loyal. Vandeilles reçut les mille dollars, et, dès le soir même, Bucolick assistait, avec ses futurs associés, à la réunion qui eut lieu secrètement dans la chambre du Français.

La grosse part réservée à Vandeilles fit bien pousser quelques soupirs d'envie aux autres mineurs. Ils s'empressèrent néanmoins d'accepter les conditions, du moment où Bras d'Acier, dont la parole était un oracle pour tous, leur eut garanti qu'ils y trouveraient leur avantage. La promesse d'un second *placer*, dont l'exploitation devait être également partagée entre les cinq associés de Vandeilles, dans le cas où ils ne seraient pas satisfaits du résultat de leur première campagne, trancha les dernières hésitations. Chacun signa le traité dressé à l'avance par Vandeilles, sur les indications de Bras d'Acier. L'association se trouva définitivement composée des sept personnes suivantes : M. et madame Vandeilles, Ribonneau, Bucolick, Mundiaz, José Guérino et Craddle. Chacun jura de garder le silence sur l'organisation et le but de l'expédition. On convint de partir le lundi de la semaine suivante, ce qui laissait cinq jours aux mineurs pour faire leurs emplettes et leurs préparatifs.

VIII

Ainsi qu'il arrive le plus souvent en pareille circonstance, les préparatifs de départ absorbèrent plus de temps qu'on ne l'avait supposé. Le *placer* se trouvant dans une région fort éloignée et presque inconnue, à proximité de laquelle on ne devait rencontrer ni pueblo (village), ni rancheria (réunion de fermes), la petite caravane était obligée d'emporter, outre les tentes et les outils nécessaires à l'extraction de l'or, des provisions suffisantes pour se nourrir durant trois ou quatre mois.

Les gens qui n'ont voyagé qu'en Europe, où l'on se procure tout avec de l'argent, peuvent difficilement se figurer l'importance du moindre préparatif d'une expédition dans un pays sauvage comme l'était alors la Californie.

Quoiqu'il ne parut nullement se mêler de ces divers détails, Pablo s'en occupait secrètement avec autant de prévoyance que d'activité. Il veillait à tout par l'entremise de Bucolick, dont il avait promptement apprécié les bonnes qualités. Stimulé par Bras d'Acier, le digne Irlandais s'était institué le pourvoyeur, le *factotum* de la caravane. Il s'acquittait de ses fonctions avec tant de zèle et de soins que, selon son expression, Ribonneau lui avait décerné *à l'unanimité le titre de majordome en chef*. José le secondait de son mieux, malgré quelques accès de fièvre, qui, du reste, devenaient déjà moins longs et moins fréquents.

Les instruments d'exploitation regardaient Craddle; Vandeilles et l'ancien vaquero Mundiaz devaient s'occuper d'acheter les chevaux et les mules. Quant à Ribonneau, chargé des vivres, il jouait un peu le rôle de la mouche du coche, et se préoccupait tant de la besogne des autres qu'il laissait toute la sienne à faire à Bucolick et à José.

Lorsque tous les préparatifs furent à peu près terminés, Bras d'Acier quitta San-Francisco pour pousser une reconnaissance sur la route et pour faire croire en même temps qu'il était parti pour une de ses lointaines expéditions. Il revint secrètement en ville trois jours après. Chacun lui

rendit compte du résultat de ses démarches. La réunion des futurs associés eut lieu dans un endroit situé à deux milles environ de San-Francisco. Tout se trouvant en règle, il fut décidé qu'on partirait la nuit suivante, un peu avant le lever du soleil. Pablo fixa, à quelques milles de la ville, un nouveau rendez-vous auquel ses compagnons devaient venir le rejoindre par deux routes différentes.

— Si vous partiez ensemble, leur dit-il, cette coïncidence pourrait faire soupçonner la vérité, et d'autres mineurs arriveraient sur nos traces. Deux chemins conduisent à l'endroit que je viens de vous indiquer : M. et madame Vandeilles, Bucolick et José suivront le plus facile, celui qui longe la rivière ; Craddle, Mundiaz et Ribonneau prendront par le bois de pins et marcheront un peu plus vite, afin d'arriver en même temps au *penon* (colline) de Juanito. Pour que tous ces départs attirent moins l'attention, Ribonneau, Mundiaz et Craddle feront bien de changer d'hôtel aujourd'hui et de se loger à l'extrémité de la ville.

Après avoir bien clairement indiqué à chacun la route à suivre le lendemain, il congédia ses futurs compagnons de voyage, ne gardant avec lui que Craddle et Bucolick. Il entra à San-Francisco avec ces derniers, dont il examina les acquisitions avec un soin minutieux. Puis, laissant Craddle occupé à diviser en paquets propres à être portés à dos de mule les *craddles,* cribles, sébiles, pelles, pioches et autres ustensiles destinés à l'extraction de l'or, il emmena Bucolick chez un armurier.

— Tu sais manier un fusil? demanda Bras d'Acier à l'Irlandais.

— Certes, oui. Avant d'être empoigné par la *presse,* que Dieu confonde ! j'étais un peu braconnier. J'ai tué plus de *grooses* et de coqs de bruyère que Mundiaz et Craddle n'ont pêché de truites dans leur vie.

Tout en écoutant Paddy Shanty (c'était le vrai nom de Bucolick), dont la figure s'animait au souvenir des chasses de sa jeunesse, Pablo examinait attentivement les armes qui garnissaient le magasin. Après en avoir essayé plusieurs, il mit de côté un revolver de Colt, un fusil double de Manton, un bowie-knife et un poignard dont la lame avait huit à neuf pouces de long. On lui demanda du tout huit cents dollars, prix énorme, qu'il paya sans marchander, en mettant toutefois pour condition que les batteries du revolver et du fusil

seraient démontées et soigneusement examinées sous ses yeux. On se hâta de lui obéir.

— Prends ces armes, Shanty, dit Bras d'Acier à l'Irlandais, je les ai achetées pour toi... Oui, je te les donne, ajouta-t-il en voyant que Paddy, stupéfait, restait la bouche ouverte et les yeux écarquillés.

Précieuse en tous pays, une bonne arme est un trésor inappréciable en Californie, où la vie dépend si souvent du bon état d'une carabine ou d'un revolver.

— Tout cela ? le fusil, le revolver, le bowie-knife et le poignard, pour moi, pour Paddy Shanty ? dit l'Irlandais, qui doutait encore de la réalité de son bonheur.

— Oui, répondit Pablo, qui lui donna, en outre, une large cartouchière en cuir amplement garnie de munitions.

Bucolick balbutia d'abord quelques remerciements ; puis, donnant l'essor à la joie qui l'étouffait, il entonna la chanson nationale de *Paddy carey* d'une voix de stentor qui fit trembler les vitres du magasin et qui eût ameuté les passants dans tout autre pays que San-Francisco.

Bras d'Acier, qui venait encore d'acheter un petit poignard mexicain et un autre revolver, le plus léger et le plus beau qu'il put trouver, fit signe à Bucolick de se taire.

— Allons, viens, dit-il à l'Irlandais, qui ne pouvait se lasser de faire jouer les batteries du revolver et du fusil avec la naïve satisfaction d'un enfant.

Ils quittèrent le magasin et remontèrent le fleuve jusqu'en dehors de la ville.

— Jamais je ne me suis senti aussi heureux qu'aujourd'hui, s'écria Bucolick... Comment ferai-je pour m'acquitter envers vous, Bras d'Acier ?

— Je vais te l'apprendre, répondit Pablo. Cette dame qui doit faire le voyage avec nous est la fille d'une ancienne amie de ma mère. J'ai pour elle une vive affection, une amitié de frère. Comme je te connais pour un brave garçon, je veux te charger de veiller sur elle pendant toute la durée de l'expédition. Quoi qu'il puisse arriver, ne la quitte jamais d'un pas et ne t'occupe que d'elle seule. Si Dieu permet que la pauvre femme revienne sans accidents à San-Francisco, je me charge de ta fortune, et tu sais si Bras d'Acier tient ses promesses...

— Par saint Patrick ! s'écria l'honnête Irlandais, vous n'avez besoin de me rien promettre pour cela, Bras d'Acier. Là

pauvre créature m'intéressait déjà. Puisque vous avez de l'amitié pour elle, je vous jure, foi de Paddy Shanty, de la protéger tout comme si c'était ma propre fille.

— Bien, répondit Bras d'Acier, je compte sur toi. Un mot encore. Ne parle à personne, pas même à madame Vandeilles, de la recommandation que je viens de te faire.

Bucolick promit d'être discret. Il serra une dernière fois la main de Pablo et revint à San-Francisco, chantant à tue-tête tous les airs irlandais que lui rappelait sa mémoire, et ajustant chaque mule, chaque cheval, chaque oiseau qu'il rencontrait afin de se familiariser avec la couche de son fusil.

Il était si heureux de la possession de ces belles armes et de la confiance que venait de lui témoigner Bras d'Acier, qu'il resta plusieurs heures sans pouvoir s'endormir. Cela ne l'empêcha pas de se lever à trois heures du matin, afin d'aller réveiller M. et madame Vandeilles, qu'il trouva déjà sur pied et terminant leurs préparatifs. Tous trois descendirent en silence, et se firent ouvrir la porte par maître Joë, qu'ils avaient prévenu la veille au soir de leur projet de départ. Lorsqu'ils furent arrivés à une centaine de pas des dernières maisons, ou, pour mieux dire, des dernières tentes de la ville, Vandeilles siffla d'une manière particulière. Un autre coup de sifflet répondit à l'instant au sien, et témoigna de la présence de José Guérino, qui parut bientôt sur la route. Il conduisait trois chevaux par la bride et montait le quatrième.

— Craddle, Mundiaz et Ribonneau sont déjà partis, dit-il à Vandeilles. Ils ont emmené les deux mules chargées de bagages. Quoique leur route soit plus longue que la nôtre, ils m'ont dit qu'ils arriveraient les premiers au rendez-vous, afin que nous trouvions le feu allumé et le souper préparé.

— Et pour comble de chance, la pluie a cessé, s'écria Bucolick, qui s'occupait de la température bien plus pour ses armes que pour lui-même.

— Du moment où Bras d'Acier nous dirige, tout sera pour nous, dit José fort sérieusement.

Questionnés par Vandeilles, le Mexicain et l'Irlandais se mirent alors à raconter au sujet de Bras d'Acier une série d'histoires merveilleuses dans lesquelles le faux et le vrai se confondaient, ainsi qu'il arrive presque toujours en pareil cas. M. et madame Vandeilles les écoutaient avec un intérêt facile à comprendre.

Grâce à cette coquetterie naturelle, instinctive, dont est douée la femme la plus modeste, la moins désireuse de plaire, Berthe avait trouvé moyen de donner quelque chose de gracieux et d'élégant aux vêtements de grosse étoffe qu'elle portait. Un chapeau de feutre à larges bords protégeait son visage contre le soleil ou la pluie. Ses beaux cheveux noirs descendaient en boucles sur le corsage d'une sorte d'amazone de drap brun, dont la jupe un peu courte laissait apercevoir un pantalon du même drap et des bottines en cuir de Cordoue à fortes semelles. Bien que ce costume n'eût rien de gracieux par lui-même, il allait admirablement à madame Vandeilles. La physionomie de Berthe rayonnait d'ailleurs, en ce moment, de cette beauté indéfinissable qui vient du cœur et que donne à toute femme qui aime la pensée qu'un amour profond et dévoué veille sur elle avec une tendre et constante sollicitude. Lorsqu'elle était auprès de Bras d'Acier, Berthe osait à peine le regarder, et l'émotion qu'elle éprouvait avait quelque chose de douloureux. Loin de lui, au contraire, elle laissait son imagination se reporter sur le noble cœur dont elle savait être la seule pensée. Mille petits détails auxquels le cœur d'un amant pouvait seul avoir songé, et que le cœur de la femme aimée pouvait seul deviner, venaient d'ailleurs à chaque instant rappeler à Berthe l'attentive sollicitude de Pablo.

Vandeilles s'était, on le sait, réservé l'achat des chevaux. Il n'avait pas trop mal réussi dans ses acquisitions. La jument que montait Berthe n'offrait rien de bien remarquable au premier abord comme beauté de forme ; mais son allure était si douce, sa tête si légère à la main, et son obéissance si complète, que, dès la première lieue, madame Vandeilles, habituée à monter à cheval, eut immédiatement l'idée que Pablo devait être pour quelque chose dans l'acquisition d'une monture si parfaite.

— Vraiment, dit-elle à Bucolick, qui, fidèle à sa mission, chevauchait toujours à ses côtés, il faut convenir que mon mari a eu la main heureuse dans ses achats. Rita vaut bien les quatre-vingts piastres qu'elle a coûté *.

Un joyeux sourire glissa sur les lèvres de l'Irlandais, que Berthe observait furtivement. C'était lui, en effet, qui, moyennant une gratification de vingt dollars, avait envoyé

* La piastre vaut de 5 fr. 37 à 5 fr. 40.

un marchand de chevaux présenter cette jument à Vandeilles, au prix de cent piastres. Pablo venait de l'acheter une heure auparavant à la femme d'un ranchero pour le prix, inouï dans ces contrées, de trois cents piastres.

Le sourire du digne Irlandais suffit pour changer en certitude les soupçons de madame Vandeilles. Elle passa doucement la main sur l'encolure de Rita, dont les précieuses qualités n'étaient déjà plus le principal mérite aux yeux de la jeune femme.

En arrivant au rendez-vous, Berthe trouva ses futurs compagnons installés dans les ruines d'une posada abandonnée et terminant les apprêts du souper.

— Avez-vous vu Bras d'Acier? demanda Vandeilles.

— Oui, répondit Mundiaz; il nous attendait ici. Il est reparti tout de suite pour voir si les chevaux pourraient passer par le gué des Palétuviers, ou si l'on serait obligé de faire le tour du bois. Il a promis d'être de retour avant le lever du soleil... Tenez, c'est lui qui nous a donné ces quatre belles truites que Craddle dévore déjà des yeux.

Avec la confiance aveugle qu'avaient les mineurs dans l'habileté de leur chef, ainsi que dans le succès de l'expédition, ils ne pouvaient manquer d'être en bonnes dispositions pour faire gaiement honneur au souper. Quelques couvertures maintenues par de grosses pierres formèrent une sorte de toit au-dessus des murs dégarnis de la posada, et l'on soupa joyeusement sous cet abri improvisé.

A l'exception de Vandeilles, et peut-être de Ribonneau, tous les mineurs étaient des gens du peuple, aux manières naturellement brusques et communes. Telle est pourtant sur tous les hommes l'influence d'une femme jeune, belle et digne de respect, que chacun se montrait rempli d'attentions et d'égards pour Berthe, et ne savait quel moyen employer pour lui témoigner un affectueux intérêt. Craddle lui-même, égoïste comme un Américain qu'il était, Craddle interrompit plusieurs fois son repas afin d'aller attiser le feu, de peur que la *petite dame* n'eût froid. Les naïves attentions de ces hommes, si grossiers, si bourrus entre eux, touchaient jusqu'aux larmes madame Vandeilles. Elle se trouvait d'ailleurs dans cette disposition d'esprit où la sensibilité, vivement tendue, éclate à la moindre émotion.

Lorsque vint l'instant de se livrer au repos, les mineurs abandonnèrent à M. et madame Vandeilles la partie de la po-

sada à l'abri de laquelle ils venaient de prendre leur repas. Mundiaz et Bucolick se chargèrent de veiller à tour de rôle à la sûreté commune et d'entretenir le feu.

Au moment où l'Irlandais, réveillé par Mundiaz, relevait ce dernier de sa faction et bourrait philosophiquement sa pipe en rapprochant du pied les tisons pétillants, il entendit dans le sentier voisin un pas ferme et rapide, qu'il reconnut aussitôt pour celui de Bras d'Acier. Le créole, en effet, apparut un instant après dans le cercle rougeâtre que décrivait la lueur du brasier, et vint s'asseoir à côté de Paddy, qui lui raconta tout ce qui s'était passé depuis qu'on avait quitté San-Francisco.

Quelques heures après, aux premiers rayons du jour, les mineurs achevaient un déjeuner composé de mouton froid et de thé, attachaient leurs couvertures sur le devant de leurs selles, et se mettaient en course dans la direction de Feather's-river (rivière de la plume).

Les premières lieues se firent sans trop de fatigue ; mais, à mesure que l'on remontait le long des bords du *Sacramento*, la route devenait plus difficile. Des penons ou collines escarpées et couvertes d'arbres de tout genre obligeaient souvent les voyageurs à faire de longs détours. Dans d'autres endroits, et principalement dans les vallées, le sol, détrempé par les pluies et par les débordements de diverses petites rivières, ressemblait à un lac. Les pauvres chevaux enfonçaient dans la boue jusqu'au poitrail. Quelquefois même, il fallait abandonner complétement les bords du fleuve, et cheminer à travers des bois épais, sans aucune route tracée, au milieu d'un labyrinthe d'arbres gigantesques et d'un fouillis inextricable de plantes grimpantes et d'arbustes épineux.

Bras d'Acier marchait toujours en avant, à une assez grande distance de ses compagnons, auxquels il désignait la route à prendre au moyen de diverses indications particulières aux chasseurs. Tantôt c'étaient des branches cassées et tournées dans la direction à suivre; tantôt des morceaux de bois plantés en terre et servant de jalons au milieu d'une interminable prairie, ou bien encore une entaille faite de certaine façon sur le tronc de quelque arbre remarquable par sa dimension ou par sa position isolée. Les deux Mexicains et Bucolick, habitués à la vie des bois, déchiffraient promptement les hiéroglyphes de leur guide, et la petite ca-

ravane, se conformant aux indications de Pablo, marchait hardiment en avant.

Lorsque Bras d'Acier rencontrait quelque endroit convenable pour la halte du soir, il allumait un grand feu, près duquel il attendait les mineurs en faisant rôtir les pièces de gibier qu'il avait tuées dans le courant de la journée. Des faisans, des perdrix, des tourterelles ou des ramiers, des lièvres, des oies, des canards, quelquefois même un quartier de chevreuil ou de daim, offraient un repas succulent aux voyageurs fatigués et ménageaient les provisions emportées de San-Francisco. D'autres fois encore, tandis qu'on dessellait les chevaux et les mules, Pablo prenait une ligne et s'éloignait avec Craddle et Mundiaz. Tous trois ne tardaient guère à revenir apportant divers poissons d'eau douce, et principalement de magnifiques truites saumonées.

Dès que le gibier était cuit à point, et le poisson suffisamment grillé, on transportait le feu un peu plus loin. Le foyer primitif devenait la place du festin, qu'arrosaient quelques tasses de thé, auquel les hommes ajoutaient une notable quantité de rhum ou d'eau-de-vie. Le repas terminé, on passait quelque temps à causer en fumant, ou bien à écouter quelques histoires de diggings *, racontées par Craddle ou par Mundiaz. Mais les voyageurs étaient généralement trop fatigués pour que ces causeries se prolongeassent bien longtemps. Quand le sommeil commençait à se faire sentir, on dressait la tente de madame Vandeilles sur l'emplacement déjà réchauffé. Suivant l'état de la température, les hommes élevaient une autre tente, ou, se roulant simplement dans leurs couvertures, ils s'endormaient, la tête appuyée sur leur selle, autour du brasier, que chacun d'eux entretenait à tour de rôle.

Aux premiers rayons du soleil, souvent même auparavant, le mineur de garde éveillait ses compagnons. Chacun faisait une rapide toilette au ruisseau le plus voisin et prenait sa part d'un déjeuner composé de viandes froides et de thé. Puis, on pliait les tentes, on replaçait les selles et les bagages sur les chevaux et sur les mules, et la caravane continuait à suivre la route que lui traçait Bras d'Acier, parti deux ou trois heures auparavant.

Comme on le voit, les compagnons de Pablo voyageaient

* Exploitation des mines d'or.

en sybarites. Cette expédition ne ressemblait guère à toutes celles qu'ils avaient faites jusqu'alors. Mais Bras d'Acier songeait avant tout à éviter la moindre fatigue, la plus légère privation à madame Vandeilles, qui, déjà habituée à l'existence des *placeres* par la campagne précédente, était à même d'apprécier à sa juste valeur le bien-être relatif qu'elle devait à l'ingénieuse et constante sollicitude de Pablo.

Il fallait véritablement que le créole eût un corps d'acier pour résister aux fatigues qu'il s'imposait. Dormant à peine quelques heures, marchant toujours à pied, obligé de revenir continuellement sur ses pas afin de chercher et d'indiquer la meilleure route à suivre, il trouvait encore moyen de faire des échappées de deux ou trois milles à la poursuite du gibier, déjà moins abondant à cette époque qu'avant la découverte des mines d'or.

Profondément touchée d'un tel dévouement, mais désolée de voir Pablo s'épuiser ainsi de fatigue, Berthe essaya plusieurs fois de retenir Bras d'Acier et de le décider à se ménager davantage. Il ne lui répondait que par ce doux et triste sourire, qui seul animait quelquefois sa figure de marbre. Puis il repartait le lendemain à la même heure pour s'exposer aux mêmes fatigues.

Madame Vandeilles avait quitté San-Francisco fort effrayée de la pensée du long voyage qu'elle allait faire avec ce jeune homme qui l'aimait si passionnément et qu'elle-même aimait aussi. Elle s'était déjà promis de se montrer toujours froide et indifférente envers Pablo, et d'arrêter par un maintien glacé, par un front sévère, la première parole d'amour qu'il oserait lui adresser. Par suite de la réserve de Bras d'Acier, tout ce luxe de précautions devint inutile. Berthe se trouva dans la position d'un général qui, après avoir minutieusement arrêté toutes ses dispositions de combat contre un ennemi qu'il croit prêt à fondre sur lui, commence à penser que l'attaque n'aura pas lieu. Les deux premiers jours, madame Vandeilles fut vivement reconnaissante du respect et de la délicatesse que révélait la réserve du jeune homme. Après la satisfaction vint l'étonnement, puis l'impatience, puis les interprétations les plus contradictoires et les plus absurdes. Au bout de la première semaine, elle s'affligea sérieusement de cette persistance à la fuir, et se persuada que Pablo avait quelque motif inconnu de lui en vouloir.

Berthe avait du sang créole dans les veines; en certains moments, la vivacité naturelle de son caractère l'emportait au delà des bornes qu'elle s'était imposées. Energique et patiente contre la souffrance et le malheur, elle ne pouvait supporter longtemps l'incertitude et l'anxiété. Dès le soir même, la halte ayant eu lieu de meilleure heure que d'habitude, elle parvint à se trouver pendant quelques minutes seule avec Pablo. Elle lui demanda, avec un sourire qui déguisait mal son anxiété, pourquoi il s'obstinait à ne jamais rester avec ses compagnons de voyage. Au moment où Bras d'Acier allait répondre, Vandeilles se rapprocha des deux jeunes gens, et passa familièrement le bras autour de la taille de Berthe. Un tressaillement, imperceptible pour tout autre regard que celui d'une femme, passa comme un éclair sur la physionomie de Pablo. Il reprit sa carabine qu'il venait de suspendre aux branches d'un *mezquite* (gommier) et s'éloigna silencieusement.

— Quel drôle de corps! fit Vandeilles en le suivant des yeux... S'il pouvait nous rapporter quelques faisans comme ceux d'avant-hier, ce serait un fameux supplément à notre souper!

Berthe poussa un soupir et fit une réponse insignifiante, sans trop savoir ce qu'elle disait. Elle commençait à se rendre compte de la conduite de Pablo, mais il y a des choses que les femmes veulent toujours éclaircir, quitte à couper court dès le premier mot à l'explication qu'a provoquée leur curiosité, et que redoute leur faiblesse.

IX

Bien qu'on se fût arrêté longtemps avant le coucher du soleil, afin de se reposer un peu pour gravir le lendemain les pentes escarpées du *Rinalto*, la nuit couvrait déjà la vallée depuis plus d'une heure, lorsque Bras d'Acier reparut enfin au milieu de ses compagnons, qui se disposaient déjà à se livrer au sommeil. Il portait sur l'épaule une boule informe et sanglante, couverte d'une peau noire et rude.

— *Damn my eyes!* (damnés soient mes yeux!) s'écria Craddle, qui jouissait du précieux avantage de jurer en trois ou quatre langues, c'est une bosse de bison! Quelle fameuse *totemada* nous allons préparer!

— Et demain, dit José Guérino, notre petite dame fera un déjeuner comme elle n'en a jamais fait, même en Europe. Voyons, Ribonneau, à l'œuvre, gros fainéant!

Le Provençal, étendu sur sa couverture à côté du feu, se leva nonchalamment et vint seconder Bucolick et José. Ceux-ci creusaient dans la terre, avec leur couteau, un trou de trois pieds environ de profondeur, sur une largeur et une profondeur égales.

— Venez avec moi, Vandeilles, dit Mundiaz; nous allons leur apporter du bois.

Tous deux s'éloignèrent de quelques pas, tandis que Ribonneau s'approchait des deux autres mineurs, auxquels il demanda tant d'explications, et raconta tant d'anecdotes de chasse et de cuisine que la besogne se trouva finie sans qu'il se fût donné grand'peine. Bon et serviable pour tout le monde. Bucolick ne s'aperçut même pas de l'inaction du Provençal; mais José, fort paresseux lui-même, aimait assez qu'on le secondât dans son travail.

— Dites donc, Ribonneau, s'écria-t-il en s'essuyant le front, si vous parliez moins et si vous travailliez davantage? Passez-nous donc le bois que Mundiaz vient de jeter là.

— J'aimerais mieux m'en passer, répondit Ribonneau, dont personne ne comprit le calembour.

Pendant que les trois mineurs remplissaient de menues branches le fossé qu'ils avaient creusé, Craddle, son couteau à la main, préparait la bosse de bison et l'entourait d'herbes aromatiques rapportées par Bras d'Acier.

— Vous avez donc tué le bison du premier coup? demanda t-il à Pablo, qui venait de s'asseoir sur un tronc d'arbre à quelques pas de lui.

— A quoi voyez-vous cela?

— Dame! nous n'avons entendu qu'un seul coup de fusil. Y avait-il beaucoup d'autres bisons?

— Deux ou trois cents.

— Il est bien extraordinaire que celui-là soit resté sur le coup. Les bisons ont la vie si dure!... Tiens, vous êtes blessé, Bras d'Acier!

— Ce n'est rien, répondit le créole en ramenant sur son

bras gauche les plis de son zarape. Il m'a fallu achever le bison avec mon machete, et ses cornes m'ont un peu déchiré le bras.

— Pourquoi diable aussi ne pas recharger votre carabine, ou vous servir de vos pistolets?

— J'avais besoin de frapper, dit Pablo, dont l'accent fit frissonner l'Américain.

Assise quelques pas plus loin, Berthe suivait des yeux tous les mouvements de Pablo. Dans le geste qu'il fit pour ramener son zarape, la jeune femme remarqua le sang qui couvrait le bras du créole.

—Vous êtes blessé, Pablo? s'écria-t-elle en accourant, pâle et tremblante.

— Une égratignure, répliqua Bras d'Acier d'un air contraint.

— Laissez-moi voir, reprit-elle en lui prenant le bras.

— Ce n'est rien, dit-il encore en retirant son bras avec une sorte de brusquerie.

Madame Vandeilles avait déjà le cœur gros, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Pardon! murmura Pablo, mais, si vous saviez ce que je souffre...

— Alors laissez-moi panser votre blessure, méchant entêté que vous êtes! dit la jeune femme, souriant à travers ses larmes et feignant de se méprendre sur le sens des paroles de Bras d'Acier.

Pablo lui abandonna cette fois sans résistance son bras gauche, profondément entamé par la corne du bison. La jeune femme se mit en devoir d'appliquer sur la blessure une compresse d'oregano pilé entre deux pierres.

— Pourquoi nous avez-vous quittés si brusquement cette après-midi? demanda-t-elle. Nous n'avions nul besoin d'un supplément de provisions. Je ne puis comprendre quel plaisir vous trouvez à exposer ainsi votre vie.

Il baissa la tête et ne répondit pas.

— Voyons, Pablo, reprit Berthe, de grâce, parlez-moi franchement... En quoi vous ai-je offensé?... qu'avez-vous contre moi? et d'où vient?..

Les larmes que la jeune femme comprimait depuis si longtemps et qu'elle n'avait plus la force de retenir lui coupèrent la parole.

—Berthe! s'écria le créole, ému de cette douleur, Berthe!..

Puis, retenant par un suprême effort l'aveu qui allait lui échapper, il ajouta d'une voix étouffée :

— Si j'étais resté une minute de plus cette après-midi, j'aurais tué M. Vandeilles...

— Ah ! fit-elle avec une de ces inflexions de voix que nul ne saurait définir.

— Écoutez, reprit-il avec une émotion contenue, je vous aime et vous ne m'aimez pas. Quand je suis près de vous, quand j'entends le son de votre voix, quand vos yeux rencontrent les miens, je sens s'évanouir et ma raison et la réserve que je me suis imposée à votre égard. Au moment où votre fortune et votre vie, ainsi que celles de votre mari, sont presque à ma discrétion, vous parler de mon amour serait une lâcheté. Si vous ne pouvez m'aimer, je veux du moins que vous m'estimiez, je veux que vous gardiez un bon souvenir du pauvre Pablo, lorsque, grâce à lui, vous retournerez riche et heureuse dans votre pays... Comprenez-vous maintenant pourquoi...

— Eh bien, Berthe, viens-tu voir comment se fait une totemada ? dit Vandeilles en s'approchant.

Berthe laissa retomber le bras de Pablo, qu'elle avait senti tressaillir à la voix de Vandeilles. Elle suivit son mari sans oser regarder le créole, de peur que ce dernier ne lût dans ses yeux humides l'aveu que son cœur murmurait tout bas.

Bras d'Acier ne manquait ni d'esprit ni de pénétration. Il se fût agi de toute autre femme que de Berthe, qu'il eût découvert depuis longtemps l'amour qui répondait secrètement au sien. L'exaltation et la sincérité de sa passion lui enlevaient toute clairvoyance et l'empêchaient de lire dans le cœur de Berthe. Si parfois un espoir enivrant traversait son âme, il le repoussait aussitôt et retombait dans sa morne tristesse.

Ce jour-là, pourtant, la profonde émotion de Berthe frappa son attention et lui fit entrevoir tout un horizon de bonheur.

— Mon Dieu, mon Dieu, m'aimerait-elle ! murmura-t-il en suivant des yeux madame Vandeilles.

Arrivée près du groupe des mineurs, elle ne put s'empêcher de se détourner pour jeter sur le créole un furtif regard.

Les yeux des deux jeunes gens se rencontrèrent et tous deux tressaillirent.

— Qu'as-tu donc? demanda Vandeilles à sa femme, dont il avait senti le bras trembler sur le sien.

— Rien, j'ai froid, murmura-t-elle sans trop savoir ce qu'elle répondait.

— Alors, approchons-nous du feu, dit-il en l'amenant à deux pas de la fosse dont nous avons parlé, et que remplissait déjà un brasier ardent surmonté de grosses pierres qui tombaient au fond du trou en même temps que les branches enflammées sur lesquelles on les avait posées.

Lorsque ce four primitif fut suffisamment chauffé, on enleva la braise ardente qui remplissait le fond, et l'on plaça sur les pierres brûlantes la bosse de bison enveloppée dans sa peau et entourée d'herbes aromatiques. On étendit par-dessus une couche de cendres chaudes, puis les charbons enflammés, et l'on recouvrit le tout d'un lit de branches vertes dont les interstices furent soigneusement bouchés avec de la terre détrempée. Cette opération terminée, les mineurs laissèrent à la nuit le soin d'achever la cuisson du mets délicat dont Craddle et les mineurs s'entretinrent toute la soirée.

Le lendemain matin, au moment de déterrer la fameuse totemada, les mineurs cherchèrent Pablo, qu'ils avaient supplié de rester pour en prendre sa part. A leur grand désappointement, Bras d'Acier, fidèle à ses habitudes, était déjà parti pour continuer son pénible métier d'éclaireur.

Les gens heureux croient facilement au bonheur. Aussi, malgré les nombreux mécomptes inséparables de toutes les espérances humaines, réussissent-ils fréquemment, par suite de la confiance qu'ils apportent à leurs entreprises. Les gens malheureux, au contraire, découragés par de continuelles déceptions, sont persuadés d'avance que tout rayon d'espoir va s'éteindre aussitôt qu'ils étendront la main pour le saisir. Plus ils désirent, moins ils espèrent. Leur défiance d'eux-mêmes et de la fortune leur fait perdre souvent les joies fugitives qui auraient pu devenir leur partage.

Pablo était du nombre de ces derniers. La catastrophe qui avait terminé les jours de M. de Verrières, la mort récente de sa mère, la disparition soudaine de Berthe, la fin déplorable de la pauvre Rosina, enfin les périls de sa vie aventureuse, et son existence si triste et si isolée depuis deux ans, tout avait contribué à développer chez lui ce fond naturel de mélancolie qu'il tenait de son père.

Avec moins d'amour pour madame Vandeilles, il eût découvert depuis longtemps la place qu'il occupait dans le cœur de la jeune femme; mais, de même que la fièvre empêche un malade d'apprécier l'état des objets qui l'environnent, de même l'ardente passion qui dévorait le créole troublait ses facultés morales et lui enlevait toute la rectitude, toute la perspicacité de son jugement. Être aimé de Berthe lui semblait un bonheur tellement au-dessus de la félicité humaine, que son esprit se refusait à croire ce que son cœur pressentait par instants.

— Berthe ne m'aime pas, se disait-il en marchant d'un pas rapide au milieu des arbres et des rochers... Non... Elle est bonne et se chagrine de me voir souffrir, voilà tout. Puis la reconnaissance... Si elle était encore riche et heureuse, je pourrais lui parler de mon amour, mais, en ce moment... D'ailleurs, à quoi bon...

Tandis que sa raison cherchait ainsi à étouffer la faible lueur d'espoir qui s'élevait de temps en temps de son cœur, ses compagnons de voyage achevaient les préparatifs de leur repas du matin. La bosse de bison venait d'être retirée de dessous les cendres dans un tel état de carbonisation, que Vandeilles et Ribonneau s'écrièrent qu'elle n'était bonne qu'à jeter.

— Allons donc! dit Craddle, vous n'y connaissez rien. Vous allez voir tout à l'heure.

Sans se laisser rebuter par les apparences, l'Américain fendit la peau noire et informe, sous laquelle parut bientôt une chaire rose et savoureuse. Tout à coup, deux coups de fusil partirent à la fois de derrière les arbres. Une balle traversa le chapeau de Vandeilles; une autre atteignit José à l'épaule et le blessa légèrement. Les mineurs sautèrent aussitôt sur leurs fusils et s'élancèrent dans la direction des agresseurs. Le premier mouvement de Bucolick fut de suivre ses amis; mais, esclave de la parole qu'il avait donnée à Pablo, il revint sur ses pas et resta debout, l'œil et l'oreille au guet, à côté de la jeune femme vivement effrayée de cette alerte imprévue. Au bout d'une heure environ, les mineurs revinrent sans avoir rien trouvé, sauf des traces de gros souliers ferrés indiquant évidemment des Européens.

Vandeilles s'était tellement éloigné, qu'il se perdit dans le labyrinthe inextricable des *jungles*. Peut-être n'eût-il jamais pu retrouver ses compagnons, si Bucolick, voyant son re-

tard, n'avait eu la précaution de tirer de temps en temps quelques coups de fusil pour lui indiquer la position de la caravane.

Presque au même instant, on vit arriver Bras d'Acier, dont le premier regard fut pour Berthe.

— Que s'est-il donc passé? demanda-t-il à Bucolick.

— On vient de tirer sur nous, et une balle a traversé mon chapeau, répliqua Vandeilles, en fixant sur le créole un regard soupçonneux. Pablo y répondit par un regard si calme et si transparent que Vandeilles se sentit rougir de sa mauvaise pensée.

Il se hâta de raconter à Bras d'Acier tous les détails de l'agression. Celui-ci l'écouta sans dire un seul mot. Puis il s'éloigna, pour aller visiter les traces que Mundiaz avait découvertes à l'endroit d'où étaient partis les coups de fusil.

— Ce sont les deux Goliath, dit Bras d'Acier en revenant de son inspection.

— Vous avez donc déjà vu le pied des Goliath? demanda Craddle.

— A l'hôtel de l'Etoile seulement : mais il est facile de reconnaître l'empreinte qu'a dû faire celui de Tom.

— Comment diable ont-ils pu savoir notre chemin? dit Ribonneau.

— Je crains plutôt que ce ne soit nous qui marchions sur leurs traces, et qu'ils n'aient le même but de voyage que nous.

— Comment? s'écria Vandeilles. Connaîtraient-ils le *placer?*

— Je ne crois pas qu'ils sachent précisément l'endroit où se trouve la mine; mais ils pourraient bien avoir quelques données sur son existence. Ce placer m'a été révélé par un pauvre diable de Mexicain que je trouvai, il y a deux mois, au fond d'un ravin, sur le point d'expirer. Deux balles lui traversaient la poitrine. Tandis que je me penchais sur le malheureux pour lui faire boire un peu de rhum, il me montra du doigt un peñon voisin, en balbutiant quelques mots inintelligibles. Le rhum lui ayant rendu un peu de force, il me raconta que, la veille, à deux milles environ de l'endroit où nous nous trouvions, il avait découvert des *pépites* assez grosses dont les arêtes encore aiguës révélaient la proximité d'un filon. Il s'était hâté de revenir chercher ses outils à l'endroit où il avait laissé sa tente sous la garde de son associé.

Tandis qu'il faisait part à ce dernier de son importante découverte, deux brigands tirèrent sur eux. Le compagnon de Juanito tomba roide mort. Juanito, lui, quoique blessé, parvint à s'échapper, mais, dans sa fuite, il reçut une seconde blessure. Épuisé par la perte de son sang et par la rapidité de sa course, il avait glissé sur le versant du peñon, et son corps était venu se briser sur les rochers du ravin. Il expira dix minutes après notre rencontre.

— Eh bien, dit Ribonneau, je ne vois rien dans tout cela qui ait pu révéler aux brigands dont vous parlez l'existence du placer.

— Les *nuggets* trouvés par Juanito étaient restés entre les mains de son compagnon et tombèrent par conséquent au pouvoir des *salteadores* (voleurs). Ceux-ci n'auront pas manqué de faire, à propos de ces pépites, les mêmes remarques qu'avait faites le pauvre Juanito et d'en tirer les mêmes conclusions.

— Mais pourquoi ne sont-ils pas restés en cet endroit?

— Peut-être n'auront-ils pas réussi à trouver le filon, fit observer Mundiaz; puis ils pouvaient manquer de vivres ou d'instruments d'exploitation. D'ailleurs, si ce sont les Goliath qui ont fait le coup, ces damnés Yankees n'auront eu rien de plus pressé que de venir dépenser le fruit de leur vol dans quelque ville.

— Je n'ai aucune certitude à cet égard, dit Pablo; mais je ne sais pourquoi je suis disposé à soupçonner les Goliath de cet assassinat. A propos, tâchez donc de retrouver les balles qui vous ont été lancées tout à l'heure.

— Voici toujours la mienne, dit José, qui, dépliant un petit paquet soigneusement enveloppé, en retira une balle de fort calibre.

Pablo tira de sa cartouchière un tout petit sac en peau contenant deux balles qu'il mit à côté de celle que venait de lui donner José Guérino.

— Qui de vous, demanda Pablo, a remarqué les armes des deux Goliath, et pourrait me dire si leurs rifles sont de même calibre?

— Le calibre du rifle de Philip est plus petit, répondit aussitôt Bucolick : celui de Tom fait tout au plus huit balles à la livre.

— Alors la balle qui a frappé José vient probablement du fusil de Philip... et celle-ci aussi, ajouta-t-il en montrant

l'une des deux balles qu'il venait de retirer du sac de peau; elles sont exactement pareilles. Quant à l'autre balle que j'ai retirée du corps de ce pauvre Juanito, cette grosse que voici, elle doit avoir été lancée par le rifle de Tom. Tâchez donc de retrouver la seconde balle, M. Vandeilles. Je suis sûr que c'est Tom qui a tiré sur vous.

Tout le monde se mit à l'œuvre pour cette recherche, mais la balle s'était perdue bien avant dans le bois. On ne put la retrouver.

— Cette malheureuse rencontre ne nous empêchera pas de continuer notre route, n'est-ce pas? demanda Craddle.

— Certes non! s'écrièrent tous les mineurs.

— Il nous faudra seulement prendre plus de précautions désormais, dit Pablo, et ne jamais nous écarter les uns des autres. Deux d'entre nous marcheront un peu en avant pour éclairer le chemin. La nuit, on montera la garde à tour de rôle. Puis, le soir, je recommande à chacun d'éviter autant que possible de se tenir dans le cercle de lumière du foyer, afin qu'on ne puisse en profiter pour l'ajuster.

A partir de ce moment, en effet, les voyageurs n'avancèrent qu'avec les plus grandes précautions. Dans les prairies, on cheminait encore hardiment, parce que la vue s'étendait au loin; mais, dès qu'on atteignait les défilés et les bois, qu'on évitait pourtant le plus possible, chacun descendait de sa monture, dont il se faisait un rempart. Mundiaz, Bucolick, Craddle et José, plus habitués que les Français à la vie des bois, servaient tour à tour d'éclaireurs. Leurs yeux exercés interrogeaient avec une minutieuse attention le sol, les branches inférieures des arbres, et les tiges des arbustes. Un roseau brisé, une plante foulée par le passage d'un daim ou d'un *coyote,* tout devenait l'objet d'un scrupuleux examen.

Au milieu de toutes ces inquiétudes, Berthe n'avait pu s'empêcher d'éprouver un secret sentiment de joie en songeant que désormais Pablo serait forcé de rester auprès d'elle pour la protéger. Son espoir fut encore déçu cependant. Pablo ne parut pas au déjeuner. Cette absence sembla d'autant plus extraordinaire à la jeune femme, que, jamais peut-être, la protection de Bras d'Acier n'avait été aussi nécessaire à la petite caravane. On venait, en effet, d'entrer dans un étroit défilé, bordé des deux côtés par deux collines couvertes d'arbres épais et de broussailles inextricables. Le sol, détrempé par la pluie, enfonçait à chaque instant sous le

pied des voyageurs. On était souvent obligé de sonder les flaques d'eau avec de grandes perches avant de s'y risquer. Mundiaz et Ribonneau marchaient en éclaireurs. L'oreille au guet et la carabine armée, Craddle et Vandeilles se tenaient à quelques pas en arrière.

Tout à coup, Bucolick, qui, fidèle à sa mission, cheminait à côté de madame Vandeilles, crut entendre à une cinquantaine de pas sur la droite un craquement de branches brisées. Il passa doucement la bride de son cheval autour de son bras, afin de conserver l'usage de ses deux mains; puis il se tint prêt à épauler sa carabine, les yeux toujours fixés sur le sillage presque imperceptible qu'un corps inconnu décrivait au milieu du bois. Vandeilles, qui portait les yeux de tous côtés, finit par remarquer la préoccupation de Bucolick. La direction des yeux de ce dernier indiqua au Français le mouvement dont se préoccupait si fort le brave Irlandais. Avec son impétuosité ordinaire, Vandeilles s'élança de ce côté. Profitant d'un moment où l'agitation des branches lui indiquait d'une manière plus précise la position de l'ennemi inconnu, il épaula sa carabine et tira au jugé. On entendit aussitôt un craquement de branches brisées ainsi qu'un épouvantable rugissement qui fit pâlir les plus intrépides mineurs.

— Damnés soient vos yeux! s'écria Craddle, vous venez d'attirer sur nous un *grizly!*

Comme il achevait ces paroles, un ours gris montra son énorme tête au-dessus d'une touffe de cactus, et courut sur les voyageurs en faisant claquer ses mâchoires avec tant de force qu'on les entendait résonner à plus de cinquante pas de distance. Ce qui rendait plus critique encore la position des mineurs, c'était la terreur des chevaux. Ils renâclaient avec une indicible épouvante et cherchaient à s'enfuir. Obligés d'employer toutes leurs forces pour retenir leurs montures effrayées, les mineurs ne pouvaient se servir de leurs armes contre le terrible animal. Il s'approchait rapidement. Il n'était déjà plus qu'à trente pas de la caravane, lorsque Ribonneau lui envoya une balle qui l'atteignit en plein corps et ne fit pourtant qu'accélérer sa marche. Bucolick l'ajusta à son tour avec plus de sang-froid; mais, au moment où il pressait la détente, la jument de madame Vandeilles, dont il avait passé la bride autour de son bras, se dressa brusquement à pic, et fit un écart si brusque et si vio-

lent, qu'elle brisa les rênes. Puis, se jetant sur la gauche dans la direction du torrent, elle partit à fond de train, malgré les efforts de Bucolick, qui l'avait ressaisie par le licou et se laissait héroïquement traîner sur les cailloux sans lâcher prise. Un moment indécis, l'ours fit tout à coup volte-face et se dirigea du même côté. Vandeilles s'élança pour barrer le passage au terrible animal. José, tout faible, tout blessé qu'il était, se jeta résolûment au-devant du grizly, qu'il tira presque à bout portant. L'ours poussa un rugissement, arracha des mains de José le fusil, qu'il brisa en un clin d'œil, et continua sa course, malgré les balles que lui envoyaient les mineurs. Dix pas le séparaient à peine de madame Vandeilles, dont la jument venait de s'abattre. Berthe avait saisi le revolver que lui avait donné Pablo. Pâle et muette, elle attendait avec courage la mort presque inévitable qui la menaçait.

— Pablo regrettera de s'être éloigné, se disait la pauvre Berthe, avec cette constante préoccupation de l'objet aimé qui n'abandonne jamais certaines femmes, même dans les circonstances les plus terribles.

Trop éloignés pour barrer le passage à l'ours, Mundiaz, Vandeilles et Craddle se hâtèrent de tirer; mais leurs balles, comme celle de José, ne firent qu'ajouter encore à la terrible fureur du grizly, dont Berthe sentait déjà l'haleine brûlante.

Soudain un coup de feu partit de l'autre côté du torrent et vint frapper le grizly entre l'œil et l'oreille. L'animal poussa un rugissement de douleur, et s'arrêta une seconde, étourdi par le coup. Au même instant, une seconde balle l'atteignit au défaut de l'épaule, puis un homme franchit le torrent par un bond prodigieux, et vint tomber entre l'ours et madame Vandeilles presque évanouie.

— Pablo! s'écrièrent les mineurs d'une seule voix.

Puis il y eut un silence de mort. L'ours venait de se jeter sur Bras d'Acier.

Bucolick, revenu à lui, voulut courir à Pablo.

— Éloigne madame Vandeilles, lui cria le créole de cette voix à laquelle nul n'aurait osé résister.

Réunissant toutes ses forces, il enfonça son large poignard dans le ventre de l'ours, qui avait déjà jeté ses deux pattes gigantesques autour du cou du jeune homme. Malheureusement pour Pablo, par suite du mouvement qu'il venait de

faire pour parler à Bucolick, il se trouvait mal posé pour frapper. Son poignard glissa sur une côte du grizly. Renversé par la violence du choc de son terrible adversaire, Pablo tomba, entraînant dans sa chute l'ours, qui perdait une énorme quantité de sang.

Un cri de terreur s'échappa de toutes les poitrines. Bucolick, qui avait à peine eu le temps d'emporter Berthe à quinze pas de là, épaula précipitamment sa carabine pour ajuster le grizly étendu sur le corps du gambusino. Il pressait la détente, lorsque deux balles, tirées du côté opposé au torrent, vinrent, l'une, effleurer le bras de l'Irlandais, l'autre, frapper le canon de son fusil à deux pouces des batteries et faire dévier ainsi sa propre balle qui passa bien loin de l'ours. Bucolick poussa un cri de rage. Laissant tomber son arme inutile, il saisit son revolver et se jeta bravement sur le grizly, qui se débattait déjà dans les convulsions de l'agonie. Berthe suivit l'Irlandais. Avec un courage inouï, elle appuya son revolver sur l'oreille du terrible animal et fit feu en même temps que Bucolick. L'ours poussa un dernier hurlement, se souleva de quelques pouces, puis retomba lourdement à terre. Il était mort.

Aidés de Craddle et de José, Berthe et Bucolick réussirent à déplacer le corps gigantesque du grizly, sous lequel ils croyaient retrouver Bras d'Acier. A leur indicible étonnement, Pablo avait disparu. Son poignard, enfoncé jusqu'au manche dans le cœur du grizly, prouvait assez qu'il avait triomphé de son terrible ennemi. Comme la lutte avait eu lieu à deux pas du torrent, sur le bord duquel reposait la tête du grizly, le premier mouvement de Bucolick fut de jeter un regard inquiet sur les flots rapides qui bouillonnaient entre deux rives escarpées.

— Pablo ! Pablo ! s'écria Berthe éperdue.

Si Bucolick ne l'eût saisie à bras-le-corps, elle se fût précipitée dans le torrent.

— Au nom du ciel, calmez-vous, Madame, lui disait l'honnête Irlandais, qui, malgré son sang-froid, commençait lui-même à perdre la tête et cherchait vainement à découvrir quelques traces de Bras d'Acier.

Heureusement pour la pauvre femme, son mari, accompagné de Mundiaz, s'était élancé dans la direction d'où venaient de partir les deux coups de fusil tirés sur Bucolick. Quant à Craddle et à José, tous deux suivaient en sens con-

traire les bords du torrent, dans l'espoir de rencontrer quelques traces de Pablo. Leurs gestes, leur air de consternation et les cris qu'ils échangeaient ne prouvaient que trop l'inutilité de leurs recherches.

Brisée par toutes les émotions qu'elle venait d'éprouver, Berthe n'avait plus conscience de ses paroles. Elle répétait machinalement : « Pablo ! Pablo ! » avec un accent si singulier que Bucolick craignit un moment qu'elle n'eût tout à fait perdu la raison. Maintenant madame Vandeilles d'une main, il se pencha sur le bord du torrent pour y puiser un peu d'eau, qu'il jeta à la figure de la jeune femme. On aurait pris Berthe pour une morte, sans le mouvement convulsif de ses lèvres, qui murmuraient des mots inintelligibles. Le contact de cette eau glacée ranima un peu la pauvre femme. Elle se leva brusquement.

— Venez, dit-elle à Bucolick, venez... il faut que nous le trouvions.

Et, saisissant le bras de l'honnête Irlandais avec une force qu'on n'eût jamais attendue d'une si faible créature, elle l'entraîna rapidement le long des bords du torrent.

Pendant ce temps, Mundiaz, Vandeilles et Ribonneau pénétraient dans le bois. Examinant tour à tour avec un soin minutieux le sol, la cime des herbes et les branches brisées des arbustes, chacun d'eux cherchait à découvrir la trace de leurs mystérieux ennemis. Grâce à Mundiaz, plus habile *rastreador* (chercheur de piste) que les deux Français, tous trois marchaient avec une certaine rapidité. Dans un endroit humide, ils trouvèrent l'empreinte du pied des fugitifs. Mundiaz n'eut besoin que d'un instant pour la reconnaître.

— Ce sont les Goliath, dit-il à voix basse.

La poursuite continua ; mais, au bout d'un quart d'heure, ils perdirent complétement les traces.

Arrivés à une sorte de clairière à laquelle aboutissaient trois sentiers formés par le passage des bêtes fauves, les deux Français et le Mexicain tinrent conseil. Il fut convenu que chacun prendrait un des sentiers et l'explorerait soigneusement. Le premier qui rencontrerait des traces se replierait sur le carrefour pour y attendre ses compagnons. Une fois la piste retrouvée, tous trois se remettraient à la poursuite des assassins.

Un des sentiers pénétrait au milieu du fourré. Ce fut celui-là que suivit Mundiaz. Les Français prirent les deux autres.

Une heure environ après leur séparation, un coup de fusil retentit dans le fourré. Vandeilles et Ribonneau, qui n'avaient encore rencontré aucun indice, revinrent précipitamment sur leurs pas jusqu'au lieu fixé pour le rendez-vous. N'y trouvant pas le Mexicain, ils se hâtèrent de suivre ses traces et s'enfoncèrent résolûment dans le fourré. Après avoir fait un mille environ, ils arrivèrent à une autre clairière assez large, qu'entouraient de magnifiques cyprès californiens. En jetant les yeux autour de lui, Vandeilles aperçut tout à coup le corps de Mundiaz étendu à l'endroit où le sentier débouchait sur la clairière. Les deux Français coururent à leur malheureux camarade. Mundiaz n'était plus qu'un cadavre. Une balle, tirée par derrière, lui traversait le dos, à trois ou quatre lignes de l'épine dorsale.

Vandeilles et Ribonneau creusèrent une fosse au pauvre Mexicain avec leurs bowies-knifes, et la recouvrirent de branches et de pierres pour la protéger contre les bêtes fauves.

— Qu'allons-nous faire maintenant? demanda Vandeilles,

— Le diable m'emporte si j'en sais rien! répondit Ribonneau. Je crois pourtant qu'il serait bon de retourner au camp.

— Voyons d'abord si nous trouvons quelques traces de ces brigands, répondit Vandeilles.

La nuit, qui commençait à répandre ses ombres sur la forêt, rendait leurs recherches de plus en plus difficiles. Il leur fallut bientôt y renoncer et songer à rejoindre leurs compagnons.

Vandeilles et Ribonneau avaient à peine fait à cinq cents pas, qu'ils entendirent un coup de feu immédiatement suivi d'un second. Les deux détonations partaient de la clairière même qu'ils venaient de quitter. Ils se hâtèrent d'y courir de nouveau, mais ils n'y trouvèrent personne.

Malgré l'obscurité, presque complète déjà, ils reconnurent facilement dans le fourré les traces du passage de plusieurs individus. Ils aperçurent aussi des traces de sang à deux endroits différents de la clairière.

Leur première idée à tous deux fut de suivre encore la nouvelle piste qui s'offrait à eux, mais l'obscurité, de plus en plus profonde, les arrêta bientôt complétement. Ils furent obligés de revenir sur leurs pas et de se diriger au plus tôt vers le camp où ils avaient laissé leurs amis; encore eurent-ils beaucoup de peine à retrouver leur route.

Au moment où ils arrivaient dans la zone éclairée par le brasier, deux personnes accoururent au-devant d'eux. C'était Berthe et le fidèle Bucolick.

— Au nom du ciel, Madame, contenez-vous, disait le bon Irlandais.

Heureusement pour Berthe, Vandeilles attribua la pâleur et l'air inquiet de la pauvre femme aux inquiétudes qu'elle venait d'éprouver pour lui. Elle ne fit rien cependant pour le confirmer dans son erreur. Son premier mot fut pour demander si l'on avait des nouvelles de Pablo.

— Non, répondit Vandeilles, à moins pourtant que ce ne soit lui qui ait tiré ces deux coups de fusil que nous avons entendus.

Vandeilles et Ribonneau racontèrent à leurs compagnons la mort du pauvre Mundiaz. Devenue indifférente à tout ce qui ne concernait pas Bras d'Acier, Berthe se laissa tomber sur l'herbe. Des larmes brûlantes gonflaient son cœur et ses yeux, mais elle ne pouvait pleurer.

Tout à coup le pas d'une créature humaine fit bruire les feuilles sèches du sentier. Les mineurs sautèrent sur leurs armes.

— C'est moi, dit la voix calme et douce de Pablo.

Berthe tressaillit des pieds à la tête. Elle se leva d'un bond, et s'élança vers Pablo. Bucolick eut à peine le temps de lui saisir la main pour l'empêcher de se jeter dans les bras du jeune homme.

— Madame, lui dit précipitamment l'honnête Irlandais, prenez garde... pour lui et pour vous !

Madame Vandeilles s'arrêta et baissa la tête. Elle rougissait déjà du mouvement qui avait failli l'emporter.

— Il vit ! mumura-t-elle ; mon Dieu, soyez béni et pardonnez-moi !

Elle essuya précipitamment les larmes qui inondaient son visage, et fit un effort surhumain pour dissimuler sa profonde émotion.

— Où donc est madame Vandeilles? demanda Pablo, tandis que les mineurs le pressaient de questions et de félicitations.

— Me voici, don Pablo ! répondit la jeune femme, en s'avançant vers Bras d'Acier. Je suis heureuse de vous voir de retour sain et sauf.

Un sourire amer glissa sur les lèvres du créole en enten-

dant ces paroles, prononcées d'une voix en apparence si froide et si indifférente.

A bout de forces, et n'osant parler, de peur de se trahir, la pauvre femme prit la main de Pablo et la serra dans les siennes. Blessé au cœur par l'apparente indifférence de Berthe, Bras d'Acier retira sa main et s'éloigna silencieusement. Les mineurs se groupèrent de nouveau autour de Pablo pour savoir ce qui lui était arrivé.

— Au moment où le grizly se précipitait sur moi, raconta Bras d'Acier, j'ai entendu deux coups de fusil. J'ai pensé que si les Goliath me croyaient mort, ils se sauveraient moins vite, et que j'aurais peut-être le temps de leur couper la retraite. Je me suis dégagé de dessous le grizly en rampant au milieu des herbes, et je me suis laissé glisser dans le torrent, que j'ai traversé à la nage. Les arbustes qui bordent l'autre rive m'ont permis d'aborder sans être aperçu. Alors, j'ai pénétré dans le bois en faisant un grand détour, afin de prendre les Goliath entre vous et moi. Malheureusement, ils étaient déjà bien loin. Au moment où j'allais déboucher sur la clairière où vous avez trouvé le cadavre de Mundiaz, j'ai aperçu ce pauvre garçon courbé à terre et cherchant probablement à se rendre compte d'une empreinte. Comme je m'avançais vers lui, une balle tirée du haut d'un arbre l'a frappé au milieu du dos. Il est tombé la face contre terre et n'a plus bougé. J'espérais que son meurtrier descendrait pour venir prendre le fusil. Je me suis caché dans le bois, mais les Goliath se doutaient probablement que Mundiaz n'était pas seul, et sont restés immobiles. Au moment où vous avez débouché sur la clairière, un d'eux a fait un mouvement, sans doute pour épauler son fusil. Le bruit et le mouvement des branches m'ont indiqué sa position. J'ai voulu appuyer sur la gauche afin de mieux les apercevoir, mais un lièvre qui a *déboulé* sous mes pieds a attiré de mon côté l'attention des Goliath : ils ont deviné la présence d'un ennemi et n'ont pas bougé. Après votre départ, j'ai attendu encore assez longtemps sans qu'ils fissent un seul mouvement. Cela m'a prouvé qu'ils se doutaient de ma présence. Après avoir inutilement essayé de les apercevoir entre les branches et de les tirer au jugé, j'ai pris le parti de me montrer. Comme je le prévoyais, celui qui se trouvait de mon côté s'est empressé de tirer sur moi. La flamme de son coup de fusil m'a servi de guide, et j'ai fait feu immédiatement. Philip a dégringolé de branche

en branche, mais les buissons de mimosas ont amorti sa chute. Tom s'est laissé glisser au bas de l'arbre. Il a pris son frère sur ses épaules et s'est enfui avec lui.

— Et vous ne les avez pas poursuivis? demanda Craddle.

— Je n'ai pu les rejoindre, répartit Bras d'Acier.

— Vous étiez donc blessé, dit José en s'approchant du créole... Eh oui, caramba, vous êtes blessé! s'écria-t-il en remarquant le bourrelet que formait à deux pouces au-dessus du genou de Pablo un bandage placé en dessous de son pantalon.

— Vous êtes blessé, don Pablo? demanda Berthe avec anxiété.

— Ce n'est rien, répondit le créole, rien du tout.

— Voulez-vous que je vous prépare une compresse d'*oregano?* reprit la jeune femme.

— Je n'ai besoin de rien.

— Laissez-moi du moins visiter votre blessure et vous arranger une ligature.

— Je vous remercie, Madame, répondit-il encore, sans amertume, mais avec une profonde tristesse.

L'apparente indifférence de Berthe lui avait fait un mal affreux. Cette indifférence ne diminuait ni son amour ni son dévouement, mais il souffrait cruellement.

Il jeta son zarape à terre et se coucha entre Bucolick et Craddle.

Madame Vandeilles ne comprit que trop ce qui se passait dans le cœur du créole. En ce moment, elle eût donné tout au monde pour se trouver quelques instants seule avec lui et pour se justifier. Les yeux de la jeune femme se remplirent de larmes, mais l'obscurité ne permit pas à Bras d'Acier de les apercevoir.

Tous deux passèrent une nuit sans sommeil. Comme toujours, Pablo partit avant le lever du soleil. Il rejoignit ses compagnons un peu plus tôt que d'habitude. Il avait l'air soucieux et préoccupé.

— Avez-vous retrouvé la piste des Goliath? lui demanda Vandeilles.

— Oui. Je l'ai suivie assez longtemps, répondit Bras d'Acier. Elle m'a conduit à d'autres traces qui me préoccupent beaucoup. Nous avons devant nous une troupe de plusieurs personnes.

— Des blancs ou des Indiens? dit Craddle.

— Des blancs. Ils sont à cheval. J'ai trouvé les pieds de trois hommes et de deux femmes. Peut-être même sont-ils plus nombreux.

— Quelle direction suivent-ils?

— La même que nous jusqu'à présent. Ils ont dû passer la nuit à cet endroit et se sont remis en route ce matin. Une de ces femmes a un pied que j'aurais juré reconnaître si je n'avais été certain de la mort de la personne à laquelle je pensais. Il faudra maintenant marcher avec plus de précaution que jamais, jusqu'à ce que nous sachions quels sont les individus qui nous précèdent.

— Si nous prenions un détour pour les éviter? dit Ribonneau.

— Impossible, répliqua Pablo ; le chemin que nous suivons en ce moment est le seul praticable.

— Bah! fit Vandeilles; après tout, ce sont peut-être des mineurs comme nous.

— Probablement, répondit Bras d'Acier; mais, aux mines, il faut toujours se tenir sur ses gardes. On est exposé à rencontrer à chaque instant des bandes de *salteadores* et de *bushrangers*, et la vallée que nous suivons offre une foule d'endroits propices à une embuscade. Ainsi, soyons tous aux aguets.

En achevant ces paroles, Bras d'Acier jeta sa carabine sur son épaule et partit en avant, après avoir échangé quelques mots avec Bucolick. Celui-ci reprit son poste auprès de madame Vandeilles, et la petite caravane se remit en route aux premiers rayons du soleil.

DEUXIÈME PARTIE

X

Les voyageurs dont Bras d'Acier venait de parler à ses compagnons se trouvaient en effet à cinq milles environ de ces derniers.

Dans l'après-midi du jour où Pablo avait vu le grizly et poursuivi les Goliath, deux femmes étaient assises au soleil devant une sorte de hutte construite à la hâte avec des bambous et de larges feuilles d'arbre. L'une d'elles, charmante créature de dix-neuf ans à peine, semblait douée de toutes les séductions que Dieu a départies à la créole et dont la Liménienne est le type le plus parfait. Petite, mignonne, svelte et souple comme un roseau, elle avait une taille qu'on eût tenue entre dix doigts. Ses longs cils, plus noirs encore que son opulente chevelure noire, ne pouvaient éteindre la flamme de ses grands yeux aux prunelles de velours.

Une chemise couverte de broderies et fort courte des manches trahissait les charmants contours de son corsage. Elle avait laissé tomber ses souliers. Son pied, d'une extrême petitesse, chaussé de bas de soie, semblait prendre sa part d'air et de soleil. Une ceinture, formée d'un magnifique crêpe de Chine rouge, serrait, au-dessus des hanches de la jeune femme, un jupon de soie un peu fanné par la route, et terni par le soleil.

Fort gracieux, mais fort peu approprié aux nécessités du voyage, ce costume, qui avait d'ailleurs beaucoup perdu de sa primitive fraicheur, contrastait singulièrement avec le paysage ainsi qu'avec la situation de la jeune femme.

A côté d'elle, dormait un enfant de deux ans environ, qu'elle venait d'ôter de dessus ses genoux pour le poser sur un lit de gazon. Afin de le protéger contre le soleil, elle avait suspendu au-dessus de lui son *rebozo*, ou longue écharpe de soie noire.

Un rosaire, aux grains d'ébène incrustés d'or, s'enroulait autour du poignet frêle et arrondi de la jeune femme.

De la main gauche, aussi petite que celle d'un enfant de douze ans, elle tenait une mandoline; de temps en temps, elle en tirait machinalement quelques sons.

Cette jeune femme semblait plongée dans une profonde rêverie. Ses yeux ne tardèrent pas à se remplir de larmes. Elle jeta sa mandoline de côté, saisit son rosaire et se mit à prier.

L'autre femme, qui restait couchée sur le gazon comme une couleuvre au soleil, se leva nonchalamment et s'approcha de sa compagne.

— Ètes-vous malade, dona Rosina? demanda-t-elle.

— Non, Cypriana.

— Vous avez quelque chagrin?

— Non.

— Cependant...

— J'ai envie de pleurer, interrompit Rosina, avec une sorte d'impatience douloureuse... et je pleure, ajouta-t-elle en se cachant la figure dans les deux mains.

Cypriana haussa imperceptiblement les épaules et s'agenouilla devant l'autre jeune femme.

Cypriana avait du sang mêlé dans les veines. C'était une de ces métisses au teint doré, à la démarche provoquante, aux yeux ardents, aux lèvres de pourpre, dont la voix, le regard, et tous les mouvements respirent les passions et la volupté... Sans être très-belle, elle devait avoir un grand charme pour une certaine classe d'hommes dont la nature sensuelle et violente était en harmonie avec la sienne.

Simple suivante de Rosina au début du voyage, elle n'avait pas tardé à devenir la compagne et quelquefois la confidente de la créole.

Elle continuait à la servir, mais comme par complai-

sance, et par égard pour la nature plus frêle et moins robuste de Rosina.

— Est-ce l'absence de Benito qui vous attriste? demanda Cypriana, en interrogeant les yeux de sa maîtresse.

Rosina ne répondit pas.

— Il va revenir, reprit la suivante.

— Ce n'est pas cela qui me fait pleurer, murmura Rosina.

— Vous pensez toujours à don Pablo?

— Hélas, oui, ma pauvre fille.

— Vous l'aimez encore?

— Je ne sais, mais, lorsque je songe à lui, je ne puis m'empêcher de pleurer.

— Pourquoi ne retournez-vous pas à l'hacienda de San-Fernando?

— Benito ne le voudrait pas; moi non plus. Il me tuerait plutôt que de m'y ramener. Comment oserais-je y retourner et revoir mes parents, moi qui suis devenue la femme d'un métis, d'un simple *capataz* de mon père?

— Vous l'aimiez donc bien, ce Benito? reprit Cypriana, qui paraissait décidée à obtenir les confidences de sa maîtresse.

— Moi! grand Dieu, moi!.. Ah! si tu savais, ma pauvre Cypriana!..

— Quoi donc, señora?

Il est des instants où la femme, même la moins confiante, éprouve le besoin de partager avec quelqu'un le secret qui pèse sur son cœur. La créole surtout, avec son caractère ardent et expansif, peut bien rarement se passer de confidente.

Rosina jeta sur l'autre jeune femme ce regard indécis d'une personne qui hésite encore avant de commencer un aveu embarrassant.

— Eh bien, señora? reprit la *china* (grisette mexicaine).

— Eh bien, ma pauvre fille, tu sauras...

Elle s'interrompit en entendant le galop de plusieurs chevaux qui approchaient rapidement.

— Benito! dit-elle avec un singulier mélange de crainte et d'intérêt.

— Et Domingo! fit Cypriana, qui se leva d'un bond; voyons s'ils ont fait bonne chasse.

Presque aussitôt quatre cavaliers parurent à l'entrée de la

clairière. L'un d'eux, qui semblait être le chef, portait un dolman de drap brodé de soie, et de larges *calzoneras* ornées de boutons brillants. Ses grandes bottes *vaqueras*, en cuir jaune, étaient garnies d'énormes éperons dont les molettes avaient bien deux ou trois pouces de diamètre. Recouvert d'une enveloppe cirée, son chapeau à larges bords se campait hardiment sur une forêt de cheveux noirs. Son teint olivâtre, et sa barbe noire un peu clair-semée, le reflet bleuâtre du blanc de ses yeux, et la coupe anguleuse de ses traits, révélaient un homme dans les veines duquel coulait un sang mêlé. Un Européen nouvellement arrivé n'aurait fait cependant aucune différence entre cet homme et le premier venu des blancs au teint bronzé qu'il aurait vus autour de lui. Une créole, au contraire, n'aurait eu besoin que d'un regard pour reconnaître tout de suite un métis.

Le cavalier au dolman montait un fort beau cheval, qu'il maniait avec une remarquable habileté. Il le faisait caracoler avec l'intention bien évidente d'attirer le regard de la jeune femme.

Le noble animal, enlevé huit jours auparavant à une bande de chevaux sauvages, subissait avec peine la pression du mors et les atteintes de l'éperon. De temps en temps, il se cabrait avec rage et lançait des ruades furieuses. Immobile sur sa haute selle, le cavalier ripostait aussitôt par des saccades de la bride ou par de terribles coups d'éperon.

Les trois hommes qui suivaient le chef menaient, ou, pour mieux dire, traînaient en laisse un cheval sauvage dont le cou était encore entouré du lazo avec lequel on venait de le capturer.

Un *bozal* ou longue corde en crin formait un nœud violemment serré autour de la lèvre supérieure du prisonnier. Au moyen de ce caveçon, on le forçait de suivre les autres chevaux. Ceux-ci étaient couverts d'écume. La sueur ruisselait sur leurs membres nerveux.

— Attachez ce cheval à un arbre, dit le cavalier qui marchait en tête. Je le dompterai tout à l'heure...

Il descendit de cheval et ôta la selle et la bride, qu'il posa à terre. Puis il entrava sa monture au moyen d'une corde qui lui prenait la jambe droite de derrière et la jambe gauche de devant. Sans s'occuper davantage de l'animal, il le laissa ensuite s'éloigner et chercher sa pâture dans le bois. Les autres cavaliers en firent autant à l'égard de leurs montures,

— Eh bien, *chère âme de ma vie,* dit Benito en s'asseyant à côté de Rosina, vous avez eu tort de ne pas nous accompagner. Quelle belle troupe de chevaux nous avons rencontrée!.. Ce bavard de Domingo a manqué un étalon magnifique, un alezan brûlé qui aurait fait honneur à un vice-roi.

En parlant ainsi, il embrassait la jeune femme. Elle fit machinalement un geste pour le repousser.

Il fronça ses épais sourcils. Sa figure prit aussitôt une expression de colère.

— Caramba! s'écria-t-il, est-ce ainsi qu'on me reçoit? Regardez-moi bien en face, Rosina. Vous venez encore de pleurer... Sang du Christ! ajouta-t-il en épanchant sa colère sur un tronc d'arbre, qu'il cingla violemment de sa *cuarta* (sorte de cravache).

— N'ai-je donc plus le droit de pleurer? répliqua la jeune femme, en relevant brusquement la tête, et d'un ton hautain.

— Non, dit-il avec une sourde colère; car je ne devine que trop le motif de ces larmes; vous pensez encore à ce jeune homme de San-Fernando. Oh! ce créole maudit, je donnerais dix ans de ma vie pour le tenir deux heures entre mes mains. Je lui arracherais la peau lambeau par lambeau; je le frapperais de cette cuarta, jusqu'à ce que le sang ruisselle sur son corps!

Il se remit à frapper le malheureux tronc d'arbre avec une rage indicible.

Epouvantée de cet accès de fureur, mais trop fière pour laisser paraître son effroi, Rosina soutint hardiment le regard du *capataz.* Un sourire de défi erra sur ses lèvres crispées.

— Oses-tu me braver! reprit-il avec un redoublement de colère. Je te dis que je l'écraserai comme un ver, ce blanc maudit! et qu'il ne pourra soutenir mon regard, le lâche! le brigand!..

Et il lança contre son rival une série d'épithètes injurieuses que nous nous garderons bien de reproduire ici.

Rosina haussa les épaules et ne répondit rien.

— Oui, c'est un lâche! reprit encore Benito; son bras tremblerait si nous nous trouvions en face l'un de l'autre un machete à la main.

— Il est brave, dit la jeune femme, et ne craint personne au monde.

— *Voto á Dios!* hurla le capataz, tu oses me dire cela en face à moi! à moi, qui te pulvériserais d'un seul coup de cette *cuarta.*

Au geste qu'il fit pour lever sa cravache, la jeune femme se leva d'un bond, les yeux étincelants et les narines palpitantes.

— Chien de métis! s'écria-t-elle avec une fière indignation et les yeux fixés sur ceux du capataz, si tu as le malheur de me frapper, je m'enfonce ce couteau dans le cœur.

En parlant ainsi, elle appuyait sur sa poitrine frémissante la pointe d'une *navajá* qu'elle venait de prendre à sa ceinture. Elle était vraiment belle à voir ainsi, avec sa taille fièrement cambrée, sa jolie tête rejetée en arrière, ses yeux brillants et ses lèvres gonflées par une hautaine expression d'audace et de défi.

Benito fit un pas en arrière et la contempla silencieusement avec une sorte d'admiration qui éteignit bientôt sa colère.

Par un brusque mouvement, il jeta sa *cuarta* loin de lui. Puis, honteux de sa violence, il se croisa les bras sur la poitrine et resta immobile, les yeux fixés à terre d'un air sombre et mécontent.

Quant à Rosina, elle se laissa retomber sur le gazon et se couvrit la figure de ses deux mains par un geste de désespoir. Quelqu'un les lui écarta doucement. C'était Benito, qui venait de se mettre à genoux devant elle.

— Pardon, *chère âme de ma vie,* lui disait-il avec une émotion réelle, mais avec cette emphase naturelle à l'homme du sud. Pardon, ma bien-aimée Rosina. Je t'ai offensée... Ce n'était pas mon cœur qui parlait. La jalousie me rendait fou. Je sais que tu as aimé un autre homme... que tu l'aimes peut-être encore... Chaque fois que je te vois pleurer, je me figure que tu songes à lui. J'ai tort, n'est-ce pas? tu penses à ta famille, à tes amis...

Les sanglots de Rosina l'interrompirent. Il se frappa le front avec une colère qu'il tournait maintenant contre lui-même.

— Rosina, ma bien-aimée, reprit-il, oublie ce que je t'ai dit. C'est ton indifférence qui me rend fou. Tiens, prends cette *navajá* et enfonce-la-moi dans le cœur, si tu m'en veux encore; mais, au moins, regarde-moi. Dis-moi que ce n'était pas à lui que tu pensais... n'est-ce pas... Rosina?.. Rosina?..

Elle ne retira plus sa main, que le capataz avait saisie, mais elle ne répondit pas.

— Dis-moi au moins que tu ne l'aimes plus et que tu n'aimes que moi, qui t'entoure de soins et d'adoration, comme si tu étais un ange du paradis... Rosina, réponds donc, continua-t-il avec une colère croissante, qu'il s'efforçait en vain de contenir, je veux que tu m'aimes, entends-tu... je le veux... et j'en ai le droit... Après tout, ne suis-je pas le père de ton enfant?..

— Oses-tu bien rappeler ce souvenir? dit la jeune femme en tournant vers le métis son visage baigné de larmes et couvert d'une rougeur brûlante. Tu veux que je t'aime, dis-tu!.. est-ce donc par la force qu'on prend l'amour d'une femme comme moi? Suis-je une *china,* dont on achète l'amour par un cadeau ou par un coup d'épée?.. Je te l'ai dit souvent, Benito, chaque fois que tu viendras, la menace à la bouche, exiger un amour auquel tu n'as pas droit, je te dirai comme tout à l'heure, en te montrant ma poitrine: « Tu peux me tuer, mais non me forcer à t'aimer. » Crois-moi, Benito, ce n'est pas par ce moyen que tu te feras pardonner le crime que tu as commis.

La colère du métis tomba de nouveau. Avec cette fougue et cette mobilité d'impressions et de gestes communes à presque toutes les races passionnées du sud, il se jeta de nouveau aux genoux de Rosina. Il se roula à ses pieds en la suppliant de lui pardonner et de l'aimer.

Il y avait chez cet homme tant de passion, sauvage peut-être, mais vraie et profonde, que Rosina fut touchée de ses prières et de son désespoir.

— Lève-toi, Benito, dit-elle en lui tendant la main. Pardonne-moi à ton tour. Je te fais souffrir, mais aussi c'est ta faute. J'ai des jours de tristesse où il faut que je pleure. Pourquoi m'en demander les raisons? Elles ne feraient que nous attrister tous deux. Pourquoi surtout me menacer? Tu ne le sais que trop... je me ferais tuer plutôt que d'obéir à de pareilles exigences!

Les dernières paroles de Rosina faisaient sans doute allusion à quelque scène du même genre, terminée d'une manière plus tragique, car Benito baissa la tête.

— Tu as raison, dit-il, je suis un fou, mais je t'aime tant que je ne puis supporter l'idée de partager ton cœur avec un autre. Il faut que je t'aime bien, va, pour te laisser prendre

sur moi un pareil empire. Toute autre femme, vois-tu, aurait déjà été brisée par moi comme ce grain de verre, ajouta-t-il en écrasant entre ses doigts une des perles de sa *toquilla*.

— Je sais bien que tu m'aimes, reprit la jeune femme, et je te suis reconnaissante des soins que tu me prodigues. Dieu m'est témoin que je voudrais t'aimer aussi... Mais...

— Eh bien ?

— Mais le souvenir de cette horrible nuit...

— Tais-toi, interrompit-il en lui fermant précipitamment la bouche, tais-toi, ne réveille jamais ce souvenir du passé. Parlons de l'avenir.

Rosina soupira et promena involontairement son regard autour d'elle.

— Oh ! je sais bien que notre situation actuelle n'est pas brillante, mais, tu le verras bientôt, une fois sur cette terre de l'or, je saurai récolter des trésors pour toi. Nous serons riches; nous irons demeurer à Mexico, à Lima, où tu voudras, enfin. Nous aurons de belles voitures et des harnais couverts d'or et d'argent. Nous donnerons les plus belles fêtes du pays.

— Qui voudra y venir? murmura Rosina presque malgré elle.

— Qui? reprit-il, qui ?.. Tous, car je me couvrirai d'or, s'il le faut, pour qu'on ne voie plus le peu de sang mêlé qui coule encore dans mes veines. Tiens, Rosina, je donnerais vingt ans de ma vie pour quelques livres d'un sang pur comme le tien ! Tu m'aimerais alors, et notre vie à tous deux ne serait plus un enfer.

Comme il achevait ces paroles, il tressaillit et tendit l'oreille comme quelqu'un qui écoute.

— Qu'y a-t-il? demanda Rosina.

Il lui fit signe de se taire.

— Continue toujours à parler comme si j'étais encore à côté de toi, lui dit-il.

Il prit son lazo, posé sur le gazon, et se mit à plat-ventre, puis il se glissa sous bois en rampant comme une couleuvre.

Rosina, surprise, regardait autour d'elle, en cherchant à s'expliquer le motif de cette brusque disparition. Tout à coup elle aperçut, à trente ou quarante pas, un homme qui se glissait à terre sur la lisière du bois. Cet homme s'approcha

en rampant des deux chevaux qui broutaient quelques jeunes pousses d'arbres. Arrivé à côté d'eux, il leur mit précipitamment les brides qu'il venait de ramasser un instant auparavant. Au moment où le voleur s'élançait sur un des chevaux, un lazo lancé avec adresse vint entourer son buste et ses deux bras. Le cavalier excita son cheval de la voix et des jambes, et se roidit contre l'étreinte du terrible lazo; efforts inutiles. Il fut renversé sur le gazon avec violence. Avant qu'il eût le temps de se relever, un homme bondit sur lui et lui mit le genou sur la gorge.

Ce dernier était Benito.

En un clin d'œil, il eut garrotté le voleur de manière à lui rendre toute résistance impossible. Cette opération terminée avec toute l'adresse d'un homme qui en a l'habitude, Benito prit sa *navajá,* dont il appuya la pointe sur la poitrine du voleur de chevaux.

— Réponds maintenant, dit Benito. Qui es-tu? que viens-tu faire ici?

L'individu, qui n'était autre que notre ancienne connaissance, Tom Smithson, ne répondit d'abord que par un grognement accompagné d'une terrible secousse, mais les liens du lazo restèrent tout aussi serrés qu'auparavant.

— Ah! c'est ainsi, reprit le métis. Eh bien, je vais répondre pour toi. Tu es un brigand et tu venais voler mes chevaux. Par mon saint patron, tu n'en voleras pas d'autres!

— Grâce! au nom du ciel, s'écria Tom, qui sentait la pointe de la *navajá* pénétrer dans les chairs.

— Non.

— Grâce! et pour sauver ma vie je vous donnerai une fortune.

— Une fortune! et où la prendrais-tu, chien de Yankee?

Le bandit hésita un instant; mais, voyant que Benito levait de nouveau la terrible navajá, il prit son parti et répondit précipitamment :

— Je connais une *bonanza* d'une immense richesse, et je vous y conduirai.

Les yeux de Benito étincelèrent. Il haussa les épaules, mais sa nature impressionnable lui représentait déjà des monceaux d'or étalés devant lui.

— Toute ton histoire n'a pour but que de sauver ta vie, dit-il à l'Américain.

— Je vous jure...

— Alors, explique-toi plus clairement. Où se trouve ce filon? Dans quelle direction? Comment en connais-tu l'existence? Parle; n'essaye pas de me tromper, surtout; car, par l'âme de mon père, à ton premier mensonge je t'enfonce ce couteau dans la gorge.

— Eh bien, dit Tom, cette mine est à dix ou douze journées de marche d'ici tout au plus. Son existence m'a été révélée par un mineur que j'avais rencontré il y a quelques mois. Il était blessé à mort.

— Comment?

— Un accident de cheval, répondit Tom d'une voix un peu embarrassée. Avant d'expirer, le pauvre diable me confia sa découverte. Il me montra en même temps plusieurs *pépites* qu'il avait trouvées dans le torrent. Leurs arrêtes aigues prouvaient qu'elles venaient d'une mine peu éloignée.

— Attends, dit Benito, qui semblait réfléchir depuis quelques minutes en considérant Goliath; ne serais-tu pas un des Smithson, un de ces Américains qu'aux mines on appelle les Goliath?

Peu satisfait de cette découverte de son identité, Tom marmotta cependant une réponse affirmative.

— Qui me garantit la vérité de tes paroles? reprit Benito en fronçant les sourcils. Peut-être cherches-tu à nous attirer dans quelque guet-apens?

— Seigneur!..

— Tu comprends que je ne puis me fier à un drôle de ton espèce.

— Je resterai près de vous, dit Tom après un instant de réflexion. Si j'ai menti, vous pourrez me tuer. Puis j'amènerai ici mon frère Philip. Ce sera encore un otage de plus, et un otage bien sûr, car mon pauvre frère est blessé.

— Où l'as-tu laissé?

— Ici près, dans le bois; c'est pour lui que je voulais un cheval.

— Vraiment!

— Il m'a fallu le porter pendant près de huit milles sur mes épaules.

— Vous vous sauviez donc?

— Oui, murmura Tom d'une voix irritée. Mon frère est grièvement blessé.

Benito lui fit sur la situation de la mine diverses ques-

tions auxquelles le géant répondit d'une manière assez satisfaisante.

— Il faut s'y rendre le plus tôt possible, reprit l'Américain.

— Pourquoi ?

— Nous avons derrière nous une bande de mineurs qui m'ont tout l'air de voyager dans la direction de ma bonanza.

— Les connais-tu?

— Oh oui! voilà bientôt quinze jours que je les suis. C'est leur chef, ce Bras d'Acier, que Dieu confonde ! qui a blessé mon frère.

— Bras d'Acier ! s'écria Benito, qui, comme tout le monde, avait entendu parler du fameux gambusino.

— Lui-même, señor, reprit Tom. Il m'a déjà échappé deux fois, mais, par l'enfer, qu'il prenne garde à la troisième !...

— Prenons les devants, alors, dit Benito.

— Ce sera difficile, reprit le géant. Ils s'en apercevront et trouveront moyen de nous dépasser encore.

— Nous marcherons rapidement.

— N'importe. Il n'y a pas un homme dans toute la Californie qui connaisse les chemins comme ce damné Bras d'Acier. Il faudrait trouver un moyen de le forcer de rester en arrière ou de différer son départ.

— Cela me paraît impossible.

— Peut-être y a-t-il un moyen, pourtant ?

— Lequel ?

— Je vais y réfléchir et je vous le dirai ; mais, pour l'amour de Dieu, laissez-moi retourner auprès de mon pauvre frère. Il doit me croire mort ou prisonnier. Vous m'aiderez à le transporter ici. En route, je vous dirai mon moyen.

Benito chercha des yeux les trois cavaliers qui l'accompagnaient quelques instants auparavant. Il ne put les voir, mais il entendit les échos bruyants de leurs voix et de leur gaieté.

Groupés autour d'un brasier, ils faisaient griller sur les charbons ardents des tranches de *cecina* (lanières de viande sèche) qu'ils dévoraient ensuite à belles dents. Assise à côté d'eux, Cypriana prenait sa part du repas et de la conversation. Quant à Rosina, elle était restée auprès de son enfant sur la clairière. Benito ne pouvait la voir.

— Ramon, dit le métis en appelant un des trois hommes, venez avec moi.

Le *vaquero* se leva aussitôt, rajusta les plis de sa ceinture et suivit Benito. Ce dernier relâcha un peu les nœuds du lazo qui emprisonnait les membres de Goliath. Celui-ci put alors, non pas courir, mais marcher de manière à suivre ses compagnons.

— Conduis-moi, dit le métis à l'Américain. Rappelle-toi qu'au premier soupçon de trahison, je t'enfonce mon couteau dans la poitrine. Et toi, Ramon, ne le perds pas de vue. Tue-le comme un chien s'il fait un seul mouvement pour s'enfuir.

Une heure après environ, Ramon revint en courant à la clairière. Il appela Domingo et lui dit quelques mots à voix basse. Celui-ci se hâta de seller son cheval. Il mit ensuite dans une sorte de bissac quelques tranches de cecina et de la farine de maïs. Ramon en fit autant de son côté. Leurs préparatifs terminés, ils remontèrent à cheval.

— Où vas-tu donc, Domingo? demanda Cypriana.

Ramon fit signe à son camarade de se taire.

— Nous allons voir les poissons voler, et les oiseaux nager, répondit Domingo en riant. Sois tranquille, *preciosita de mi alma*, je serai bientôt de retour.

Puis tous deux s'éloignèrent au galop.

Benito ne revint qu'à la nuit. Il était accompagné de Tom et de Philip. Celui-ci marchait péniblement, appuyé sur le bras de son frère, qui le portait de temps en temps.

Lorsqu'on se remit en route, le lendemain matin à la pointe du jour, Ramon et Domingo n'avaient point reparu.

On mit Philippe sur le cheval le plus doux d'allure et le mieux dressé. Tom Smithson comptait marcher à côté de son frère pour le soutenir au besoin, mais Benito l'en empêcha.

— On reconnaîtrait la trace de vos pieds, lui dit le capataz.

— C'est juste, répondit l'Américain; donnez-moi un cheval alors.

Il enfourcha un malheureux cheval qui pliait sous son poids et se mit auprès de Philip.

On fit ce jour-là une trentaine de milles, malgré les difficultés du terrain. La nuit seule força les voyageurs de s'arrêter.

— Benito, dit Goliath en s'adressant au métis, il est probable que Bras d'Acier aura cherché ce matin à retrouver mes traces et celles de mon frère. Peut-être se sera-t-il douté que je me suis joint à votre bande, et nous aura-t-il suivis. Il vaut mieux que nous ne restions pas ensemble cette nuit, et surtout auprès du même feu.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il viendrait probablement rôder autour de votre campement.

— Eh bien?

— D'abord, il voudra s'emparer de mon frère et de moi.

— Nous vous défendrons.

— Ils sont plus nombreux, et, d'ailleurs, deux de vos hommes vous manquent. Puis, Bras d'Acier pourrait se douter que je vous conduis aux mines.

— En effet... mais... c'est que si je vous laisse seuls...

— Avez-vous peur que nous nous échappions? Vous nous auriez bien vite rattrapés. Vous savez bien dans quel état est mon frère. D'ailleurs, quel intérêt aurais-je à me sauver maintenant? Je ne suis pas capable d'explorer la mine tout seul.

— Allons, soit. Je vous enverrai des vivres par Pepe Nieto, qui restera avec vous. Nous allons chercher un endroit pour votre halte, afin que je sache où vous retrouver.

Les trois hommes s'éloignèrent.

Nieto et Cypriana, restés avec Rosina, commencèrent à s'occuper des préparatifs du souper. Quant à Rosina, elle se promenait autour du campement avec une agitation singulière. Sous l'impression d'un de ces pressentiments inexplicables, que chacun de nous a éprouvés quelquefois dans sa vie, la jeune femme ne pouvait rester en place.

Au moment où, s'écartant du brasier, elle tournait le dos à la lumière rougeâtre des branches amoncelées, un homme parut dans le cercle lumineux tracé par la flamme.

Rosina se retourna. Deux cris de surprise et de joie partirent en même temps.

— Pablo! s'écria la jeune femme.

— Rosina! dit le créole, qui osait à peine en croire ses yeux.

Il la saisit dans ses bras et l'embrassa avec une vive effusion de joie.

— Dieu soit loué! dit-il enfin. Vous vivez!

Trop émue pour pouvoir parler, la jeune femme restait la tête appuyée sur la poitrine de Bras d'Acier. Il la conduisit doucement près d'une sorte de siége naturel formé par les racines d'un arbre, et s'assit à côté d'elle.

— Que je suis heureux de vous revoir! lui dit-il. L'idée de votre mort empoisonnait ma vie. Que de fois j'ai pleuré en songeant à vous!

— Est-ce bien vrai, Pablo? dit Rosina en fixant ses beaux yeux noirs sur ceux du créole.

— Vous en doutez, Rosina?..

— Vous avez donc toujours quelque affection pour moi?

— Oui, Rosina; une affection bien sincère et bien profonde. Mais qu'êtes-vous donc devenue? Que vous est-il arrivé? Pourquoi cette lettre qui m'a brisé le cœur?.. Et tous ces indices qui faisaient croire à votre mort?.. Votre famille...

— Ma famille me croit morte, Pablo, dit la jeune femme.

— Et vous ne l'avez pas détrompée?

— Plus tard, mon ami. En ce moment, cela m'est impossible... Je vous expliquerai cela plus tard. Mais vous-même, comment vous trouvez-vous ici?

— Depuis trois ans, je parcours la Californie.

— Dans quel but? Seriez-vous donc cet homme dont j'ai si souvent entendu parler, et qu'on appelle Bras d'Acier?

— En effet, Rosina.

— Je l'avais deviné... Vous seul étiez capable de tous ces traits de bravoure et de générosité qu'on m'a si souvent racontés. Que cherchiez-vous donc dans le pays des mines? Quelle était cette femme pour laquelle vous demandiez aide et protection à tous ceux que vous secouriez? Aviez-vous donc appris que je vivais encore, et que je voyageais moi-même dans ces contrées si dangereuses?

Bras d'Acier ne se sentit pas le courage de détruire l'illusion de la jeune femme, en lui révélant la vérité. Il fit une réponse ambiguë, que, dans son exaltation, Rosina interpréta à son avantage.

— Comme vous êtes changé, Pablo! dit-elle en écartant de la main les longs cheveux qui voilaient le front du Mexicain. Ces trois années vous ont vieilli de dix ans. N'importe, vous êtes toujours le même, vous avez toujours vos beaux cheveux et vos yeux si doux et si fiers. Ainsi, c'est moi que vous cherchiez?... Mais comment avez-vous retrouvé mes traces jusqu'ici?

— Le hasard seul a guidé mes pas, répondit le créole.

— Le hasard?

— Oui, Rosina. Pouvais-je prévoir une pareille rencontre... car... Enfin, à votre tour, dites-moi donc comment vous vous trouvez dans ce pays désert, au milieu de cette forêt? Vous n'êtes pas seule, pourtant?

— Oh! non! répondit la jeune femme en baissant la tête pour cacher sa rougeur. Plusieurs personnes m'accompagnent. Elles sont là qui préparent le souper.

— Quelles sont ces personnes, Rosina?

— Vous le saurez plus tard, murmura-t-elle.

Puis, ne pouvant résister plus longtemps aux douloureuses pensées que les questions de Pablo venaient de lui suggérer, elle cacha son visage entre ses deux mains, et se mit à pleurer avec une profonde amertume.

Quoiqu'il n'éprouvât désormais aucun amour pour la jeune créole, Pablo avait toujours conservé une sincère affection pour la compagne de son enfance. A cette affection se joignait encore cette reconnaissance que l'amour d'une femme inspire toujours à l'homme qu'elle aime. Enfin, le sentiment de ses torts envers elle, et les reproches qu'il s'était si souvent adressés, tout se réunissait pour l'émouvoir vivement en faveur de Rosina. Touché de sa douleur, il lui prit affectueusement la main et lui demanda la cause de ses larmes.

Rosina fit signe qu'elle ne pouvait répondre.

— Dites-moi au moins si vous êtes malheureuse, et ce que je puis faire pour vous consoler ou pour diminuer vos chagrins.

La jeune femme pleurait toujours et ne répondait que par des signes de tête négatifs à toutes les suppositions de Bras d'Acier. Enfin, cédant aux élans de sa nature passionnée, elle jeta ses deux bras autour du cou de Pablo, et lui dit d'une voix entrecoupée :

— Emmène-moi, Pablo; au nom du ciel, emmène-moi d'ici!

Comme il allait répondre, l'enfant, qui venait de se réveiller et de quitter son lit de mousse, sortit de dessous les arbustes qui l'abritaient. En voyant pleurer sa mère, il courut à elle et se jeta sur les genoux de la jeune femme. Rosina fit un cri et saisit l'enfant dans ses bras. Elle le contempla un instant avec une de ces expressions de physionomie que nul ne saurait définir. Puis, elle l'enleva de terre

et l'embrassa avec une effusion qui avait quelque chose de si brusque et de si violent, que l'enfant se mit à crier :

— A qui est cet enfant? demanda Pablo, qui s'était levé en même temps que la jeune femme.

Elle baissa les yeux. Une rougeur brûlante couvrit sa figure.

— A moi, dit-elle enfin.

— A vous, Rosina, vous êtes donc mariée? s'écria-t-il avec une sorte de joie que trahissaient sa voix et son regard.

Rosina pâlit, comme si on lui avait enfoncé un poignard dans le cœur.

— Qu'est devenue Berthe de Mareuil? dit-elle en fixant un regard perçant sur le Mexicain. L'avez-vous retrouvée?

Comme il hésitait à répondre, il vit tout à coup un mouvement de terreur sur la physionomie de Rosina. Elle venait d'apercevoir, à cinquante pas tout au plus, Benito, qui arrivait en courant.

— Qu'y a-t-il? demanda Pablo en répondant au regard effrayé de la jeune femme.

— C'est Benito, murmura-t-elle d'une voix brisée... Voyez là-bas dans ce sentier.

— Quel est ce cavalier?

Rosina baissa la tête et ne répondit pas. Seulement son regard se porta sur l'enfant, et se leva ensuite vers Pablo avec une expression indicible de honte, de douleur et de prière.

— Son père? dit le créole à demi voix.

Elle fit signe que oui.

— Ne m'interrogez pas, Pablo, ajouta-t-elle précipitamment. Plaignez-moi, ayez pitié de moi, car je suis bien malheureuse!

— Est-ce que cet homme vous maltraite?

— Oh! non, il est très-bon pour moi; il me comble de soins et de prévenances, mais... tenez, je n'ai pas le temps de vous dire cela aujourd'hui. Plus tard... peut-être; mais aujourd'hui, je vous en conjure, n'ayez pas l'air de me connaître. Qu'il ne sache jamais que vous êtes venu à San-Fernando!

— Pourquoi?

— Je ne puis vous le dire. Qu'il ignore aussi votre vrai nom... Cette précaution est peut-être inutile, mais je vous supplie de l'observer...

— Aurait-il quelque motif de m'en vouloir?

— Vous saurez tout plus tard, mais, de grâce, ne dites pas que vous me connaissez... Trouvez un motif pour justifier votre présence. Dites... Je ne sais pas, moi... ma pauvre tête n'y est plus. Mais vous trouverez un prétexte.

Une seconde après, Benito arrivait auprès des deux jeunes gens.

Ses sourcils froncés et ses traits contractés révélaient assez sa colère et sa jalousie. Il se mit entre le créole et Rosina.

— Quel est cet homme? demanda-t-il à la jeune femme, que veut-il?

— Cet *homme* est un *caballero,* señor, répondit Bras d'Acier d'un ton froid et hautain.

Benito haussa les épaules.

— Que venez-vous chercher ici?

— Deux assassins.

— Capa de Dios, señor, est-ce une insulte? s'écria le métis en portant la main à la poignée de son machete.

— Nullement. Il ne s'agit ni de vous ni de ceux de votre bande. Je parle de deux brigands américains.

— Je n'ai pas d'Américains dans ma bande.

— Cependant...

— D'ailleurs, qui êtes-vous?

— On m'appelle Bras d'Acier.

— Ah! fit d'un ton surpris Benito, qui, d'après le récit des prouesses du célèbre gambusino, s'attendait à voir un tout autre homme que ce créole à la taille mince et souple... et que vous ont fait ces hommes que vous poursuivez?

— Ils ont assassiné un de mes compagnons et tiré plusieurs fois sur moi.

— Je ne connais pas ces hommes, et je ne les ai pas vus.

— J'ai pourtant suivi leurs traces jusqu'à votre dernier campement.

— Ils y seront venus après notre départ.

Pablo secoua la tête d'un air de doute.

— Combien avez-vous de personnes dans votre bande? demanda-t-il.

— Trois hommes et deux femmes.

— Où sont les hommes?

— Un d'eux est là près de ce feu dont vous apercevez la lueur à travers ces arbres. Il prépare le souper. Les deux

autres ramassent du bois pour la nuit. Leurs chevaux paissent à deux pas d'ici.

— Je crois bien, cependant, que ces deux Américains ont rejoint votre bande, reprit Bras d'Acier. Il faut que je m'assure...

— Oseriez-vous mettre en doute la parole d'un caballero comme moi? s'écria Benito, qui trouvait naturellement plus facile de soutenir une querelle qu'une explication. Si ma voix ne suffit pas à convaincre Votre Seigneurie, mon machete sera peut-être plus heureux.

Le regard méprisant que Pablo laissa tomber sur le métis semblait si bien exprimer à ce dernier la distance qui existait entre eux, que Benito bondit de rage.

— *Valga me Dios!* s'écria-t-il, en tirant son machete.

— Benito! dit la jeune femme en cherchant à le retenir.

Il la repoussa durement.

Un éclair passa dans les yeux de Pablo. Il fit un pas vers le métis, mais un regard suppliant de Rosina le retint.

— En vous demandant si vous avez vu ces deux brigands américains qu'on appelle les Goliath, reprit le créole, je ne fais qu'user du droit qu'ont tous les honnêtes gens de questionner en pareille circonstance les personnes qu'ils rencontrent. Aujourd'hui, c'est moi que ces bandits attaquent; demain, ce sera peut-être vous.

— Encore une fois, je ne les ai pas vus.

— C'est bien, dit Pablo, qui eut pitié de l'inquiétude et des transes de Rosina. Je me retire. Que Dieu protége la señora et lui donne un heureux voyage!

— Merci, señor caballero, murmura la jeune femme d'une voix émue, merci de votre bonté!

Elle eût donné tout au monde pour glisser quelques mots à Bras d'Acier; mais, au premier mouvement qu'elle fit pour s'approcher du créole, elle rencontra le regard dur et jaloux de Benito.

Bras d'Acier salua Benito avec une politesse hautaine qui fit bouillir le sang du métis. Un instant après, il avait disparu dans l'épaisseur du bois.

— Que tous les démons de l'enfer te tordent le cou, Espagnol maudit! s'écria Benito en montrant le poing au cavalier qui s'éloignait... retourne à ton camp, va!.. Tu y trouveras de mes nouvelles.

— Que veux-tu dire, Benito? demanda Rosina.

— Rien que tu aies besoin de savoir, répondit-il durement. Cet étranger t'a-t-il donc promis quelque chose pour lui livrer mes secrets?

— Benito!

— Caramba! tu causais avec lui d'un air si animé!.. Est-ce parce qu'il a la peau un peu plus blanche que moi qu'il te plaît déjà, ce fils de l'enfer?

Tandis que le métis, exaspéré par la dédaigneuse indifférence du créole, épanchait sa colère en faisant une scène de jalousie à sa pauvre femme, Pablo retournait vers ses compagnons.

La rencontre soudaine et inespérée de Rosina l'avait bouleversé. Elle lui enlevait le remords incessant qui, depuis si longtemps, tourmentait ses jours et ses nuits. Il avait hâte de raconter cette heureuse découverte à madame Vandeilles, car il savait que celle-ci se reprochait presque autant que lui-même la mort de la pauvre Rosina.

— Quelle joie, quel soulagement pour Berthe! se disait-il, en marchant avec rapidité. Comme ses beaux yeux vont se lever vers le ciel!.. Si nous nous trouvons seuls, peut-être me serrera-t-elle la main pour me remercier de cette bonne nouvelle.

Les deux camps étant fort éloignés l'un de l'autre, il fut obligé de marcher toute la nuit pour rejoindre ses compagnons.

En arrivant à l'endroit désigné pour la halte, il fut étonné de trouver tout le monde sur pied. Le soleil n'étant pas encore levé, il se demanda d'où venait cet empressement inusité. Une vague inquiétude lui traversa le cœur, et lui fit instinctivement hâter le pas. Bientôt il crut remarquer un air de consternation sur les visages de deux de ses compagnons qu'il apercevait déjà, et qu'éclairait la flamme du brasier. Il chercha des yeux madame Vandeilles, et ne la vit pas. En deux bonds, il fut au milieu du cercle. Bucolick courut à lui. La figure de l'honnête Irlandais était bouleversée.

XI

— On a enlevé madame Vandeilles, dit Bucolick d'une voix étranglée par l'émotion.

Pablo ne répondit rien. Il concentrait toutes ses forces pour cacher sa douleur aux yeux qui l'observaient.

Vandeilles surtout ne le quittait pas du regard. Pablo fut sublime d'énergie. Son effrayante pâleur aurait pu seule le trahir, mais la lueur vacillante du brasier empêchait de la remarquer.

— Comment cela est-il arrivé? demanda-t-il d'une voix presque calme.

— Voici comment, dit Ribonneau, toujours prêt à prendre la parole...

— Laissez donc parler Bucolick, interrompit Craddle. C'était lui qui se trouvait à côté de la jeune dame. Il sait mieux que personne ce qui s'est passé, et il le racontera plus simplement.

— Qu'entendez-vous par là? s'écria le Marseillais d'un ton mécontent.

— Que vous nous racontez à tout moment un tas d'histoires dont nous ne croyons pas un mot.

— Est-ce à dire que je suis un menteur? s'écria Ribonneau.

Tandis que le Provençal et l'Américain se disputaient en criant, Pablo s'éloigna de quelques pas avec Bucolick.

— Parle maintenant, dit-il à ce dernier en s'asseyant à terre, la figure cachée entre ses deux mains.

— Il n'y a pas de ma faute, je vous jure, dit l'honnête Irlandais, qui tremblait comme une feuille. Et pourtant je donnerais ma vie pour que cela ne fût pas arrivé.

— Raconte-moi tout.

— Eh bien, don Pablo, en cheminant dans le bois, nous avons vu passer une bande de chevaux sauvages, de *mustangs*, comme les appelait ce pauvre Mundiaz. Il y avait une belle jument baie qui traînait un lazo et qui ne pouvait galoper bien vite. Tout le monde s'est lancé après ce cheval,

excepté madame Vandeilles. Alors, moi, je suis resté pour veiller sur elle, comme je vous l'avais promis en partant. Nous marchions au pas à côté l'un de l'autre. Tout à coup j'aperçois, à deux cents pas dans le bois, un cerf qui semblait brouter des feuilles d'arbre. C'est-à-dire, je ne voyais pas le cerf, mais je voyais sa tête qui passait à travers les arbres. Il avait des bois superbes. Je me glisse à plat-ventre pour m'approcher de l'animal. Il ne bouge pas d'abord. Au moment où je vais pour l'ajuster, il s'éloigne de quelques pas. Naturellement, je le suis. Il fait le même manége cinq ou six fois; enfin, cela me paraît suspect. Je cours dessus, mon fusil à la main. Il disparaît encore. J'arrive à l'endroit où il était... Je cherche... je trouve des pieds d'homme... puis tout à coup j'aperçois, sur une touffe de mimosas, une tête de cerf... mais une tête séparée du corps de l'animal... Alors je me doute d'un piége. Je songe à madame Vandeilles; je cours comme un fou à l'endroit où je l'avais laissée... Rien... Je regarde; je cherche partout... je l'appelle... Rien... J'étais fou, Bras d'Acier, fou de désespoir, que mes oreilles en tintaient et que mes dents claquaient comme si j'avais eu la fièvre !.. Je me roulais sur la terre en criant de rage !.. Enfin je me suis levé. J'ai recommencé mes recherches. J'ai trouvé les pieds de deux hommes.

— Les as-tu reconnus?

— Non, dit Bucolick. Il faisait déjà bien sombre; seulement, je puis vous garantir que ces empreintes sont beaucoup plus petites que celles des Goliath. Vandeilles et les autres sont arrivés. Nous avons recommencé nos recherches avec des branches enflammées. Tout le monde l'aimait tant, cette pauvre dame... Craddle lui-même, qui est dur comme une pierre à fusil, eh bien ! il en était tout bouleversé. Tout ce que nous avons pu voir, c'est que les deux hommes étaient montés à cheval à cinq cents pas d'ici. Ils avaient sans doute emporté madame Vandeilles jusque-là. Tenez, voilà Craddle et José, qui vous diront comme moi que nous ne nous sommes pas couchés.

— Il faut la retrouver, dit Pablo. Je ne te fais pas de reproche, Bucolick, car je vois combien tu es malheureux en ce moment... Dans une heure, il fera jour, dit-il en élevant la voix pour s'adresser aux autres mineurs qui étaient venus peu à peu se grouper autour de lui. Reposez-vous un peu jusque-là. Nous aurons probablement une rude journée.

— Et vous, don Pablo?

— Vous savez bien que moi je n'ai pas besoin de sommeil. Aux premiers rayons de soleil, je vous réveillerai tous.

— Je vous tiendrai compagnie, Pablo, dit Vandeilles. Il me serait impossible de fermer l'œil dans l'état d'inquiétude où je suis... La pauvre Berthe!.. où est-elle en ce moment?.. Qui l'a enlevée? Dans quel but? Ah! c'est à en devenir fou!

Pablo ne lui répondit pas. Il s'assit au pied d'un arbre, la carabine entre ses genoux, appuya le front sur ses deux mains, et resta ainsi jusqu'au lever du soleil.

Quant à Vandeilles, vaincu par la fatigue, il avait fini par s'endormir.

Dès que les premiers rayons du soleil eurent jeté quelque lumière sur la cime des forêts, Pablo réveilla ses compagnons.

Un quart d'heure après, les mineurs, divisés deux par deux, commençaient leurs recherches. Sous la direction de Bras d'Acier, qui leur inspirait une aveugle confiance, ils se croyaient certains de réussir. Il se fût agi de découvrir un filon d'or pur, que ces braves gens n'auraient pu mettre plus de zèle et de soin à leur exploration. La beauté, le courage et la résignation de Berthe avaient fait sur ces hommes à demi sauvages une vive impression. Tous la respectaient et l'aimaient. C'eût été pour eux une grande honte et un profond chagrin de ne pas retrouver leur compagne de route.

Nous ne raconterons pas ici les divers incidents de cette poursuite. Comment, en effet, pourrions-nous entrer, sans ennuyer le lecteur, dans tous les détails nécessaires pour expliquer, pour faire comprendre les émotions profondes, les cris de joie et les cris de désappointement auxquels donnaient lieu les détails en apparence les plus futiles. Une branche cassée, une tige d'herbe foulée, un caillou dont le côté humide se trouvait en l'air, au lieu d'être encore enfoui dans la terre, une flaque d'eau plus ou moins trouble que sa voisine, et mille autres observations de ce genre, trop minutieuses pour que nous en puissions parler, voilà quels étaient les seuls renseignements sur lesquels devaient se guider les amis de madame Vandeilles.

La jeune femme avait été enlevée le mercredi soir, c'est-à-dire le lendemain du jour où Pablo l'avait sauvée en tuant le grizly.

Le premier jour de recherches, le jeudi, se passa sans incident. Tout en perdant fréquemment les traces, on finissait

toujours par les retrouver. Dans la nuit du jeudi au vendredi, les voyageurs furent réveillés par un bruit sourd et menaçant. On eût dit le mugissement lointain de la tempête à travers une immense forêt, ou la voix affaiblie de l'Océan.

A partir de ce moment, jusqu'au lever du soleil, les mineurs entendirent passer près d'eux, dans le bois, des bandes d'animaux qui se dirigeaient du sud-ouest au nord-est. Comme tous suivaient à peu près la même direction, c'est-à-dire du côté opposé au bruit inexplicable qu'on venait d'entendre, il était probable que ces animaux fuyaient devant quelque danger dont les mineurs ne pouvaient encore deviner la cause.

Dès qu'il fit assez clair pour qu'on distinguât quelque chose à terre, les compagnons de Pablo recommencèrent leur pénible exploration.

Vers dix heures du matin, ils arrivèrent aux terrains marécageux qu'ils avaient côtoyés deux jours auparavant. Par malheur, aux abords mêmes de ce marécage, il se trouva un endroit où les pieds des chevaux des ravisseurs se confondaient complétement avec ceux d'une troupe de *mustangs* Plusieurs pouces d'eau couvrant le sol, cela contribuait encore à rendre les recherches plus difficiles. A partir de cet endroit, les *rastreadores* ne purent retrouver d'indices certains.

Depuis plusieurs heures, les pauvres gens marchaient le corps plié en deux et le front courbé vers la terre. Ils n'avaient encore rien mangé de la journée. Leurs forces étaient à bout. Le découragement leur enleva le reste d'énergie qui les soutenait seul depuis quelque temps. Ils se laissèrent tomber à terre au pied d'un arbre et déclarèrent qu'ils ne pouvaient aller plus loin.

Jusque-là, Pablo avait laissé travailler ses compagnons. Il s'était contenté de les aider chaque fois qu'il les voyait rester quelque temps sans retrouver les traces. Le créole s'était prudemment ménagé. Dès qu'il vit ses amis à bout de forces, il continua tout seul ses recherches. Pendant près de trois heures, il fouilla inutilement les abords de l'immense marécage, les roseaux et les îlots de verdure. Rien, toujours rien.

Pâle et sombre, les yeux ardents et les traits contractés, Pablo marchait toujours, le front courbé à terre.

Après avoir réparé leurs forces par un peu de nourriture

et par deux heures de repos, les mineurs rejoignirent Bras d'Acier. Sachant qu'il serait superflu de chercher après lui, ils marchèrent en droite ligne, et ne tardèrent pas à le rattraper. Pablo n'avait encore rien trouvé.

Un peu avant le coucher du soleil, ils découvrirent des terrains inondés qui s'étendaient à perte de vue devant eux.

— La Birds's-river (rivière des Oiseaux) est débordée, s'écria José. Brute que je suis de ne pas l'avoir deviné plus tôt. Voilà d'où venait le bruit que nous avons entendu cette nuit.

Au bout d'une autre demi-heure de marche, il devint évident que José avait raison. La Birds's-river couvrait de ses eaux fangeuses un immense espace de terrain. Sans les cimes de quelques arbres qui se dressaient au-dessus des ondes, et le remous violent des eaux, on aurait cru qu'un lac immense fermait le passage aux voyageurs.

— Mon Dieu, mon Dieu! dit José en levant les yeux au ciel, ayez pitié de cette pauvre dame!

Pablo voulut voir s'il était possible à un cavalier de traverser la rivière débordée. Il prit un des chevaux et le força d'entrer dans l'eau. Le pauvre animal ne tarda pas à trébucher contre les racines d'arbre et les troncs d'arbustes renversés et cachés par l'inondation. Il s'abattait à chaque instant. Bientôt il perdit pied et faillit être entraîné par le courant avec son cavalier. Bras d'Acier fut obligé de revenir sur ses pas.

Vingt fois, Pablo renouvela cette tentative. Vingt fois, elle eut le même résultat. L'entreprise était d'autant plus insensée que la rivière roulait dans ses eaux rapides des troncs d'arbre et des débris de tout genre qui auraient renversé l'imprudent cavalier. Entraîné par le courant, il n'eût pu éviter une de ces masses mouvantes que pour en rencontrer une autre.

— Alors, je passerai à la nage, dit Bras d'Acier en commençant à se déshabiller.

— Don Pablo, s'écria Craddle, laissez-moi vous faire une observation.

— Parlez.

— Vous allez vous exposer à une mort certaine, et sans motif raisonnable... Ecoutez-moi donc... Qui vous dit que les ravisseurs de madame Vandeilles sont de l'autre côté de la rivière?

— C'est probable, du moins.

— Non pas. D'abord, il se peut que ces brigands aient été surpris par l'inondation, car vous savez que ces crues d'eau provenant des torrents des montagnes se produisent avec une rapidité extraordinaire.

— En effet.

— Peut-être ont-ils traversé la rivière auparavant ; mais, alors ils sont en sûreté sur l'autre bord et bien loin de nous maintenant...

— Oh! nous les retrouverons néanmoins, fit Pablo.

— Ou bien encore, et c'est le plus probable, ils ont été forcés de rebrousser chemin. Traverser les terrains inondés ne servirait donc qu'à nous éloigner de madame Vandeilles.

— Tu as raison, dit Pablo, je vais suivre une ligne parallèle à la rivière en dehors de l'eau. S'ils sont revenus sur leurs pas, je trouverai bien le retour. Attendez-moi tous ici et reposez-vous pendant ce temps-là.

— Et vous, Pablo ?

— Moi, je ne suis pas fatigué. Tenez, reprenez ce cheval.

Au bout d'une heure environ, Bras d'Acier découvrit enfin ce qu'il cherchait, c'est-à-dire les traces des deux cavaliers. Il les suivit quelques instants et s'assura qu'elles se dirigeaient en sens contraire à l'inondation et retournaient à peu près vers leur point de départ. Il courut annoncer à ses compagnons cette bonne nouvelle, qui leur rendit toute leur ardeur.

Les ravisseurs croyaient sans doute avoir complétement dépisté ceux qui auraient voulu les rejoindre, car ils ne prenaient plus aucune précaution pour dissimuler leurs traces. On les suivait facilement. Soutenus par l'espoir de retrouver madame Vandeilles, les mineurs avançaient rapidement sous la conduite de Bras d'Acier. Bien qu'il fût à pied, Pablo marchait avec une telle rapidité que ses compagnons à cheval pouvaient à peine le suivre.

XII

Pendant trois jours, les mineurs avancèrent ainsi à marche forcée. Le troisième jour, les traces des deux cavaliers se mêlèrent à celles de plusieurs autres individus. Pablo examina longtemps ces dernières empreintes.

— Je les reconnais, dit-il. Ce sont les *pieds* que j'avais rencontrés non loin de notre campement, mardi dernier, et dont je vous avais parlé... Les ravisseurs de madame Vandeilles faisaient-ils donc partie de cette bande?

Il tomba dans une profonde rêverie. Il songeait à Rosina et se demandait si la jeune femme était pour quelque chose dans l'enlèvement de sa rivale.

— En route, dit-il enfin. Nous sommes maintenant bien certains d'avoir suivi la bonne piste. A tout prix, il faut rejoindre la caravane qui nous précède.

Quoique brisés de fatigue, les mineurs se remirent courageusement en marche. Dès le soir, on s'aperçut que l'autre caravane avançait aussi à marche forcée. Il était facile de s'en convaincre à la distance qui séparait les divers endroits où elle avait fait halte et allumé du feu.

Les forces humaines ont des bornes, et les mineurs durent encore une fois s'arrêter pour prendre un peu de repos. Malgré l'incroyable résistance à la fatigue des chevaux californiens, les pauvres mustangs étaient sur les dents, *despeados,* comme on dit en Californie. Le fouet et l'éperon parvenaient à peine à leur faire presser le pas.

Bras d'Acier jeta un regard de désespoir sur ses compagnons, qui venaient de s'étendre autour du feu. Malgré son impatience, il comprenait que ces malheureux étaient hors d'état de continuer plus longtemps.

Ribonneau surtout et le pauvre José étaient littéralement *forcés.*

Quant à Pablo, la fièvre qui empourprait ses joues, d'habitude si pâles, et qui précipitait les battements de son cœur,

soutenait de son feu dévorant cette puissante et nerveuse organisation.

— Je pars en avant, dit-il enfin. Vous me suivrez dès que cela vous sera possible. Je laisserai des marques pour vous indiquer ma route. Adieu, mes amis, à bientôt.

Il leur serra la main et s'éloigna de ce pas ferme et élastique particulier aux Indiens, qui peuvent, grâce à lui, parcourir d'énormes distances avec une incroyable rapidité.

Pendant deux jours, Pablo suivit les traces de la caravane de Benito. Malgré toutes ses investigations, il lui fut impossible de trouver un indice qui lui révélât la présence de Berthe. Il rencontra deux ou trois fois des pieds qu'il reconnut pour ceux des Goliath, mais ces derniers semblaient marcher en avant de la caravane.

Une autre chose qui faisait encore supposer que les Américains ne voyageaient pas de concert avec les compagnons de Rosina, c'est que leurs haltes de nuit étaient toujours séparées. En ce moment du reste, Bras d'Acier songeait à peine à ses ennemis. Toutes ses pensées étaient concentrées sur madame Vandeilles.

Il rencontra beaucoup de gibier sur sa route. Des animaux sauvages de tout genre passaient à côté de lui. Il vit aussi plusieurs bandes de chevaux sauvages. Tous ces animaux se dirigeaient dans un sens inverse à celui que suivait Bras d'Acier. Pablo supposa qu'ils regagnaient les environs de la Birds's-river, dont l'inondation les avait chassés quelques jours auparavant. Il y avait cependant dans l'allure de ces animaux et dans la rapidité effarée de leur course quelque chose que Pablo ne pouvait s'expliquer. Cette fois encore on eût dit qu'ils fuyaient devant quelque danger. Un soir enfin, Pablo rencontra un sanglier à demi mort, dans le corps duquel étaient encore plantés les tronçons de plusieurs flèches.

— Quelque parti d'Indiens serait-il en chasse de ce côté? se demanda Pablo avec inquiétude.

Malgré l'épuisement de ses forces, il précipita encore sa marche. Vers le soir du sixième jour, Bras d'Acier aperçut enfin un feu qui flambait à travers les arbres; son cœur battit avec violence. Il se dirigea promptement de ce côté, en ayant soin de se tenir dans l'ombre. Arrivé à cinquante pas du brasier, il se cacha dans le fourré.

Autour du feu étaient couchées ou assises six personnes,

parmi lesquelles Bras d'Acier reconnut aisément Rosina et Benito. Les autres étaient Cypriana, Pepe Nieto et Domingo Salazar. Du côté opposé à Bras d'Acier, une sorte de haute barricade, formée de pieux et de claies en feuillage, protégeait le campement. Elle empêchait en même temps la lumière du foyer de se projeter dans cette direction.

En dehors de cette barricade, se tenait Ramon Cazillas, qui semblait être de faction. De temps en temps, ce dernier passait la tête par-dessus la haie improvisée et jetait un regard d'envie sur les tranches de *tasajo* qui cuisaient sur les charbons.

Bras d'Acier avait déjà remarqué que la distance entre cette halte et celle de la veille était beaucoup moindre que celle qui existait entre les deux haltes précédentes. Les précautions inusitées prises pour le campement achevèrent de prouver au gambusino que les campagnons de Rosina redoutaient quelque danger.

— Ils auront sans doute rencontré quelques traces d'Indiens, se dit Pablo.

Mais cette idée ne fit que traverser son cerveau. Toutes ses pensées se concentraient sur un seul point : l'absence de madame Vandeilles. Jusque-là, il s'était presque regardé comme certain de trouver Berthe au milieu de la bande de Benito. Maintenant, il lui fallait renoncer à cet espoir, et retomber dans de nouvelles incertitudes.

Depuis huit jours, Bras d'Acier n'avait pas fermé les yeux. Pendant ce temps, il avait marché presque constamment, et presque toujours dans une position horriblement fatigante, c'est-à-dire le corps plié en deux et la tête penchée à terre. La fièvre, qui seule le soutenait, lui avait complétement ôté l'appétit, de sorte que, depuis quatre ou cinq jours, il avait à peine mangé quelques bouchées de biscuit.

Quelque grande que fût l'excitation de Pablo, et malgré son habitude à supporter des fatigues presque surhumaines, ses forces étaient enfin épuisées. Jusque-là, l'espérance de trouver madame Vandeilles au bivouac de Benito avait encore rendu quelque énergie au créole, mais cette énergie factice tomba tout à coup sous le poids de la déception qu'il rencontrait.

Une sorte de torpeur s'empara insensiblement de tous ses membres. Ses tempes battirent avec violence. Des bourdonnements inouïs martelèrent son cerveau ; ses idées devinrent

plus confuses et plus pénibles. En vain essaya-t-il de se lever et de lutter contre la maladie par laquelle il se sentait envahir. En vain, ne pouvant déjà plus marcher, se traîna-t-il, en rampant, autour du bivouac pour tâcher de découvrir quelques traces, quelque renseignement qui pussent le guider et lui faire découvrir le sort de la jeune femme. Sa tête se perdait peu à peu.

— Mon Dieu, mon Dieu! murmura-t-il en pressant convulsivement son front brûlant entre ses deux mains déchirées. Mon Dieu! ayez pitié de moi. Laissez-moi mes forces et ma raison, ne fût-ce que pour quelques heures!..... Je ne veux pas succomber... non... non... J'ai besoin de vivre encore... je veux savoir ce qu'elle est devenue, et la sauver.

Vains efforts! Lutte impuissante de la volonté contre le mal.

Une heure après son arrivée auprès du bivouac, Pablo gisait étendu sur le sol. Par suite de la lutte suprême que cette admirable nature soutenait encore pour conserver sa raison, le malheureux, en proie à de cruelles douleurs, passait tout à coup d'un délire épouvantable à une sorte d'affaissement qui en faisait presque un cadavre. Ce qu'il y avait de plus affreux dans sa situation, c'est que, durant ses intervalles lucides, il sentait le délire le gagner peu à peu.

L'homme n'a pas été créé pour vivre seul. Lorsqu'il est malade surtout, son instinct naturel le porte à réclamer le secours et la présence de ses semblables. Dans certaines circonstances, il se livrerait à son plus cruel ennemi plutôt que de rester seul et sans appui contre sa douleur.

Par suite de l'affaiblissement de ses facultés, Pablo éprouva un moment le désir ou plutôt l'impulsion instinctive de se traîner auprès du bivouac et d'y demander du secours.

Se montrer à Benito, cependant, c'était avertir ce dernier qu'on le soupçonnait d'avoir enlevé madame Vandeilles; c'était le mettre sur ses gardes et lui donner le moyen de faire disparaître la jeune femme, peut-être par un nouveau crime.

Dans son état d'anéantissement, Pablo ne pouvait pas faire ce raisonnement, mais il en avait, il en ressentait pour ainsi dire la perception confuse. La conclusion surtout restait toujours présente à sa raison chancelante, comme l'idée fixe qui s'est établie dans la cervelle d'un homme ivre; alors il se cramponnait au tronc d'arbre près duquel il était tombé,

et se roidissait contre le désir de réclamer le secours de ses semblables, que lui suggérait la nature humaine.

Au bout de quelques heures de cette lutte affreuse, Pablo perdit complétement l'usage de ses sens.

Lorsqu'il revint à lui, lorsque ses yeux purent distinguer quelque chose, et sa raison s'en rendre compte, il aperçut, à ses côtés, ses compagnons de voyage. La première pensée de Pablo fut pour Berthe. Au milieu de ce demi-sommeil dans lequel flottait encore son esprit affaibli, il ouvrit la bouche pour demander ce qu'était devenue la jeune femme; mais, en même temps, une vague idée du mystère dont il devait entourer son amour surgit aussi dans son cerveau. Tandis que le pauvre malade flottait entre ces deux pensées encore confuses, Bucolick vint remplacer Ribonneau, qui tenait la tête de Pablo sur ses genoux.

Pendant ce temps Vandeilles frottait les jambes du malade avec des morceaux de drap que Craddle chauffait à mesure devant un énorme brasier.

— Bucolick! murmura Bras d'Acier à demi voix.

— Dieu soit béni! s'écria l'honnête Irlandais avec un mouvement de joie qui faillit faire retomber à terre la tête du créole. Il m'a reconnu!.. Hourra!.. hourra! mes amis!

Tous s'approchèrent avec des marques de la joie la plus profonde.

— Je vous disais bien que ce verre de wiskey lui remettrait le *cœur au ventre,* reprit Bucolick; il n'y a rien comme cela, voyez-vous! Je vais lui en faire avaler un autre.

— Garde-t'en bien! s'écria Ribonneau.

— Allons donc! fit l'Irlandais, vous allez voir.

— Bucolick, dit encore Bras d'Acier au moment où l'Irlandais présentait aux lèvres du malade un flacon rempli de wiskey, l'a-t-on retrouvée?

Bucolick fit tristement un signe négatif.

— Mon Dieu, mon Dieu! murmura Pablo, dont les yeux se fermèrent de nouveau.

Cette fois, pourtant, il reprit connaissance assez promptement.

A peine eut-il conscience de ses mouvements qu'il saisit le flacon de wiskey que Bucolick lui tenait sous les narines depuis cinq minutes. Il en but une ample gorgée.

— Prenez garde, Bucolick! s'écria Vandeilles. Il y a de quoi tuer un malade.

— Jamais, répondit Bucolick. Le wiskey est l'ami de l'homme.

En ce moment pourtant, l'*ami de l'homme*, comme l'appelait poétiquement l'Irlandais, brûlait horriblement la poitrine du créole. Telle était la souffrance qu'endurait Pablo, que de grosses gouttes de sueur perlaient sur son visage contracté. L'énergique breuvage ranima néanmoins pour un moment les forces du créole.

— Aide-moi à me lever, dit-il à Bucolick.

On le mit sur ses pieds, mais il chancela comme un homme ivre.

— Appuyez-moi contre un arbre, reprit-il.

— Mais, don Pablo... dit José.

— Appuyez-moi contre un arbre, répéta le créole entre ses dents serrées.

On lui obéit.

— Le wiskey? dit-il.

Vandeilles et Ribonneau s'interposèrent encore. Il ne répondit pas à leurs observations, car il n'en avait pas la force, mais il répéta de sa voix creuse et morne :

— Du wiskey!

Bucolick lui tendit la gourde, mais, cette fois, à contre-cœur.

Pablo but silencieusement. Tout son corps tremblait. La sueur ruisselait sur son visage.

— Il y avait des hommes là, reprit-il; que sont-ils devenus?

— Ils sont partis, répondit Vandeilles.

— Quand?

— Hier matin, je suppose, reprit José, car les cendres de leur feu étaient encore chaudes quand nous sommes arrivés hier au soir.

— Hier?

— Oui, don Pablo. Voilà quinze heures au moins que nous sommes là près de vous.

— Ah! fit Pablo... Et madame Vandeilles?

— Nous n'avons rien découvert.

— Vous êtes sans doute reposés maintenant?

— Un peu.

— Alors, en route.

— En route... et vous?

— Qu'on me mette sur un cheval.

— Vous ne pourrez jamais vous y tenir.

— Alors, qu'on m'y attache.

Toutes les représentations de ses amis se brisèrent contre la volonté du gambusino. On le mit sur le cheval de madame Vandeilles.

Pablo faisait pitié à voir. Peu à peu, cependant, son énergie reprit le dessus. La volonté vainquit encore une fois la nature. Au bout de trois milles, il se tenait en selle sans le secours de personne, et pouvait parler à ses compagnons. Lorsqu'on fit halte à la brune, on enveloppa le créole de manteaux et de couvertures et il dormit un peu. Le lendemain il allait beaucoup mieux. On se mit en route à la pointe du jour.

Vers deux heures de l'après midi, Craddle et José, qui marchaient en tête, s'arrêtèrent tout à coup.

Une troupe d'hommes venait de paraître devant eux au détour du sentier.

— Qui vive? cria José.

— *Gente de paz,* répondit Benito.

Bras d'Acier reconnut la voix du *capataz*. Il redressa brusquement son corps affaissé sur sa selle et lança sa jument en avant.

— Laissez-moi leur parler, dit-il à ses amis.

Au même instant, toute la bande de Benito sortit du bois. Pablo reconnut les deux Goliath parmi les compagnons du métis.

A la vue du créole, les deux bandits portèrent la main sur leurs carabines.

— Ordonnez à ces hommes de se tenir tranquilles, dit Bras d'Acier s'adressant au métis et désignant les Américains. J'ai à vous parler.

— Que voulez-vous? demanda Benito après avoir fait un signe d'intelligence aux Goliath.

Les deux bandes étaient égales en nombre. Chacune comprenait six hommes; seulement, les compagnons de Pablo étaient mieux armés, et cela fit réfléchir le métis.

— Deux de vos hommes ont enlevé une jeune femme qui faisait partie de notre troupe, dit Pablo... la femme de Monsieur, ajouta-t-il, en désignant Vandeilles.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, répliqua Benito en haussant les épaules.

— Je suis certain de ce que j'avance, reprit Bras d'Acier.

— Quelle preuve en avez-vous?

Toujours calme et froid en apparence, mais les yeux étincelants sur son visage de marbre, Pablo expliqua les divers motifs sur lesquels il basait ses soupçons.

Le métis haussa de nouveau les épaules.

— Pourquoi aurais-je enlevé cette jeune femme? dit-il, qu'en aurais-je fait?.. Vous voyez bien d'ailleurs qu'elle n'est pas avec nous, et cependant vous nous avez pris à l'improviste.

— Les pieds des chevaux de ses ravisseurs nous ont conduits jusqu'à votre dernier campement, s'écria Vandeilles.

— Qu'est-ce que cela prouve? Ces hommes suivent la même route que nous, voilà tout. Du reste, puisque vous avez suivi leurs traces depuis si longtemps, vous devez être à même de les reconnaître. Voici tous nos chevaux; les marques de leurs pieds sont encore toutes fraîches dans ce sentier... Voyez si vous retrouvez celles que vous avez si soigneusement observées.

Pablo fit un mouvement pour aller vérifier le fait, mais José le retint.

— Ce n'est pas la peine, dit-il à Bras d'Acier, je viens d'y regarder... Cet homme a raison.

— N'importe, dit Pablo, je veux vérifier la chose moi-même.

Tandis qu'il cherchait sur le sol du sentier les empreintes laissées par les chevaux, une discussion très-vive s'engageait entre Vandeilles et Benito.

Cédant à sa violence naturelle, le Français arma son revolver. Les compagnons de Benito apprêtèrent aussitôt leurs lazos.

— Bras d'Acier, s'écria Craddle.

Le créole accourut et se jeta entre les deux adversaires.

— Eh bien, señor? dit Benito à Bras d'Acier.

— Je ne retrouve pas les traces, répondit Pablo.

— Vous voyez bien.

— Un mot encore, reprit Bras d'Acier... Comment ces deux hommes (il désignait les Goliath) se trouvent-ils dans votre bande? Vous m'aviez juré que vous ne les aviez pas vus.

— Ceci est la vérité, répondit effrontément Benito. Ils ne se sont joints à moi que plus tard.

— Et vous les avez accueillis, sachant que vous aviez affaire à des assassins?

— Caramba! señor, vous ne savez donc pas dans quelle position nous nous trouvons?.. Il y a devant nous une bande d'Indiens de plus de deux cents hommes.

— Vous les avez vus?

— Non, Dieu merci, sans quoi je ne serais pas ici à causer avec Votre Seigneurie, mais nous avons vu leurs traces, et c'est ce qui nous a forcés de rebrousser chemin. D'un moment à l'autre, ces coquins peuvent nous tomber sur le dos, et deux carabines comme celles des Goliath ne sont pas à dédaigner en pareille circonstance.

Eu égard aux mœurs exceptionnelles des *placeres,* il n'y avait rien à répondre à cela.

— Tenez, don Pablo, reprit le métis, soyez raisonnable. Nous voici douze hommes bien armés. En restant unis, nous pouvons aisément résister à toute une bande d'Apaches... Si nous nous séparons, au contraire, il y a toutes les chances du monde pour que nous soyons écrasés l'un après l'autre. Réunissons nos forces et restons ensemble jusqu'à ce que nous ayons esquivé le danger auquel nous sommes exposés en ce moment. Une fois hors de péril, nous reprendrons chacun notre route. Si vous avez quelque affaire à régler avec les Goliath, vous pourrez alors vous expliquer tous les trois.

Pablo resta un instant silencieux.

Au fond, la proposition de Benito était raisonnable. Divers indices qu'il serait trop long de rapporter ici avaient déjà fait supposer à Bras d'Acier qu'une bande d'Indiens devait en effet se trouver en chasse dans les environs.

— Il faut que je consulte mes compagnons, dit enfin le créole.

— C'est tout naturel, répondit Benito.

Les deux chefs s'éloignèrent au pas l'un de l'autre.

— Cet homme a quelque arrière-pensée, j'en suis certain, dit Pablo à ses compagnons. Je crois pourtant que nous devons accepter sa proposition.

— Frayer avec de pareils bandits! s'écria Vandeilles, avec ces assassins de Goliath!

— C'est le seul moyen d'obtenir quelques renseignements sur le sort de madame Vandeilles, répondit Pablo. En outre, une attaque des Indiens est fort probable, et nous ne serons pas trop de douze pour les repousser.

— Bras d'Acier a raison, dit Craddle. Pour le moment, nous n'avons d'autre parti à prendre que de nous joindre aux hommes de Benito ; nous en serons quittes pour nous ternir sur nos gardes aussi bien contre eux que contre les Indiens.

— Quels renseignements espérez-vous donc obtenir? reprit Vandeilles. Tout semble prouver que ces hommes ne sont pour rien dans l'enlèvement de ma pauvre femme.

— Je ne me rends pas si vite que cela, dit Pablo, et je persiste à les en croire coupables. Au reste, d'ici à peu de temps, je compte savoir la vérité.

— Comment cela?

— Fiez-vous-en à moi.

Pendant que Pablo se concertait avec ses compagnons, Benito causait avec les siens, et leur racontait sa conversation avec Bras d'Acier.

— Me suis-je assez moqué d'eux! disait-il en roulant une cigarette entre ses doigts. Devinez-vous pourquoi je tâch d'amener la réunion de nos deux bandes?

— Pas trop, fit Goliath en fronçant les sourcils.

— Eh bien, voici pourquoi. D'abord, d'après ce que j'ai entendu dire à tout le monde depuis longtemps, et même à vous tout récemment, ce Bras d'Acier est l'homme qui connaît le mieux le pays où nous sommes.

— C'est vrai, répartit Philip.

— Eh bien, si quelqu'un peut nous tirer des mains des Indiens et nous faire parcourir sans danger ces maudites plaines de la *Calleja*, Pablo le fera. Une fois délivrés des Apaches, nous trouverons bien quelque moyen honnête de nous débarrasser de ces compagnons inutiles...

— Et gênants, interrompit Domingo.

— Et gênants, que nous sommes forcés d'accepter pour le moment. Qu'en dites-vous?

— Vous avez peut-être raison, Benito. Seulement ce démon de Bras d'Acier est bien difficile à surprendre.

— Bah! nous essayerons toujours.

Au bout d'un quart d'heure environ de pourparlers, les deux bandes se rapprochèrent de nouveau. Il fut convenu qu'on marcherait de concert jusqu'au jour où l'on serait délivré de toute crainte à l'égard des Indiens.

Bras d'Acier et Benito convinrent ensemble de diverses précautions à prendre tant pour se garder contre les Apaches

que pour protéger chaque troupe contre les surprises de l'autre.

Pour que l'égalité du nombre subsistât toujours, il fut convenu que les fonctions de sentinelles, d'éclaireurs, etc., se feraient deux par deux, en réunissant un individu de chaque bande.

José fut associé à Philip, dont la blessure commençait à se cicatriser ; Craddle à Domingo, Ribonneau à Ramon, et Bucblick à Pepe Nieto.

Bras d'Acier et Benito se trouvèrent naturellement placés sur la même ligne, mais Pablo fit observer, avec assez de raison, qu'il serait à désirer qu'un des chefs se trouvât toujours avec le gros de l'expédition. D'après cet avis, que Benito appuya aussi, ce dernier eut Vandeilles pour compagnon d'expédition, tandis que Pablo jouissait de l'aimable compagnie de Tom Smithson.

Le but de Pablo, en provoquant cet arrangement, avait été de se ménager le moyen de rester de temps en temps seul avec Rosina, de laquelle il espérait obtenir quelques révélations sur le sort de Berthe. Il craignait, en outre, que quelque discussion ne s'élevât entre Goliath et M. Vandeilles. Quant à Benito, un sentiment de jalousie l'avait poussé à consentir à son association avec le Français.

Il avait remarqué qu'à diverses reprises, Rosina s'était approchée de ce dernier comme si elle avait voulu lui parler. De son côté, Vandeilles regardait de temps en temps la jeune femme, qu'il cherchait évidemment à reconnaître. Rosina s'était hâtée de ramener sur sa figure les plis de son rebozo, mais Vandeilles, frappé d'un souvenir confus, reportait fréquemment ses yeux sur la jolie Espagnole.

Dans la soirée, Rosina profita du moment où Benito dessellait son cheval pour s'approcher furtivement de M. Vandeilles.

— M. de Marcuil, lui dit-elle à voix basse.

A ce nom, qu'il avait cessé de porter depuis son départ de San-Fernando, le Français sentit tout à coup ses souvenirs se raviver.

— Comment, c'est vous, dona Rosina? s'écria-t-il.

— Silence, pour l'amour de Dieu! reprit-elle ; n'ayez pas l'air de me connaître...

— Pourquoi donc?

— Je n'ai pas le temps de vous l'expliquer, mais, au nom

de tout ce que vous avez de plus cher au monde, ne parlez à Benito de rien de ce qui s'est passé à San-Fernando. Vous seriez cause de ma mort.

— Il me passerait sur le corps auparavant, s'écria Vandeilles... je vous jure...

Rosina s'éloigna tout à coup par un brusque mouvement. Elle venait de suprendre le regard de Benito fixé sur elle. Le métis jeta sa selle sur le gazon, et, sans prendre le temps d'entraver son cheval, comme d'habitude, il accourut près de Rosina.

— Que disiez-vous à ce Français? demanda-t-il d'un ton mécontent.

— Il me demandait si nous avions déjà rencontré des Indiens ces jours-ci, répondit la jeune femme.

— C'est bien, reprit Benito. S'il a des questions de ce genre à faire, dites-lui que c'est à moi qu'il doit les adresser désormais.

— Votre jalousie est absurde, Benito; vous savez bien que M. Vandeilles est marié, puisque c'est sa femme que ces voyageurs viennent vous réclamer.

— N'importe, je te défends de causer avec ces hommes. Si l'un ou l'autre essayait de te questionner, rappelle-toi bien que les Goliath ne sont avec nous que depuis hier, et qu'aucun des hommes de la bande n'a fait d'absence.

— Mais, cependant, Ramon et Domingo...

— Je ne veux pas qu'on le sache. Révéler cette circonstance serait nous mettre immédiatement les armes à la main les uns contre les autres.

— Je me tairai, dit Rosina, qui songeait à Pablo.

Contenant l'impatience qui le dévorait, et feignant de ne s'occuper que de la route à suivre, Bras d'Acier examinait tout autour de lui. Les circonstances les plus insignifiantes étaient notées dans sa mémoire.

La caravane n'avait pas encore fait deux milles, que Pablo s'était aperçu que Ramon et Domingo montaient des chevaux à peine domptés. Pour se défendre, comme ils le faisaient, contre leurs habiles cavaliers, il fallait que ces chevaux eussent été enlevés tout récemment à leur vie de liberté.

XIII

Secrètement poussé par le créole, Craddle se mit à plaisanter Domingo, dont le cheval, bel étalon bai brun, à l'œil sauvage et méchant, se cabrait sans vouloir avancer et répondait par des bonds épouvantables aux coups d'éperon de l'ancien vaquero.

— Je crois que nous ne ferions pas mal d'allumer du feu, et de mettre sur les charbons quelques morceaux de *tasajo* (chair de bœuf séchée au soleil), dit Craddle. Ils auraient le temps de cuire avant que vous ayez bougé de place.

— Caramba! je voudrais bien vous y voir, vous! s'écria Domingo avec humeur. Ce cheval est possédé du démon.

— Bah! reprit Craddle, nous autres Américains nous ne connaissons pas tous ces démons-là. Nos éperons les mettraient bien vite à la raison.

— Capa de Dios! je donnerais bien quelque chose pour rencontrer un *Yankee* qui *brisât* un cheval aussi promptement que moi.

— Aussi promptement, dites-vous?... répéta Craddle d'un ton railleur. Bon!... encore un écart... Vous avez failli renverser ce gros sapin. Avant la fin de la journée, je serai obligé de vous repêcher au sommet de quelque arbre où vous aura lancé votre cheval.

— Que tous les diables de l'enfer vous tordent le cou, à ce damné animal et à vous! s'écria Domingo exaspéré. Le premier mustang que nous attrapons, je vous le donnerai, et nous verrons comment il sera *quebrantado* (brisé) au bout de deux jours.

— Tiens, je le crois bien! Vous avez le vôtre depuis quinze jours au moins.

— Depuis quinze jours!... On voit bien que vous vous y connaissez comme un Yankee, vous! Je l'ai pris avant-hier, en même temps que celui de Ramon.

C'était tout ce que voulait savoir Craddle, mais il n'en continua pas moins ses plaisanteries, afin d'occuper Domingo.

Ce dernier semblait déjà regretter ce qu'il venait de dire, et cherchait évidemment à voir si Craddle en avait pris note. Mais, avec son air lourd et flegmatique, l'Américain feignit de n'attacher aucune importance à cette réponse, et changea bientôt de sujet de conversation.

Quelques minutes après, en passant, comme par hasard, à côté de Bras d'Acier, il lui dit précipitamment, et à voix basse :

— Vous aviez raison. Les chevaux ont été pris avant-hier.

Au bout d'une demi-heure de marche, Pablo, qui conduisait les deux bandes réunies, changea brusquement de direction.

— Nous allons retomber sur la route que j'avais suivie, et qui m'a conduit auprès des Indiens, dit Benito en accourant au galop.

— Il n'y a pas moyen de faire autrement, répondit Pablo. Nous changerons tout à l'heure... Au reste, laissez-moi aller en avant.

— Goliath va vous accompagner.

— Non... Philip étant blessé, mes hommes sont de force avec les vôtres, même en mon absence. Je suis le seul de nous tous qui puisse approcher des Indiens sans risquer de leur donner l'éveil. Qu'on fasse halte et qu'on m'attende ici.

Ce projet déplaisait évidemment à Benito, mais, évidemment aussi, il ne pouvait en dire le véritable motif. Pablo s'éloigna sans l'écouter.

Il resta absent pendant près de trois heures.

— Eh bien? lui dit Benito lorsqu'il revint.

— J'ai vu les pieds des Indiens. Ce sont des Apaches... Vous voyez ce *cerro* (pic) qui se dresse là-bas, à trois milles sur notre gauche? Eh bien, il nous faut le gagner au plus vite. Au pied du peñon se trouve une longue *canada* (ravin) entourée de bois. Nous la suivrons. Après-demain, nous aurons mis entre les Indiens et nous les précipices qui bordent ce peñon, et nous serons en sûreté pour quelque temps.

— Vous avez raison, s'écria Benito, que les paroles de Bras d'Acier avaient paru soulager d'un grand poids. C'est le meilleur parti que nous puissions prendre.

— Partons tout de suite, alors, fit Ribonneau.

— Non, dit Pablo en fronçant les sourcils. Il est trop tard. Demain, aux premiers rayons du soleil.

— Eh bien, don Pablo, demanda Vandeilles en s'avançant vers le gambusino, vous n'avez recueilli aucun indice sur le sort de ma pauvre femme?

— Aucun, répondit à haute voix Bras d'Acier en serrant la main du Français.

A sa grande surprise, ce dernier sentit que le créole venait de lui glisser un billet. Il craignit un moment que Benito, qui se trouvait tout près d'eux, n'eût vu le mouvement, mais il n'en était rien. Le métis avait tourné la tête au moment où Pablo répondait négativement à la question de Vandeilles.

Au bout de quelques minutes, ce dernier resta un peu en arrière de ses compagnons, sous prétexte d'arranger sa bride. Il ouvrit précipitamment le billet et lut ces mots, tracés avec le jus de baies sauvages :

« Ce sont deux de ces hommes qui ont enlevé madame Vandeilles. J'en ai la preuve maintenant... J'ai trouvé les cadavres des deux chevaux qu'on a tués à coups de machete et enterrés dans le bois. Éloignons-nous d'abord des Indiens, pour qu'ils n'entendent pas les coups de fusil. La cañada du *Rosario* est fort étroite et fort escarpée. Il faudra descendre de cheval pour la suivre. Nos ennemis perdront ainsi leurs avantages. Tenez-vous prêts. Quand je crierai : *Dieu soit en aide au bon droit*, jetez-vous sur l'homme qui se trouvera près de vous. Épargnez Benito, Ramon et Domingo. Nous avons besoin de leurs révélations pour retrouver madame Vandeilles. Faites passer ce billet, et pas d'imprudence. Je me charge de prévenir Bucolick et José, qui ne savent pas lire. »

Pendant les apprêts du repas, Vandeilles exécuta les instructions de Bras d'Acier.

Dans la position singulière faite à ces deux bandes ennemies, par suite de leur rapprochement forcé, chacun s'observait avec une attention facile à comprendre. En écrivant ce billet, Pablo avait voulu éviter qu'on ne le vît parler successivement à chacun de ses compagnons ou tenir avec eux une sorte de conseil. Il n'en aurait pas fallu davantage pour mettre les ennemis sur leurs gardes.

Tout se passa fort bien sous ce rapport, mais, le lendemain, au moment où l'on allait se mettre en marche, Ribonneau faillit tout gâter. Il y avait chez le Provençal une rage de produire de l'effet, de *poser*, comme on dit dans le peu-

ple, qui lui faisait tout oublier. Prévoyant un combat, il prenait les airs à la fois sombres et belliqueux d'un conspirateur. Il fronçait les sourcils, et parlait à mots mystérieux. Puis il caressait ses moustaches et les poignées de ses pistolets.

Bras d'Acier s'aperçut bien vite que Benito, observateur comme tous les hommes de sa race, remarquait le manége du Provençal.

Le créole parvint à s'approcher de Ribonneau et lui fit comprendre toute la maladresse de ses poses théâtrales. Ribonneau promit de s'observer davantage, mais il promettait plus qu'il ne pouvait tenir. D'ailleurs, le mal était fait.

Bras d'Acier s'aperçut à son tour que Benito faisait quelques recommandations à ses compagnons. A partir de ce moment, ceux-ci redoublèrent évidemment de circonspection et de vigilance.

Les deux troupes ennemies ne tardèrent pas néanmoins à s'engager dans l'étroit ravin dont avait parlé Bras d'Acier.

Dix minutes après, chaque homme, tenant son cheval par la bride, marchait à la file l'un de l'autre. Pablo était en tête et toujours un peu en avant; Goliath le suivait. Venaient ensuite Ribonneau et Ramon, Vandeilles et Benito. Ce dernier veillait sur Rosina et sur son enfant, après lesquels cheminaient Cypriana, Domingo et Craddle, Philip Smithson et José. Pepe Nieto et Bucolick fermaient la marche.

Il faut maintenant revenir sur nos pas pour connaître le sort de la pauvre Berthe Vandeilles.

On se rappelle que Tom Smithson avait promis à Benito de lui indiquer un moyen pour retarder la marche des compagnons de Pablo. Ce moyen était assez adroit. Soit en écoutant la conservation des mineurs, à vingt-cinq pas desquels il s'était trouvé plus d'une fois depuis quinze jours, soit en observant les soins dont on entourait madame Vandeilles, Tom avait deviné l'intérêt que Bras d'Acier portait à la jeune femme. Il s'était dit qu'en enlevant Berthe, on forcerait les mineurs de retourner sur leurs pas, et que, pendant ce temps, Benito et les siens gagneraient une grande avance.

On avait chargé Ramon et Domingo de cette expédition, en leur recommandant de profiter du moment où Pablo se trouverait absent.

Ainsi que nous l'avons vu, les deux vaqueros étaient partis dans la soirée du mardi. Durant toute la journée du mer-

credi, ils avaient suivi à distance les mineurs, que Vandeilles conduisait en l'absence de Bras d'Acier. Nous avons vu aussi par quelle ruse ils avaient trouvé moyen d'éloigner le pauvre Bucolick, qui restait seul à côté de madame Vandeilles. A peine le fidèle Irlandais avait-il perdu de vue la jeune femme, que les deux vaqueros, se glissant à plat-ventre à travers bois, s'étaient élancés sur madame Vandeilles. Ils lui avaient entouré la tête avec une *manga* (sorte de manteau mexicain), et l'avaient emportée en courant jusqu'à l'endroit où se trouvaient leurs chevaux.

Une fois à cheval, Ramon avait mis devant lui la jeune femme solidement garrottée. Puis les deux bandits étaient partis au galop dans une direction opposée à celle de leurs amis. Suivant les recommandations de Benito, ils avaient voyagé une bonne partie de la nuit. Puis, après quelques instants de repos, ils avaient, au lever du soleil, repris leur course, toujours dans la même direction.

Le jeudi soir seulement, quelque temps après avoir franchi le marécage, ils avaient profité du voisinage de la rivière et d'un bouquet d'arbres épais pour faire une halte de quelques heures. Ils avaient dessellé leurs chevaux, et s'étaient hâtés d'allumer du feu pour préparer leur *pinole,* et faire cuire leurs tranches de *cecina.* Quant à Berthe, comme il n'était guère à craindre qu'elle cherchât à s'échapper dans cet immense désert inconnu d'elle, les vaqueros lui avaient ôté une partie de ses liens : elle pouvait ainsi marcher à côté d'eux, et reposer un peu ses membres brisés par cette traite de plusieurs milles, accomplie dans la position la plus incommode.

— Ah çà, dit Ramon, qu'allons-nous faire de cette petite femme, maintenant?

— Tu sais ce qu'a recommandé Benito, répondit Domingo.

— Je trouve cela cruel.

— Bah! dit Domingo, tu as des scrupules maintenant!

— Je n'aime pas à tuer des femmes.

— Surtout quand elles sont jolies, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Vois-tu, Domingo, cette femme-là me plaît.

— Ah! ah!

— Cela t'étonne?

— Pas le moins du monde. Elle me plaît aussi, à moi, et

je ne parlais de la tuer que pour savoir ce que tu en pensais.

— Et Cypriana?

— Cypriana est fort loin. Laissons-la tranquille.

— Caramba! ceci se complique, dit Ramon en fronçant le sourcil.

— Voyons, dit Domingo, laisse donc ton *machete* tranquille. Je te fais une proposition : jouons la señora.

— A quel jeu?

— J'ai mes dés.

— Hum!

— Tu te défierais de moi, amigo?

— Et pour cause, amigo.

— Ramon!

— A ton tour, tiens-toi tranquille; montre-moi les dés, que je les examine.

— Non, dit Domingo avec humeur. Tes soupçons m'ont blessé dans mon honneur de caballero.

— Comme tu voudras, répondit Ramon, qui savait à quoi s'en tenir sur l'honneur de son compagnon.

— Jouons-la au *monte*, dit Domingo après un instant de silence.

— Soit; j'ai mes cartes.

— Et moi les miennes.

— Très-bien; commençons alors. En combien d'alburs la jouons-nous?

— Cinq, si tu veux.

— J'y consens. Voyons, qui va donner?

Deux minutes après, les deux bandits se livraient à toutes les émotions du monte, si puissantes chez les Mexicains.

Au commencement de la partie, ils jetaient de fréquents regards sur madame Vandeilles, qui gisait étendue sur l'herbe à quelques pas d'eux. Mais bientôt l'enivrement du *monte* leur fit oublier jusqu'à la pauvre créature qui leur servait d'enjeu. Berthe profita de leur distraction pour s'éloigner peu à peu, et disparut bientôt dans le bois.

— Capa de Dios! s'écria tout à coup Ramon, qui venait de perdre un *albur*, où donc est passée la Française?

— Elle n'est pas bien loin, sois en sûr, dit Domingo en riant; elle aurait trop grand'peur de rester seule pour s'exposer à nous perdre.

— Cependant...

— Chut! écoute donc...

On entendait un bruit sourd, qui allait toujours croissant, et qui semblait s'approcher rapidement.

— Quel est donc ce grondement? demanda Ramon. Il n'y a pas de tempête, pourtant. Comme cela s'approche!

— Voto al Demonio! s'écria Domingo, je parie que les torrents de la sierra Mazitta auront fait déborder la Birds's-river.

Ils se levèrent précipitamment, s'élancèrent à cheval et galopèrent jusqu'au bord de la rivière.

— Caramba! fit Ramon, tu as raison. Vois comme la rivière augmente de hauteur et de rapidité. Il est temps de nous sauver.

— Je crois bien!... Il s'agit de rattraper notre prisonnière auparavant.

Et ils appelèrent madame Vandeilles de toutes leurs forces.

Ils la cherchèrent inutilement de tous côtés.

De temps en temps, ils s'arrêtaient pour l'appeler encore.

— Hâtez-vous, criaient-ils; dans quelques heures le terrain va être inondé... La rivière déborde... Si vous tenez à la vie, revenez au plus vite.

— Qu'elle aille au diable, à la fin! s'écria Domingo. Je n'ai pas envie de me noyer pour ses beaux yeux, moi. Dans quelques minutes, nous serons cernés. A cheval, et jouons des éperons.

En achevant ces paroles, il rendit la bride à son cheval et partit au galop. Ramon le suivit, après avoir jeté un dernier regard autour de lui.

Cachée dans un massif de jeunes bouleaux et de *tulas* (sorte de roseaux), à deux ou trois cents pas de ses ravisseurs, madame Vandeilles avait entendu leurs voix et leur sinistre prédiction. Quoique glacée de terreur par l'annonce de l'inondation, dont le bruit l'avait déjà frappée, la pauvre femme était restée blottie dans sa retraite. Les regards et les propos de Ramon, tandis qu'il la tenait sur son cheval pendant la route, lui avaient fait concevoir de telles craintes que tout lui paraissait préférable au danger de retomber entre les mains des vaqueros.

Dès qu'elle se crut enfin certaine de leur éloignement, elle sortit avec précaution de sa cachette.

Après avoir longtemps regardé autour d'elle, pour s'assurer du départ des Mexicains, Berthe se mit à courir le plus vite possible afin de s'éloigner de la rivière. Malheureuse-

ment, il était déjà trop tard. Les eaux se répandaient autour d'elle avec une effrayante rapidité. L'inondation arrivait, non-seulement par le lit naturel de la rivière, mais aussi par le terrain plat qui bordait la rive sur laquelle se trouvait madame Vandeilles.

Au bout de quelques minutes, Berthe avait de l'eau jusqu'à la ceinture. Par bonheur, le courant n'était pas rapide en cet endroit comme dans le lit de la rivière.

L'inondation qui arrivait sur cette plaine provenait d'une immense nappe d'eau que la *Birds's-river* avait déversée à deux lieues de là dans une sorte de vallon dont la pente la renvoyait parallèlement à la rivière. Cette nappe d'eau s'agrandissait encore des ondes que le fleuve lançait hors de ses rives dans tout son parcours.

Bientôt madame Vandeilles se vit au milieu d'un lac immense dont les flots la soulevaient déjà et lui faisaient perdre pied. La malheureuse fut même entraînée assez loin. Elle ferma les yeux et recommanda son âme à Dieu.

— Pablo, je t'aime! murmura-t-elle. Maintenant, du moins, je puis le dire sans crime.

Le courant, de plus en plus rapide, qui entraînait la jeune femme, la jeta contre un tronc d'arbre. Berthe tendit les mains, rencontra une branche, et s'y cramponna avec l'énergie du désespoir.

XIV

Habituée à braver le danger par suite de la triste existence qu'elle menait depuis trois ans, la jeune femme ne manquait ni de courage ni de sang-froid. Elle parvint à saisir une branche plus élevée, puis une seconde, et s'éleva ainsi à deux ou trois pieds au-dessus des eaux, qui montaient toujours. Bientôt Berthe se vit obligée de grimper encore. C'était une entreprise bien pénible pour une femme. Par bonheur, l'arbre que Berthe avait rencontré était un

ahuehuelt. A cette hauteur du tronc, la disposition régulière de ses branches rendait plus facile la pénible ascension de madame Vandeilles.

Des animaux de toute espèce passaient centinuellement à côté de la jeune femme. Les uns nageaient et luttaient inutilement contre le courant; les autres se cramponnaient à quelques arbres déracinés par les flots.

Entre autres animaux, madame Vandeilles vit passer deux jaguars. L'un d'eux se tenait accroupi entre les branches d'un cyprès, dont les racines effleurèrent en passant l'arbre sur lequel était madame Vandeilles. Le jaguar, qui paraissait fort mécontent et fort effrayé de son excursion nautique, fit un mouvement pour s'élancer sur l'*ahuehuelt.* Le cyprès ayant tourné par suite du mouvement de l'animal, celui-ci manqua son élan et tomba dans la rivière. Quelques minutes plus tard, Berthe le perdit de vue.

La nuit vint augmenter encore les terreurs, déjà si cruelles, de la jeune femme. Dans la crainte de succomber au sommeil, madame Vandeilles s'attacha au tronc de l'arbre avec sa ceinture. C'était une précaution inutile. En dépit de sa fatigue, la pauvre Berthe ne put fermer les yeux.

A chaque instant, des troncs d'arbre et des débris de tout genre heurtaient le cèdre qui lui servait d'asile et qui pliait sous ce choc. Puis, aux sourds mugissements des eaux débordées, se mêlaient les cris effrayants des bêtes fauves qu'emportait le courant ou qui rôdaient sur le rivage. De temps en temps aussi, Berthe voyait scintiller dans l'obscurité deux points lumineux qui jaillissaient des yeux de quelque animal sauvage que la rivière emportait dans sa course. Alors Berthe fermait les yeux et priait avec ferveur.

Le lever du soleil fut un moment de soulagement et de joie pour la pauvre créature. Le spectacle qui s'offrit à ses yeux était pourtant bien désespérant.

Autour d'elle s'étendait un lac immense, au milieu duquel on reconnaissait le cours de la rivière à la rapidité du courant ainsi qu'à l'écume qui jaillissait au-dessus des rives ensevelies sous les ondes.

Vers le soir, Berthe commença à ressentir les atteintes de la faim. La pauvre femme n'avait rien pris depuis trente-six heures. Elle mourait de soif et n'osait descendre pour puiser un peu d'eau. Elle craignait avec raison d'être entrainée par le courant, et surtout de ne pouvoir remonter,

car elle sentait que ses forces s'affaiblissaient de plus en plus.

La nuit du vendredi au samedi fut moins cruelle que la précédente. Vaincue par la fatigue, Berthe dormit quelques heures, malgré la pénible position dans laquelle elle se trouvait. Elle se réveilla brisée de fatigue, glacée de froid et mourant de faim. La soif surtout la faisait tellement souffrir qu'elle ne put y résister plus longtemps. Elle descendit de branche en branche; puis, se cramponnant à l'arbre qu'elle entourait du bras gauche, elle puisa un peu d'eau de la main droite. Madame Vandeilles voulut ensuite remonter au sommet de l'arbre, mais la force lui manqua. Deux ou trois fois, elle faillit tomber à l'eau.

Tout à coup, au moment où elle priait Dieu, en pleurant, de lui donner la force de défendre sa vie encore quelque temps, Berthe entendit dans le lointain le son d'une voix humaine.

La pauvre femme tressaillit de la tête aux pieds. Par un effort désespéré elle remonta de quelques branches et promena autour d'elle ses yeux remplis d'anxiété. Pendant quelques minutes, elle ne vit rien. Les larmes obscurcissaient sa vue. Enfin, elle distingua, dans le lointain, une sorte de canot ou de tronc d'arbre sur lequel un homme était assis. Cet homme paraissait essayer de traverser la rivière en *amont* de madame Vandeilles. Soit que la voix de cet homme ne parvînt point aux oreilles de la jeune femme, soit qu'il gardât le silence en ce moment, Berthe n'entendait plus rien. Madame Vandeilles cria de toutes ses forces, agita son mouchoir, et fit tout ce qui dépendait d'elle pour attirer l'attention du hardi voyageur. Ce dernier continua sa route sans retourner la tête. Evidemment il ne voyait ni n'entendait rien.

Bientôt sa voix s'éleva de nouveau. A la grande surprise de Berthe, elle reconnut qu'il chantait. Le vent, qui empêchait l'inconnu d'entendre la voix de madame Vandeilles, apportait à celle-ci le chant du jeune homme.

Les paroles étaient françaises, mais il les prononçait avec un accent étranger dont Berthe ne pouvait se rendre compte.

Ces paroles devenant de plus en plus distinctes, madame Vandeilles s'aperçut bientôt que le chanteur approchait d'elle peu à peu. Cela tenait au courant, qui drossait insensible-

ment le canot en *aval* et lui faisait ainsi traverser la rivière par une longue ligne oblique.

Berthe essaya de nouveau de crier, mais sa voix épuisée s'éteignit sur ses lèvres. Elle résolut de se ménager et d'attendre le moment où le canot se trouverait le plus rapproché de l'ahuehuelt.

Le voyageur chantait toujours, d'une voix rude et inculte, mais empreinte d'un certain charme.

En achevant le dernier couplet, il se leva pour regarder autour de lui. Madame Vandeilles s'aperçut alors que son bateau était tout simplement un tronc d'arbre évidé des deux bouts et creusé dans l'intérieur en forme de canot.

En ce moment, le chanteur se trouvait à trois ou quatre cents pas environ de madame Vandeilles. Celle-ci agita de nouveau son mouchoir blanc, qu'elle avait mis au bout d'une branche, et réunit tous ses efforts pour pousser un cri suprême. Cette fois, enfin, le son de sa voix parvint jusqu'au voyageur. Il fit un geste de surprise et se mit à regarder autour de lui. Malheureusement, il cherchait toujours au niveau de l'eau et ne songeait pas à regarder au-dessus.

Un moment Berthe crut qu'il allait la dépasser sans l'avoir aperçue. Elle fit une courte prière et tenta un nouvel effort. La pauvre femme était tellement à bout de force, que ce dernier cri put à peine se prolonger durant quelques secondes.

L'homme au canot leva enfin les yeux et remarqua le mouchoir. Puis il aperçut madame Vandeilles, qui se penchait en dehors du feuillage, au risque de tomber.

Un instant, l'inconnu resta immobile comme s'il se consultait sur le parti à prendre. Puis il se rassit et reprit les rames qu'il avait abandonnées pour regarder autour de lui.

— Que va-t-il faire? se demanda Berthe en voyant qu'il ramait comme s'il eût voulu continuer à traverser directement la rivière.

La jeune femme fut bientôt rassurée.

Entraîné par le courant, le canot s'approchait de l'ahuehuelt. L'homme ne ramait évidemment que pour guider son embarcation et pour rester toujours maître d'éviter les troncs d'arbre et les débris de tout genre qui flottaient à la surface des eaux.

Au moment où le canot arrivait à cinq ou six pieds de l'ahuehuelt, il rencontra la racine d'un autre arbre cachée

sous l'eau et fit un brusque demi-tour. Puis, emporté par le courant, il dépassa l'ahuehuelt. Berthe poussa un cri de désespoir. L'homme au canot se leva en faisant tournoyer de sa main droite une pierre à laquelle était attachée une longue corde dont il retenait l'autre extrémité dans sa main gauche. Lancée par un bras vigoureux, la pierre atteignit le cèdre, autour duquel la corde s'enroula plusieurs fois.

Alors l'inconnu, se halant sur cette corde, ramena son canot. Cette opération terminée, il grimpa de branche en branche jusqu'à madame Vandeilles. C'était un jeune homme de vingt ans tout au plus et d'une taille un peu au-dessous de la moyenne. De longs cheveux châtains, séparés au milieu, retombaient de chaque côté de sa tête sur sa capote de matelot en toile cirée de couleur jaunâtre. Il portait un petit chapeau rond, en feutre noir, à bords très-exigus. Autour du fond de ce chapeau, s'enroulait, en guise de rubans, un de ces cordons en chenille de nuances bigarrées dont les paysans du Finistère et du Morbihan parent volontiers leur coiffure les jours de fête. Deux ou trois médailles en plomb et une petite croix en argent étaient solidement attachées à cet ornement.

Sous ce chapeau, dont le triste état révélait les longs services, apparaissait une figure douce et calme, des yeux bleus d'une limpidité extraordinaire, des traits assez réguliers, et surtout une bouche fraîche et rose comme celle d'un enfant.

Il y avait dans cette tête de chérubin campagnard un singulier mélange de douceur et de fermeté, de naïveté crédule et d'exaltation, de courage et de timidité.

Arrivé auprès de madame Vandeilles, il ôta son petit chapeau.

— Bonjour, Madame, dit-il à la jeune femme avec une gravité bienveillante et timide qui excluait toute idée de mauvaise plaisanterie.

Surprise de ce singulier début, et glacée d'ailleurs par la terreur et le froid, madame Vandeilles balbutia quelques mots.

— Vous avez faim, pauvre femme, dit le jeune homme, qui devina plutôt le geste de madame Vandeilles qu'il n'entendit ses paroles. Tenez, voici du biscuit de mer. Je n'ai que cela malheureusement.

Il lui tendit en même temps un morceau de biscuit qu'il venait de retirer d'une carnassière suspendue à ses épaules.

— J'ai soif, encore, murmura madame Vandeilles.

— Je vais chercher de l'eau.

— Non, dit-elle, tâchons d'abord de gagner la terre.

— Je crois qu'il vaut mieux attendre encore quelque temps, dit le jeune homme. J'avais déjà bien de la peine à mener le bateau. Avec deux personnes, ce serait impossible.

— Au nom de votre mère, ne m'abandonnez pas!

— Non, certes! s'écria-t-il. Loïc Kermainguy n'a jamais abandonné un chrétien en danger de périr. Nous nous sauverons tous les deux, ou nous périrons ensemble, si telle est la sainte volonté de Dieu.

— Si le courant emporte votre bateau, pendant que vous êtes ici?

— J'espère que non... Voyez-vous, Madame, reprit-il d'un air tout honteux, je ne suis pas très-fort, moi; mes bras sont fatigués, et je ne pourrais ramer bien longtemps, désormais, avant d'avoir pris un peu de repos.

— Attendons alors, dit tristement madame Vandeilles.

— Je vais attacher le bateau plus solidement, et je vous apporterai de l'eau.

Tout cela était dit avec un calme et une tranquillité inouïs, dans la situation périlleuse où se trouvaient le jeune homme et madame Vandeilles.

Au bout de cinq minutes, Loïc remonta près de Berthe. Il apportait un peu d'eau dans une sorte d'écuelle de bois, et un mauvais manteau, tout troué, qu'il jeta sur les épaules de la jeune femme.

Il prit dans sa carnassière une petite gourde contenant de l'eau-de-vie, et en versa quelques gouttes dans l'écuelle.

— Buvez, dit-il à madame Vandeilles. C'est de l'eau-de-vie. La femme chez laquelle je logeais à San-Francisco m'a donné ceci au moment de mon départ... et le manteau aussi. J'ai gardé cela pour le cas où je rencontrerais quelque pauvre malade.

Un peu ranimée par le triste repas qu'elle venait de faire, madame Vandeilles demanda à son compagnon de captivité quel était son projet.

— Dans une heure, je serai reposé, dit Kermainguy. Vous descendrez avec moi dans le bateau; puis, nous essayerons de gagner le rivage.

— Espérez-vous que nous réussissions? demanda la jeune femme avec anxiété.

— Dieu seul le sait; que sa volonté soit faite.

— Vous ne craignez donc pas la mort? dit madame Vandeilles, frappée de cette admirable sérénité.

— Je tiens à la vie, Madame; je ne voudrais pas surtout mourir maintenant, parce que j'ai un devoir à accomplir auparavant. Mais, si telle est la volonté de la Providence, à quoi me servirait de me révolter contre elle?

Il levait en même temps vers le ciel ses yeux, d'un bleu si clair et si limpide qu'ils semblaient transparents. Une sorte d'exaltation mystique rayonnait sur sa figure sans lui rien enlever de son calme.

Outre la curiosité naturelle à toute créature humaine, Berthe se sentait poussée à questionner le jeune homme par le désir bien légitime de connaître le nouveau guide entre les mains duquel elle allait mettre sa vie et son honneur. Elle commença par lui expliquer comment elle se trouvait ainsi au milieu de l'inondation, et lui raconta une partie de ses aventures. Puis elle lui fit à son tour quelques questions. Kermainguy lui apprit son nom : il lui dit qu'il était né à Douarnenez, dans le Finistère, et qu'il se rendait aux mines.

— Tout seul? dit madame Vandeilles.

— Oui, Madame.

— Sans outils, sans bagages, sans provisions?

— Je n'avais pas assez d'argent pour acheter tout cela.

— Et vous avez eu le courage d'entreprendre un pareil voyage dans de telles conditions?

— J'avais confiance en Dieu et en notre bonne sainte dame d'Auray.

— Vous avez donc bien envie de faire fortune?

— Oh! oui, sans cela je n'aurais pas quitté mon clocher et mes bons vieux parents.

— Alors, c'est pour eux que vous venez chercher la fortune?

— Pour eux aussi; mais c'est surtout à cause d'une autre personne.

— D'une jeune fille, peut-être? demanda Berthe, qui, comme toutes les femmes, était disposée à voir de l'amour dans toutes les belles actions.

— Oh! non, Madame, répondit le Breton en rougissant, et d'un air mécontent.

Berthe comprit qu'il ne voulait pas s'expliquer davantage,

et cessa de le questionner. Elle lui demanda seulement ce que faisait son père.

— Mon père et ma mère sont morts, dit le jeune homme.

— Vous parliez tout à l'heure de vos vieux parents.

— Je parlais de mon grand-père et de ma grand'mère. Mon grand-père est jardinier chez le marquis de Tregastel, que Dieu bénisse, lui et sa famille.

Une chose qui avait frappé madame Vandeilles, c'était la manière dont ce jeune homme s'exprimait. Il employait des tournures de phrase et des mots d'un langage élégant, poétique même, auxquels il mêlait des expressions de paysan et souvent des fautes de français. Cette anomalie intriguait vivement madame Vandeilles, qui ne pouvait se rendre compte d'une manière bien certaine de la classe de la société à laquelle appartenait son compagnon. Diverses circonstances lui faisaient supposer que Loïc était un simple paysan, mais la manière dont il s'exprimait déroutait un peu la jeune femme.

Quant au Breton, il s'était mis à califourchon sur une grosse branche et surveillait son bateau, que des débris de tous genres heurtaient à chaque instant.

— Il est temps de partir, dit-il enfin au bout d'une demi-heure de silence.

Il aida la jeune femme à descendre. Pour l'empêcher de tomber à l'eau, il fut obligé de la recevoir dans ses bras lorsqu'elle sauta dans le bateau. Le pauvre garçon devint rouge comme une fleur de *suchil,* et baissa les yeux sans oser regarder la jeune femme. Cette timidité paraissait plus étrange encore à madame Vandeilles qu'à bien d'autres femmes, à cause du milieu dans lequel elle avait vécu depuis quelques années.

Berthe s'assit avec précaution à l'arrière du bateau. Loïc se mit en face d'elle et prit les avirons grossièrement façonnés avec de longues branches de sapin. Au moment où il commençait à ramer, Berthe s'aperçut qu'il avait les mains tout en sang.

— Pauvre garçon, comme vous devez souffrir! s'écria-t-elle.

— Notre divin Sauveur a souffert davantage pour nous, répondit le petit Breton.

Berthe remarqua qu'il passait quelquefois dans les yeux du jeune homme une sorte de lueur mystique qui lui causa

quelque inquiétude sur la raison de son nouveau guide. Ce dernier mumura une prière, fit le signe de la croix, et se mit à ramer avec plus de vigueur et d'énergie qu'on ne l'aurait attendu de sa faible apparence.

Au milieu des difficultés qui se reproduisaient à chaque instant, Loïc conservait un calme inouï. Plusieurs fois, le bateau fut entraîné par le courant, que certains coudes de la rivière rendaient plus ou moins fort. Alors Kermainguy laissait ses avirons et se tenait debout dans le bateau. Dès qu'il apercevait un arbre à sa portée, il lançait son lazo de corde; puis il halait le bateau au moyen de cette amarre improvisée.

Au bout d'une heure d'efforts et de danger, Loïc et madame Vandeilles parvinrent enfin à traverser la rivière et le terrain inondé.

Aussitôt sur le rivage, Berthe se jeta à genoux et remercia Dieu de l'avoir sauvée. Nous n'oserions pas assurer cependant que la pensée de revoir Pablo ne fût pas pour quelque chose dans les larmes brûlantes qui inondaient la figure de la jeune femme.

Elle remercia Loïc avec effusion et voulut panser les mains du jeune Breton. Elle eut beaucoup de peine à l'y faire consentir. Le pauvre garçon devait beaucoup souffrir cependant, mais il ne laissa pas échapper une plainte. Il semblait bien moins préoccupé de la douleur que lui causait sa blessure que de l'embarras qu'il éprouvait en sentant ses mains entre celles de Berthe.

Cette timidité, dont la jeune femme n'aurait pu s'empêcher de sourire dans toute autre occasion, rassurait beaucoup madame Vandeilles en ce moment.

Aussi se mit-elle en route avec son compagnon sans éprouver le moindre sentiment de crainte ou de défiance.

Berthe s'aperçut bientôt que Loïc faisait un triste guide. C'était vraiment un miracle qu'il eût pu voyager si longtemps dans ces immenses solitudes sans s'égarer, ou sans devenir la victime de quelque accident.

— Quelle direction comptiez-vous suivre au moment où vous m'avez rencontrée? lui demanda-t-elle.

— Je ne sais trop, Madame. En partant de San-Francisco, on m'a dit que les mines étaient au nord-nord-est; j'ai toujours marché dans ce sens. Les premiers jours, je rencontrais de temps en temps des gens qui m'indiquaient la route

à prendre; plus tard, je trouvais les traces d'autres mineurs et je les suivais; mais depuis quatre jours, je n'avais plus rien pour me guider. Je commençais à être bien embarrassé, quand le bon Dieu vous a mise sur mon chemin.

— Alors, peu vous importe où aller, pourvu que vous arriviez aux mines?

— Oui, Madame; mais il faut d'abord que nous tâchions de retrouver vos amis.

— Ils se rendent aux mines; ainsi, de toutes les manières, nous ne pouvons mieux faire que de les rejoindre.

— Comme vous voudrez, Madame.

Heureusement pour les deux voyageurs, ils avaient débarqué tout près de l'endroit où Bras d'Acier avait retrouvé la trace de Ramon et de Domingo. Depuis deux ans qu'elle parcourait avec son mari les solitudes de la Californie, Berthe commençait à savoir se guider au milieu des bois. D'un autre côté, les deux bandes de Benito et de Bras d'Acier, n'ayant plus aucun motif pour dissimuler leur route, avaient laissé derrière elles des traces faciles à reconnaître.

L'ardent désir de se retrouver au milieu de ses compagnons de voyage, de revoir son mari et surtout de retrouver Pablo, donnait à madame Vandeilles une force étonnante. Pour toute nourriture, la pauvre femme n'avait cependant que le biscuit de mer que Loïc partageait avec elle; encore fallait-il se rationner sur la quantité de cet aliment si dur et si peu substantiel, car la provision du petit Breton tirait à sa fin. Avec son admirable confiance dans la Providence, Loïc semblait à peine s'inquiéter de cette menaçante perspective. Il n'en était pas de même de Berthe, quoique la foi de son petit compagnon réagît sur elle et la soutînt contre le désespoir.

Elle songeait avec effroi au lendemain, et précipitait encore sa marche, déjà si rapide, pour rejoindre ses compagnons de voyage.

XV

Malgré son habitude de la vie périlleuse des placeres, dans laquelle il faut lutter de ruse avec des ennemis que n'arrête aucun scrupule, Pablo se sentait toujours retenu par une sorte de loyauté chevaleresque qui l'empêchait de frapper des adversaires avant de les avoir mis sur leurs gardes. Bien qu'il fût certain de la mauvaise foi de Benito, et qu'il le soupçonnât de quelque trahison, il ne pouvait se décider à donner le signal de l'attaque.

Deux ou trois fois déjà, il s'était retourné pour lancer le mot d'ordre tant attendu, mais sa bouche s'était refermée sans l'avoir proféré.

Bientôt, cependant, il fallut prendre un parti. On arrivait à l'extémité de la *cañada ;* quelques minutes plus tard, les voyageurs allaient atteindre une sorte de plateau assez large. Une fois là, les compagnons de Benito pouvant remonter à cheval, la troupe de Pablo perdait tous ses avantages. Bras d'Acier songea à madame Vandeilles, et se retourna vers les ennemis qui le suivaient, avec l'intention bien arrêtée cette fois de donner enfin le signal si longtemps différé.

Son regard perçant examina tour à tour la position de chaque individu et se promena un instant de tous côtés pour s'assurer qu'aucun autre danger ne paraissait à l'horizon.

Tout à coup, il fit un mouvement si brusque que Goliath, effrayé, porta vivement la main à sa carabine.

Pablo venait d'apercevoir, bien loin derrière les mineurs, deux personnes qui marchaient dans le même sens que ces derniers. Bientôt des sons étranges, d'une mélodie rude et sauvage, mais non sans charme, parvinrent aux oreilles des mineurs étonnés. Ils s'arrêtèrent et tournèrent la tête vers l'endroit d'où provenait cette musique singulière.

Ils aperçurent alors les deux personnes que Pablo contemplait depuis un instant. Elles étaient encore si loin

qu'elles n'apparaissaient que comme deux points noirs à l'extrémité de la sombre cañada.

— Ce ne sont pas des Indiens, dit Benito, dont la vue était plus perçante que celle des autres voyageurs.

Le ravin était tellement étroit, surtout à cette place, que deux personnes ne pouvaient y marcher de front. Néanmoins, Bras d'Acier ne put résister à son impatience. Il ordonna de faire halte. Puis, se cramponnant tantôt aux aspérités des rochers, tantôt aux branches et aux troncs des arbres, il longea la caravane, et revint à l'arrière-garde.

— Où allez-vous donc? lui demanda Vandeilles.

— Voir ce qui nous arrive, répondit le créole.

— Je vous suis, s'écria le Français. Quelque chose me dit que je vais avoir des nouvelles de ma pauvre Berthe.

Pablo songea que c'était une imprudence de leur part de s'éloigner ainsi tous les deux à la fois de leurs amis. La bande de Benito pouvait, en effet, profiter de sa supériorité en nombre pour les attaquer à l'improviste. Mais comme Vandeilles aurait pu riposter à l'observation de Pablo par un argument du même genre, le créole se tut et laissa le Français passer devant lui.

— Dieu du ciel! s'écria bientôt Vandeilles, c'est Berthe elle-même!

Bras d'Acier avait depuis longtemps reconnu la jeune femme. Il eût donné tout au monde pour courir à elle, et pour laisser déborder à ses pieds la joie profonde qui gonflait sa poitrine : les battements de son cœur étaient si violents et si rapides qu'ils l'empêchaient d'entendre et retentissaient jusque dans son cerveau. Il eut néanmoins le courage, non-seulement de se contenir, mais encore de laisser Vandeilles prendre les devants, tandis que lui-même restait à deux ou trois portées de fusil du gros des mineurs.

Il vit Berthe se jeter dans les bras de son mari, qui la tint longtemps serrée sur son cœur. Malgré son égoïsme, sa violence et sa brutalité, Vandeilles aimait sa femme autant que sa nature lui permettait d'aimer une autre personne que lui-même; seulement, il l'aimait à sa manière, c'est-à-dire pour lui : l'habitude et l'égoïsme entraient pour beaucoup dans l'affection qu'il portait à la jeune femme, que ses désordres et ses violences avaient rendue si malheureuse.

En embrassant son mari, Berthe baissait les yeux comme une coupable. La jeune femme pensait à Pablo et compre-

nait ce que devait souffrir le créole, qui la voyait dans les bras d'un autre, tandis que lui-même n'osait approcher.

— Pauvre Pablo, pensait-elle, lui qui m'aime tant!

Elle s'avança vers Bras d'Acier et lui tendit la main. Elle ne lui dit rien, mais elle serra la main de Pablo et le regarda comme si elle avait voulu faire passer dans cette étreinte et ce regard toutes les pensées de reconnaissance et d'amour que sa bouche ne pouvait exprimer tout haut.

— Comme vous êtes changé! murmura-t-elle d'une voix dont l'accent ému et inquiet descendit comme une caresse jusqu'au fond du cœur du créole.

— J'ai été un peu malade, répondit-il; mais je ne souffre plus maintenant.

Toute sa physionomie rayonnait d'une joie si profonde, que des larmes d'attendrissement montèrent jusqu'aux yeux de Berthe.

Elle aussi était bien changée. La fatigue, l'inquiétude et l'insomnie avaient creusé ses traits et rougi ses paupières.

Les autres mineurs avaient aussi reconnu madame Vandeilles. Ils accoururent auprès d'elle. Bucolick arriva le premier et se jeta aux genoux de Berthe en pleurant comme un enfant.

— Levez-vous, mon brave Bucolick, lui dit la jeune femme, en lui tendant la main que l'Irlandais osait à peine toucher. Il n'y a nullement de votre faute dans ce qui m'est arrivé. Une reine ne pouvait être entourée de plus de soins et de sollicitude que je ne l'ai été par vous tous, mes bons amis. Aussi suis-je bien heureuse de vous revoir.

En parlant ainsi, son regard cherchait involontairement celui de Pablo, qui la contemplait avec une émotion contenue. Le cœur du créole débordait de joie et de reconnaissance en voyant l'affection que tous ses compagnons témoignaient à la jeune femme. En ce moment, il eût donné dix ans de sa vie pour pouvoir les enrichir tous.

Tandis que Berthe racontait à ses amis les divers incidents de son enlèvement, et leur présentait Loïc Kermainguy, Benito et Goliath tenaient conseil avec leurs compagnons.

— Au diable tous nos projets maintenant, s'écria Benito. Cette maudite femme va tout raconter à ses amis. Elle reconnaîtra Ramon et Domingo... Misérables brutes! reprit-il avec colère, en s'adressant aux deux vaqueros, pourquoi ne pas l'avoir tuée comme je vous l'avais ordonné?

— Nous la croyions noyée, répondit Domingo. Comment diable a-t-elle fait pour se sauver?

— Voyons, Benito, dit Philip Smithson, en arrêtant le métis qui éclatait en reproches et en injures contre les deux vaqueros, laissons de côté ce qui est fait. Puisque malheureusement cette Française est vivante, il ne faut pas chercher ce que nous aurions fait si elle était morte. Quel parti prenons-nous?

— Il faut attendre, dit Tom.

— Je ne crois pas, moi, fit Domingo. La bande de Bras d'Acier est plus nombreuse que la nôtre, ils vont tout à l'heure nous tomber sur le corps : avec leurs fusils et leurs pistolets, ils auront l'avantage sur nous.

— Aujourd'hui, ils hésiteraient à s'en servir, dit Benito.

— Pourquoi cela?

— A cause des Indiens.

— Les Indiens sont loin. Le danger présent est toujours celui dont on s'occupe le premier.

— Mon avis, reprit Benito, est de profiter du moment où tous ces imbéciles sont occupés de cette jeune femme et ne songent pas à nous. Nous en tuerons toujours bien un ou deux avant qu'ils soient sur leurs gardes. Après cela, nous serons maîtres des autres.

— Soit, dit le géant. Moi je me charge de Bras d'Acier; une fois celui-là mort, nous aurons bon marché du reste.

— Faites marcher les femmes en avant, dit Philip; cela donnera moins de défiance, et nous pourrons les attaquer à l'improviste.

— Non pas, s'écria Benito : elles n'auraient qu'à recevoir quelques balles. Elles resteront au contraire derrière nous.

— Alors laissez-moi passer devant, fit Tom avec humeur.

Tout absorbé par la joie que lui causait le retour de madame Vandeilles, Pablo avait oublié les ennemis dont il était entouré. Craddle, toujours calme et prudent, veillait heureusement sur ses compagnons.

Il se glissa entre les jambes des deux mineurs qui le précédaient et parvint jusqu'à Bras d'Acier.

— Méfiez-vous, lui dit-il tout bas. Voici Benito et les Goliath qui s'approchent.

En face du péril, Pablo reprit à l'instant son sang-froid.

— Que personne ne bouge de place, dit-il aux deux mi-

neurs qui se trouvaient le plus près de lui. Transmettez-vous mes paroles de l'un à l'autre, sans tourner la tête. On va nous attaquer. Que chacun de vous s'occupe de l'homme près duquel il marchait tout à l'heure. Quant à vous, Madame, continua-t-il en s'adressant à la jeune femme, restez un peu en arrière, je vous en conjure, et ne bougez pas de derrière les chevaux; à l'abri de ce rempart vivant, vous n'aurez rien à craindre.

— Que va-t-il se passer? demanda-t-elle avec anxiété.

— Un combat que votre arrivée n'avait fait que différer.

— Mon Dieu! mon Dieu! fit-elle avec angoisse, en levant les yeux au ciel.

— Pouvez-vous d'ici reconnaître les deux hommes qui vous ont enlevée?

— Oui, répondit-elle. Ce sont les hommes que vous voyez derrière Philip Smithson. Le premier des deux est celui qui me tenait sur son cheval.

Le souvenir des paroles que lui avait adressées Ramon et du sort dont il l'avait menacée fit monter une rougeur brûlante au front de madame Vandeilles.

— Il vous a insultée? dit Pablo d'une voix frémissante.

Elle détourna la tête pour cacher sa rougeur et sa confusion qui ne répondaient que trop à la question de Bras d'Acier.

Un éclair traversa les yeux de Pablo, dont les lèvres se contractèrent violemment. Il prit son élan, et saisit une forte branche de chêne qui pendait à huit ou dix pieds au-dessus du ravin. Puis, par un brusque mouvement de reins, il se lança en avant, et vint retomber entre Craddle et José, qui se trouvaient les plus rapprochés de la bande de Benito.

Au moment où les pieds de Pablo touchaient la terre, Goliath se jeta sur Craddle, qu'il renversa d'un coup de crosse de fusil dans la poitrine. Le géant épaula aussitôt son arme pour tirer à bout portant sur Bras d'Acier. Celui-ci se jeta à plat-ventre, passa comme une couleuvre à côté de l'Américain stupéfait, et se précipita sur Ramon. Il lui porta un coup de machete, asséné avec tant de force, ou, pour mieux dire, avec tant de rage, que le fer pénétra de plusieurs pouces dans le crâne du vaquero. Ramon étendit les bras et tomba comme une masse.

L'arme de Bras d'Acier était tellement enfoncée dans le crâne du malheureux, que, pour la dégager, il fut obligé

d'appuyer le pied sur la tête du cadavre. Pepe Nieto profita de ce moment pour jeter son lazo sur Bras d'Acier, qui se sentit tout à coup les deux bras étreints le long du buste par le terrible nœud coulant. Il se rua aussitôt sur Nieto. Le choc fut si violent qu'ils tombèrent tous les deux. Nieto se trouvait dessous, mais il n'avait point lâché le lazo, et paralysait ainsi tous les mouvements de Bras d'Acier.

— A moi ! cria le bandit. Un bon coup de couteau entre les deux épaules de ce *coyote*. Il n'y a pas de danger... Il ne peut pas bouger les bras.

Benito et Domingo ne l'entendirent pas. Tous deux s'étaient jetés à travers bois et se glissaient en rampant dans le fourré pour prendre de flanc et à l'improviste les compagnons de Bras d'Acier.

Il n'y avait derrière Pepe Nieto que Philip Smithson, qui se disposait à frapper le créole. Au moment où l'Américain levait son *bowie-knife*, Bras d'Acier donna une telle secousse à son adversaire que tous deux changèrent de position, et qu'il se trouva sous Nieto, dont le corps lui servait ainsi de bouclier.

— Goddem ! s'écria Philip, dont l'arme avait failli rencontrer la tête du vaquero.

— Tenez le lazo, lui cria Nieto... Bon... Tournez-le autour d'un arbre... Tendez bien la corde pour que ce *coyote* ne puisse bouger... Tendez-la donc, demonio !

— J'ai beau la tendre, Bras d'Acier avance toujours vers l'arbre... Cela relâche la corde.

— Passez par-dessus nous alors, et prenez-lui les pieds... Comme cela il ne pourra bouger... Y êtes-vous?

Maintenant du genou et du poids de son corps Bras d'Acier, que les forces en sens contraire de Philip et du lazo empêchaient désormais de remuer, Nieto porta la main à sa ceinture pour y prendre sa fidèle *navaja*.

A ce moment, une femme se pencha au-dessus des deux combattants. Pablo sentit le nœud coulant se relâcher tout à coup.

Rosina venait de couper le lazo.

— Damn your eyes ! (damnés soient vos yeux) hurla Philip, qui ajusta la jeune femme.

Bras d'Acier avait déjà saisi Nieto à la gorge et à la ceinture. Il l'arracha de dessus lui, et du même coup le jeta sur Smithson. Ce dernier trébucha, et sa balle se perdit en l'air.

Il laissa tomber sa carabine pour reprendre son bowie-knife, mais Pablo ne lui en donna pas le temps. Un coup de pistolet en pleine poitrine renversa le bandit, qui tomba cette fois pour ne plus se relever.

Quant à Nieto, qui arrivait la navajá à la main, un coup de machete qu'il ne put parer le renversa expirant sur le cadavre de Philip.

— Merci, Rosina! murmura Pablo, en faisant un geste de reconnaissance à la jeune femme, à laquelle Cypriana parlait avec vivacité en ce moment.

Puis, sautant par-dessus les corps de ses adversaires, Bras d'Acier s'élança au secours de ses compagnons.

A l'autre extrémité de la cañada, la bande de Benito avait l'avantage, grâce à la force prodigieuse de Goliath. Celui-ci avait déchargé sa carabine sur José, mais le Mexicain s'était baissé assez promptement pour que la balle passât au-dessus de sa tête. Alors Tom, saisissant son arme par le canon, s'en était servi comme d'une massue. Du premier coup, il avait renversé le malheureux José, dont le machete venait de le blesser légèrement à la cuisse. Puis il avait culbuté Ribonneau qu'il allait achever d'un second coup, lorsque Vandeilles, mettant le pied sur le corps de son compatriote, se jeta entre lui et l'Américain.

Celui-ci était trop près de Vandeilles pour pouvoir désormais se servir de sa carabine. Il la laissa tomber et saisit son bowie-knife. Malheureusement pour Vandeilles, Ribonneau fit un brusque effort pour le lever, et faillit renverser son compatriote.

De l'autre côté du Français, Bucolick, le fusil à l'épaule, cherchait vainement à ajuster Goliath, que lui masquait Vandeilles.

Quant à Loïc Kermainguy, auquel on avait confié la garde des chevaux, il contemplait ce combat acharné avec une singulière expression de physionomie. On voyait que sa douceur naturelle et ses idées de religion et de mansuétude luttaient contre les inspirations belliqueuses du vieux sang *kymri* qui commençait à bouillonner dans ses veines.

Il était pâle et tremblait de tous ses membres. Ce n'était pas de peur, cependant, car il restait en avant des chevaux, derrière lesquels il lui eût été facile de s'abriter. Ses yeux, si doux d'habitude, étincelaient en ce moment.

A côté de lui se tenait madame Vandeilles, à laquelle ses

angoisses avaient fait oublier les prudentes recommandations de Bras d'Acier.

Au moment où Vandeilles se baissait pour éviter un coup que lui portait Goliath, en même temps que pour permettre à Bucolick d'ajuster le géant, Benito et Domingo sortirent du fourré. Leurs vêtements étaient en lambeaux, et le sang couvrait leurs figures et leurs mains déchirées par les buissons.

Souples et agiles comme des chats sauvages, tous deux avaient rampé jusqu'auprès de Bucolick à travers les arbres et les arbustes épineux. Tous deux fondirent à la fois sur l'Irlandais. Un cri perçant de madame Vandeilles avertit ce dernier du danger qui le menaçait. Il se retourna précipitamment, mais il était déjà trop tard. Le machete de Benito s'abattit sur Bucolick sans que celui-ci eût le temps de parer le coup. Le mouvement que l'Irlandais avait fait pour se détourner lui sauva la vie. Au lieu de l'atteindre entre les deux épaules, le machete lui entama seulement le bras gauche en effleurant les côtes.

Malgré sa blessure, Bucolick saisit son adversaire à bras le corps. Domingo s'élança au secours de son compagnon. Vandeilles et Ribonneau réunirent leurs forces contre Goliath.

— Laisserez-vous donc assassiner un honnête homme, un chrétien, par deux misérables? murmura Berthe à l'oreille de Kermainguy. Si vous avez peur, laissez-moi passer.

— Peur! répéta le petit paysan, qui rougit jusqu'aux oreilles, et dont les yeux se mouillèrent de larmes de honte.

Puis, cédant à l'impulsion contre laquelle il luttait depuis longtemps, il s'élança sur Domingo. Ce dernier se détourna en levant sa *navajà*, mais il reçut au milieu de la poitrine un coup de tête à la bretonne qui l'envoya rouler entre les jambes de Benito.

Une fois lancé, Kermainguy s'abandonna au penchant batailleur que l'on retrouve chez le paysan le plus pacifique du sol armoricain.

— Garde à vous, cria-t-il à Benito, qu'une sorte de loyauté chevaleresque l'empêchait d'attaquer par derrière.

Le vaquero se détourna, para le coup de tête que lui portait Loïc et saisit le paysan par ses longs cheveux. Au moment de tomber, Loïc jeta ses deux bras autour du corps de Benito, et s'y cramponna de toutes ses forces pour ne pas

être terrassé. Obligé de se défendre contre Bucolick, le vaquero ne pouvait, heureusement, frapper le petit Breton de son machete.

— Tenez bon, Benito, cria Goliath, je viens à vous.

Puis, renversant de deux coups de crosse Ribonneau qui tomba sans connaissance, et Vandeilles, qu'il ne fit que blesser à l'épaule, Goliath s'élança sur Bucolick.

Au même instant, Pablo arrivait au secours de ses compagnons. Goliath jeta un rapide regard autour de lui et vit que la partie était perdue pour ses amis. De toute la bande, Benito et Domingo restaient seuls en état de combattre. Ils n'étaient donc plus que trois pour faire face à Pablo, Craddle, Bucolick, Kermainguy et Vandeilles, car ce dernier se relevait déjà.

XVI

D'un coup d'œil, Goliath se rendit compte de la situation.

Il prit son élan et se précipita en avant avec une telle furie qu'il renversa du même coup Bucolick et Benito. Ce dernier entraina naturellement Loïc dans sa chute. Puis le bandit s'élança d'un bond sur madame Vandeilles et lui appuya son bowie-knife sur sa poitrine.

— Si vous faites un mouvement contre moi, je la tue, s'écria-t-il.

— Arrêtez ! dit Pablo à ses amis d'une voix frémissante... Laissez-moi passer, ajouta-t-il.

Il se glissa en rampant sur les flancs du ravin jusqu'à ce qu'il se trouvât en face de Goliath.

— Ah ! ah ! je suis le maître maintenant, dit l'Américain avec un rire insolent et cruel. Dites à vos compagnons de se tenir à distance, Bras d'Acier, et surtout qu'on ne touche pas aux fusils ; car, par le Dieu vivant, cette femme mourra avant moi.

Pablo éprouvait une telle angoisse qu'il pouvait à peine parler.

— Que veux-tu? demanda-t-il à l'Américain.

— Je veux que tu nous laisses partir, mon frère et moi, sans nous inquiéter.

— Promets-tu de ton côté de ne plus nous attaquer?

— A quoi vous servirait la parole d'un brigand comme moi? répliqua le bandit en ricanant. Je veux qu'on me rende aussi ma carabine, qui est tombée là, à côté de cet animal d'Irlandais.

— Pour que tu t'en serves contre nous?...

— Je le veux.

— Soit, dit Pablo, qui songea que la carabine était vide, et qu'il aurait le temps de tirer sur le géant si ce dernier essayait de la recharger. Tu as ma parole... Maintenant lâche cette dame.

— Non pas... mon frère et ma carabine d'abord.

— N'acceptez pas cette condition, Bras d'Acier, dit Craddle; Goliath vous en imposerait alors de nouvelles.

— Tu entends? dit Pablo. Contente-toi de ma parole. Dans toute la Californie, il n'est pas un homme qui osât la mettre en doute.

— C'est possible, mais, moi, je m'en méfie... Allons, ne bougez donc pas, vous, dit-il brutalement à madame Vandeilles, que son bras gauche serrait à l'étouffer.

— Vous faites mal à cette jeune dame, dit Pablo, qui était pâle comme un mort.

— Bah! ce sera bien pis si vous refusez de consentir à mes conditions. Mon bowie-knife entrera jusqu'au manche dans sa poitrine, je vous le jure.

— Écoute, dit Bras d'Acier, devant Dieu et sur le salut de mon âme, je jure que, s'il arrive malheur à madame Vandeilles, je vous couperai par morceaux ton frère et toi, et je vous ferai rôtir à petit feu!

Il y avait un tel accent de résolution et de fureur concentrée dans la voix de Pablo en prononçant ces terribles paroles, que Goliath se sentit froid jusque dans la moelle des os.

— Si j'accepte votre parole en échange de la liberté de cette femme, reprit le bandit d'un ton hargneux, qui me garantit que vos compagnons observeront les conditions que vous aurez acceptées?

— Moi... moi, car je brûlerais la cervelle au premier qu chercherait à t'attaquer.

— Vous nous laisserez nos chevaux, nos armes et nos provisions?

— Je te le promets.

Tom hésita encore un moment. Puis, prenant enfin son parti, il abaissa son bowie-knife et lâcha madame Vandeilles.

— Merci, Pablo, dit la jeune femme, vivement touchée de l'angoisse profonde qu'elle avait lue sur les traits du créole, mais, tout attristée des suites de son imprudence.

Si elle avait suivi, en effet, les prudentes recommandations de Pablo en se tenant à l'abri derrière les chevaux, le créole aurait eu le temps d'arrêter Goliath avant qu'il n'arrivât jusqu'à elle.

— Passez derrière moi, lui dit Pablo, dont les yeux étincelaient de joie, et tâchez de rester au milieu de nous.

— Mon frère? dit Goliath, auquel Pablo tendait sa carabine.

— On va vous l'envoyer, lui dit Craddle.

Puis il ajouta tout bas, en s'adressant à Vandeilles.

— Prévenez Bras d'Acier que Philip est mort. Qu'il se tienne sur ses gardes au moment où Goliath verra le cadavre.

Un instant après, le corps de Philip Smithson passait de main en main jusqu'à Bras d'Acier. Celui-ci ignorait que le bandit eût déjà succombé à sa blessure. Mis sur ses gardes par l'avis de Craddle, il passa silencieusement le corps de Philip à l'aîné des Smithson, en ayant soin de tenir sa carabine prête.

Tom posa son frère sur le sol et s'agenouilla près de lui. Voyant qu'il restait immobile, il mit sa main sur la poitrine de Philip. Le cœur ne battait plus. Philip n'était qu'un cadavre.

Tom se leva d'un bond en poussant un rugissement de fureur.

— Mort! s'écria-t-il, mort! vous l'avez tué.

Puis, saisissant son fusil par le canon, il s'élança sur Pablo.

Ce dernier le tenait déjà en joue.

— Un pas de plus, et tu es mort, dit-il à l'Américain.

— Tu m'as trompé.

— J'ignorais que ton frère fût mort. D'ailleurs cela...

— Oh! je vous tuerai tous, interrompit Goliath, qui se

tordait les bras dans le transport de sa rage impuissante. Mon frère, mon pauvre frère!...

Il se jeta sur le corps de Philip et se remit à l'embrasser en pleurant.

Quoique ces deux hommes fussent des misérables souillés de tous les crimes, le désespoir de Tom était si profond et si vrai qu'il émut jusqu'à ses ennemis. Ils restèrent immobiles et silencieux, respectant la douleur de ce bandit, dont l'affection pour son frère était peut-être le seul sentiment humain.

— Veux-tu qu'on t'aide à creuser une fosse pour l'enterrer? dit Bras d'Acier au géant.

— Non, répondit celui-ci d'une voix farouche, je ne veux rien de vous! Soyez tous maudits!

Il jeta sa carabine en bandoulière, chargea le cadavre de son frère sur ses épaules et s'éloigna lentement.

Pablo et Bucolick le suivirent, dans la crainte qu'il ne dispersât les chevaux. Effrayés du tumulte et des coups de feu, ces animaux s'étaient réfugiés à deux cents pas de là, dans un endroit un peu plus large de la cañada.

Goliath s'approcha du mustang que lui avait donné Benito. Il mit en travers sur la selle le cadavre de Philip, qu'il assujettit avec une courroie; puis, enfourchant lui-même une autre monture qui pliait sous son poids énorme, il poussa devant lui le cheval de Philip, à la bride duquel il avait attaché un lazo, et qu'il conduisait ainsi comme avec de longues guides.

— Soyez maudits, maudits! s'écria-t-il encore en se retournant sur sa selle pour jeter cette imprécation à ses ennemis.

Bras d'Acier et Bucolick le suivirent des yeux jusqu'à cinq ou six portées de fusil; puis ils rassemblèrent les chevaux. Ils se disposaient à les ramener vers le gros des mineurs, lorsqu'ils virent ceux-ci revenir vers eux.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Pablo en courant au-devant de ses compagnons.

— Rien de nouveau, répondit Craddle, qui marchait en tête. Seulement, nous avons pensé que nous serions plus à l'aise ici pour interroger les prisonniers et pour en finir avec eux. Là où nous étions, il n'y avait pas moyen de se tenir deux de front.

— Combien avons-nous de prisonniers? demanda Pablo.

— Deux, sans compter les femmes, répondit Craddle, qui parlait avec difficulté.

Pablo s'aperçut alors que l'Américain crachait le sang à chaque mot.

— Ce n'est rien, Bras d'Acier, dit Craddle, qui prévit la question que Pablo allait lui adresser. Ce damné Goliath m'a donné dans la poitrine un coup de crosse qui aurait brisé une charpente moins solide que la mienne; mais j'en ai reçu bien d'autres, allez!

— Et José? demanda Bras d'Acier, qui cherchait vainement le Mexicain parmi ses compagnons.

— Le pauvre garçon est mort, ou peu s'en faut, répondit Vandeilles; ma femme est près de lui en ce moment.

— Laissez-moi passer, dit Pablo, il faut que je les voie... Nous nous occuperons plus tard des prisonniers.

Les mineurs se rangèrent pour lui faire place et le suivirent jusqu'à l'endroit où l'on avait couché le pauvre Mexicain.

Madame Vandeilles et Loïc Kermainguy étaient agenouillés auprès du moribond. Berthe tenait la tête de José sur ses genoux, Loïc soutenait le corps du blessé, et murmurait des prières.

— José! dit Pablo en s'agenouillant aussi auprès du Mexicain, dont il prit la main.

José entr'ouvrit ses yeux, déjà fixes et éteints, et fit un effort pour regarder le créole.

— Bras d'Acier, murmura-t-il.

— Oui, José, oui, c'est moi, mon pauvre ami. Que puis-je faire pour toi?

José secoua faiblement la tête.

— Rien, dit-il. Je me connais en blessures... dans une heure...

Il n'acheva pas; mais Pablo ne comprit que trop bien sa pensée.

— Espérons encore, reprit le créole d'une voix émue.

— Non, dit le blessé. Vous ferez dire des messes pour moi, n'est-ce pas?

— Je te le promets. La moitié de la part que je t'avais promise dans l'expédition y sera consacrée, à moins que tu ne laisses quelqu'un à qui la remettre.

— J'ai un enfant, Pablo.

— Où est-il?

— A Tehuantepec, chez sa tante, la sœur de ma femme.

— Le nom de cette sœur?

— Juanita Osorio.

— Bien. Je lui ferai remettre ce que je t'ai promis. Quant aux messes je me charge de les payer. N'as-tu rien de plus à me demander?

— Non, Pablo... Donnez mon machete et mon cheval à ce......

Il ne put achever, mais son regard désigna Loïc Kermainguy, qui venait de lui donner un petit crucifix et qui priait et pleurait auprès de José.

Il y eut un moment de silence. Le blessé faisait des efforts inouïs pour parler, mais la vie s'éteignait rapidement.

On l'entendit, ou plutôt, on le vit murmurer :

— Mon Dieu, ayez pitié de moi! pardonnez-moi...

Il appuya le petit crucifix sur ses lèvres, balbutia encore deux ou trois mots, qu'on ne put entendre, et poussa un profond soupir, qui fut le dernier.

Il était mort.

— Pauvre José, dit Pablo en se couvrant la figure de ses deux mains. Il était brave et dévoué. Que Dieu lui fasse paix ! Prions pour lui !

Les mineurs s'agenouillèrent avec un profond recueillement.

Quoique malheureusement trop disposés à tourner en ridicule tout ce qui concernait la religion, Vandeilles et Ribonneau sentaient si bien leur faiblesse devant la sombre et majestueuse pensée de la mort, qu'ils courbèrent humblement la tête comme leurs compagnons. Au milieu du silence général, Loïc éleva la voix et récita quelques prières.

Lorsqu'il eut achevé, on creusa une fosse dans laquelle fut déposé le corps du pauvre Mexicain. On recouvrit ensuite le cadavre de branches et de pierres, pour le mettre à l'abri des bêtes féroces.

Cette triste cérémonie accomplie, Craddle fit observer à ses compagnons qu'il leur restait un devoir d'un autre genre à remplir.

— Maintenant que nous avons enterré le pauvre José, dit Craddle, il faut faire justice de ses assassins.

— Attendons encore, répondit Bras d'Acier. Nous sommes trop à l'écart ici, et nous ne pourrions y bivouaquer cette nuit. Un mille plus loin, nous trouverons un endroit plus

large où nous pourrons nous réunir en cercle et dresser nos tentes.

— Allons-y tout de suite, alors, s'écria Ribonneau.

— Veillez sur les prisonniers, dit Pablo.

— Soyez tranquille, je réponds d'eux, répliqua Craddle.

On se mit en marche pour gagner l'endroit indiqué par Bras d'Acier. C'était une sorte de demi-cercle formé par une échancrure naturelle du revers gauche de la cañada.

— Nous passerons la nuit ici, dit Pablo. Qu'on prépare tout pour le souper.

— Savez-vous que si les Indiens nous attaquaient en cet endroit, nous serions pris comme dans une cave, fit observer Craddle.

— Il n'y a pas moyen de faire autrement, répliqua Bras d'Acier. Il nous faut au moins six heures de marche pour sortir de ce défilé. Nos blessés sont incapables de faire ce trajet. Quant aux autres, la fatigue les en empêcherait aussi.

— C'est vrai, fit Craddle, mais je donnerais bien quelque chose pour être hors de ce maudit ravin.

— Et moi donc! s'écria Ribonneau.

— Si nous commencions par nous débarrasser des brigands qui ont assassiné ce pauvre José? dit Bucolick.

— Il faut les pendre ! s'écrièrent Craddle et Vandeilles.

— Jugeons-les d'abord, dit Pablo.

Les mineurs s'assirent sur l'herbe. Adossés à l'escarpement du ravin, ils formaient ainsi une sorte de demi-cercle et se trouvaient rangés comme les membres d'un jury. Au milieu se tenait Bras d'Acier, dont le front soucieux révélait de graves préoccupations.

On amena Benito et Domingo, que Craddle et Bucolick avaient solidement garrottés à la fin du combat, et qu'ils avaient fait marcher devant eux non sans leur administrer maints coups de crosse de fusil à chaque mouvement suspect.

Benito était pourtant hors d'état de s'enfuir, non-seulement à cause de ses liens, mais encore par suite de ses blessures.

A l'instant où Goliath avait pris la fuite, le *capataz*, resté presque seul contre plusieurs de ses adversaires, et déjà blessé d'un coup de sabre, avait essayé de se jeter dans le fourré. Bucolick lui avait alors asséné sur les jambes un tel coup de crosse de fusil que Benito était tombé en criant qu'il avait la jambe cassée.

Quoique l'accident fût moins grave qu'on ne le supposait, le métis avait le genou tellement enflé qu'il lui eût été complétement impossible de marcher durant un quart d'heure. Il avait en outre perdu beaucoup de sang par suite de son autre blessure, et son énergie seule le soutenait. Ce fut néanmoins le front haut et l'air arrogant qu'il parut devant ses juges.

Quant à Domingo, blessé aussi, mais très-légèrement, il avait pris un air tout contrit.

Bras d'Acier se doutait déjà du motif de l'enlèvement de madame Vandeilles; il songeait à l'effet que produirait sur Vandeilles les paroles de Benito si celui-ci répondait, comme cela était probable :

« J'ai fait enlever madame Vandeilles parce qu'elle est aimée de Bras d'Acier, votre chef; j'espérais prendre l'avance pendant que vous resteriez à chercher cette jeune femme. »

Cette réflexion fit tressaillir Bras d'Acier. Rien qu'en examinant le sourire insolent et railleur de Benito, le créole pressentait la réponse de ce dernier, enchanté de jeter le trouble parmi ses vainqueurs. Mais comment empêcher cette réponse?

Pablo se creusait en vain l'imagination pour trouver un moyen de sortir de cette position difficile. Il n'y en avait qu'un : faire sauter la cervelle au métis avant qu'il eût le temps de s'expliquer. Pablo y avait songé dès le premier moment, mais il lui répugnait de frapper un ennemi désarmé, et surtout de tuer le mari de Rosina.

— J'ai déjà causé tant de douleur à cette pauvre femme, se disait-il; ce serait la récompenser bien mal de m'avoir sauvé la vie tout à l'heure.

Tandis qu'il hésitait ainsi et restait la tête cachée dans ses deux mains, au grand étonnement des autres mineurs, Cypriana parlait à sa compagne de route avec une vivacité incroyable de gestes et de paroles.

— Allons, disait-elle, allons, dona Rosina; c'est à vous de les sauver. Demandez leur grâce. Ce Bras d'Acier vous doit bien cela.

— Peut-être ne voudra-t-il m'accorder que la grâce de Benito, répondit Rosina.

— Il faut que la vie de Domingo soit aussi épargnée, s'écria Cypriana d'un ton impérieux; oui, dona Rosina, il le faut... ou bien...

— Ou bien?...

— Ou bien je dis à Benito que je vous ai vue couper le lazo qui enlaçait Bras d'Acier, et sauver ainsi le chef de nos ennemis. Il faudra bien alors que vous laissiez Benito périr avec Domingo ; car, si on lui laissait la vie, le premier usage qu'il ferait de sa liberté serait de vous poignarder à l'instant.

— Plût à Dieu que sa navaja fût levée sur mon sein, dit Rosina en couvrant de ses deux mains ses yeux remplis de larmes. Je consentirais à mourir à l'instant, si cela pouvait sauver les jours de Benito sans que je fusse obligée de demander sa grâce à Bras d'Acier.

— Pourquoi cela?

— Que t'importe...

— Voilà Bras d'Acier qui se lève, reprit Cypriana. Au nom de la Sainte-Vierge, dona Rosina, sauvez Benito et Domingo.

Rosina poussa un soupir et s'avança vers Pablo en passant derrière les autres mineurs ; arrivée auprès du créole, elle lui posa doucement la main sur l'épaule.

Il se retourna brusquement.

— Rosina, murmura-t-il.

— Benito est le père de mon enfant, dit la jeune femme. En vous sauvant la vie, j'ai causé sa perte. S'il meurt, je le suivrai dans la tombe. Pablo, je vous en conjure...

Les larmes lui coupèrent la parole.

Bras d'Acier prit la main de la jeune femme et la serra doucement.

— Je vous promets d'épargner la vie de Benito, lui dit-il.

— Et celle de Domingo aussi?

— De Domingo?

— Il le faut, don Pablo. Je vous jure qu'il le faut, à cause de moi. Ne me demandez pas pourquoi, mais croyez-en ma parole.

— Domingo aussi vivra, dit Bras d'Acier.

— Merci, dit l'Espagnole, qui s'éloigna en relevant son rebozo, dont elle se couvrit presque entièrement la figure.

XVII

— Eh bien? dit Vandeilles, surpris des hésitations du chef, que décidons-nous enfin?

— Je viens de promettre d'épargner la vie de ces deux hommes, répondit Bras d'Acier.

Il y eut un murmure de mécontentement. Pablo promena autour de lui son regard calme et impérieux. Tout le monde se tut.

— En partant pour cette expédition, dit Pablo, chacun a fait ses conditions, stipulé quelques avantages pour sa propre personne. Moi seul, moi qui vous conduis à un trésor que je pouvais garder, je n'ai rien demandé, rien voulu. Est-ce trop de réclamer pour ma part la vie de ces hommes?

— Non, répondirent enfin les mineurs, malgré leur évidente contrariété.

— Qu'en ferons-nous, alors? dit Craddle.

Là se présentait encore un grand embarras.

Abandonner Bonito et Domingo blessés comme ils l'étaient, c'était les livrer à une mort presque certaine, eux et Rosina, qui ne les aurait certainement pas quittés. D'ailleurs, ils pouvaient tomber entre les mains des Indiens et donner ainsi à ces derniers des renseignements qui mettraient les sauvages à même de rejoindre les mineurs. Les emmener offrait aussi plus d'un inconvénient. C'était les initier à la route que devaient suivre les compagnons de Bras-d'Acier et les mettre au courant de leurs projets. Lorsque viendrait le moment de les relâcher, on aurait encore tout à craindre de leur indiscrétion, et même de leurs entreprises, s'ils trouvaient quelques autres mineurs pour les seconder.

— Eh bien? répéta encore Vandeilles.

— Qu'on les éloigne un peu, dit Bras d'Acier, et qu'ils ne puissent entendre notre conversation... Bien... C'est assez loin... qu'ils restent là... Maintenant, écoutez-moi. Du moment où nous ne tuons pas ces deux hommes, nous n'avons qu'un seul parti à prendre à leur égard.

— Lequel? fit Ribonneau.

— Les associer à notre expédition.

— A nos profits? s'écrièrent à la fois tous les mineurs avec indignation.

— La diminution de vos parts ne sera pas aussi grande que vous paraissez le supposer.

— Comment cela? demanda Vandeilles avec humeur.

— Ce pauvre Mundiaz étant mort et ne laissant ni femme ni enfant, sa part serait à donner.

— Nous l'aurions partagée entre nous, s'écria Craddle.

— Et Kermainguy? dit Bucolick.

— Il aura une part aussi, répliqua Bras d'Acier.

— Et la demi-part que vous avez promise au fils de José? demanda Craddle.

— C'est une dette sacrée. Elle sera payée avant les autres.

— Alors il ne restera plus rien pour nous, grommelèrent les mineurs.

— Vous ne pensez qu'au résultat, reprit Bras d'Acier, et vous oubliez les moyens d'y parvenir. Songez donc que nous avons déjà deux hommes de moins dans notre bande. En outre, vous êtes presque tous blessés. Plusieurs d'entre vous sont hors d'état de travailler et de combattre avant quinze jours au moins. Si les Indiens nous attaquent, cependant, comme cela n'est que trop à craindre après tous ces coups de fusil, ne vaut-il pas mieux n'avoir qu'un septième ou un dixième du trésor que de succomber au moment où nous sommes sur le point de réussir?

Il parla ainsi durant quelques minutes. Craddle, qui ne manquait pas de bon sens, se rendit le premier. Bucolick et Vandeilles furent les plus difficiles à persuader. L'Irlandais ne pouvait pardonner au vaquero le meurtre du brave José. Le second avait sur le cœur l'enlèvement de sa femme. A la fin, cependant, ils se rangèrent à l'avis général, mais ce fut de mauvaise grâce. Bucolick déclara même qu'il n'était nullement convaincu de l'importunité de la mesure, mais qu'il y consentait pour faire plaisir à Pablo.

D'après les conditions qu'il avait faites à ses compagnons au moment du départ, Bras d'Acier aurait pu leur imposer tout simplement sa volonté sans en discuter ainsi les motifs; mais, dans les occasions importantes, il préférait ramener chacun à son avis par la persuasion. Dans cette circonstance surtout, il tenait à ce que la grâce accordée aux deux va-

queros ne vint pas de lui seul et ne donnât pas naissance à une foule de conjectures. A force de chercher, en effet, Vandeilles aurait pu soupçonner un des motifs de la clémence qui guidait en ce moment la conduite du gambusino.

Lorsque tout le monde fut d'accord, Pablo ordonna de ramener les deux prisonniers.

— Demandez-leur donc pourquoi ils ont enlevé madame Vandeilles! dit le Français avec humeur.

Pablo fit semblant de n'avoir pas entendu, et se hâta de prendre la parole pour annoncer aux Mexicains le pardon qu'on leur accordait et la faveur qu'on y ajoutait.

Tout lié, tout blessé qu'il était, Domingo fit un bond de joie à cette conclusion inattendue.

— Vive Bras d'Acier! s'écria-t-il. Que Dieu conserve le roi des *placeres!*

Benito accueillit plus froidement les paroles de Pablo. Méfiant et jaloux, il cherchait à deviner quel pouvait être le motif secret de cette indulgence. Il pensait bien que la crainte qu'éprouvait Pablo d'entendre raconter devant Vandeilles le motif de l'enlèvement de la jeune femme était pour quelque chose dans la résolution de Bras d'Acier, mais il s'étonnait, en même temps, que ce dernier n'eût pas pris le parti, beaucoup plus simple, de se débarrasser à jamais de toute révélation par un coup de pistolet ou de machete. A la place du créole, Benito n'eût certes pas hésité un instant à mettre en usage ce moyen expéditif.

Malgré toutes les suppositions du capataz, la vie lui semblait pourtant une assez bonne chose pour qu'il se résignât à l'accepter, n'importe à quel risque. Il remercia Bras d'Acier avec cette dignité qui se trouve parfois chez le dernier mendiant espagnol ou mexicain.

— Un mot encore, reprit Pablo. La seule chose que nous demandions à vos compagnons et à vous, en échange du pardon que nous vous accordons, c'est la promesse de vivre avec nous en fidèles camarades et de vous conformer comme les autres à ma volonté. Le jurez-vous?

— Des deux mains, fit Domingo en levant les bras, de ces deux mains, dans chacune desquelles je voudrais bien avoir en ce moment un bon morceau de *cecina* ou de *tasajo*.

— Et vous, Benito?

— Moi aussi, répondit avec plus de circonspection le ca-

pataz, moi aussi, pourvu que vous en usiez avec nous comme on doit le faire envers des *caballeros*.

En entendant cette orgueilleuse réponse sortir du métis, Pablo réprima un sourire méprisant.

— Benito, dit-il en regardant fixement le capataz, que tout soit oublié. Qu'il ne soit plus question de ce qui s'est passé avant aujourd'hui, du temps où nous étions ennemis. L'union entre nous tous est nécessaire pour que nous réussissions dans notre périlleuse entreprise. Nous touchons au but de nos efforts. Que rien ne vienne désormais troubler notre bonne intelligence et mettre le désaccord parmi nous.

— Vous avez raison, don Pablo, répliqua le capataz en répondant par un regard d'intelligence au regard perçant de l'Espagnol. Pour ma part, du moins, il ne sera question de rien.

Tandis que Bras d'Acier enrôlait ainsi dans sa troupe Benito et Domingo, Berthe parvenait enfin à s'approcher de Rosina. Depuis qu'elle avait reconnu la jeune Espagnole, madame Vandeilles avait cherché à lui parler, mais Rosina s'était toujours arrangée de manière à éviter son ancienne amie.

A la fin, cependant, Berthe, marchant à elle, lui avait pris la main.

— Vous ne m'avez donc pas reconnue, Rosina? dit madame Vandeilles avec douceur.

L'Espagnole murmura quelques mots en tenant les yeux baissés pour ne pas rencontrer le regard de la Française.

— Pourquoi me fuir, alors? reprit Berthe.

Rosina ne répondit pas.

— Voyons, reprit madame Vandeilles, asseyez-vous ici près de moi, et causons. Ne détournez pas ainsi vos yeux, ou vous me ferez croire que vous êtes fâchée contre moi.

Cédant malgré elle à la séduction de cette voix affectueuse, Rosina s'assit en silence à côté de madame Vandeilles.

— Qu'êtes-vous devenue depuis que j'ai quitté l'hacienda de San-Fernando? demanda Berthe. Que de fois j'ai pensé à vous et à votre famille! Je n'oublierai jamais l'accueil si amical de vos parents et toutes les bontés qu'ils ont eues pour moi.

Rosina poussa un soupir, mais ne répondit pas davantage.

— Comment se porte votre mère ? demanda Berthe.

D'après ce que Bras d'Acier lui avait raconté à San-Francisco. Berthe connaissait une partie des événements survenus à San-Fernando depuis son départ, mais elle préférait que Rosina ignorât cette circonstance. Cela permettai à l'Espagnole de ne raconter de son histoire que ce qu'il lui plaisait d'en dire et ne l'exposait pas à rougir devant sa rivale.

— Vous ne voulez pas me parler, Rosina ? reprit encore madame Vandeilles, après un instant de silence ; que vous ai-je donc fait ?

Les yeux de Berthe se mouillèrent de larmes. Cette fois, sa voix émue parvint jusqu'au cœur de l'Espagnole. Rosina fondit en larmes.

— Je suis bien malheureuse ! dit-elle en serrant la main de madame Vandeilles.

Puis, ne pouvant résister à son émotion, elle appuya sa tête sur l'épaule de Berthe.

— Votre mari se conduit mal envers vous ? demanda madame Vandeilles.

— Mon mari ! fit la jeune femme en levant les yeux au ciel.

— Ce Benito n'est-il pas votre mari ?

Rosina releva la tête, et regarda un instant madame Vandeilles avec une sorte de sentiment de défiance ; mais, à l'aspect de cette figure qui exprimait tant d'intérêt et de compassion, l'Espagnole oublia tous ses soupçons jaloux. Depuis longtemps, elle n'avait pu causer à cœur ouvert avec une autre femme de sa condition. Son secret lui brûlait les lèvres. Puis elle sentait le besoin de justifier devant Berthe ce que sa position près de Benito avait d'étrange et de blâmable.

— Je suis bien à plaindre, ma pauvre Berthe, dit enfin l'Espagnole. Dieu m'a punie cruellement d'avoir cédé à un mouvement de désespoir. Je vais tout vous raconter. Laissez votre main dans la mienne, mais ne me regardez pas, car je ne pourrais continuer mes tristes aveux.

Berthe passa un bras autour de la taille de l'Espagnole, qui commença son récit d'une voix émue et tremblante.

— Vous savez, dit Rosina, que je devais épouser M. de Verrières... Je l'aimais de toute mon âme, et je croyais qu'il

partageait mon affection... Je suis sûre qu'un moment lui aussi m'a aimée... avant votre arrivée, Berthe... Que de fois je vous ai maudite!...

— Vous savez pourtant, Rosina...

— Je sais bien qu'il n'y avait pas de votre faute, interrompit l'Espagnole en lui fermant la bouche. Mais je souffrais tant! Il ne regardait plus que vous... Il vous suivait partout... Quand je voyais ses grands yeux fixés sur vous avec cette expression si tendre, si passionnée!.. Oh! tenez, Berthe, il me prenait des envies de vous tuer!... Je devenais folle. Je pleurais toutes les nuits... Je doutais encore, cependant; je voulais douter malgré l'évidence, car je sentais bien que la certitude me briserait le cœur.

Un jour, Pablo fut obligé de partir pour se rendre auprès de sa mère, qui se mourait. Berthe, j'ai honte de le dire, mais moi qui aimais tant madame de Verrières, eh bien, j'étais presque heureuse de cette absence de Pablo. J'espérais qu'à son retour il vous aurait oubliée. Quelques jours après, votre mari vint vous chercher : avec quelle joie...

— Vous me vîtes partir, n'est-ce pas? acheva madame Vandeilles, en voyant que l'Espagnole s'interrompait tout à coup. Dites-le, Rosina; je ne comprends que trop ce qui devait se passer dans votre cœur. Vous deviez haïr l'étrangère qui avait récompensé votre hospitalité en brisant tous vos projets de bonheur.

— J'attendais avec impatience le retour de Pablo, reprit la jeune femme. Tous les matins, j'allais prier à la chapelle et faire brûler des cierges pour obtenir que M. de Verrières oubliât son affection pour vous et revînt à son premier amour.

Un jour, enfin, je le vis arriver. Il était bien loin encore... Que j'étais heureuse! Je remerciais Dieu. Il montait son beau cheval gris... Il arriva comme la foudre devant l'hacienda.

« Ma pauvre mère est morte! » me dit-il.

Nous le consolâmes de notre mieux. Chacune de ses larmes me tombait sur le cœur. J'aurais voulu être sa femme pour pouvoir essuyer ses pleurs avec mes lèvres.

Tout en nous parlant, il regardait autour de lui.

« Où donc est madame de Mareuil? demanda-t-il enfin.

— Elle est partie, répondis-je; son mari est venu la chercher. »

Il devint pâle comme un mort.

« Son mari! répéta-t-il.

— Oui, M. de Mareuil.

— Je la croyais veuve.

— Son mari l'avait quittée pour courir les placeres; on le croyait mort, mais c'était une erreur. »

Il ne dit plus rien, mais il se leva presque aussitôt. Il avait l'air tout éperdu et ne savait plus ce qu'il faisait. Ma mère et moi, nous nous regardâmes tristement. Il sortit. Je n'osai le suivre. Je me jetai en pleurant dans les bras de ma mère. Tout à coup, j'entendis le galop furieux d'un cheval. Je m'élançai à la fenêtre. Pablo disparaissait déjà au détour de la route. Stefano, qui venait de lui parler, le suivait des yeux d'un air tout stupéfait.

« Où va-t-il? demandai-je à Stefano.

— Dieu seul le sait, me répondit-il. Je crois que la mort de sa mère l'a rendu fou.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Il m'a demandé quelle route avaient prise M. et madame de Mareuil.

— Tu le lui as dit?..

— Sans doute... Alors il m'a jeté une pièce d'or. Puis il a mis son cheval au galop, et il est parti ventre à terre. »

Je ne sais pas ce que je répondis à Stefano; ma pauvre tête était perdue. Dieu m'avait abandonnée. Je montai dans ma chambre, j'écrivis à Pablo un petit billet que je laissai sur ma table; puis, dans ma folle douleur, oubliant ma pauvre mère et Dieu, je courus me jeter dans le lac sur lequel Pablo et moi nous avions si souvent navigué ensemble.

Elle s'arrêta brusquement. Berthe, qui la serrait dans ses bras, la sentit trembler de tous ses membres.

— Ah! pourquoi ne suis-je pas morte ce jour-là, mon Dieu! reprit tout à coup l'Espagnole dans un désespoir qui avait quelque chose de sauvage... Ne me regardez pas, continua-t-elle; laissez-moi achever ainsi la tête cachée dans vos bras.

Il y avait dans la maison de mon père un *capataz* qu'on appelait... qu'on appelait... Benito.

— Benito?

— Oui, Benito... J'avais souvent remarqué qu'il me regardait avec des yeux singuliers et que je le rencontrais plus souvent que cela n'aurait dû être... mais à peine y faisais-je attention. Pouvais-je supposer qu'il était amoureux

de moi?... Un métis!... un métis, répéta-t-elle avec une sorte de colère méprisante.

Il y eut un moment de silence.

— Benito m'avait vue me jeter dans le lac, reprit l'Espagnole. Il se jeta après moi. Il me sauva... me sauva!... répéta-t-elle encore avec une sombre ironie... Il paraît que je restai quelque temps sans connaissance. Lorsque je revins à moi... je...

Elle s'arrêta encore.

— Non, dit-elle, non. Je ne puis achever, Berthe.

— Je comprends tout, pauvre malheureuse enfant, dit madame Vandeilles, en étreignant la jeune femme contre son cœur. Oh! le misérable!

— Pendant plusieurs mois, je restai comme folle, reprit Rosina. A peine ai-je souvenir de ce qui s'est passé durant tout ce temps. Benito m'avait emmenée chez sa mère du côté de Monterey. Il m'entourait de soins et de tendresse. Peu à peu, la raison me revint. Je compris toute l'étendue de mon malheur. Oh! que j'aurais voulu mourir!

Benito se jeta à mes pieds... je le repoussai. Il pleura. Je ne répondis à ses prières, à ses supplications, que par mes reproches et par mes larmes; je voulais sortir. Je ne sais trop où le désespoir m'aurait conduite. Benito crut sans doute que j'allais me tuer. Il me saisit dans ses bras. Nous étions dans la hutte de sa mère, une pauvre métisse, qui m'avait soignée pendant ma longue maladie.

Elle s'approcha de moi et me dit tout bas:

« Il faut vivre, Rosina. Dieu vous l'ordonne, sinon pour vous, du moins pour votre enfant. »

Je ne sais quelle révolution se fit dans mon cœur à ces paroles. Je m'assis et me mis à pleurer silencieusement. Sur un signe de sa mère, Benito nous laissa seules. Cinq mois après, je donnai le jour à une pauvre petite créature. N'est-ce pas, qu'il est joli, mon fils? continua-t-elle en montrant du regard l'enfant qui dormait près de là dans un petit berceau. Pauvre enfant! Savez-vous quel nom je lui ai donné, Berthe?

— Non, dit la jeune femme, qui pressentait pourtant quel devait être ce nom.

— Il s'appelle Pablo, murmura l'Espagnole, Pablo... Il me semblait que ce nom me faisait encore aimer davantage ce pauvre petit ange. Tout mon cœur se trouvait ainsi concentré sur lui.

A peine étais-je rétablie que la mère de Benito mourut. Elle avait été bonne pour moi, et sa mort me fit un grand vide. Benito me voyait dépérir; il crut que c'était l'ennui et le chagrin de vivre dans une position misérable. Il songea aux mines d'or. Tout m'était indifférent, à moi, et je consentis à ce qu'il voulut.

Quelques jours après, nous partîmes pour les placeres, mais nous avions mal choisi notre direction. Il fallut revenir sur nos pas. Chemin faisant, Benito s'associa avec trois vaqueros et un matelot déserteur que nous rencontrâmes dans une posada. Ce matelot a été tué par un cheval sauvage qu'il voulait monter. Deux des trois vaqueros, Ramon et Nieto, ont été tués par vos amis. Domingo était le troisième.

Il y eut un long silence. Rosina pleurait, la tête appuyée sur l'épaule de madame Vandeilles. Celle-ci fixait à terre ses yeux mouillés de larmes.

Dire ce qui se passait dans l'esprit de la jeune femme serait impossible. En ce moment, si le sacrifice de sa vie avait suffi pour rendre à Rosina le repos et l'honneur, elle y aurait consenti de bon cœur et sans hésitation. Si on lui avait demandé pourtant le sacrifice de son amour pour Pablo, peut-être aurait-elle balancé davantage. Jamais elle n'avait aussi bien compris à quel point elle aimait M. de Verrières qu'en ce moment. Au milieu de la sincère et profonde compassion que lui inspirait Rosina, elle ne pouvait s'empêcher de ressentir une sorte de contentement égoïste de ce que la position de Rosina rendait inutile le sacrifice de son propre amour pour Pablo. Berthe ne s'avouait pas cette pensée, qu'elle repoussait avant de l'avoir complétement perçue, mais elle la sentait poindre au fond de son cœur assez pour se la reprocher.

XVIII

Depuis quelques instants, Benito rôdait autour des deux jeunes femmes, qu'il observait d'un œil inquiet et jaloux. On voyait qu'il se tenait à quatre pour ne pas interrompre leur entretien.

— Benito vous attend, dit tout bas madame Vandeilles à Rosina.

Celle-ci fit un geste d'impatience et de dédain.

— Il est blessé, reprit Berthe avec douceur, et puis, enfin, c'est le...

Elle n'osa achever.

Rosina releva la tête et fixa ses grands yeux noirs sur la figure de madame Vandeilles.

Par une susceptibilité que n'excusaient que trop ses tristes confidences, elle craignait toujours un reproche, une humiliation, une raillerie. Cette fois encore, elle sentit toutes ses mauvaises suppositions se dissiper sous le regard affectueux et franc de sa compagne.

— C'est le père de mon enfant, n'est-ce pas? murmura-t-elle lentement... Vous avez raison, Berthe. *Et lui,* ajouta-t-elle après un instant de silence; *il* vous aime toujours, n'est-ce pas?

Ce fut au tour de madame Vandeilles de baisser les yeux.

— Je l'ai bien vu tout à l'heure, reprit lentement Rosina. Tandis que Goliath appuyait la pointe de son bowie-knife sur votre poitrine, Pablo tremblait de tous ses membres. Puis, il vous regarde par instants!.. Vous n'êtes pas la maîtresse d'un métis, vous, Berthe, ajouta-t-elle avec amertume.

— Je suis la femme d'un autre, murmura Berthe.

— Qu'importe? Du moins, il ne peut vous mépriser. Ah! vous êtes bien heureuse!

— Heureuse, moi, murmura Berthe, heureuse! Ah! Rosina, moi aussi, j'ai de cruels chagrins.

— Des chagrins... et il vous aime!.. Vous ne l'aimez donc pas, que vous vous préoccupez du reste?... Il vous parle souvent de son amour, n'est-ce pas?

— Jamais.

— Jamais?.. fit Rosina surprise, ce n'est pas possible, Berthe; vous me trompez...

— Je vous jure que, depuis notre départ de San-Francisco, il ne m'a pas adressé un seul mot d'amour.

— Quand vous êtes seuls tous deux, cependant?

— Nous ne le sommes jamais. Pablo me parle à peine.

— Il ne vous aime donc plus? s'écria l'Espagnole.

Un éclair de tendresse orgueilleuse traversa les yeux de madame Vandeilles. Rosina comprit que sa compagne se sentait toujours aimée.

— Vous autres Européennes, vous ne savez pas aimer, murmura l'Espagnole avec une sorte de dédain douloureux.

— Rosina! dit Benito, qui s'approchait en marchant péniblement.

Rosina fronça les sourcils. Néanmoins, elle quitta Berthe après lui avoir fait jurer de garder un secret absolu sur ce qu'elle venait de lui raconter.

Elle rejoignit aussitôt le capataz.

Ce dernier s'était assis sur l'herbe et entourait d'un linge sa blessure, dont il venait de déranger l'appareil.

— Que racontiez-vous donc à cette Française? demanda le capataz d'un air mécontent.

— Je lui racontais ma vie, dit-elle avec calme, en s'asseyant près de lui.

Soulagée par la confidence qu'elle venait de faire, par les pleurs qu'elle avait versés et par l'affectueuse compassion de madame Vandeilles, Rosina avait le cœur moins gonflé et moins aigri.

En même temps, cependant, elle en voulait plus que jamais à Benito, parce que, plus que jamais aussi, elle se rendait compte de la triste position que lui avait faite le crime du métis.

Obéissant néanmoins, et comme malgré elle, à ce sublime instinct de charité que Dieu a mis dans le cœur de la femme, Rosina se mit en devoir de panser la blessure de Benito. Il repoussa avec humeur la main de la jeune femme.

— A quoi bon? dit Benito avec amertume. Laissez; je panserai tout seul ma blessure. Une blanche comme vous

fait un trop grand sacrifice en daignant panser un malheureux métis, même lorsque ce métis est son mari.

— Ne me parlez pas ainsi, Benito, dit-elle, vous voyez que je ne vous fais aucun reproche, moi, et que je viens de mon plein gré.

— Demonio ! s'écria un instant après la capataz, qui ne pouvait venir à bout d'arranger le bandage.

— Voulez-vous que je vous aide? demanda en s'approchant Kermaingny, qui regardait de loin les efforts maladroits du *capataz*.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, vous! répondit brutalement le métis sans le regarder.

Loïc ne sourcilla pas. Comme s'il n'avait rien entendu, il s'agenouilla devant Benito, lui prit le bras et se mit à tourner la bande de linge avec toute la dextérité d'un infirmier.

Benito regardait avec surprise cette tête douce et calme, qui faisait un si étrange contraste avec les figures rébarbatives de la plupart des mineurs.

— On dirait que vous avez passé votre vie à panser des blessures, murmura le capataz d'un ton radouci.

— J'ai souvent accompagné la vieille femme de charge du marquis dans ses tournées de malades, répondit Loïc. Bien souvent aussi, j'ai porté le panier des sœurs de charité de Douarnenez.

— Qu'appelez-vous des *sœurs de charité?* demanda Benito.

Kermaingny le lui expliqua en quelques mots.

— Ces femmes-là ne sont donc pas comme les autres? dit Benito en regardant Rosina, qui secondait silencieusement le petit Breton. Elles soignent les pauvres comme les riches, des paysans comme les hidalgos?

— Elles sont au service de Dieu, et, devant le Seigneur, il n'y a ni rang, ni fortune.

— Si c'était un nègre ou un Indien, cependant?

— Qu'importe à Dieu la couleur de celui qui souffre ! répondit Loïc.

— Mais un ennemi?

— Tout à l'heure, vous étiez le mien. Cela ne m'eût pas empêché de vous rendre service. Voilà qui est terminé. Bonsoir, Monsieur, bonsoir, Madame.

Au moment où il se levait, ses yeux rencontrèrent les grands yeux noirs de Rosina, qui le regardait avec un mé-

lange de surprise, de raillerie et d'admiration. Il devint rouge comme une cerise et resta tout interdit.

— Bonsoir, répéta-t-il de nouveau d'une voix qui tremblait un peu.

Puis il s'éloigna tout d'une pièce sans oser retourner la tête.

— Quel singulier garçon ! murmura Benito, qui le suivait des yeux... A quoi songes-tu donc? demanda-t-il au bout d'un instant à l'Espagnole, qui restait toute pensive... As-tu entendu ce qu'a dit ce jeune Français?

— Oui, il a le cœur bon et généreux.

— Il sait pardonner, lui.

— Il n'aime pas et moi j'aimais, murmura Rosina, si bas que Benito ne put l'entendre.

— Que dis-tu?

— Rien.

— Tu connaissais donc cette dame Vandeilles, que tu lui as ainsi révélé nos secrets.

— Oui.

— Où l'as-tu vue?

— A San Fernando.

— Comment se fait-il, alors, que tu n'aies pas connu son mari?

— Je l'ai vu aussi à San-Fernando.

— *Capa de Dios!* pourquoi m'as-tu dit le contraire?

— Pour ne pas exciter ta jalousie. Maintenant que tu le vois avec sa femme, il ne te fera plus ombrage.

— Mais lui aussi m'a soutenu qu'il ne te connaissait pas.

— Je l'avais prévenu.

— Et l'autre, ce Bras d'Acier?

— Je le connais aussi... Son véritable nom est Pablo de Verrières.

— Pablo de Verrières ! s'écria Benito, qui se leva d'un bond. Celui que tu aimais?

— Oui... Où vas-tu?

— Où je vais, Caramba ! je vais enfoncer ma navaja dans la poitrine de ce maudit.

— Il est plus fort que toi, répondit Rosina. D'ailleurs, à quoi bon le frapper... Il ne m'aime pas, il aime madame Vandeilles.

— Tu mens !

— Demande-le à tous ses compagnons.

— N'importe, reprit Benito en se rasseyant, un de nous deux est de trop dans ce monde. Dès que j'aurai la force de tenir mon machete, je tuerai ce Pablo.

Rosina ne répondit rien.

— Voto al Demonio! s'écria le métis après un instant de silence, en frappant la terre de son poing fermé. Ainsi vous étiez tous d'accord pour me tromper?

— C'est moi qui les avais priés de se taire.

— Pourquoi me l'apprends-tu maintenant?

— Le mensonge me pèse, dit la jeune femme. Il me faudrait le soutenir pendant tout le reste du voyage, et je ne pourrais m'y décider.

— Sais-tu que j'ai eu envie de te tuer lorsque tu m'as appris que tu étais d'accord avec ce Pablo pour me tromper?

— Je l'ai vu dans tes yeux.

— Et tu n'as pas bougé?

Elle haussa doucement les épaules.

Il y avait dans ce geste et dans l'expression de sa figure un tel renoncement à la vie que la colère de Benito se brisa devant cette indifférence. Il baissa la tête, et, comme d'habitude, un retour s'opéra dans son esprit mobile et passionné.

— Puisqu'elle m'a dit tout cela, pensa-t-il, c'est qu'elle ne veut pas me tromper. Je l'ai bien mal récompensée de sa franchise.

Cinq minutes après, il était aux genoux de la jeune femme et la suppliait de lui pardonner sa violence.

Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, les mineurs sortirent enfin de la cañada et se trouvèrent en rase campagne.

Autour d'eux s'étendait une plaine immense. En avant, à l'horizon lointain, se dressait une chaîne de montagnes.

— Voilà la sierra del *Zatecas*, dit Pablo. C'est de l'autre côté de ces montagnes que se trouve le placer.

Les mineurs poussèrent un joyeux hourra.

— Ne vous réjouissez pas trop, reprit Bras d'Acier, nous n'y sommes pas encore. Il nous faut au moins quatre jours pour gagner le pied de la sierra et pour la gravir. C'est l'endroit le plus périlleux de notre voyage.

— Pourquoi cel ? demanda Craddle.

— Il n'y a pas de route, et le terrain est très-mauvais pour les chevaux.

— Nous les soutiendrons, dit Ribonneau.

— Puis, s'il y a des Indiens dans les environs, c'est évidemment de ce côté qu'ils se tiendront en embuscade.

— Bah! fit Vandeilles, nous sommes trop près du port pour échouer désormais. Maintenant que j'ai là devant les yeux l'endroit où se trouve la fortune, il me semble que cinq cents Indiens ne m'empêcheraient pas d'y parvenir.

— Ni nous non plus! s'écrièrent les autres mineurs.

Pablo ne répondit qu'en donnant le signal du départ. Il était loin de partager le confiance générale. Ce qui l'inquiétait surtout, c'était la composition de sa petite troupe et le manque d'union entre les hommes qui la composaient. Un mot suffisait pour tout bouleverser. Un accès de jalousie de Rosina ou de Benito, une maladresse de Ribonneau ou de Bucolick, un moment de colère de Vandeilles, une querelle entre les deux vaqueros et leurs anciens ennemis, il n'en fallait pas davantage pour leur mettre les armes à la main.

Et que serait-ce donc aux mines, une fois qu'on aurait arraché l'or des entrailles de la terre et que les fauves reflets du précieux métal auraient allumé le feu de la convoitise et de la cupidité? Malgré leur obéissance aux ordres de Pablo, et malgré le serment qu'ils avaient prêté au départ, les autres mineurs ne voyaient pas sans jalousie la part énorme attribuée à M. Vandeilles. Oubliant à quelle condition ils avaient été admis dans l'expédition, ils ne songeaient plus qu'au résultat et se regardaient comme frustrés de tout ce que Vandeilles avait en plus que ses compagnons.

Bras d'Acier connaissait trop les hommes pour ne pas prévoir ce résultat, mais il n'y pouvait rien. Il fallait accepter les hommes avec leurs défauts, et se contenter de se tenir toujours sur ses gardes contre les divisions de ses amis aussi bien que contre les attaques de ses ennemis.

D'un autre côté, si les Indiens étaient en campagne, ils devaient tôt ou tard rencontrer les traces du passage des Européens. Il fallait alors s'attendre à les voir accourir auprès de ceux-ci. Toute la question était de savoir si l'on aurait affaire à des tribus amies ou hostiles. Ce dernier cas semblait, malheureusement, le plus probable.

Enfin, si Goliath parvenait soit à regagner San-Francisco soit à rencontrer sur sa route quelques-uns de ces avent[illegible] riers, de ces gens de sac et de corde dont fourmille l[illegible] fornie, la vengeance et la cupidité se réuniraient po[illegible]

der l'Américain à conduire ses nouveaux alliés au placer del Desierto.

Malgré toutes ces graves préoccupations, la pensée de Berthe restait toujours maîtresse absolue du cœur de Bras d'Acier.

Par un sentiment plein de délicatesse et de générosité, il s'étudiait néanmoins plus que jamais à dissimuler l'intérêt qu'il portait à la jeune femme, afin de ne pas blesser le cœur de la pauvre Rosina.

Celle-ci ne quittait plus madame Vandeilles. Tantôt elle la couvrait de caresses et pleurait dans ses bras; tantôt elle la repoussait et la maudissait au fond de son cœur.

De son côté, Berthe était inquiète et troublée. Elle se tourmentait de la persistance de Pablo à se tenir éloigné d'elle. Quelquefois, elle le remerciait au fond de l'âme de cette réserve, dont elle comprenait la générosité. Mais, quelquefois aussi, elle se laissait aller à l'accuser d'indifférence et d'oubli. Elle en venait même à se demander si la présence de Rosina n'était pas pour quelque chose dans cette froideur. Alors, cédant à une impression nerveuse plus forte que sa volonté, elle versait des larmes amères et parlait froidement à sa compagne de route. Cela ne durait que quelques instants, et son caractère généreux reprenait bien vite le dessus. Mais c'en était assez pour la faire souffrir et pour attiser encore l'amour qui dévorait son cœur. Il suffisait désormais d'un mot pour faire éclater cet amour et pour révéler à M. de Verrières la passion qui, depuis si longtemps, répondait à la sienne.

Quant à Cypriana, déchue de son rôle de confidente depuis l'arrivée de madame Vandeilles, elle s'ennuyait et maudissait la Française. Elle en était même arrivée à lui vouer une haine profonde et n'attendait qu'une occasion de la lui prouver.

Benito caressait la même pensée de vengeance à l'égard de Bras d'Acier. Assez mal vu par les autres mineurs, à cause du sang mêlé qui coulait dans ses veines, il se tenait d'habitude à côté de Domingo, et quelquefois de Loïc Kermainguy. Celui-ci, que Bucolick avait pris en grande amitié, cheminait toujours de compagnie avec l'Irlandais. Comme ce [illegible]nier ne quittait jamais madame Vandeilles, près de la-[illegible] était constamment Rosina, Loïc voyageait le plus sou-[illegible] côté des deux dames. Malgré leurs ennuis et leurs

tristes pensées, celles-ci causaient de temps en temps avec le petit Breton : sa naïveté, sa franchise et son caractère original les amusaient.

Il leur chantait des *noëls* bretons et leur racontait des histoires de saints, à la grande joie de Bucolick, qui aurait passé la nuit à écouter les légendes.

L'Irlandais ne s'occupant que de madame Vandeilles, dont il guidait le cheval dans les endroits difficiles, Loïc s'était trouvé tout naturellement le protecteur habituel de Rosina. Le premier jour, la jeune femme fut obligée de lui demander son aide, car il demeurait tranquillement à côté d'elle, sans penser à lui porter secours, perdu qu'il était dans ses rêveries, qui touchaient un peu à l'illuminisme. Insensiblement pourtant, Loïc avait suivi l'exemple de Bucolick. Chaque fois que son secours pouvait être utile à Rosina, il se présentait de lui-même. Dès le second jour, il était devenu le cavalier attentif et fidèle de la jeune Espagnole.

— Est-ce que par hasard vous seriez devenu amoureux de ma femme? lui dit Benito, un soir que Loïc aidait Rosina à descendre de cheval.

— Moi! s'écria Kermainguy, qui rougit jusqu'aux oreilles, suivant sa constante habitude, moi!...

Il lâcha la bride de la jument que montait Rosina, et s'éloigna furieux. Benito courut après lui.

— Nigaud, lui dit-il, je plaisantais. Reste à côté d'elle tant que tu voudras. Tu me feras plaisir même en ne la quittant pas. Allons, donne-moi la main, et va rejoindre Rosina, qui me bouderait toute la nuit sans cela.

Loïc se fit longtemps prier. Il fallut que Benito le menât presque de force auprès des deux jeunes femmes.

— Tu n'es donc pas jaloux de celui-là? dit le soir Rosina à Benito, qui racontait en riant cet incident.

— Non, je sais trop bien quel est celui que tu aimes. Je garde pour lui toute ma jalousie, et je...

— Et... quoi? demanda-t-elle en voyant qu'il s'interrompait brusquement.

— Rien, répondit-il en étouffant les paroles de haine et de vengeance qu'il allait prononcer.

Le huitième jour, à midi, on arriva au pied de la sierra Zatecas.

Il fut convenu que l'on s'arrêterait à cet endroit pour se

reposer, et qu'on commencerait l'ascension le lendemain à la pointe du jour.

— Demain soir, dit Pablo, autour duquel se pressaient les mineurs, si Dieu nous permet de gravir la montagne sans accident, demain soir nous apercevrons l'emplacement du rio del Desierto et les rochers qui renferment les filons d'or. Prions Dieu de veiller sur nous jusque-là!

TROISIÈME PARTIE

XIX

Entre la rivière des Daims (Deer's-river) et celle du Moulin (Mill's-river), qui se jettent toutes deux dans le Sacramento, la sierra Zatecas étend ses hauteurs couronnées d'épaisses forêts de pins. A peu près vers le milieu de sa longueur, cette montagne change de direction et décrit une sorte d'angle obtus dont l'ouverture regarde le Sacramento. En cet endroit, des rochers de forme étrange et d'un aspect triste et sombre surgissent de la terre au milieu des arbres. Une centaine d'yards plus loin, en marchant vers le fleuve, se trouve le peñon *del Desierto*.

On dirait que quelque épouvantable convulsion de la nature a arraché cette colline des flancs de la montagne, et l'a jetée en avant.

Le versant du peñon opposé au coude de la montagne n'offre d'autre végétation que des broussailles et des chênes rabougris qui poussent çà et là entre des rochers de quartz et d'ardoise. De l'autre côté, au contraire, des arbres de tout genre, et surtout des pins magnifiques, élèvent vers le ciel leurs cimes verdoyantes. La vallée, qui commence au pied du peñon et s'étend le long de la sierra, est arrosée par de nombreux cours d'eau qui, pendant l'hiver, descendent de la montagne en torrents fougueux. Un de ces filets d'eau part du sommet de la sierra Zatecas, précisément à l'angle

dont nous avons parlé, descend sur le plateau et le contourne en suivant les sinuosités de la base de la montagne. Il retombe ensuite dans la vallée et se joint aux autres ruisseaux.

Le passage par lequel on descend de la sierra dans cette vallée est tellement encaissé entre des rochers et des arbres gigantesques, qu'on n'aperçoit le peñon qu'en arrivant au bas de la montagne.

La route (il faut bien lui donner ce nom, faute d'un autre terme), la route débouche dans la vallée en avant du peñon. Pour arriver au plateau dont nous avons parlé, il faut, par conséquent, prendre sur la droite et gravir le versant du peñon pour redescendre ensuite de l'autre côté.

Huit jours après la mort de Philip et du pauvre José, les mineurs, conduits par Bras d'Acier, débouchèrent enfin dans le vallon.

— Voilà le peñon del Desierto, dit Pablo en leur montrant la colline.

A ce nom, chacun oublia sa fatigue. On se hâta de gravir le peñon. Un quart d'heure après, on aperçut le plateau.

— Faites halte et reposez-vous un instant, dit Pablo.

— Nous reposer! s'écria Vandeilles, quand nous sommes à deux pas des trésors que vous nous avez promis.

— Attendez-moi quelques instants, du moins. Il faut que j'aille reconnaître le terrain.

— Je vous accompagnerai, dit Vandeilles.

— Non, je veux être seul.

Il descendit lentement vers le plateau. Une fois qu'il y fut arrivé, il jeta les yeux autour de lui comme s'il cherchait à reconnaître un endroit. Bientôt il sortit de son immobilité et marcha droit à un petit rocher de quartz dont la pointe seule perçait le sol.

Au bout de cinq minutes, et sans autre outil que sa *barreta*, Pablo eut creusé un trou d'un pied ou deux environ autour du rocher. A cette profondeur, la terre, rougeâtre jusque-là, prenait une teinte grise rappelant un peu celle de la cendre. Bras d'Acier examina quelque temps le rocher, puis il l'attaqua vigoureusement avec sa barreta. Au troisième coup, il fit tomber un éclat de quartz. Il le releva et le mit dans sa poche. Puis il resta quelque temps immobile, appuyé sur sa barreta et les yeux fixes comme s'il était plongé dans une profonde rêverie.

— A quoi pense-t-il donc? se demandaient les mineurs, qui suivaient tous les mouvements du gambusino avec une anxiété facile à comprendre.

Enfin, Pablo secoua la tête en passant la main sur son front comme un homme qui veut chasser des idées pénibles. Il jeta un long et dernier regard autour de lui et revint lentement vers ses compagnons.

— Eh bien? lui crièrent à la fois Ribonneau, Vandeilles et Domingo.

— La *bonanza* est devant vous, répondit Pablo d'un ton presque solennel.

— Vive Bras d'Acier! s'écrièrent les mineurs en poussant des hourras de joie.

Dans leur enthousiasme, ils jetèrent leurs chapeaux en l'air et s'embrassèrent en riant comme des enfants.

— Le morceau de quartz que vous avez détaché tout à l'heure contient-il de l'or? demanda Craddle.

— Oui, répondit le gambusino.

Il se tourna en même temps vers madame Vandeilles. Otant son chapeau par un geste plein de grâce et de dignité, il fléchit le genou devant la jeune femme et lui offrit le morceau de quartz, que constellaient un assez grand nombre de paillettes d'or.

— Madame, dit Pablo, permettez-moi de vous offrir les prémices de ce placer. Puisse-t-il être aussi riche que je le désire et vous dédommager de tous les dangers et de toutes les fatigues que vous avez eues à braver pour arriver jusqu'ici !

— Je vous remercie, don Pablo, murmura Berthe, vivement émue.

— Attendez ! s'écria Bras d'Acier, en arrêtant les mineurs, qui s'élançaient déjà vers le plateau, la barreta ou la pioche à la main. Avant d'arracher cet or des entrailles de la terre et, pour ainsi dire, de lui donner la vie, remercions Dieu de nous avoir conduits jusqu'ici. Demandons-lui de bénir nos travaux et de nous accorder un heureux retour. Prions-le aussi pour ceux de nos pauvres compagnons qui ont succombé avant d'arriver au but de leur voyage.

Les mineurs ôtèrent leurs chapeaux et s'agenouillèrent sur le rocher, mais leur prière ne fut pas longue; dévorés d'impatience et de curiosité, ils ne quittaient pas des yeux le terrain aurifère que venait de leur montrer Pablo.

Bientôt tous s'élancèrent dans la direction du placer.

Après un instant d'hésitation, provenant d'une lutte entre son orgueil et sa curiosité, Loïc finit par suivre ses compagnons; mais avec lenteur, et tout en conservant une certaine dignité.

Cypriana avait suivi Rosina, que Benito avait entraînée, ou pour mieux dire emportée, afin de lui montrer les monceaux d'or qu'il rêvait pour elle depuis si longtemps.

Berthe et Pablo restèrent seuls. Un triste sourire errait sur les lèvres du créole en voyant les mineurs se précipiter à la curée de l'or comme une meute affamée. Il se retourna pour regarder Berthe, et surprit les yeux de la jeune femme fixés sur les siens avec une profonde expression de reconnaissance. Tous deux échangèrent un long regard. Berthe tendit silencieusement sa main amaigrie au créole, qui la serra dans les siennes avec une vive émotion.

— Merci, Pablo, lui dit-elle à voix basse, merci.

— Je suis bien payé, répondit-il en souriant avec un profond sentiment de bonheur.

Il y eut un moment de silence.

— Comment m'acquitterai-je jamais envers vous? reprit enfin madame Vandeilles.

Pablo ne répondit à la jeune femme que par un regard passionné qui pénétra jusqu'au fond du cœur de madame Vandeilles.

Elle baissa les yeux et appuya sa main sur sa poitrine haletante, comme pour comprimer les élans tumultueux de son cœur.

Poussé par son amour, mais retenu par la crainte de réclamer le prix du service qu'il venait de rendre, Pablo contemplait toujours madame Vandeilles.

Dans cette circonstance presque solennelle, il mourait d'envie de laisser déborder tous les trésors d'amour qui gonflaient son cœur depuis si longtemps, et de savoir quels étaient les sentiments de Berthe à son égard. Enfin, il ne put résister davantage aux élans de son cœur.

— Berthe, s'écria-t-il en saisissant la main de madame Vandeilles, qui ne fit qu'un bien faible mouvement pour la retirer, Berthe!...

Au même instant Rosina, qui était revenue sur ses pas, accourut vers les deux amants.

Elle s'assit à côté de Berthe, et se mit à parler à ma-

dame Vandeilles, qui ne l'écoutait guère, et dont toutes les pensées étaient ailleurs.

Pressant son front brûlant entre ses deux mains, Pablo regardait les deux jeunes femmes d'un œil rêveur,

— Oh! si je pouvais lire dans le cœur de madame Vandeilles comme dans celui de Rosina! se disait le créole. Est-ce l'amour ou la reconnaissance qui brillait tout à l'heure dans ses yeux?

Sur le plateau les mineurs s'escrimaient à l'envi, de la pioche et de la barreta, et poussaient de temps en temps des cris joyeux.

En levant les yeux vers le ciel, Pablo s'aperçut que le soleil avait déjà parcouru les deux tiers de sa carrière.

— Si vous êtes reposées, voulez-vous que nous descendions maintenant sur le plateau? dit-il à Berthe et à Rosina.

Toutes deux le suivirent.

Au moment où Pablo tendait la main à madame Vandeilles pour l'aider à franchir un passage difficile, elle lui dit à voix basse :

— Donnez donc la main à cette pauvre Rosina.

— Tout à l'heure, répondit-il sur le même ton; vous d'abord.

— Non, reprit Berthe, elle d'abord... *à cause de moi...* ajouta-t-elle encore plus bas avec un sourire et un accent qui firent tressaillir le cœur de Bras d'Acier.

— J'obéis, murmura Bras d'Acier en s'arrêtant pour attendre Rosina.

Celle-ci repoussa d'abord le secours tardif de Bras d'Acier; mais, comme il insistait avec douceur, elle finit par l'accepter. Puis, au lieu de s'appuyer simplement sur la main que lui tendait le créole, elle se laissa pour ainsi dire glisser dans ses bras comme brisée de fatigue et ne pouvant plus se soutenir. Pablo fut obligé de la porter durant deux ou trois minutes. Elle avait jeté ses deux bras autour du cou du jeune homme, et ses grands yeux noirs plongeaient dans ceux de Pablo. Berthe, qui se détourna pour regarder ses deux compagnons, devint toute pâle en voyant Rosina dans les bras de Pablo. Ce dernier ne pouvait voir madame Vandeilles, mais Rosina remarqua le mouvement de contrariété de la Française, et rapprocha encore sa jolie tête du visage de Pablo, dont ses longs cheveux effleuraient le front et les joues.

En arrivant auprès de madame Vandeilles, Pablo fut frappé de sa pâleur.

— Qu'avez-vous donc? demanda-t-il avec une profonde inquiétude. Vous êtes blessée peut-être?

— Ce n'est rien, répondit-elle en souriant. Je me suis heurté le pied contre une racine d'arbre.

— Vous souffrez encore?

— Non, don Pablo, c'est fini.

La voix et le regard inquiets de Bras d'Acier avaient en effet dissipé comme par enchantement la sensation douloureuse que Berthe avait éprouvée en voyant Rosina dans les bras de Pablo. Néanmoins, sans avoir le temps de se rendre compte du motif de son action, elle prit le bras du créole et ne le quitta qu'en arrivant sur le plateau.

Les mineurs accoururent vers Bras d'Acier pour lui montrer divers morceaux de quartz au milieu desquels brillaient des paillettes d'or. Plus observateur et plus expérimenté que les autres, Craddle avait déjà recueilli un certain nombre de pépites. Un de ses nuggets pouvait peser trois ou quatre onces. Surexcités par un si brillant résultat, les mineurs travaillaient avec une ardeur fiévreuse.

— C'est assez pour aujourd'hui, leur dit Bras d'Acier.

— Nous avons encore quatre heures de jour, s'écria Ribonneau.

— Oui, répondit Bras d'Acier, mais nous devons en profiter pour un travail plus pressé que la recherche de l'or.

— Lequel? dirent les mineurs, qui cessèrent un momont de frapper le rocher de leurs pioches.

— Il faut que nous élevions une maison. Où renfermerions-nous notre or et nos provisions? A chaque instant nous pouvons être découverts par les Indiens. Dans un ou deux mois, les mineurs vont arriver aux placeres, et les bushrangers (voleurs de grande route) paraîtront en même temps qu'eux. Une maison demandera sept ou huit jours de travail tout au plus.

On commença aussitôt les travaux.

Les cabanes furent adossées à la montagne qui les défendait contre le vent du nord. On coupa des jeunes chênes pour en faire des pieux, qu'on enfonça profondément dans le sol, de manière à décrire un rectangle allongé. On planta ensuite une seconde rangée de pieux parallèlement à la première, et à deux pieds environ de celle-ci. De fortes bran-

ches furent placées horizontalement en travers des troncs d'arbres, de manière à former une sorte de cloison. Entre le treillage extérieur et le treillage intérieur, on mit de grosses pierres jusqu'à hauteur d'homme. D'autres branches, serrées les unes contre les autres et recouvertes de feuilles, servirent de toit. Deux peaux de buffle furent en outre étendues et clouées par-dessus les couvertures de la cabane de M. et madame Vandeilles. L'habitation de Benito et de Rosina, adossée à celle des deux Français, était construite de la même manière, mais avec moins de soin. Quoique Bras d'Acier eût veillé à ce que rien n'y manquât, ses compagnons, qui éprouvaient tous pour Berthe autant de respect que d'affection, avaient montré beaucoup plus de zèle pour arranger l'habitation de la jeune femme que pour celle de Benito.

La cabane qui devait servir aux autres mineurs fut placée à la suite de celle du couple mexicain. Quant à Pablo, il se construisit avec quelques perches et trois peaux de buffle une sorte de *wigwam* en face de la maison de madame Vandeilles, dans laquelle nul ne pouvait ainsi pénétrer à son insu. Il prit avec lui Loïc Kermaingny, que Ribonneau, Craddle et les deux Mexicains tourmentaient quelquefois, et qui n'accueillait pas toujours fort bien leurs plaisanteries sur sa dévotion et sur ses naïves réponses.

Une fois ces travaux terminés, on se livra complétement à la recherche de l'or

---

XX

Les cinq ou six premiers jours, les produits furent énormes. On trouvait l'or presque à fleur de terre. En moins d'une semaine, et, malgré l'inexpérience des travailleurs, on recueillit près de soixante livres du précieux métal.

Encouragés par ce succès inespéré, les mineurs travail-

laient avec une ardeur incroyable. La fièvre de l'or, la fièvre jaune, comme on dit aux placeres, les dévorait.

On eut bientôt épuisé cependant ces richesses, jetées, pour ainsi dire, à la merci du premier venu. Il fallut se livrer aux travaux, plus pénibles, d'une exploitation régulière.

Les procédés employés pour l'extraction de l'or varient selon la nature du terrain sur lequel on opère. Pour l'extraction à sec, on écrase tous les fragments de pierre aurifère et de terre argileuse. On les fait sécher au soleil pour les pulvériser de nouveau. Lorsque cette opération est terminée, on met la poussière qui en provient dans une sorte de crible ou de van qu'on agite au-dessus d'une couverture placée à terre. Le vent emporte la terre, tandis que l'or, plus pesant, tombe presque perpendiculairement aux pieds du *gold-finder* (trouveur d'or).

Quant à l'extraction de l'or par le lavage, voici quels sont les procédés les plus généralement employés.

On remplit aux deux tiers une *batea* (sébille en bois) de la terre aurifère qu'on vient de recueillir. Puis on plonge cette sébille dans une eau courante, en l'agitant avec rapidité jusqu'à ce que la terre soit assez délayée pour être emportée par l'eau. L'or se dépose au fond de la batea en même temps qu'un sable noir composé de fer oxydulé et de quelques parties terreuses. On fait sécher au soleil le résidu de la *batea*, et le sable est séparé de l'or par le procédé du vannage.

Il faut une certaine habitude pour manier la *batea*. Les débutants surtout perdent beaucoup d'or qu'ils laissent emporter par le courant.

Quant à l'appareil appelé *craddle*, dont nous avons déjà parlé, nous allons en donner une courte description :

Qu'on se figure une sorte de pirogue ou de berceau de cinq à huit pieds de long, supporté par une bascule dans le genre de celles des chevaux de bois. La partie supérieure est garnie d'une grille sur laquelle on jette le sable aurifière et qui empêche les pierres de pénétrer dans l'intérieur du *craddle*. A sa partie inférieure se trouve une sorte de filtre qui laisse passer l'eau et la terre détrempée, tandis que l'or et le sable noir, plus pesants, retombent dans le fond du *craddle*.

Le résidu est ensuite séché au soleil et vanné comme celui des *bateas*.

Quatre hommes suffisent habituellement au service d'un craddle de moyenne dimension. Le premier creuse la terre

ou le sable; le second l'apporte au craddle et le jette sur la grille supérieure; le troisième fait mouvoir la bascule; enfin le quatrième puise de l'eau qu'il verse constamment sur le craddle.

Durant les premiers jours, lorsqu'il suffisait de creuser un peu la terre pour se procurer le précieux métal dont on rencontrait quelquefois de fort gros nuggets, chacun travaillait avec une ardeur fiévreuse. A peine songeait-on à boire et à manger. Bientôt cependant, lorsqu'il fallut vanner la terre et la pierre pulvérisées, on commença à se plaindre des maux de gorge et d'yeux causés par l'absorption de la poussière.

Travaillant pour son propre compte, chacun se fût montré plus courageux, mais la grosse part réservée à Vandeilles rendait les autres mineurs beaucoup moins laborieux.

Vandeilles lui-même leur donnait le mauvais exemple. Son naturel paresseux commençait déjà à reparaître. Il regardait tranquillement travailler les autres, en fumant sa pipe, absolument comme s'il eût été désintéressé dans le résultat des travaux. Cela produisait le plus mauvais effet.

— Nous prend-il donc pour ses domestiques? disait souvent Craddle avec humeur.

Le poids du travail reposait surtout sur l'Américain, qui s'entendait mieux qu'aucun de ses compagnons à manier la pioche, et surtout à manœuvrer l'instrument dont il avait tiré son surnom. Bucolick l'aidait de son mieux, mais il n'était pas adroit. Benito et Domingo étaient peu laborieux de leur nature et ne pouvaient rester deux heures de suite à l'ouvrage. Quant à Ribonneau, il travaillait par quintes, et ne manquait jamais de venir causer avec Vandeilles aussitôt que ce dernier quittait la besogne.

Par suite de la nature du terrain et de la dureté de la roche, il devint bientôt fort difficile d'exploiter le premier gîte indiqué par Bras d'Acier. Il est vrai que cette bonanza avait déjà produit près de 20,000 dollars en fort peu de temps.

— Il faudra maintenant employer la poudre, dit Craddle; cela ira bien plus vite.

— Attendons au dernier moment pour cela, dit Pablo. Les détonations pourraient attirer les Indiens de notre côté.

— Et d'ici là, demanda Vandeilles, faudra-t-il donc nous croiser les bras?

— Ah! pour ce travail-là, il n'y a personne qui s'y entende aussi bien que vous! s'écria Craddle d'un ton aigre-doux.

— Du moment que cela me convient, répondit Vandeilles avec hauteur.

— Mais cela conviendrait aussi à tout le monde, reprit l'Américain. Croyez-vous donc que ce soit pour mon plaisir que je m'éreinte à travailler?... pour ce qui m'en reviendra surtout. Si quelqu'un doit travailler, c'est vous, et, damnés soient vos yeux, vous regardez faire les autres comme s'ils étaient vos domestiques.

— Je fais ce qui me plaît, dit Vandeilles, et vos observations m'ennuient.

— Assez, interrompit Pablo de sa voix impérieuse, taisez-vous et écoutez-moi. La *bonanza* que nous venons d'exploiter n'est pas la seule richesse du peñon. Au pied de la montagne, à l'endroit où le torrent vient tomber sur le plateau, il doit avoir déposé une certaine quantité de pépites arrachées aux flancs de la sierra. Il nous sera facile de recueillir, par le lavage au craddle, cet or, que recouvre une couche de sable. De cette manière vous éviterez également les inconvénients du vannage à sec, et les dangers que présente l'emploi de la poudre.

Un murmure joyeux accueillit cette communication de Bras d'Acier. Les mineurs se précipitèrent aussitôt vers le lit du torrent, mais Pablo les arrêta.

— Cette fois, dit-il, je veux que le travail soit organisé régulièrement et que chacun ait sa tâche fixée à l'avance.

— Bravo! s'écrièrent Craddle, Bucolick et les Mexicains.

— Il faut quatre hommes au craddle, reprit Bras d'Acier. Chacun y passera à son tour. On se relayera deux par deux : Vandeilles, Ribonneau, Bucolick et Domingo commenceront. Craddle et Benito prendront ensuite la place des deux premiers, qui, deux heures après, viendront à leur tour remplacer Bucolick et Domingo. Toutes les deux heures, on changera.

— Et Loïc? demanda Craddle.

— Loïc n'a pas encore la force de faire un travail suivi, répondit Pablo ; mais il vous secondera autant qu'il le pourra, j'en suis bien certain. Moi je chasserai, car nos provisions sont fort justes, et quelques quartiers de gibier ne feront pas de mal à notre ordinaire.

— Certes, non, fit Ribonneau. J'avoue que je commence à m'ennuyer du bœuf fumé et du jambon que nous mangeons depuis notre arrivée ici.

— Vous êtes encore bien faible pour vous remettre en chasse, don Pablo, dit Bucolick.

— Quand vous ne serez plus là, qui apaisera les querelles? ajouta Berthe à demi voix.

Pablo baissa la tête, car il sentait toute la justesse de cette observation.

— Eh bien, dit-il, Bucolick et Vandeilles, qui sont les meilleurs tireurs de nous, chasseront à tour de rôle.

— Et qui fera la cuisine? demandèrent Craddle et Ribonneau, que cette question intéressait vivement.

— Cypriana, répondit Pablo; Loïc lui coupera du bois, la secondera dans les gros ouvrages, et soignera les chevaux.

Le lendemain était un dimanche. En dépit de Vandeilles et de Ribonneau, tous deux systématiquement opposés à ce qui provenait d'un sentiment religieux, il fut décidé qu'on se reposerait le jour du Seigneur. Bras d'Acier tenait d'autant plus à ce qu'on adoptât cette habitude, qu'il savait l'heureuse influence d'un jour de repos sur la santé des travailleurs.

Vandeilles et Ribonneau prirent leurs fusils et partirent pour la chasse avec Bucolick. Encore affaibli par les suites de son indisposition, Bras d'Acier ne put les accompagner.

Partagé entre son amour pour la chasse et sa jalousie, Benito finit par rester au bivouac. Quant à Domingo, la paresse dominait trop chez lui pour qu'elle eût à lutter contre tout autre sentiment. Il s'empressa de profiter du dimanche pour dormir sur le gazon et pour fumer des cigarettes.

Vers deux heures de l'après-midi, cependant, Craddle étant retourné à la pêche, cette occupation sans fatigue tenta le vaquero.

Rassuré par le peu d'attention que Pablo témoignait à Rosina, Benito se décida aussi à suivre ses deux compagnons avec l'intention bien arrêtée de revenir de temps en temps voir ce qui se passait sur le plateau. Comme on pêchait à cinquante yards tout au plus du bivouac, la chose était facile.

Cypriana ayant suivi Domingo, il ne resta sur le plateau que Berthe, Rosina, Bras d'Acier et Loïc Kermainguy.

Toujours distrait et perdu dans les nuages, ce dernier s'é-

tait donné sur le pied gauche un coup de pioche qui le mettait hors d'état de marcher pour quelques jours.

Pablo s'était assis à l'écart à l'une des extrémités du plateau; il contemplait de loin le groupe formé par Loïc et Rosina. Berthe ne perdait pas de vue M. de Verrières. Elle remarqua qu'il étanchait fréquemment avec son mouchoir la sueur qui ruisselait sur son front, et qui provenait bien plutôt de son état de faiblesse que de la chaleur.

Pendant dix minutes au moins, elle chercha un prétexte pour se rapprocher de Pablo. Après bien des hésitations, elle alla prendre dans sa cabane un petit flacon de *quinine,* médicament dont les mineurs ne manquent jamais de se munir; puis elle s'avança vers Pablo.

XXI

— Vous avez encore la fièvre, j'en suis sûre, dit-elle au créole, en essayant de prendre un air enjoué.

— Non, répondit-il machinalement, plus occupé de contempler les traits de celle qu'il aimait que de songer à son propre état.

— Mais si, reprit-elle. Voyons, donnez-moi votre bras. Puisque nous n'avons pas de médecin, je m'institue la sœur de charité de toute la bande. Vous savez bien que j'ai déjà guéri Craddle avec ma petite pharmacie.

— Je sais que vous êtes un ange de bonté, répondit Pablo, et que votre affectueux intérêt suffirait à lui seul pour soulager un malade.

— Bon, bon, vous me ferez des compliments plus tard. Commencez par obéir à mon ordonnance. Donnez-moi votre bras.

Il lui tendit sa main amaigrie, dont une femme eût envié la petitesse et l'élégance.

— Je savais bien que vous aviez la fièvre, dit la jeune femme, votre pouls a plus de cent pulsations à la minute.

Allons, soyez docile jusqu'au bout et prenez ma quinine.

Pablo ne répondit pas. Ses yeux, attachés sur le doux visage de Berthe, contemplaient la jeune femme avec une ivresse passionnée. Sous le feu de ce regard, qu'elle sentait à travers ses paupières abaissées, madame Vandeilles sentit bientôt son cœur battre avec tant de violence qu'elle fut obligée de s'appuyer contre un arbre.

— Vous souffrez, lui demanda Pablo, qui la vit pâlir.

— Non, dit-elle en souriant; mais j'attends que vous m'obéissiez.

— Donnez, dit le jeune homme; ce serait du poison que je serais encore heureux de le prendre de vos mains.

— Si c'était du poison, répondit-elle avec un de ces élans par lesquels son cœur se trahissait quelquefois... l'autre moitié...

Elle s'arrêta brusquement en rougissant.

— L'autre moitié serait pour moi, avait-elle été sur le point d'ajouter.

— Eh bien? demanda Pablo.

— L'autre moitié serait pour Bucolick, dit-elle en essayant de sourire, car il me tuerait certainement à son retour. Il vous est si attaché, ce brave garçon!

— Ah! c'était là votre pensée, dit tristement Bras d'Acier.

— Oui, Monsieur, répondit Berthe, dont l'enjouement affecté masquait mal l'émotion.

Il baissa la tête et ne répondit rien. Cet homme, si clairvoyant lorsqu'il s'occupait des autres, perdait sa pénétration dès qu'il s'agissait de lui-même. Comme la fièvre modifie toutes nos sensations physiques, l'amour faussait son jugement et lui faisait douter de la voix intérieure qui lui disait qu'il était aimé.

— Comment allez-vous maintenant? demanda Berthe au bout de quelques minutes de silence.

— Bien, répondit-il en levant sur la jeune femme ses yeux tristes encore, mais brillants de reconnaissance et d'amour, tout à fait bien depuis que vous êtes là.

— Vous ne souffrez plus?

— Oh! non! Je suis heureux!

— La présence du médecin produit toujours cet effet-là, reprit-elle en souriant. Maintenant que vous voilà guéri, je vous laisse à vos réflexions et à vos rêveries.

— Vous me quittez déjà? fit le créole, qui ne pouvait se décider à lâcher la petite main qu'il sentait trembler dans les siennes.

— On m'attend, dit-elle en montrant du regard Rosina, qui les examinait de loin. Tenez, on vient me chercher.

Ne pouvant se contenir plus longtemps, Rosina s'avançait en effet vers les deux jeunes gens.

Pablo fit un geste d'impatience, et Berthe lut dans son regard l'ennui que lui causait cette interruption de leur tête-à-tête.

— Pauvre Rosina, dit la Française, avec cette affectueuse compassion qu'une femme ressent aisément pour une rivale dédaignée, elle vous aime tant! Il faut être bon pour elle, don Pablo. On doit être si malheureuse d'aimer sans être aimée.

— Oh! oui, murmura Pablo, mais peut-être le doute est-il encore plus cruel. Suspendu entre le ciel et l'enfer... on...

— Il faut toujours croire au ciel, interrompit vivement madame Vandeilles, emportée par son émotion.

Puis, toute confuse des paroles qui venaient de lui échapper, et dont sa conscience lui exagérait encore l'importance, elle dégagea vivement sa main de celle de Pablo. Néanmoins, quelque rapide qu'eût été son mouvement, nous n'affirmerions pas que ses jolis doigts n'aient pas rendu la pression de ceux de Bras d'Acier.

Elle détourna la tête pour fuir le regard de Pablo, qui rayonnait d'amour et de bonheur.

L'arrivée de Rosina empêcha Pablo de répondre.

— Loïc va vous jouer un air de *biniou*, dit l'Espagnole, dont la voix tremblait d'une jalousie mal dissimulée. Je l'ai prié de se placer à l'autre extrémité du plateau, pour ne pas trop nous écorcher les oreilles. Cela vous distraira un peu.

Madame Vandeilles et Bras d'Acier répondirent à Rosina du ton le plus aimable et le plus affectueux, mais aucun d'eux n'avait bien nettement conscience de ce qu'ils disaient. L'Espagnole s'en aperçut. Un sourire plein d'amertume glissa sur ses lèvres rouges comme la fleur du grenadier.

Plus Berthe se sentait heureuse de l'amour de Pablo, plus il lui semblait être coupable envers la pauvre Rosina. Elle en éprouvait une sorte de remords et de compassion affectueuse qu'elle ne savait comment témoigner à l'Espagnole.

— Asseyez-vous là, dit-elle, en montrant à Rosina une

place à côté de Pablo. Vous aurez le dos appuyé contre le rocher, et vous serez plus à l'aise.

— Et vous? demanda Rosina, dans le cœur de laquelle l'injustice inséparable de la jalousie luttait contre la voix affectueuse de madame Vandeilles.

— Moi je me mettrai de l'autre côté de vous, dit Berthe.

Rosina se trouvait ainsi entre Bras d'Acier et madame Vandeilles. Celle-ci s'était placée un peu en arrière. De cette manière, elle pouvait regarder Pablo sans rencontrer les yeux du créole et sans être remarquée par Rosina.

Ces petites ruses féminines, qui se reproduisent chaque jour dans le monde, peuvent échapper à des hommes, mais non pas à des femmes, et surtout à des rivales. Aussi Rosina devina-t-elle bien vite le calcul instinctif que Berthe ne s'avouait pas à elle-même.

A ce moment, Loïc, caché derrière une des cabanes, à l'autre extrémité du plateau, commença à jouer quelques airs bretons sur son biniou. Cet instrument, qui ressemble beaucoup à la cornemuse écossaise, ainsi qu'au pifferare italien, a des sons étranges qui agaceraient les nerfs et feraient rire dans un salon, mais qui impressionnent singulièrement lorsqu'on les entend dans les bois à une certaine distance. Il ne faut pas non plus voir le musicien qui est forcé d'enfler les joues et de faire maintes grimaces. Comme on s'était souvent moqué de Loïc, à cause de cette circonstance, il n'avait garde de se montrer et continuait à rester caché derrière la grande cabane.

Le petit Breton jouait avec sentiment de son rustique instrument, et ses mélodies simples et naïves devenaient charmantes à cette distance. Il faut ajouter aussi que ses auditeurs étaient dans un état d'esprit qui les prédisposait singulièrement à l'émotion. Au bout de quelques minutes, des larmes roulèrent dans les yeux des deux jeunes femmes. Les yeux fixés à terre, Rosina pleurait avec amertume. L'émotion de Berthe était plus douce. Elle se sentait aimée, et c'étaient surtout les cordes de reconnaissance et d'amour que les sauvages mélodies de Kermainguy faisaient résonner dans son cœur. Quant à Pablo, que son état de faiblesse rendait plus impressionnable encore que d'habitude, il se couvrait le front de ses deux mains, à travers lesquelles il lui semblait toujours apercevoir les traits de celle qu'il aimait.

Au moment où Loïc finissait son morceau par une de ces notes bizarres et prolongées qu'affectionnent les joueurs de biniou, Pablo leva brusquement la tête en se retournant un peu. Son regard rencontra celui de Berthe, fixé sur lui avec une telle expression de tendresse, que Pablo tressaillit de tout son corps. Berthe rougit et détourna la tête, mais, un instant après, ses yeux se reportèrent malgré elle sur M. de Verrières. Les deux amants échangèrent un long regard ; sans Rosina, qui les séparait, leurs mains se fussent rencontrées comme leurs yeux. Enfin, Berthe abaissa ses paupières comme pour protéger sa raison contre l'enivrement qui commençait à s'emparer de tout son être. Puis, afin d'échapper aux pensées qui précipitaient les battements de son cœur et empourpraient ses joues, elle se mit à parler avec une vivacité fébrile à Loïc qui était venu s'asseoir à côté d'elle, après avoir déposé son biniou. Le petit Breton la regarda d'un air si étonné qu'elle reprit son sang-froid et continua la conversation d'un ton plus calme :

— Vous m'avez promis de me raconter votre histoire, lui dit-elle. Vous devriez bien tenir votre promesse aujourd'hui.

Il rougit et fit un signe négatif.

— Pourquoi cela?

— Je n'ai pas d'histoire.

— Dites-nous du moins les motifs qui vous ont conduit en Californie.

— Cela ne vous intéresserait pas beaucoup, fit Loïc, de plus en plus embarrassé. Vous vous moqueriez de moi, comme ils l'ont tous fait à bord du navire.

— Vous êtes injuste, Loïc, dit madame Vandeilles avec vivacité. Je ne me moque jamais de personne, vous le savez bien, et ne commencerai pas par celui à qui je dois la vie.

— Vous n'avez pas peur de moi non plus, je l'espère, dit Pablo de sa voix douce et grave.

— Oh ! non, répondit Loïc, qui avait la plus grande vénération pour le créole, et qui savait aussi que ce dernier lui portait beaucoup d'affection. Vous êtes si bon pour moi, don Pablo, que je ne sais vraiment comment vous témoigner ma reconnaissance.

— Tu ne me dois aucune reconnaissance, mon ami, reprit Pablo en regardant Berthe : c'est moi, c'est nous tous qui t'en devons, au contraire, pour avoir sauvé madame Van-

deilles. Aussi, sois tranquille, puisque c'est la fortune que tu es venu chercher en Californie, je me charge de te la faire trouver.

— C'est qu'il me faut bien de l'argent, murmura le petit Breton.

— Combien?

— Soixante-dix mille francs.

— Si je t'en faisais gagner soixante mille?

— Ce ne serait pas assez, don Pablo, dit Loïc, dont l'accent révélait une détermination bien arrêtée.

— Et si je t'en faisais trouver quatre-vingt mille?

— Je n'ai besoin que de soixante-dix mille.

— N'importe, tu es très-ambitieux!

— Oh! ce n'est pas pour moi!

— Et pour qui?

Il baissa la tête et ne répondit pas.

— Quelque jeune fille qu'il aime là-bas, dit Rosina en souriant malicieusement.

— Comment pouvez-vous supposer cela? dit Loïc d'un air désolé.

— Alors racontez-nous votre histoire, reprit Rosina, qui sentait tout son pouvoir sur le petit Breton, et qui en abusait quelquefois. Voyons, Loïc, continua-t-elle, en fixant ses grands yeux noirs sur ceux de Kermainguy, vous qui êtes toujours si gentil, si complaisant, me refuserez-vous ce que je vous demande?

Loïc balbutia une réponse, mais le pauvre garçon ne put achever, tant il était troublé par le regard de Rosina.

— Comme vous voudrez, dit Kermainguy, qui était devenu rouge comme une cerise. Après tout, il n'y a rien de mal dans ce que j'ai fait, et je veux bien vous le raconter, si vous y tenez. Mais alors, ajouta-t-il, avec cette crainte de la raillerie qui fait le fond du caractère breton, promettez-moi de ne pas vous moquer de moi. Je ne sais pas bien raconter, et, si je vous vois rire, je ne pourrai plus continuer.

L'Espagnole prit sa voix la plus douce pour le rassurer et n'eut pas de peine à y parvenir.

Pablo fronça les sourcils. Quelque innocente que fût la coquetterie de Rosina, il n'aimait pas à la voir jouer avec le cœur de cet enfant. Dès le premier jour, il avait jugé Kermainguy. De tous ses compagnons, c'était celui pour lequel il se sentait le plus de sympathie et d'affection. La pensée

que Loïc avait sauvé madame Vandeilles entrait sans doute pour beaucoup dans cette prédilection, mais le caractère du petit Breton eût été, même sans cela, apprécié à sa juste valeur par le créole. Aussi n'était-ce pas par un sentiment de curiosité, mais bien avec la pensée de lui être utile, que Pablo désirait connaître l'histoire de Kermainguy et le motif qui lui faisait désirer avec tant d'ardeur cette somme de soixante-dix mille francs.

— Nous écoutons, Loïc, dit Rosina.

Par un sentiment tout féminin elle se complaisait un peu à faire parade de son pouvoir sur Loïc devant le créole qui la dédaignait.

— Eh bien ! dit enfin Loïc, qui n'osait lever les yeux, mon père et ma mère sont morts alors que j'étais encore un tout petit enfant. Mon grand-père me recueillit chez lui avec mon frère et ma sœur. Il faut vous dire que mon grand-père, qui s'appelait Ivon Kermainguy, avait servi longtemps chez le marquis de Tregastel-Kerlo, qui habitait le château de Tregastel, auprès de Douarnenez. Quand mon grand-père atteignit ses soixante ans, le marquis lui donna un lopin de terre et une petite maison, dans laquelle le bonhomme vint demeurer avec sa femme. Mon père aussi avait été garde-chasse du marquis. Tout le temps de sa maladie, madame de Tregastel lui avait envoyé tous les jours du bouillon, de la viande et des remèdes qui coûtaient bien cher, dit-on, et qu'elle fournissait pour rien aux pauvres du pays. Mais, quand la volonté de Dieu est là, il faut s'y soumettre. Tous les médecins et tous les remèdes du monde n'empêchent point un homme de subir sa destinée, et mon pauvre père mourut.

Le marquis lui-même vint à l'enterrement de mon père. Il tenait un des coins du poêle, comme mon grand-père me l'a raconté bien souvent. Aussi vous comprenez combien nous l'aimions. Dans notre famille, nous nous serions tous fait tuer pour lui, voyez-vous.

Mon frère Jobic était un gars fort et hardi. Il aidait mon grand-père à faire valoir ses champs; ma sœur tenait la maison avec la *bonne femme*. Moi j'étais tout *petiot*, et, pendant longtemps même, on a cru que je resterais contrefait. J'avais quasiment l'air d'un *innocent* *. Je n'étais pas bon à grand'-chose dans la maison; puis j'étais paresseux et j'aimais

* Expression bretonne voulant dire *insensé, idiot*.

mieux lire des histoires au coin du feu et courir par les champs ou bien au bord de la mer que de piocher la terre et de sarcler le blé. Cela mettait mon grand-père en colère, et il me battait quelquefois. Il avait raison, après tout, mon pauvre grand-père ; quand on est pauvre, il faut bien gagner sa vie.

Le ménétrier du village, le *Sonneux*, comme on dit chez nous, m'avait pris en amitié parce qu'il avait remarqué que je le suivais partout et que je l'écoutais avec une grande attention. Il m'apprit à jouer du biniou et de la bombarde, et il disait que je deviendrais un fameux musicien. C'est lui aussi qui m'a montré à faire des vers en breton, et même en français, mais je crois qu'il n'était pas bien fort pour les vers français, le père Dommenech.

Tout cela ne faisait point l'affaire d'Ivon Coz (Ivon le vieux). Un jour que j'avais laissé courir à travers un champ de blé les vaches qu'il m'avait donné à garder, le bonhomme se fâcha tout à fait. Il empoigna une gaule et il se mit à me corriger. J'étais dans mon tort ; et je recevais les coups sans crier et sans me débattre, quand le marquis vint à passer.

— Eh bien, Ivon, dit-il à mon grand-père, pourquoi frappez-vous cet enfant?

— C'est un fainéant, répondit le bonhomme; il ne veut pas gagner le pain qui le nourrit, et passe son temps à griffonner du papier ou bien à me casser les oreilles avec son maudit biniou.

Le marquis, qui était la bonté même, me questionna doucement. J'avouai tout. Je dis que mon grand-père était dans son droit de me corriger, mais que c'était plus fort que moi, et que, quand je voyais un livre ou un biniou, j'oubliais tout le reste. Le marquis causa quelque temps avec moi. Il me fit lui montrer mes vers, qu'il emporta avec lui.

Le lendemain, l'abbé Lemarec, le chapelain du château, vint me chercher de la part du marquis. Quoique mon grand-père fût quelquefois un peu dur pour moi, je ne voulais pas d'abord le quitter, mais le bonhomme ne comprenait pas que l'on pût résister à la volonté du marquis, et je dus obéir. L'abbé Lemarec me fit habiller de neuf des pieds à la tête et il m'emmena au château. A cette époque-là, je savais lire et écrire tant bien que mal. Le maître d'école m'avait montré aussi à calculer, mais je n'étais pas bien fort en arithmétique.

Il me semble que je vois encore le grand salon dans lequel me conduisit l'abbé Lemarec.

Le marquis lisait dans un coin. La marquise cousait des vêtements pour les pauvres gens. Elle passait sa vie à cela.

M. de Tregastel me frappa sur la joue en m'appelant *gros chérubin*. Il me dit que je servirais de secrétaire à la marquise et à l'abbé, et que j'irais porter les secours aux malades et aux pauvres de leur part.

Comme vous pensez bien, je n'avais pas grand'chose à faire au château. M. Lemarec, qui voyait que je n'étais guère instruit, se mit à me donner des leçons. Il me demandait toujours ce que je comptais devenir. Je n'en savais trop rien, moi. Il me demanda si je ne me sentais pas de la vocation pour me faire prêtre.

Dans notre pays, c'est un grand honneur pour un pauvre paysan que d'embrasser l'état ecclésiastique. Je dis à l'abbé que j'étais trop pauvre pour cela.

— Bah! me dit-il, le bon Dieu y pourvoira.

Le lendemain, il m'annonça que le marquis se chargerait de toutes les dépenses si je me décidais plus tard à entrer au séminaire. A partir de ce jour-là, M. Lemarec me donna des leçons de grec, auquel je ne mordais guère, et de latin, que j'apprenais assez facilement. Mon professeur était assez content de moi, mais il poussait de gros soupirs chaque fois qu'il me voyait jouer du biniou ou composer des vers. Quand c'était sur des sujets religieux encore, il ne disait trop rien, mais lorsqu'il trouvait des *sônes* (poésies bretonnes), où il y avait le mot *amour,* il tournait sa calotte sur sa tête avec impatience et finissait par jeter mes vers au feu.

— Vous étiez donc amoureux, dit Rosina, que vous faisiez ainsi des vers sur l'amour?

— Non, señora, non, Dieu m'en est témoin. Je n'avais d'amour pour aucune femme, je vous jure. Pourtant, lorsqu'en me promenant sur le bord de la mer ou dans les grands bois de sapins, je rencontrais quelque jeune fille causant avec des jeunes garçons, cela me rendait tout triste. Je me demandais ce qu'ils pouvaient se dire, et, sans m'en apercevoir, je me racontais toute la conversation que je supposais qu'ils tenaient. La plupart du temps même, je m'identifiais tellement avec eux que, dans les rêves que je faisais tout éveillé, c'était moi qui devenais le jeune homme.

— Et la jeune fille? demanda Berthe en souriant.

— Eh bien ! c'était tantôt l'une, tantôt l'autre, ou plutôt ce n'était ni l'une ni l'autre ; tenez, vous allez comprendre la chose. J'ai vu au château un grand peintre qui composait de beaux tableaux. Il faisait des têtes qui ne ressemblaient à personne et qu'il tirait de sa propre imagination. Eh bien ! moi, je faisais comme cela. Alors, je ne puis vous dire toutes les folies qui me passaient par la tête. Je me rappelle qu'un jour, l'abbé Lemarec, qui me cherchait depuis longtemps, me trouva assis sur un rocher devant la mer et pleurant à chaudes larmes.

— Qu'as-tu, mon pauvre garçon ? me demanda-t-il.

J'étais si ahuri, absolument comme un homme qu'on réveille en sursaut, que je répondis à l'abbé, sans avoir conscience de mes paroles, que je pleurais Jeannic, qui venait de se noyer. M. Lemarec eut grand'peur d'abord, puis il me demanda quelle était cette Jeannic ? Je fus forcé de lui avouer qu'elle n'avait jamais existé que dans mon cerveau. Il commença par rire, puis il me gronda bien fort et me dit que je deviendrais fou si je continuais à rêver ainsi tout éveillé. Je lui promis de ne plus recommencer, mais c'était plus fort que ma volonté. Alors je me mettais à composer des vers ou bien à jouer au hasard des airs sur mon biniou : sans cela, il me semblait que mon cœur eût éclaté. Ce que je vais dire vous fera peut-être rire ; mais, quand je chantais mes vers ou que je tirais des sons de mon pauvre biniou, c'était comme si j'épanchais mon cœur dans le cœur d'un ami.

XXII

— Vous n'aviez donc pas de camarades ? demanda Pablo.

— Non. Je me serais fait tuer de bon cœur pour le marquis, pour son fils, ou pour l'abbé Lemarec, mais ils étaient trop au-dessus de moi pour que je pusse les considérer comme des amis...

— Pauvre garçon ! murmura Berthe.

— Depuis quelque temps, reprit Loïc, M. et madame de

Tregastel devenaient tout tristes. Je voyais souvent des larmes dans les yeux de la marquise... Je remarquai bientôt que cela se reproduisait toutes les fois qu'elle recevait des lettres de son fils, le comte Maurice, qui était toujours à Paris, ou en voyage. D'après ce que j'entendais dire autour de moi, je compris que le comte faisait beaucoup de chagrin à ses parents. Il paraît qu'il était devenu amoureux d'une... d'une... d'une actrice, dit enfin Loïc en baissant les yeux avec un naïf embarras. Il dépensait beaucoup d'argent avec cette créature, comme l'appelait M. Lemarec. Un jour, le vieux marquis me fit appeler dans son cabinet. Il me demanda si je voulais toujours me faire prêtre. Je répondis affirmativement, et pourtant, je ne sais pourquoi, j'avais le cœur bien serré.

« Prends garde, mon enfant, me dit le marquis. Réfléchis bien à ce que tu veux faire. »

Je le vois encore, le noble seigneur, assis dans un grand fauteuil, avec ses longs cheveux blancs et sa belle figure calme et imposante.

« Prends garde, répéta-t-il. Si tu ne te sens pas la vocation nécessaire, il vaut mieux ne pas prendre les ordres. Tout le monde ici a de l'affection pour toi, et nous voudrions te voir heureux. Il en est temps encore; tu peux choisir une autre carrière. Quoique ma fortune soit bien diminuée par suite d'événements que tu n'as pas besoin de connaître, je te mettrai à même de faire ton chemin.

— Monsieur le marquis, lui dis-je tout honteux, qui vous fait croire que je ne veux plus être prêtre.

— Ta tristesse, mon garçon; puis les vers que tu fais et dans lesquels le mot d'*amour* revient bien souvent. Voyons, es-tu amoureux de quelque jeune fille? Tu es bien jeune encore pour te marier, mais enfin nous verrions à arranger cela pour plus tard. »

J'eus bien de la peine à persuader au marquis que je n'étais pas amoureux.

« Alors où diable as-tu pris tout ce que tu as écrit? » me dit-il.

Je le lui expliquai de mon mieux.

« Allons, me dit-il, la marquise l'avait bien deviné. Ta tête court trop vite, mon pauvre garçon. Dieu veuille que cela ne te rende pas malheureux. Enfin, veux-tu, oui ou non, entrer au service de Dieu? Si tu es bien décidé, je t'en-

verrai au séminaire, où je payerai ta pension : mais il faudra dire adieu pour toujours à tes vers et à ton biniou. Choisis. »

Les paroles de M. de Tregastel me causèrent une telle émotion que je ne pus répondre. Il me semblait qu'en consentant au sacrifice que me demandait le marquis, et dont j'étais le premier à sentir la nécessité, c'était absolument comme si je m'enterrais tout vivant. J'eus honte de moi-même et je me mis à pleurer.

« Ne te désole pas, mon pauvre enfant, me dit le marquis, je me suis chargé de toi devant Dieu et je ne manquerai pas à mon devoir. Nous te trouverons quelque occupation qui convienne à ton caractère, et tu vivras près de nous. »

Je me jetai à ses pieds en le remerciant. J'avais le cœur si plein que j'aurais voulu pouvoir me faire tuer devant lui pour lui prouver ma reconnaissance et mon dévouement. Nous autres, Bretons, voyez-vous, nous haïssons bien, mais nous aimons de même. Le mal et le bien, nous n'oublions pas plus l'un que l'autre. Au moment où je remerciais M. de Tregastel, la marquise entra dans la chambre. Elle avait l'air désolé, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Elle me fit signe de sortir. Je m'éloignai tout inquiet. Je sentais un malheur dans cette noble maison. Quelques jours après, je sus la vérité. Le comte Maurice avait mis le pied dans un endroit maudit qu'on appelle la *Bourse*. Je n'ai jamais bien compris ce que c'est que cet endroit, mais il paraît que beaucoup de gens s'y ruinent. Le comte de Tregastel y avait perdu plus de 400,000 francs qu'il ne pouvait payer. Son père partit tout de suite pour Paris. D'après ce que j'ai entendu dire aux hommes de loi qui sont venus plus tard pour la vente, il paraît que le marquis n'était pas forcé de payer ces 400,000 francs, mais c'était un gentilhomme qui tenait avant tout à l'honneur de son nom. Il fit mettre en vente tous ses biens. Les métairies et les rentes furent vendues aux enchères. Quant au château, un négociant de Saint-Malo, M. Boninet, l'acheta à l'amiable. Il ne voulut le payer que 60,000 francs, avec le parc et *la tenue*, parce qu'on avait stipulé dans l'acte de vente que pendant trois ans le marquis aurait le droit de rentrer en possession du château en remboursant à M. Boninet les 60,000 francs avec les intérêts.

— Alors c'est pour gagner cet argent que vous êtes venu en Californie? dit Rosina, étonnée de la singularité de cette histoire sans incident et sans amour.

— Oui, señora.

— Mais comment l'idée vous en est-elle venue, demanda Pablo.

— Vous pensez bien que j'avais été plus malheureux que personne de la ruine de la noble famille à laquelle je devais tant. Je me disais quelquefois que c'était moi qui avais attiré le malheur sur mes bienfaiteurs. La terrible nouvelle n'était-elle pas arrivée juste au moment où je venais de refuser de me consacrer au service de Dieu? Cette pensée me tourmentait jour et nuit. Je me creusais la cervelle pour trouver un moyen de venir en aide à mon protecteur, et je ne trouvais rien.

Un matin, je trouvai la marquise occupée à emballer elle-même tous ses bijoux. Elle les envoyait à Paris pour les y faire vendre.

Je voulus l'aider.

« Merci, mon pauvre Loïc, me dit-elle, tous ces bijoux me rappellent quelques doux souvenirs. Au moment de m'en séparer pour jamais, c'est à moi seule de les toucher. Il me semble que je serre encore une fois les mains des parents et des amis qui me les ont donnés. »

Du coin où je m'étais mis, je voyais ma bonne maîtresse prendre tous ces bijoux l'un après l'autre et les mettre dans la caisse. De grosses larmes roulaient dans ses yeux. Elle me fendait le cœur. Dans ce moment-là, voyez-vous, si l'on m'eût dit qu'en me jetant dans le feu, je pouvais rétablir la fortune de mes bienfaiteurs, je vous jure que je l'aurais fait sans hésiter.

Ce qui me tourmentait surtout, c'était de penser que le marquis et sa femme seraient obligés de quitter le château s'ils ne parvenaient pas à se procurer les 60,000 francs dans le délai fixé. Or, ils ne l'espéraient déjà plus, car un de leurs parents, sur l'héritage duquel ils comptaient un peu, s'était fâché contre eux à cause de M. Maurice.

Je savais bien que mes pauvres maîtres mourraient de chagrin le jour où il leur faudrait quitter le château, où leur famille demeurait depuis deux ou trois cents ans.

« Mon Dieu, dis-je tout bas, mon Dieu, vous qui faites tant de miracles, inspirez-moi le moyen de sauver mes bien-

faiteurs et de leur conserver au moins leur château. Si vous m'exaucez, je jure de vous dévouer ma vie et de me faire prêtre, moine ou missionnaire, suivant ce que me conseillera l'évêque de notre diocèse. »

Je n'avais pas encore achevé ces paroles qu'on apporta une lettre du comte Maurice. Il me vint tout de suite à l'idée que Dieu m'avait entendu et qu'il m'envoyait l'inspiration que je lui avais demandée. Le comte Maurice écrivait de Londres. Il annonçait qu'il partait pour la Californie dans l'espoir de faire fortune aux mines d'or, et donnait beaucoup de détails sur les placeres. Il envoyait même plusieurs journaux anglais qui contenaient de longs détails là-dessus. L'abbé Lemarec, qui parlait très-bien l'anglais et l'italien, traduisit au marquis et à sa femme les détails que donnaient ces journaux. Moi, j'écoutais de toutes mes oreilles. C'était évidemment le bon Dieu qui m'envoyait toutes ces informations; aussi, je n'hésitai pas à partir. Malheureusement, il fallait de l'argent, et je n'avais que vingt écus dans ma bourse. Je quittai un soir le château sans rien dire et je me mis en route pour Saint-Malo. Là, on me dit qu'il faudrait aller jusqu'à Nantes pour trouver des navires en destination pour la Californie. Je revins à Tregastel.

Il y avait à Douarnenez un petit caboteur qui devait faire voile pour Nantes vers la fin de la semaine. Je m'arrangeai avec le capitaine. Il fut convenu que je servirais à bord comme matelot pour payer mon passage, et que je lui donnerais ensuite cinq écus.

Cela me faisait bien du chagrin de quitter mon pays et mes parents, je vous assure. Je pleurais toutes les nuits. Enfin, le capitaine me fit prévenir qu'il allait mettre à la voile. Je partis sans dire adieu à personne. On se serait moqué de moi, voyez-vous, et l'on m'aurait empêché de m'embarquer. Les autres ne pouvaient pas entendre, comme moi, la voix qui, du fond de mon cœur, me criait: « Suis l'inspiration que le bon Dieu t'a envoyée. »

J'écrivis à tout le monde, au marquis, à la marquise, à l'abbé Lemarec, au recteur (curé) de Douarnenez, à mon grand-père et à ma grand'mère, à mon frère et à ma sœur. Je donnai les lettres à un aubergiste de Douarnenez qui me promit de ne les faire porter au château qu'après mon départ.

En arrivant à Nantes, le capitaine, qui était un bien brave

homme quoiqu'il jurât comme un païen toute la sainte journée, me mena chez un capitaine au long cours qu'il connaissait. Le frère de ce capitaine commandait un trois-mâts, qui allait partir pour San-Francisco. Il était du pays, lui aussi, et quand il me vit arriver avec mon biniou, il me donna une bonne tape sur l'épaule et m'engagea tout de suite. Là aussi, je devais payer mon passage en travaillant à bord. C'était une grande faveur que me faisait le capitaine Gourio. Je n'avais pas la force d'un matelot et je n'avais jamais navigué que sur des barques de pêche, mais, je vous l'ai dit, M. Gourio était un *pays*. Puis, comme il avait plusieurs Bretons à bord, il disait que mon biniou leur donnerait plus de cœur dans les moments difficiles qu'une double ration de vin.

Une fois à bord, j'ai fait de mon mieux pour gagner ma vie. Dans les premiers temps, les vieux matelots me malmenaient souvent parce que je n'étais pas assez leste, et que je m'*affalais* quelquefois tout de mon long sur le pont. Peu à peu, je suis devenu plus fort et plus adroit. Puis, Jann Toulhéry, et Fauche Lekaër, deux gars Saint-Pol qui étaient à bord et qui aimaient à m'entendre jouer du biniou, ont pris mon parti. A la fin du voyage, j'étais si bien avec tous les matelots que chacun m'a fait un petit cadeau en me quittant. Toulhéry et Lekaër sont venus me mettre à terre dans la yole. Ils ne pouvaient pas se décider à me laisser partir.

J'avais déjà été bien étonné, bien ahuri en arrivant à Nantes, mais ce fut bien pis à San-Francisco. Souvent je me demandais si j'étais bien éveillé et si je n'avais pas le cerveau détraqué. Les premières nuits, j'ai couché en plein air, car les logements étaient trop chers pour ma bourse. Puis, une pauvre femme que j'avais défendue contre des ivrognes et dont le mari venait d'arriver des mines avec quelque argent, me donna une place dans sa tente. Son mari m'indiqua les objets qu'il me faudrait acheter pour mon voyage, mais, avec quatorze écus qui me restaient en comptant ceux que mes pays avaient glissés dans ma poche en me quittant, je ne pouvais pas faire toutes ces emplettes-là. Je demandai seulement au mineur qu'il m'indiquât la route à suivre, et je partis en me confiant à la Providence. Vous voyez bien que j'avais raison de compter sur elle. Le bon Dieu sait bien que ce n'est pas pour moi que je veux de l'or, et j'espère qu'il ne m'abandonnera pas.

— Vous êtes un brave et honnête garçon, Loïc, dit Pablo en tendant la main au petit Breton. Si Dieu permet que nous réussissions dans notre expédition, je ferai en sorte que vous atteigniez le but de votre pieuse entreprise.

Berthe lui témoigna de son côté tout l'intérêt que lui inspiraient sa courageuse résolution et son dévouement à ses bienfaiteurs. Rosina le félicita aussi; mais il était évident qu'avec son caractère romanesque, elle avait été un peu désappointée par ce récit sans amour et sans incident dramatique.

Tant qu'avait duré son récit, le petit Breton, emporté par sa narration, avait parlé sans embarras et sans confusion. Mais, dès qu'il eut terminé, et surtout dès qu'il entendit Berthe et Rosina le complimenter, il balbutia, rougit et n'osa plus lever les yeux.

— Alors, lui dit Berthe, c'est sans doute à bord du navire que vous avez fait la chanson que vous chantiez quand vous êtes arrivé si à propos pour moi à la Birds's-river?

— Oui, Madame.

— Quelle est donc cette chanson? demanda Rosina.

— Priez Loïc de vous la chanter, dit madame Vandeilles.

Berthe éprouvait ce sentiment de bonheur calme et confiant qu'une femme ressent auprès de l'homme qu'elle aime, lorsque la présence d'autres personnes lui ôte toute crainte d'avoir à lutter contre sa passion et contre la voix de son propre cœur.

Elle aurait voulu que quelqu'un parlât toujours, afin que toute l'attention se concentrât sur lui et qu'elle pût savourer son bonheur sans être remarquée ni distraite. Il en était de même de Pablo et de Rosina, quoique pour des motifs un peu différents.

A l'insu du petit Breton, Rosina avait acquis trop d'empire sur lui pour qu'il fût capable de résister aux désirs de la séduisante Californienne.

Après un instant de silence et, pour ainsi dire, de recueillement, il chanta les couplets que Berthe avait déjà entendus; mais, ainsi qu'il arrive à la plupart des poëtes et des chanteurs de campagne, il fallait que ses chants fussent un peu à l'unisson des pensées qui remplissaient son cœur pour qu'il les dît de manière à faire plaisir. Un barde incomplet et rustique comme l'était Kermainguy ne peut, en effet, émouvoir ses auditeurs qu'en obéissant lui-même à une vive émotion. Malgré

les souvenirs si poignants que ce chant de Loïc rappelait à madame Vandeilles, elle ne put s'empêcher de faire remarquer au petit Breton que sa voix n'avait plus la même énergie, la même ardeur que lorsqu'elle résonnait au-dessus des grondements de la rivière débordée.

Pablo jouissait de la précieuse faculté de comprendre promptement les caractères de chacun jusque dans leurs moindres détails. Il devina ce qu'éprouvait Loïc.

— Chantez-nous autre chose à votre choix, lui dit-il.

Comme toutes les Espagnoles, Rosina adorait la musique. Elle appuya la motion de Pablo et prit sa mandoline pour accompagner le petit Breton. Ce dernier, habitué à chanter sans accompagnement, fut quelque temps à s'y habituer, mais, comme il avait l'oreille musicale, il se remit assez promptement. Au milieu des gorges de la sierra Zatecas, sa voix, un peu rauque et traînante, impressionnait plus vivement que ne l'eussent fait les fioritures de grands chanteurs à roulades.

L'AUBÉPINE *.

I.

Un sentier qui part du village
Conduit au manoir du seigneur.
Là, sous une voûte d'ombrage,
Sur un sentier penchant sa fleur,
Est l'aubépine au vert feuillage
Qu'aime tant le fils du seigneur.

Je voudrais être l'aubépine,
Pour qu'il me cueillît de sa main,
De sa main plus blanche et plus fine
Que la blanche fleur du jasmin;
Je voudrais être l'aubépine;
    Pour que le seigneur
    Me mît sur son cœur.

* Cette chanson est imitée d'un petit chant breton dont M. de La Villemarqué a donné la traduction dans son excellent ouvrage sur les chants populaires de la Bretagne.

(Note de l'auteur.)

II.

Pour Paris quittant la Bretagne,
Quand l'hiver entre en la maison,
Il revient à notre campagne
Avec la nouvelle saison.
L'hirondelle qui l'accompagne
Nous dit le retour du baron.

Ah ! je voudrais que l'hirondelle,
Que mes yeux vont toujours chercher,
Ne quittât jamais, infidèle,
Nos pauvres toits, notre clocher.
Retenant chez nous l'hirondelle,
Puisse le printemps
Fleurir plus longtemps !

III.

Quand marguerites, pâquerettes,
Parfument les bords du ruisseau,
Quand pinsons, linots et fauvettes
Chantent gaiement le temps nouveau,
Il vient assister à nos fêtes...
Et tout alors me semble beau !

Je voudrais voir les pâquerettes
Dans nos prés refleurir toujours,
Les pinsons, linots et fauvettes
Chanter sans cesse leurs amours.
Je voudrais qu'on donnât des fêtes,
Qu'on eût des *pardons*
En toutes saisons.

Au moment où Loïc allait chanter le quatrième couplet, Pablo se leva d'un bond en saisissant sa carabine.

— Caspita ! ne tirez pas, s'écria Benito, qui sortit du bois, tout pâle de cette frayeur que les armes à feu ont le privilége d'inspirer aux gens de sa race, quelque braves qu'ils soient par ailleurs.

— Que faisiez-vous là ? demanda Bras d'Acier.

Benito raconta tout une histoire pour motiver sa présence

et son arrivée, mais ni Pablo ni Rosina n'en furent la dupe.

Bras d'Acier se rassit en haussant les épaules. Quant à l'Espagnole, elle tourna le dos à Benito et se mit à causer avec Kermainguy.

Heureusement pour le métis, qui commençait à être embarrassé, malgré sa rare impudence, les chasseurs arrivèrent cinq minutes après lui. Quoiqu'ils fussent partis avec leurs chevaux, tous trois revenaient à pied. Leurs physionomies exprimaient la fatigue et le dépit. Nous verrons tout à l'heure ce qui leur était arrivé. Il faut auparavant que nous disions un mot de la conversation qui avait eu lieu entre Benito, Domingo, Craddle et Cypriana, et par suite de laquelle Benito était venu se cacher dans le bois pour épier Bras d'Acier et Rosina.

Craddle s'entendait presque aussi bien à la pêche qu'à l'extraction de l'or. Comme le poisson, et principalement la truite saumonée, abondent dans les rivières de la Californie, l'Américain eut bientôt rempli son panier. Quoique moins habile que Craddle, Benito était assez heureux de son côté. Quant à Domingo qui s'était étendu à plat-ventre pour pêcher avec moins de fatigue, il n'avait guère tardé à s'endormir. Une grosse truite, qui lui emportait sa ligne sans plus de cérémonie, réveilla le vaquero par la secousse qu'elle lui donna.

—Caramba ! s'écria Domingo, en se frottant les yeux d'une main et en menaçant de l'autre la truite qui se sauvait avec le courant.

— Cours après, *muchacho,* lui dit Benito en riant.

— La route qu'il suit est trop humide.

— Appelez-le, dit Craddle.

— Il ne comprend pas l'espagnol, repartit Domingo. A ses manières d'agir, vous voyez bien qu'il est Américain.

— En effet, dit Craddle, c'est pour cela qu'il se moque de vous.

— Bah ! fit Domingo, il en a plus qu'il ne pourra digérer. Il sera mort avant dix minutes.

— Ah çà ! dit tout à coup Craddle, frappé d'une idée, où avez-vous donc pris votre hameçon ?

— Je l'ai trouvé dans une boite que j'ai rencontrée...

— Dans mon coffre, n'est-ce pas? riposta Craddle avec humeur. C'est bien la peine de me voler (aux mines on emploie volontiers les mots énergiques) un hameçon tout neuf pour le perdre ainsi.

— Ce n'est pas ma faute.

— C'est la faute du poisson, n'est-ce pas? A-t-on jamais vu un homme se mettre à plat-ventre pour pêcher, comme un lézard au soleil?

— Tiens, je suis fatigué.

— Il faut convenir que nous faisons un rude travail, dit Benito, qui eût accompli sans se plaindre une traite de soixante lieues à franc étrier, mais qui ne pouvait s'habituer aux travaux suivis des placeres.

— Un rude travail, certes, oui, répéta Domingo en s'allongeant de nouveau au soleil aux pieds de Cypriana, qui s'était approchée peu à peu de ses compagnons.

— Encore si l'on travaillait pour soi, reprit Benito, poursuivant son idée du jour précédent.

— Cela vaudrait mieux, dit Craddle de sa voix tranquille.

— Bien mieux, répéta Domingo avec un soupir.

— Bien mieux, murmura aussi Cypriana, qui finit peu à peu par se mêler à l'entretien.

Une fois la conversation entamée sur ce chapitre intéressant, elle continua, surtout entre Benito et Domingo.

Plus réservé, à cause de son caractère d'abord, et puis parce qu'il craignait quelque trahison qui l'exposât à la colère de Pablo, Craddle ne disait pas grand' chose en commençant. Ce ne fut guère qu'à la fin qu'il se livra un peu.

Au bout d'un quart d'heure de cet entretien, qu'une méfiance réciproque continuait à prolonger, tout le monde se trouva d'accord pour reconnaître que Vandeilles était de trop dans la bande.

— Or, dit Domingo avec beaucoup de logique, quand vous avez quelque chose de trop, vous le supprimez.

— Voilà, dit Benito.

— Voilà, répéta la voix flûtée de Cypriana.

— Voilà, voilà, répéta Craddle en haussant les épaules, voilà votre décision! Mais les moyens de la mettre à exécution?

— Bah! fit Benito, ce Français n'est pas si redoutable, après tout.

— Il est brave et résolu, dit Craddle; mais ce n'est pas lui que je crains.

— Qui donc?

— Bras d'Acier, parbleu!

— Nous sommes trois contre lui déjà.

— Oui, mais il aurait de son côté Bucolick.

— Un imbécile, dit Benito.

— Ribonneau.

— Un bavard.

— Et Loïc.

— Un enfant.

— Imbécile, bavard et enfant, tant que vous voudrez; cela n'empêche pas que tous les trois se battraient fort bien. Avec l'appoint de Pablo et de Vandeilles par là-dessus, ils seraient certainement plus forts que nous.

— La ruse vaudrait mieux, reprit Benito en regardant sournoisement Craddle.

— Sans doute.

— Si l'on pouvait susciter une querelle entre Vandeilles et Pablo.

— Bah! l'autre jour nous avons essayé, et cela n'a pas réussi.

— Il faudrait trouver un motif plus sérieux. En provoquant par exemple la jalousie de Vandeilles contre Pablo.

— Qui s'en chargera?

Il y eut un moment de silence. C'était toujours l'histoire du grelot. Nul ne se souciait d'encourir la colère du terrible gambusino.

— Bah! fit Cypriana, qui semblait méditer profondément depuis quelques instants, est-ce que la jalousie existe aux placeres? La passion de l'or éteint toutes les autres. Voyez Benito, qui était si jaloux de sa femme, maintenant il la laisse en tête-à-tête avec deux jeunes gens.

— Loïc est un enfant, répondit Benito.

— Oui, mais Bras d'Acier...

— Il aime madame Vandeilles.

— Pablo est à moitié Français, dit Domingo, et ces Français, on assure qu'ils sont bien capables d'aimer deux femmes à la fois.

— Allons donc, dit Benito en haussant les épaules.

Malgré l'assurance affectée du capataz, les paroles de Domingo et de Cypriana lui avaient monté la tête. Un rien suffit, en effet, pour éveiller les inquiétudes d'un jaloux. Sans l'amour-propre qui le retenait, le métis eût couru immédiatement auprès de sa femme. Au bout de cinq minutes, il ne put y résister davantage. Il prit pour prétexte que sa ligne était cassée et s'en retourna au bivouac. Mais, au lieu

de se montrer, il se cacha dans le bois ainsi que nous l'avons vu plus haut.

A peine eut-il tourné les talons que Cypriana et Domingo se mirent à rire.

— Nous en voilà débarrassés, dit Domingo. C'est cela que tu voulais, n'est-ce pas, Cypriana? Parle maintenant, quel est ton moyen?

— Le voici : Rosina est *folle* de Pablo et jalouse de madame Vandeilles.

— Oh! oh! fit Craddle, est-ce bien sûr?

— Oui; il faut que ce soit Rosina qui pousse Vandeilles contre Pablo.

— C'est une bonne idée.

— Oui, dit Craddle, qui n'avait jamais l'air de bien comprendre, afin de laisser les autres s'engager; mais comment?

— Quelque jour que Rosina sera bien animée contre Berthe, elle peut révéler devant M. Vandeilles quelque secret de nature à éveiller la jalousie et la colère du Français.

— Bah! fit Craddle, et quoi donc?

— Je l'ignore; mais un jour que dona Rosina était en colère contre madame Vandeilles, elle a dit devant moi, en parlant de la Française et de Pablo : « Qu'ils prennent garde tous deux, et surtout que Berthe ne me raille jamais! Je veux bien me taire par bonté; mais, si on me pousse à bout, je raconterai à son mari tout ce qui s'est passé à San-Fernando entre elle et Pablo. Cinq minutes après, Vandeilles aura quitté notre bande ou se sera battu avec Bras d'Acier. »

— Tu parles d'or, ma fille, dit Domingo.

— Malheureusement, dit Craddle, madame Vandeilles est si bonne pour tout le monde, et surtout pour dona Rosina, que celle-ci n'aura jamais l'occasion de se fâcher sérieusement.

— Bah! dit Cypriana avec un sourire malicieux et rusé, ne suis-je pas là pour pousser à la roue?

— Ah çà! vous en voulez donc à Bras d'Acier ou à madame Vandeilles? demanda Craddle.

— A Pablo?... pas beaucoup; mais quant à la Française, je la hais de tout mon cœur!

— Pourquoi cela?

— Je la hais! Depuis qu'elle est avec nous, on dirait que nous ne sommes tous que ses domestiques; jusqu'à cet im-

bécile de Domingo, qui est allé l'autre jour lui cueillir un bouquet.

— Tu es jalouse? *preciosita de mi alma,* fit Domingo en tordant ses longues moustaches d'un air conquérant.

— Crois-tu qu'elle fasse attention à toi? Elle est trop fière pour cela. Tu n'avais pas plus tôt le dos tourné qu'elle a jeté ton bouquet.

— Ce n'est pas vrai, s'écria Domingo, qui, malgré la galanterie prétentieuse de son discours, conservait au fond toute la brutalité du vaquero à demi sauvage.

— Je te dis que si, moi, reprit Cypriana en se levant avec colère.

— Silence, fit Domingo; ta jalousie m'ennuie; si tu ne te tais pas à l'instant...

— Eh bien? dit-elle d'un air de défi.

— Eh bien! je te calmerai avec ceci, répondit Domingo, en montrant le manche de sa gaule de pêche.

Cypriana, furieuse, se jeta sur lui. Il la repoussa, et, d'un coup de poing vigoureusement appliqué, il l'envoya rouler à cinq ou six pas de lui.

Elle se releva comme une lionne blessée et fondit sur le vaquero la navajá à la main. Domingo, qui riait aux éclats, saisit le bras de la jeune fille et le tordit si violemment que Cypriana, vaincue par la douleur, poussa un cri et laissa échapper son arme.

Domingo prit la navajá, la mit dans sa poche et alluma tranquillement une cigarette. Il est bon de dire qu'il avait assez l'habitude des scènes de ce genre, et que c'était bien la vingtième fois depuis le départ que les deux amants se disputaient ainsi.

— Maintenant que votre petite explication est terminée, dit Craddle, qui les avait regardés faire, sans bouger et d'un air impassible, parlons un peu raison. Le plan de Cypriana a du bon. Il faudra que nous y songions. Il me semble que...

— *Hombre!* interrompit Domingo, voici les chasseurs. Que diable ont-ils donc fait de leurs chevaux?

— Allons voir, dit Craddle en se hâtant de mettre en ordre tout son attirail de pêche.

Quelques minutes après, les pêcheurs rejoignaient sur le plateau les chasseurs, qui expliquaient à Bras d'Acier pourquoi ils revenaient à pied. Tandis que Vandeilles et Bucolick poursuivaient un chevreuil blessé, on avait volé les trois che-

vaux laissés sous la garde de Ribonneau, qui s'était endormi.

— Et vous n'avez rien vu, Ribonneau? dit Bras d'Acier.

— Rien du tout, don Pablo.

— Vous n'avez pas suivi les traces?

— Je vous demande pardon, dit Vandeilles; mais en arrivant au pied de la montagne nous les avons perdues tout à coup. En vain sommes-nous restés plus de deux heures à cet endroit, il nous a été impossible de retrouver aucun indice.

— Ils auront gravi la montagne, dit Craddle.

— En cet endroit la sierra est à pic, et je défie bien, non-seulement un cheval ou un mulet, mais une chèvre même de gravir la pente que nous avions devant nous. Un singe n'y parviendrait pas.

— Il fait trop sombre maintenant pour que nous puissions reconnaître aucune piste. Remettons cela à demain. En attendant, faisons bonne garde cette nuit..

Malgré sa fatigue, Bucolick, toujours complaisant, courut aider Cypriana à presser les apprêts du repas. Loïc le suivit ainsi que Berthe. Quant à Rosina, elle resta auprès du groupe des mineurs.

— Quelle est votre opinion sur nos voleurs? demanda Vandeilles en s'adressant à Pablo.

— Ce sont probablement des Indiens. Si nous étions plus au nord, cela me semblerait tout naturel, car, de ce côté, il ne manque pas d'Indiens *horses's-thieves,* comme on les appelle, parce qu'ils volent les chevaux pour les manger.

— Et les hommes, dit Vandeilles, est-ce qu'ils ne les attaquent pas aussi?

— Les *hacenderos*, dont ces brigands ravagent les *querencias* (pâturages) leur font naturellement une guerre acharnée. Aussi les Indiens horses's-thieves * s'empressent-ils de leur rendre la pareille. Néanmoins, j'aimerais mieux avoir affaire à des horses's-thieves qu'à des Apaches.

— Est-ce que les Apaches viennent jusqu'ici? demanda Craddle.

— Quelquefois. Ils ont des tribus qui font de longs voyages pour chasser et pour piller. Dieu nous préserve de les rencontrer, car leur cruauté est affreuse.

— Alors, dit Vandeilles en riant, je suis d'avis que nous soupions afin de prendre des forces pour demain.

* Voleurs de chevaux.

Grâce à la pêche de Craddle et de Benito, le dîner fut somptueux. Les truites saumonées de la Californie sont délicieuses, et Craddle en avait pêché une qui pesait trois livres et demie. Tout en dînant, ou plutôt en soupant, car il était près de huit heures quand on se mit à table, on régla l'emploi de la journée du lendemain.

Il fut convenu que Bucolick, Craddle et Ribonneau resteraient au camp, tant pour le garder que pour travailler à l'extraction de l'or. Pablo emmènerait avec lui Benito et Domingo, les deux meilleurs *rastreadores* de l'expédition. Vandeilles les accompagnerait pour montrer l'endroit où se trouvaient les chasseurs lorsqu'on leur avait enlevé les chevaux.

Les mineurs fumèrent une pipe ou deux au coin du foyer; puis on fit ses préparatifs pour la nuit. Les deux couples rentrèrent dans leurs cabanes. Restés seuls dans la grande cabane, ils étendirent sur le sol, les uns leur *zarape,* les autres la dépouille de quelque bête fauve, et se jetèrent tout habillés sur ce lit peu moelleux. Cinq minutes après, tous dormaient du plus profond sommeil.

L'obscurité la plus profonde couvrait encore la vallée lorsque Bras d'Acier et ses compagnons se mirent en route.

Au moment où le soleil commençait à dorer la cime des montagnes, Pablo et les trois mineurs arrivaient à l'endroit où les chevaux étaient à paître la veille lorsqu'ils avaient si subitement disparu.

Pablo choisit une clairière voisine comme point de ralliement. Partant de ce centre commun, chaque mineur devait explorer un espace déterminé de terrain et prévenir ses compagnons par un signal aussitôt qu'il aurait trouvé quelque indice important.

Ce signal, qui était un sifflement aigu, devait être répété par le *rastreador* le plus voisin, de manière à parvenir successivement jusqu'au plus éloigné.

A cet appel, chacun avait pour consigne de revenir sur ses pas jusqu'à la clairière, afin de s'y réunir à ses compagnons.

Au bout d'une heure et demie environ, Benito donna le signal, que répétèrent Vandeilles et Pablo, qui se trouvaient à la gauche et à la droite. Domingo, toujours paresseux, était resté fort loin en arrière, et l'épaisseur du bois l'em-

pêcha d'entendre le signal; aussi n'arriva-t-il à la clairière que longtemps après les autres.

XXIII

Le métis conduisit ses compagnons jusqu'à l'endroit où il avait commencé à découvrir des traces. Entre cet endroit et la clairière où paissaient les chevaux lors de leur disparition, se trouvait une fourré inextricable précédé d'un petit tertre. Le sol pierreux et desséché de ce tertre rendait toute recherche inutile.

— Il n'y a qu'une chose à faire, dit Benito, prendre le contre-pied.

Cette piste, suivie avec une patience et une sagacité inouïes, conduisit bientôt les mineurs au bas de la montagne. Là, le terrain devenant sec et rocailleux, ils perdirent de nouveau toute espèce de trace.

— Examinons un peu ces rochers, dit Pablo; j'ai remarqué que les terrains de ce genre contiennent souvent des excavations.

Benito avait décidément la chance ce jour-là. Au bout d'un quart d'heure tout au plus, il appela Bras d'Acier.

— Voyez, dit-il, en lui montrant une étroite ouverture habilement masquée par des pierres et du feuillage.

— Les chevaux n'ont pu passer par là, fit observer Pablo. Il faut qu'on les ait tués et dépecés auparavant.

— Bras d'Acier, dit Domingo un instant après, voici un endroit où les chevaux, en se débattant, ont rayé le rocher avec la pointe de leurs fers.

— On dirait aussi que le sable est humide, fit Pablo. Le vent vient cependant du côté opposé et n'a pu en porter à cet endroit.

— Le rocher a été lavé, dit Vandeilles qui venait d'en-

lever avec son mouchoir le sable collé aux parois d'un bloc de quartz.

— Et voici des taches de sang, ajouta Domingo.

Quelques autres découvertes de ce genre suffirent pour prouver aux chasseurs que leurs chevaux avaient péri à cet endroit.

— Il n'y a qu'une chose à faire, dit Vandeilles, qui rachetait ses nombreux défauts par une bravoure poussée jusqu'à la témérité, il faut pénétrer dans cette ouverture.

Benito et Domingo échangèrent un regard.

Il se fût agi de tout autre individu, que Pablo l'eût probablement laissé s'engager dans cette tentative périlleuse, mais presque nécessaire. Néanmoins, en songeant à sa position vis-à-vis de Vandeilles, Bras d'Acier eut peur de la terrible responsabilité qu'il allait encourir vis-à-vis de Berthe.

Il fit son possible pour retenir le Français, mais inutilement. En vain lui objecta-t-il qu'il ne connaissait pas assez les ruses des Indiens, qu'il n'avait ni la souplesse ni la vue perçante de Benito et de Domingo ; Vandeilles persista dans son intention. Il est vrai que Benito avait une manière d'offrir de le remplacer qui eût suffi pour décider Vandeilles à le refuser, lors même qu'il eût été disposé à céder aux conseils de Pablo.

— Si Vandeilles craint d'exposer ses os dans cette circonstance, disait le métis d'un air moqueur, je suis tout disposé à le remplacer.

— Va-t'en au diable, mal blanchi ! s'écria Vandeilles. Quand il s'agit d'un danger à braver, je ne demande à personne de me remplacer.

— Je passerai le premier, alors, dit Pablo.

— Je ne le souffrirai pas, dit Vandeilles. S'il vous arrivait malheur que deviendrait notre expédition ?

— Qui maintiendrait l'ordre dans notre bande? ajouta Benito. Songez que nous avons trois femmes avec nous et pour plus de 60,000 dollars d'or. Cinq minutes après votre mort, nous serions tous en train de nous égorger pour posséder l'or et les femmes.

Bras d'Acier connaissait trop bien ses compagnons pour qu'il lui fût possible de méconnaître la justesse de l'observation de Benito, quelque intéressée qu'elle pût être.

Tandis qu'il hésitait entre tous ces sentiments divers, Vandeilles s'engagea dans l'ouverture ; comme elle était fort

étroite, il fut obligé de ramper comme un serpent pour se glisser entre les rochers.

Au moment où il allait disparaître, Pablo lui mit dans la main le bout du lazo de Domingo.

— Écoutez, lui dit-il, dès que vous serez en face de quelque danger, donnez une secousse à cette corde, dont Domingo tiendra l'extrémité.

— Oui, répondit Vandeilles dont on ne voyait déjà plus que les pieds, et qui se défiait avec raison des deux Mexicains, mais j'aimerais mieux que la corde restât entre vos mains, don Pablo.

— Soit, dit Bras d'Acier ; mais, de grâce, arrêtez-vous dès que vous verrez le moindre danger.

Cinq minutes s'écoulèrent. La corde que Bras d'Acier filait à mesure, restait toujours à demi-tendue. Tout à coup, Bras d'Acier sentit qu'elle se relâchait. Il la tira doucement à lui. Elle suivit l'impulsion qu'il lui donnait.

— Vandeilles reviendrait-il ? se dit le créole.

Il tira plus fort et plus vite. Le lazo, au bout duquel on avait attaché une corde pour en augmenter la longueur, n'offrit aucune résistance. Bientôt, son autre extrémité parut à l'entrée de la caverne. Le cuir du lazo avait été coupé tout près de la main de Vandeilles, ainsi que le prouvait la petite quantité de tresse qui manquait.

Au même instant, on entendit dans le lointain quatre coups de fusil qui venaient du côté du campement. Un d'eux avait retenti plus fort que les autres.

— On se bat sur le plateau, dit Benito, ce dernier coup vient du *rifle* de Craddle, je le jurerais sur ma tête.

— Courons au campement, dit Domingo.

— Et Vandeilles, dit Bras d'Acier avec angoisse, nous ne pouvons l'abandonner ici.

— En ce moment on égorge peut-être ma femme et mon enfant, reprit Benito. Venez, Bras d'Acier, venez !

— Songez au sort affreux que les sauvages réservent à leurs prisonniers, reprit Domingo.

Le malheureux créole n'y songeait que trop. Il lui semblait déjà voir Berthe se débattant entre les bras d'un sauvage. Une sueur glacée coulait sur son front.

— Nous ne pouvons abandonner Vandeilles, murmura-t-il encore.

Il s'approcha de l'ouverture et se mit à appeler Vandeilles

de toute la force de ses poumons. Il n'obtint aucune réponse.

Il écouta et n'entendit aucun bruit.

— Voilà que la fusillade recommence, dit Benito. Au nom de Dieu, Bras d'Acier, ne laissez pas égorger ces trois pauvres femmes!

— Mon Dieu, mon Dieu! reprit Pablo en se déchirant la poitrine de ses ongles crispés par une affreuse angoisse.

S'il se fût agi de tout autre que de Vandeilles, Bras d'Acier n'aurait pas hésité à tout abandonner pour courir au secours de celle qu'il adorait. Mais, précisément parce que Vandeilles était le seul obstacle qui s'élevait entre Berthe et le créole, ce dernier hésitait à abandonner son rival.

Malgré les représentations et les supplications des deux Mexicains, Bras d'Acier s'engagea à son tour dans l'étroite ouverture. Au bout de cinq ou six pas faits dans l'obscurité et le calme le plus profond, il se sentit tout à coup saisir par les pieds.

— C'est moi, don Pablo, lui dit Domingo. On voit de la fumée et des lueurs rougeâtres au-dessus du campement. On aura mis le feu aux cabanes. Au nom du ciel, venez! ou Benito et moi nous partons.

Il n'y avait pas à balancer.

Pablo appela plusieurs fois encore M. Vandeilles d'une voix dont l'anxiété doublait la puissance. Le silence le plus complet lui répondit.

Il revint à reculons sur ses pas.

— Domingo, dit-il au vaquero, tu vas rester ici.

— Caramba! don Pablo, non bien certainement. Je veux...

— Tais-toi et obéis. Si tu bouges d'ici avant mon retour, foi de Pablo, je te fais sauter le crâne. Surveille l'entrée par laquelle a disparu Vandeilles, et, si tu le voyais sortir, porte-lui secours en cas de besoin.

Depuis longtemps, les mineurs avaient reconnu qu'il ne fallait pas essayer de résister au gambusino. Tout en murmurant avec colère, Domingo prit le parti d'obéir et se hâta de grimper sur un chêne, dans le feuillage duquel il se cacha de son mieux.

Quant à Bras d'Acier et à Benito, ils partirent en courant avec une telle vitesse qu'un cheval aurait eu peine à les suivre. Néanmoins, malgré l'agilité du capataz, ce dernier fut bientôt devancé par Bras d'Acier, qui courait avec une

rapidité inouïe et qui disparut aux yeux de son compagnon déjà essoufflé.

Laissons-les voler au secours de leurs amis et voyons ce qu'était devenu M. Vandeilles.

Après avoir rampé sur le ventre et sur les mains durant l'espace de cinquante à soixante pieds, le Français s'était senti frappé au visage par une bouffée d'air frais. Pressentant avec raison qu'il allait bientôt atteindre quelque ouverture plus large, Vandeilles avait continué à s'avancer.

Tout à coup, on le saisit à la gorge. Avant qu'il eût le temps de pousser un cri, on lui enveloppa la tête avec une peau de loup qu'on lui fixa autour du cou de manière à ce qu'il lui fût impossible de faire entendre un seul son. Puis, deux hommes le prirent par les pieds et par la tête et le jetèrent dans un coin contre le rocher.

Au bout d'un quart d'heure, qui lui parut un siècle, il sentit qu'on dénouait les liens au moyen desquels on avait fixé la peau de loup autour de son cou. Il était temps, car le pauvre diable commençait à étouffer.

Le sang lui portant à la tête, au point de le faire chanceler comme un homme ivre, on lui jeta de l'eau à la figure. Lorsqu'il fut un peu revenu à lui, il reconnut qu'il était dans une grotte assez spacieuse, tapissée de stalactites. Près de lui, se tenaient trois Indiens armés de *macanas* ou casse-tête qu'ils lui montraient d'un air menaçant. Il voulut faire un pas, et s'aperçut alors qu'on lui avait attaché les jambes. Il se baissa pour ôter ses liens, mais, aussitôt, un des sauvages leva son *macana* de manière à lui faire comprendre qu'il devait se résigner à conserver ses entraves.

On lui mit un bâillon et on le rejeta dans un angle de la grotte. A huit ou dix pas de lui, les Indiens causaient avec vivacité. Un d'eux, que Vandeilles n'avait pas encore vu, semblait raconter quelque chose. A la pantomime animée qui accompagnait le récit de cet Indien, Vandeilles crut comprendre que cet homme annonçait une nouvelle importante. Bientôt, cet homme sortit de la grotte avec quatre autres Indiens. Deux sauvages seulement restèrent avec le Français, dont ils eurent soin de visiter et de resserrer les liens.

La patience n'avait jamais été la qualité dominante de Vandeilles, qui, pour le moment, étouffait de colère et de rage. Ses liens lui faisaient, en outre, un mal affreux, et

ce n'était qu'avec de grands efforts qu'il pouvait changer de position.

Au bout d'une heure, il parvint à se débarrasser un peu de son bâillon. Puis, à force de tendre les jambes et de roidir les bras, il relâcha les cordes qui le garrottaient, de manière à pouvoir faire quelques mouvements.

Ses yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité. Il lui sembla bientôt distinguer quelque chose qui brillait sur le sol au fond de la grotte. Il mit près d'une demi-heure à se traîner jusqu'à cet objet.

Ses deux mains toujours liées s'en emparèrent. C'était un couteau. Vandeilles eut un mouvement de joie indicible. Il appuya sur le tranchant du couteau les liens qui entravaient ses poignets, et manœuvra ses bras de manière à scier pour ainsi dire la courroie de cuir qui lui réunissait les deux mains.

A peine avait-il commencé, que deux Indiens arrivèrent en courant dans la grotte. Ils semblaient essoufflés par une longue course et poussaient des cris de rage et de désespoir. Les autres Indiens leur adressèrent la parole avec vivacité. Les nouveaux venus commencèrent un récit fréquemment interrompu par les hurlements et les lamentations d'une douzaine de squaws (femmes sauvages) qui étaient accourues du fond de la grotte.

Lorsque les Indiens eurent terminé leur narration, il y eut une explosion de cris et de hurlements. Puis deux des sauvages élevèrent la voix comme pour proposer aux autres une motion qui sembla être accueillie avec enthousiasme.

Quoiqu'il n'entendît pas un mot de la langue de ces Indiens, Vandeilles devina qu'on parlait d'une vengeance à accomplir sur des prisonniers. Aussi, appuya-t-il plus fortement encore ses poignets sur le couteau, au risque de se blesser les mains. Enfin, ses deux poignets se trouvèrent libres. A ce moment, les squaws se jetèrent sur lui. Une d'elles, une vieille au visage hideux, le prit par les cheveux pour le traîner au milieu de la grotte. Elle poussa un cri de triomphe, bientôt suivi d'un cri de détresse, car un formidable coup de poing la jeta à la renverse.

Les Indiens se précipitèrent à son secours.

Au même instant, Vandeilles coupa la longue lanière de cuir qui lui entourait les jambes, et s'élança vers l'étroite

ouverture de la grotte, suivi par les Indiens, qui brandissaient leurs sabres et leurs *macanas*. Par bonheur pour le fugitif, l'Indien qui courait en tête trébucha contre une femme qui venait de tomber et roula entre les jambes de ses compagnons.

A l'instant où Vandeilles se jettait à plat-ventre pour sortir de la grotte, une tête de sauvage se dressa devant lui. Par un mouvement presque instinctif, Vandeilles leva le bras et frappa de son couteau l'Indien qui lui barrait le passage. Celui-ci se rejeta en arrière en hurlant de douleur.

XXIV

. . . .

Si quelque observateur voulait se rendre compte de ce que la nature humaine peut supporter de fatigue et fournir de travail, il n'aurait qu'à passer quelques jours aux placeres de la Californie. Stimulé par la soif de l'or, chaque mineur travaille avec acharnement et n'abandonne guère sa tâche que lorsqu'il est brisé de lassitude.

Aussi, dès le lever du soleil, Craddle, Bucolick, Loïc et Ribonneau étaient-ils sur pied. Plus matineuse que Cypriana, Berthe leur servit un déjeuner composé de viandes froides, de biscuit et de thé.

— Quelle bonne créature ! dit Craddle en suivant des yeux la jeune femme, qui marchait dans la tente en souriant aux mineurs de son doux et mélancolique sourire. Tandis que ces damnées Mexicaines dorment sur les deux oreilles, elle est ici a nous servir, elle, qui pourrait se croiser les bras toute la journée si elle le voulait.

— Dona Rosina est bien bonne et bien aimable aussi, dit Loïc en rougissant jusqu'aux oreilles.

— Ah! je ne dis pas le contraire, mon jeune coq, repartit Craddle en riant; mais, aux mines, voyez-vous, une bonne ménagère vaut mieux que la beauté la plus parfaite du Kentucky. Toutes ces Espagnoles, Mexicaines, Californiennes, etc., c'est bon pour danser et faire l'amour.

Nous adoucissons ici les paroles de Craddle, dont la triviale énergie choquerait singulièrement les oreilles de nos lectrices.

Révolté d'entendre ainsi traiter Rosina, Loïc prit la parole avec l'impétuosité maladroite d'un homme timide qu'on a poussé à bout.

Au milieu de sa harangue, et comme l'animation commençait à lui donner plus de hardiesse et de facilité, Bibonneau l'interrompit par une plaisanterie qui fit rire tout le monde. Fier et susceptible, comme un Breton qu'il était, Kermainguy s'arrêta aussitôt. Il se leva, prit un morceau de biscuit et de viande froide, et sortit de la cabane sans écouter Bucolick et Ribonneau, qui cherchaient à le retenir.

— Pourquoi tourmenter ce pauvre garçon? dit le bon Irlandais avec humeur.

— Pourquoi se fâche-t-il d'une plaisanterie? riposta Ribonneau.

— Il n'aime pas à plaisanter. C'est vrai, enfin! A-t-on vu un bon à rien, un fainéant, un bavard comme cela qui s'en vient tourmenter d'honnêtes garçons qui ne demandent qu'à rester tranquilles. Oh! vous n'avez que faire de rouler de gros yeux. Je me moque pas mal de votre colère.

— Bucolick!

— Oui, Bucolick, qui vous corrigera si vous recommencez à nous ennuyer... car enfin...

Puis, la patience échappant tout à tout à l'Irlandais, il tremina sa phrase par un coup de poing à l'adresse de Ribonneau. Ce dernier, qui connaissait la péroraison habituelle des harangues pacifiques de l'Irlandais, se tenait heureusement sur ses gardes. Il sauta en arrière et répondit à la gourmade de Bucolick en lui lançant son outil à la tête. Il s'ensuivit un pugilat en règle dans lequel Ribonneau finit par avoir le dessous. Quant à Craddle, les mains croisées sur la table, il regardait le combat avec une superbe impassibilité, et applaudissait consciencieusement à chaque coup bien porté.

Pendant ce temps, Loïc s'installait sur un tertre non loin de la cabane de dona Rosina.

Celle-ci aperçut le petit Breton et vint s'asseoir à côté de lui.

La jolie Espagnole aimait beaucoup la conversation de Kermainguy. Ce n'était pas qu'elle ressentît pour lui aucun sentiment d'amour. Non; elle éprouvait seulement pour lui ce sentiment affectueux et reconnaissant que la plupart des femmes témoignent à l'homme dont elles devinent l'amour et le profond dévouement. Puis, ces deux natures, si opposées en apparence, avaient plusieurs points de ressemblance. De toute la bande, Loïc était celui avec lequel Rosina causait le plus facilement. Avec lui, elle n'avait pas à redouter le scepticisme de Vandeilles, les grosses plaisanteries de Ribonneau, l'indifférence méprisante de Craddle, la jalousie de Benito ou les mensonges de Domingo.

Enfin la voix qui parle d'amour résonne toujours agréablement à l'oreille d'une femme, lors même que cette voix ne trouve pas d'écho dans son cœur.

Bien que Loic n'eût jamais dit un mot d'amour à Rosina, ses yeux et son timide embarras ne trahissaient que trop son secret.

— Eh bien! Loïc, qu'avez-vous donc ce matin? lui demanda l'Espagnole en souriant. Vous voilà sombre comme Domingo quand on lui donne un travail à faire.

— Mais non, balbutia le petit Breton, qui ne manquait jamais de rougir jusqu'aux oreilles chaque fois que Rosina lui adressait la parole.

— Est-ce que vos camarades vous ont mis en pénitence?

— Oh! non! fit Loïc en secouant la tête.

— Vous vous serez querellé avec eux?

— Non, dona Rosina.

— Est-ce pour me montrer que ma présence vous déplaît que vous me répondez toujours: *non* et *non*, dit l'Espagnole en le regardant en dessous.

— Oh! non!

— Là... encore.

— Oh! señora...

— Je m'en vais alors, dit-elle en faisant mine de se lever.

Il la regarda d'un air si triste et si suppliant qu'elle n'eut pas le courage de le tourmenter davantage.

— Je vous jure, dona Rosina... lui dit-il.

— Ne jurez pas, interrompit-elle.

— Mais pourtant...

— C'est inutile, je plaisantais. Voyons, vous avez eu une querelle avec vos camarades?

Pour rien au monde Loïc ne l'eût dit à la jeune femme. D'abord, il aurait craint de l'affliger; puis, dans sa loyauté scrupuleuse, il eût regardé cela comme une sorte de dénonciation. Il suffisait que lui-même eût pris la défense de Rosina pour qu'il n'en voulût pas parler à la jeune femme.

— Eh bien! dit Rosina en frappant la terre de son petit pied, eh bien?...

— Eh bien! señora, dit Cypriana, qui s'était approchée silencieusement, eh bien, ces brutes d'Anglais (elle parlait de Craddle et de Bucolick), ont dit que nous n'étions bonnes à rien, et ce bon Loïc a pris notre défense, c'est-à-dire la vôtre, dona Rosina.

— Comment sais-tu cela?

— J'écoutais un peu.

— Est-ce vrai, Loïc? demanda Rosina.

— Oui, dit le petit Breton en baissant les yeux comme un coupable.

— C'est bien, cela. Donnez-moi la main, mon ami... Qu'avez-vous donc? vous tremblez?

Cypriana se mit à rire et s'éloigna en haussant les épaules.

Complétement hors de lui, Loïc balbutia une réponse que Rosina ne put entendre; mais il la regarda d'un air si doux et si tendre qu'elle se sentit tout émue et laissa retomber la main de Kermainguy.

Si Loïc avait été plus hardi, s'il lui avait parlé de son amour, elle l'aurait probablement arrêté dès le premier mot. Pourquoi donc, alors qu'il se taisait, le forçait-elle pour ainsi dire à parler en ramenant la conversation sur ce sujet? Ceux qui ont étudié le cœur de la femme, et surtout celui de la créole, comprendront ce sentiment, si complexe que nous ne pouvons ni l'analyser, ni même lui donner un nom.

— Pourquoi vous taquinent-ils toujours ainsi à mon sujet? reprit l'Espagnole.

— Je ne sais pas, señora; ils disent...

— Quoi?

— Je n'oserais point vous le répéter.

— Enfant! dit Rosina, qui prenait souvent un air protecteur et maternel envers ce jeune homme, sans songer que leur âge à tous deux était à peu près le même. Voyons...

— Ils disent...

— Ils disent?... Allons donc, Loïc, fit la petite despote en frappant ses deux mains l'une contre l'autre avec une certaine impatience.

— Eh bien! ils disent que je suis amoureux de vous, dit Loïc tout d'une haleine.

Après ce terrible aveu, il baissa la tête sans oser regarder l'Espagnole.

Pour un rien, il eût pleuré.

Rosina se mit à rire.

— Quelle sottise! dit-elle... Et que leur répondez-vous, Loïc?

— Moi? rien... je m'en vais.

— Poltron! pourquoi ne pas leur répondre?

— Je ne pourrais pas.

— Allons donc! Vous parlez pourtant avec plus de facilité que cette brute d'Américain et que ce grand nigaud d'Irlandais.

— Peut-être bien, dona Rosina; mais, quand on prononce votre nom, je perds la tête et je ne trouve plus rien à répondre.

— Vraiment!... Et pourquoi cela?

— Je ne sais pas... Il suffit que j'entende parler de vous, même lorsqu'on ne m'adresse pas la parole, pour que cela me produise un effet extraordinaire... Mon cœur se met à battre si fort, si fort, que je ne puis plus respirer et que je n'entends plus rien. C'est comme maintenant... Tenez, voyez plutôt.

Il saisit la main de Rosina, qui souriait, et l'appuya sur sa poitrine.

— Pauvre garçon! murmura l'Espagnole, devenu tout à coup sérieuse.

— Eh bien! señora, rien que de penser à vous, cela me produit le même effet. Quand je suis avec les autres, je n'ose même pas dire votre nom, tant il me semble que tout le monde va me regarder aussitôt.

— Pourquoi donc?

— Je ne sais pas... et pourtant j'aime tant à le prononcer, ce nom, que je me le répète souvent à moi tout seul. Tenez, dona Rosina, je ne puis vous dire ce qui se passe en moi; mais, dès que je suis à côté de vous, je suis si heureux que mon cœur se gonfle comme si je souffrais. Enfin... tenez... Vous ne vous moquerez pas de moi, n'est-ce pas?... parfois

cela m'étouffe tellement que je sens les larmes me venir aux yeux.

Et il levait sur Rosina ses yeux inondés de larmes.

— Pauvre enfant! répéta dona Rosina, vivement touchée de ce naïf amour.

Puis, cédant à un mouvement de compassion, de reconnaissance, que sais-je, enfin, elle saisit son mouchoir et le passa avec une sorte de brusquerie caressante sur les yeux du Breton.

— Petit nigaud! lui dit-elle en souriant, pour cacher sa propre émotion, si l'on vous voit pleurer, on va croire que je vous ai grondé. Allons, ne parlons plus de cela et causons d'autre chose.

—Vous n'êtes pas fâchée contre moi, au moins, dona Rosina? demanda-t-il d'un air tout craintif.

— Non, sans doute, mon pauvre Loïc. Seulement il ne faut pas penser si souvent à moi.

— J'y pense toute la journée.

— Vous avez tort, Loïc; vous savez bien que je ne vous aime pas autrement que comme un ami, moi, et que vous ne devez pas non plus m'aimer autrement.

— Pourquoi cela?

— Je suis la femme de Benito. Vous savez bien, d'ailleurs, ajouta-t-elle avec douceur au bout d'un instant, vous savez bien que vous avez fait vœu de prendre les ordres.

La figure de Loïc changea tout à coup d'expression.

— C'est vrai, murmura-t-il... Mon Dieu, mon Dieu, que je voudrais être tué auprès de vous et en vous défendant, dona Rosina!

— Il vaut mieux vivre, Loïc, vivre raisonnable et heureux.

— Non, señora, je sens bien que je ne serai jamais heureux, moi... J'ai honte de ma propre faiblesse... Je voudrais... Si je mourais auprès de vous, vous penseriez quelquefois à moi, n'est-ce pas, dona Rosina?

— Oui, mon pauvre Loïc, et avec une sincère affection, je vous jure; mais chassez ces folles idées. Je ne sais ce que vous avez aujourd'hui, car...

Elle fut interrompue par d'affreux hurlements. Une douzaine d'Indiens surgirent à vingt pas d'elle sur le plateau.

Avant qu'elle eût le temps de faire un mouvement pour fuir, plusieurs flèches passèrent en sifflant entre elle et le petit Breton. Une de ces flèches effleura le bras de Rosina, qui tomba à la renverse dans un mouvement instinctif qu'elle fit pour l'éviter. Loïc saisit la jeune femme dans ses bras et l'emporta dans la cabane.

— Rosina, ma bien-aimée Rosina! murmurait-il en déposant sur une natte l'Espagnole, qu'il croyait blessée à mort, Rosina!

Sans se rendre compte de ce qu'il faisait, Kermainguy approcha ses lèvres du visage de la jeune femme. Celle-ci, qui n'avait eu d'autre mal que la peur et l'étourdissement de sa chute, repoussa doucement la tête de Loïc.

— Laissez-moi, Loïc, murmura-t-elle; je ne suis pas blessée.

— Dieu soit loué! s'écria-t-il.

Puis, songeant aux paroles qu'il avait laissé échapper et qui ne lui permettaient plus de douter lui-même de l'état de son propre cœur, Loïc cacha son front brûlant entre ses deux mains.

— Mon Dieu! pourquoi ne suis-je pas mort! murmura-t-il avec un désespoir si profond que Rosina eut pitié de lui et lui tendit la main.

Il la porta vivement à ses lèvres, saisit un des fusils qu'il aperçut accroché à un bois d'élan, et se précipita hors de la cabane.

— Loïc, s'écria Rosina, où allez-vous?

Il rentra presque aussitôt.

— Venez dans la cabane de madame Vandeilles, dit-il à la jeune femme. C'est la plus solide; nous vous y défendrons mieux.

Puis, sans lui donner le temps de répondre, il la saisit dans ses bras et l'emporta en courant avec une force et une agilité qu'on n'aurait jamais attendues de lui.

Quoiqu'il eût à peine dix pas à parcourir, les Indiens lui lancèrent une grêle de flèches. Une seule l'atteignit à la poitrine, mais le fer glissa sur une côte et lui fit une large estafilade sans pénétrer profondément.

Kermainguy déposa Rosina près de Berthe, qui la reçut dans ses bras. Puis le petit Breton rejoignit les autres mineurs.

Loïc n'était plus le même. Au feu de l'amour, au bruit du

combat, l'enfant s'était fait homme. Ses yeux étincelaient. Sa figure, si douce, exprimait une sorte d'enthousiasme et de rage. C'était l'amant combattant pour sa maîtresse, et devant elle; c'était la lionne défendant ses petits. Sa folle intrépidité faillit le perdre. Après avoir déchargé son fusil sur les Indiens, il s'élança hors de la cabane sans écouter les avis de Bucolick et des autres mineurs. Puis, une hache à la main, il se rua comme un fou sur les Indiens. En un clin d'œil il en abattit deux; mais, une seconde après, lui-même roulait à terre, renversé par un coup de *macana* sur la tête.

— Le damné petit enragé! fit Bucolick en s'arrachant les cheveux de désespoir. Il faut le sauver, mes amis, ou bien sa pauvre chevelure...

Il s'interrompit pour envoyer une balle à un Indien qui venait de s'agenouiller auprès de Loïc, un couteau à scalper à la main.

— En avant! s'écria Bucolick, qui s'élança avec Craddle et Ribonneau sur les Indiens.

Quoique ces derniers fussent beaucoup plus nombreux, les balles des revolvers les forcèrent de battre un instant en retraite. Bucolick saisit du bras gauche le corps de Kermainguy, en même temps que d'un coup de sabre, il fendait la tête d'un Indien déjà blessé qui se cramponnait encore au petit Breton, puis il revint en courant vers la cabane. Craddle et Ribonneau, le revolver au poing, protégèrent sa retraite. Une nuée de flèches s'abattit sur la porte de la cabane, au moment où ils rentrèrent. Par bonheur, les Indiens, n'osant se montrer trop à découvert à cause des terribles revolvers, la justesse de leur tir se ressentait de la gêne de leurs mouvements.

Au premier moment, on crut que Loïc était mort. Le coup qu'il avait reçu avait été si vigoureusement asséné qu'on l'avait entendu de la cabane. Mais Loïc devait prouver une fois de plus la dureté proverbiale des crânes armoricains. Au bout de deux ou trois minutes, il entr'ouvrit les yeux et saisit instinctivement la main de Rosina, qui soutenait le front décoloré du petit paysan.

— Il vit! s'écria l'Espagnole. Mon pauvre Loïc...

A cette voix si douce à ses oreilles, Kermainguy se dressa sur son séant. Il regarda autour de lui d'un air encore égaré. Les détonations des coups de fusil et les hurlements des sauvages lui rendirent tout à coup la mémoire. Il se leva préci-

pitamment et saisit la première arme qui lui tomba sous la main. Comme il chancelait encore sur ses jambes, les trois femmes firent leur possible pour le retenir.

Il était comme un fou en ce moment. L'amour et la colère avaient bouleversé toutes les passions endormies du *Kymry*, poëte amoureux et batailleur. Il ne se connaissait plus. Il serra la main des trois femmes et voulut de nouveau s'élancer au dehors.

— Que le diable me torde le cou si je te laisse sortir, maudit démon ! s'écria Craddle en le saisissant à bras-le-corps. Voyons, perds-tu la tête? Veux-tu faire massacrer toutes ces femmes?... A vous, Bucolick ! cria-t-il en montrant du doigt un Indien qui s'avançait vers la cabane une hache à la main.

Bucolick se pencha silencieusement sur le canon de son rifle, qu'il venait de passer par une des meurtrières que les mineurs avaient pratiquées à coups de hache dans le mur de la cabane. Quelques secondes après, une détonation retentit; l'Indien fit cinq ou six pas et tomba en poussant des hurlements de rage impuissante.

— En voilà toujours sept par terre, dit Ribonneau. Voyez-vous combien il en reste encore, Bucolick?

— Quinze ou vingt, je pense.

— Tron de l'air ! plus on en tue, plus il y en a donc, de cette vermine!

— Les autres se tiennent cachés, dit Bucolick.

— Méfions-nous, fit Craddle; quelques-uns d'entre eux pourraient bien avoir l'idée de nous tourner. Veillez de ce côté, vous autres; je vais faire un trou dans la cloison qui regarde la montagne.

— Nous les aurions vus passer, répondit Bucolick.

— Peut-être. Ces enragés-là se traînent comme des serpents.

Tout en parlant, Craddle cherchait une hache dans un coin de la cabane. Ribonneau vint l'aider, tandis que Kermainguy et Bucolick veillaient aux autres côtés. Puis, lorsqu'on eut trouvé la hache nécessaire pour entamer les troncs d'arbres et le levier pour écarter les pierres, Ribonneau reprit son poste du côté qui regardait le ruisseau.

— Tiens, s'écria Bucolick, qu'est-ce qu'ils font donc, ces sauvages?

— Que voyez-vous?

— Ils s'en vont les uns après les autres; maintenant on n'en voit plus que cinq.

— Est-ce qu'ils auraient la bonne idée de nous délivrer de leur présence? dit Ribonneau.

— N'y comptez pas, fit Craddle en secouant la tête... Eh bien, Bucolick? ajouta-t-il en s'adressant à l'Irlandais, qui faisait face à la vallée.

— En voilà qui remontent, dit Bucolick. Ils apportent du bois... Ils le jettent à terre... en voici encore d'autres...

— Avec du bois?

— Oui; chacun d'eux en apporte sa charge.

— Que diable veulent-ils faire de tout cela? demanda Ribonneau.

— Les brigands comptent mettre le feu aux cabanes! s'écria Craddle... Prenez le levier à ma place, Bucolick, et laissez-moi votre poste...

— Eh bien? dit Bucolick au bout de quelques minutes.

— Ils apportent toujours des charges de bois... Ah! ils mettent le feu à leurs fagots, ajouta-t-il au bout de deux ou trois minutes.

— Cela ne nous fera pas grand mal à cette distance, dit Ribonneau.

— Je ne comprends rien à leur projet... Ah! si Pablo était ici, soupira Bucolick.

— *Damn my eyes!* s'écria Craddle... Je devine leur plan maintenant. Voyez-vous cette fumée?

— Ils veulent nous enfumer! fit Ribonneau.

— Ils veulent approcher de la cabane à la faveur de la fumée, dit Craddle... Malédiction sur ces vermines! On ne les voit déjà plus... Comment viser, maintenant?

— Sainte Vierge, mère de Dieu, s'écria Cypriana en pleurant, et toi, ma sainte patronne, ayez pitié de moi!

— Silence, les femmes, répondit durement Craddle, ne nous cassez pas la tête avec vos jérémiades!... Voyons, mes amis, qu'allons-nous faire?

— Il faut profiter de la fumée pour risquer une sortie et pour passer au milieu de ces coquins.

— Non, fit Craddle; nous serions massacrés en un instant.

— Écoutez, dit Berthe en s'avançant. Si Bucolick agrandissait le trou qu'il a creusé dans la cloison du côté de la montagne, nous pourrions...

— Sortir par là, n'est-ce pas? interrompit Ribonneau.

Vous avez raison, Madame; qu'en dites-vous, Craddle?

— C'est, en effet, le seul parti que nous puissions prendre, fit l'Américain après un instant de réflexion. Allons, travaillons avec Bucolick.

En moins de deux minutes on eut pratiqué un passage suffisant pour une personne.

Les trois femmes passèrent les premières.

— Arrêtez-vous, dit Craddle; voici ces démons qui viennent à la cabane.

— Qu'allons-nous devenir? s'écria Cypriana d'un ton lamentable.

— Silence donc! dit l'Américain. Le son de votre voix suffirait pour nous attirer une grêle de flèches. Parlons tout bas, et surtout pas de conversations inutiles...

En achevant ces mots, il épaula son fusil et fit feu sur un Indien qu'il venait d'apercevoir au milieu de la fumée et tout près de la porte de la cabane.

— A vous, Bucolick! ajouta-t-il presque aussitôt. Là, auprès du brasier... On en voit deux ou trois... Bien tiré, mon vieux.

— Voulez-vous que je charge vos fusils? demanda Berthe, qui s'aperçut qu'à l'exception de Domingo et de Loïc chaque mineur avait deux armes.

— Saurez-vous le faire? dit Craddle.

— Ce ne serait pas la première fois, répondit Berthe en prenant la carabine de l'Américain.

Six coups de fusil se succédèrent assez rapidement, et quatre Indiens mordirent la poussière. Néanmoins les sauvages avançaient toujours à l'abri de leur rempart de fumée. Avec une longue perche, ils poussaient devant eux les branches enflammées, qui touchaient déjà les cabanes. Quant aux mineurs, qui avaient reculé jusqu'au pied de la montagne, ils ne pouvaient désormais fuir plus loin. Le rocher, lisse et à pic, qui se dressait derrière eux, leur enlevait tout espoir de fuite. Encore quelques instants et ils allaient se trouver enveloppés dans les nuages de fumée qui recélaient leurs ennemis.

Tout à coup, ils entendirent trois coups de fusil du côté de la vallée. Les hurlements des Indiens y répondirent.

— C'est Pablo qui vient de tirer, s'écria Bucolick, nous sommes sauvés!

Il achevait à peine ces paroles qu'un homme bondit au

milieu des flammes et de la fumée, et accourut auprès des mineurs, qui le saluèrent par un joyeux hourra.

Le regard perçant du créole s'arrêta d'abord sur les femmes, en commençant par Berthe.

— Personne n'est blessé? dit-il.

— Des égratignures, répondit Craddle.

— Couchez-vous là terre, Mesdames, dit Pablo en s'adressant aux jeunes femmes; vous serez moins exposées aux flèches. Quant à nous, mes amis, en avant! Qu'il ne reste pas un seul de ces brigands; il suffirait d'un fuyard pour nous attirer quelque autre bande sur les bras. Toi, Bucolick, reste ici...

En parlant ainsi, il s'élança de nouveau au milieu des nuages de fumée; Ribonneau, Loïc et Craddle le suivirent.

Attaqués en même temps de l'autre côté par Benito, qui tirait sur eux de derrière un rocher, les Indiens lâchèrent pied. On les poursuivit; Loïc, qui avait le diable au corps ce jour-là, suivant l'expression de Bucolick, était toujours en avant de ses compagnons.

— Quel enragé que ce petit Loïc! disait Ribonneau, qui bavardait même en se battant. Eh bien, si c'est comme cela qu'il convertit les infidèles, je demande à ne pas lui passer par les mains.

XXV

Sur une douzaine d'Indiens qui restaient au moment de l'arrivée de Pablo, sept avaient succombé dans le combat et sous les machetes ou les *bowie-knives* des mineurs.

Un huitième se roulait à terre avec Loïc, au secours duquel Pablo s'élança juste à temps pour éviter au petit Breton un coup de sabre qui aurait bien pu lui fendre la poitrine. Debout sur une pointe de rocher, Craddle guettait un autre sauvage qui s'était jeté à terre derrière une petite éminence de terrain, et qui ne pouvait quitter cet endroit sans s'exposer au feu de l'Américain.

Quant à Ribonneau, il courait inutilement après un Indien qui se sauvait dans la vallée, et que le Provençal, essoufflé, manqua successivement de deux coups de fusil.

— Tâchons maintenant d'avoir deux ou trois prisonniers, dit Pablo en garrottant précipitamment l'Indien de Loïc.

Puis, laissant le sauvage aux mains de Ribonneau, il se précipita sur les traces de l'autre fugitif. Celui-ci courait comme un cerf, mais le créole n'avait guère de rival à la course et gagnait visiblement sur lui. On les perdit bientôt de vue.

— Loïc, dit Craddle, maintenant que votre homme est convenablement ficelé, aidez-moi donc à saisir cette vermine qui se cache là derrière cette petite butte. Prenez le lazo de Domingo et marchez tout droit devant vous... Là... encore... maintenant à droite... allez toujours.... Le voyez-vous?... hein?...

Loïc ne répondit pas, mais il s'élança tout à coup en avant. Au même instant un Indien, couché à plat-ventre derrière un rocher, bondit comme un lièvre pris au gîte. Avant qu'il eût fait trois pas, une balle l'atteignit à la jambe et le fit tomber. Une minute après, Loïc et Craddle le garrottaient comme son camarade.

Quelques instants plus tard, on aperçut dans le lointain Bras d'Acier qui venait vers le plateau. Il faisait marcher devant lui le fugitif, dont les mains étaient attachées derrière le dos et qu'une forte corde empêchait de courir.

En arrivant près de ses compagnons, il compta neuf cadavres d'Indiens étendus côte à côte.

— J'en ai trouvé quatre autres dans la vallée, dit Pablo; qu'on aille vérifier s'ils sont bien morts.

Craddle et Ribonneau s'empressèrent d'obéir, mais ils ne trouvèrent que trois cadavres. Le quatrième Indien, qui n'était que blessé et qui avait fait le mort pour échapper à Bras d'Acier, s'était glissé derrière une touffe de cactus. Malheureusement pour lui, Craddle l'aperçut et lui envoya une balle qui lui traversa la poitrine.

Treize morts et trois prisonniers, tel était le total des pertes éprouvées par les Indiens. En ajoutant à ce nombre celui des deux autres sauvages qui s'étaient échappés, on pouvait évaluer à une vingtaine d'hommes la bande qui était venue attaquer le camp des mineurs.

Ce sont bien des *horses's thieves*, dit Pablo d'un ton mépri-

sant. Ces Indiens ne sont bons qu'à voler. Des Apaches se seraient battus avec bien plus de courage et d'habileté.

— Maintenant, Bras d'Acier, demanda Craddle en montrant les prisonniers, dont un était grièvement blessé, qu'allons-nous décider de ces trois coquins? Mon avis est qu'ils feraient une figure fort convenable au bout de trois belles cordes attachées au premier arbre venu.

— Ce n'est pas mon avis, dit Benito. Je demande, moi, qu'on les pende par les pieds, afin que le supplice dure un peu plus longtemps.

— Il ne faut pas les tuer, repartit Bras d'Acier. Ils nous serviront à retrouver M. Vandeilles, s'il est encore vivant. En attendant, resserrez leurs liens et veillez soigneusement sur eux.

On se dirigea vers le plateau avec les trois prisonniers. Berthe, Rosina et Cypriana vinrent au-devant des mineurs, suivies de Bucolick, qui marchait la tête basse et l'air désolé. Le brave Irlandais ne pouvait se consoler de n'avoir pu prendre part au combat.

— Qu'est devenu M. Vandeilles? demanda Berthe en s'approchant de Pablo.

Celui-ci baissa les yeux. Quoiqu'il n'y eût en rien de sa faute dans le malheur de M. Vandeilles, il se reprochait de l'avoir abandonné.

— Est-il blessé... mort? reprit avec anxiété la jeune femme, que le silence de Bras d'Acier inquiétait encore davantage.

— J'espère que non, Madame, répondit enfin le créole...

— Vous espérez... Que veut dire..? parlez, de grâce; vous me faites mourir.

Pablo lui raconta tout ce qui s'était passé jusqu'au moment où les coups de fusil qu'il avait entendus dans la direction du camp l'avaient forcé de revenir en toute hâte.

— Et vous avez abandonné M. Vandeilles? murmura Berthe avec un accent de reproche douloureux.

— Pour courir à votre défense, Madame, répondit Bras d'Acier d'une voix émue.

— Nous allons partir tout de suite pour voler à son secours, n'est-ce pas?

— Sans doute. Seulement nos hommes meurent de fatigue, de soif et de faim. Nous n'avons plus de cartouches. Il faut attendre quelques minutes.

— Et pendant ce temps les Indiens vengeront sur mon mari la mort de leurs compagnons!... Oh! non, Pablo, et dussé-je partir seule...

— Seule! répéta Pablo d'un ton de reproche.

— Il s'agit de mon mari.

— Partons alors, dit Pablo avec un accent de tristesse qui navra le cœur de madame Vandeilles.

— Vous souffrez, lui dit-elle vivement. Votre bras saigne... vous êtes blessé..... mon Dieu! Et moi qui vous accusais...

— Ce n'est qu'une égratignure, dit le créole, dont l'organisation nerveuse éprouvait la faiblesse qui succède presque toujours à une violente surexcitation. Allons, mes amis, reprit-il en élevant la voix, il s'agit maintenant de sauver M. Vandeilles.

— Un moment, Bras d'Acier! s'écria Craddle, nous ne sommes pas de fer, nous autres. Donnez-nous au moins cinq minutes de répit.

Les autres mineurs firent la même demande. Ils étaient véritablement exténués. Lors même qu'il se fût agi de leur propre vie, ils n'auraient pu se remettre en route sans un instant de repos.

— Vous voyez? dit Pablo en se retournant vers madame Vandeilles, dont les yeux se remplirent de larmes à ce muet reproche de son injustice.

— Vous êtes cruel, Pablo, murmura-t-elle en joignant les mains.

— Voyons, dit Bras d'Acier en s'adressant de nouveau aux mineurs, que chacun prenne un morceau de viande et une ration de rhum. Pendant ce temps, je préparerai des cartouches.

Comme toutes les natures vivant par le cœur, Pablo était excessivement impressionnable. Il avait cru, à tort cependant, lire un reproche dans l'accent de madame Vandeilles, et il souffrait de la voir si mal apprécier son dévouement.

Berthe comprit ce qui se passait dans le cœur du jeune homme. Elle déchira son mouchoir et en fit une compresse pour la blessure que Pablo avait reçue au bras gauche, et qui n'était, du reste, qu'une égratignure, comme il le lui avait dit. Il la laissa faire en silence et la remercia tristement.

— Vous ne prenez rien, vous, don Pablo? dit-elle le cœur

tout gonflé par la tristesse du créole, qu'elle se reprochait d'avoir causée.

— Non, Madame.

— Vous souffrez?

— Non, répondit-il encore en détournant la tête.

— Vous êtes fâché contre moi, Pablo? reprit-elle d'une voix tremblante.

— Mon Dieu, non; seulement... je voudrais que M. Vandeilles fût ici à ma place et que je fusse à la sienne.

— Pourquoi?

— Parce qu'alors vous seriez moins tourmentée. Rassurée sur le sort de celui que vous aimez, peut-être daigneriez-vous accorder une pensée au pauvre Pablo, auquel vous n'auriez plus à reprocher une vie qu'il serait si heureux de sacrifier pour vous.

Le cœur bouleversé par l'accent douloureux de ces paroles, Berthe ne put résister plus longtemps aux sentiments qui gonflaient son cœur.

— Pablo, dit-elle d'une voix basse et vibrante, en saisissant la main du créole, qu'elle serra avec énergie entre les siennes, Pablo, je vous aime.

Il tressaillit et devint si pâle qu'elle poussa un cri.

— Pablo, dit-elle, Pablo!

— Tu m'aimes, dit-il à voix basse, tu m'aimes! Dieu du ciel! dis-tu vrai?

— Oui, Pablo; mais calmez-vous....

— Tu m'aimes, tu m'aimes! reprit encore Pablo, qui ne pouvait croire à son bonheur.

Berthe lui abandonna sa main, qu'il couvrit de baisers.

— Vous voyez bien qu'il faut que nous le sauvions, maintenant! dit la jeune femme avec une adorable expression de tendresse et de confiance.

— Oui, s'écria-t-il, je jure devant Dieu de le sauver ou de périr avec lui; mais auparavant, répète encore que tu m'aimes!

— Non, mon ami, répondit-elle avec une douceur infinie, mais en même temps avec beaucoup de fermeté. C'est la dernière fois que vous entendrez cet aveu, qui m'est échappé à la vue de votre souffrance. Ma franchise, dans un moment comme celui-ci, doit vous prouver surtout mon estime, et ma confiance absolue dans la noblesse de votre caractère. A votre tour, soyez généreux. Ne me faites pas regretter

d'avoir prononcé les paroles qui ont adouci vos peines. Ne me parlez plus de votre amour, afin que je puisse continuer à m'appuyer sur le bras d'un ami.

— J'obéirai, Berthe, répondit Bras d'Acier avec une profonde et respectueuse tendresse.

— Merci, mon ami. Maintenant, songez que mon mari est prisonnier, et que notre devoir à tous deux, désormais, est de le sauver.

— Vous avez raison, dit le gambusino.

Ils échangèrent un dernier serrement de mains et un dernier regard, dans lesquels ils firent passer toute leur âme; puis Bras d'Acier courut appeler les mineurs qui étaient allés chercher des provisions.

— Encore un instant, Bras d'Acier, dit Craddle, qui tenait d'une main un morceau de viande froide, et, de l'autre, un grand verre d'eau-de-vie.

— Pas une seconde! s'écria Pablo; allons, allons, debout... je pars immédiatement. Me laisserez-vous partir seul... Hâtons-nous!

— Qui gardera le camp? demanda Craddle.

— Loïc et Ribonneau, puisqu'ils sont blessés.

— Ma blessure n'est rien, dit le petit Breton, je puis marcher.

— N'importe! répliqua Bras d'Acier. Il faut que vous restiez ici. Faites bonne garde et tirez deux coups de fusil coup sur coup si vous êtes attaqués. Allons, mes amis, venez: ne perdons pas un moment.

Électrisés par l'énergie de leur chef, les mineurs oublièrent leur fatigue et se mirent en route. Madame Vandeilles marchait entre Pablo et Bucolick, qui la soutenaient dans les endroits difficiles. Rosina et Cypriana restèrent au bivouac. L'Espagnole avait le démon de la jalousie dans le cœur. Elle avait vu Pablo baiser les mains de Berthe, et, quoiqu'elle n'eût pas entendu un seul mot de leur entretien, elle l'avait presque deviné. Elle se retira dans sa cabane et se jeta sur son lit, pleurant et trépignant de colère et de douleur. Cypriana, qui l'a trouva dans cet état, fit son possible pour l'exciter encore davantage contre madame Vandeilles et n'y réussit que trop.

— Je me vengerai, disait l'Espagnole, folle de colère et de jalousie... Oui, je me vengerai, j'en jure par ma sainte patronne... C'est la mort de son mari qui rend Berthe si impru-

dente, mais je ne me laisserai pas braver ainsi. Elle n'épousera pas M. de Verrières, dussé-je la poignarder dans ses bras.

Tandis qu'elle s'abandonnait ainsi à sa jalousie, les mineurs se dirigeaient en toute hâte vers la grotte de la sierra. Une vingtaine de pas avant d'y arriver, ils aperçurent Domingo qui venait au-devant d'eux. Il leur dit qu'il n'avait rien vu et les questionna à son tour avec une anxiété facile à comprendre.

— Les Indiens qui se sont échappés ont dû rentrer dans la caverne, dit Pablo. Les avez-vous vus, Domingo?

— Non, Bras d'Acier, répondit le vaquero.

— Il faut interroger les prisonniers, dit Craddle, en montrant les trois Indiens qu'on avait amenés. Peut-être y a-t-il une seconde entrée.

— Nous n'en tirerons rien, repartit Pablo.

— Nous leur mettrons de la poudre entre les doigts, dit Craddle.

— Quelle horreur! s'écria madame Vandeilles.

— Comme vous voudrez, ma petite dame, repartit Craddle en haussant les épaules.

— Il faut bien pourtant combattre ces coquins-là avec leurs propres armes, Madame, dit Benito.

On essaya d'arracher aux Indiens, à force de menaces et de promesses, le secret de la seconde entrée, mais ils persistèrent à faire semblant de ne pas comprendre ce qu'on leur demandait.

— Nous n'avons qu'une chose à faire, dit Pablo; il faut pénétrer dans la grotte. Nous pousserons les prisonniers devant nous pour nous servir de boucliers.

— Les autres couperont les liens de ceux-ci et ils se retourneront contre nous.

— Nous ne leur en donnerons pas le temps, répliqua Pablo; d'ailleurs, il n'y a pas d'autre moyen.

Il prit un des Indiens et lui fit signe d'entrer dans la grotte. Le sauvage voulut résister. Alors Pablo le poussa devant lui et le força à s'engager dans l'étroite ouverture. Il le suivit, tenant d'une main son revolver et de l'autre une des jambes de l'Indien. Il avait en outre un poignard entre les dents. Bucolick et Craddle s'engagèrent après lui.

Tout à coup l'Indien poussa un grand cri et se rejeta en arrièrea vec tant de violence que Pablo fut obligé de reculer.

XXVI

C'était cet Indien que Vandeilles avait rencontré dans le passage et frappé d'un coup de couteau. Vandeilles le suivit dans sa retraite.

Arrivé à la moitié de l'étroit passage qui conduisait de la grotte à l'extérieur, le Français entendit tout à coup les voix des mineurs : il reconnut même celle de Pablo.

— Qui va là? cria-t-il.

— Ami! répondit la voix de Pablo.

— Donnez-moi vite un revolver et laissez-moi le passage libre, fit Vandeilles, qui continuait à avancer.

Pablo s'empressa de faire ce qu'il lui demandait.

Vandeilles prit l'arme de la main gauche. Il était temps que ce secours lui arrivât. Un des Indiens lui avait saisi le bras droit et cherchait à lui arracher son couteau. Le Français appuya le canon du revolver sur le front du sauvage et lâcha la détente. On entendit un cri. L'Indien fit un mouvement convulsif et s'affaissa à la place même où il était. La balle lui avait brisé le crâne. Les autres reculèrent et disparurent dans la caverne.

Au lieu de rejoindre ses amis, Vandeilles s'élança à la poursuite des sauvages. Ne le voyant pas sortir, les mineurs s'engagèrent résolûment dans l'étroit passage. Guidés par le son de la voix de Vandeilles, les compagnons de Pablo se dirigèrent vers le fond de la caverne. Malheureusement l'obscurité les forçait à n'avancer qu'avec circonspection. Lorsqu'ils arrivèrent à la seconde grotte, les Indiens avaient disparu.

— Où sont-ils donc passés, ces brigands? demanda Benito à Vandeilles, qui revenait lentement en essuyant la lame de son couteau.

— Il est inutile de les poursuivre désormais, répondit-il; la caverne aboutit de ce côté à d'interminables prairies. Les Indiens se sont élancés sur leurs chevaux et sont partis ventre à terre.

— Il faut leur donner la chasse, s'écria Craddle.

— Ils ont emmené tous leurs chevaux, et nous ne pouvons espérer de les rattraper sans autre secours que celui de nos jambes. D'ailleurs, le revers de la montagne au milieu duquel débouche la grotte est à pic comme une falaise, et lisse comme un miroir.

— Ils l'ont bien descendu, eux.

— Oui, mais avec une échelle de lianes ; or, ils ont eu soin de la briser et d'en tirer à eux les débris. Venez voir plutôt.

Il les conduisit au bord de la grotte et leur montra les débris de l'échelle de lianes qui gisaient dispersés à terre à cinquante pieds au moins au-dessous de l'ouverture de la caverne.

Quant aux Indiens, ils étaient déjà hors de la portée des rifles.

Tout en causant avec Vandeilles, Pablo visitait l'intérieur de l'immense caverne, qui traversait presque toute la largeur de la montagne.

— N'allons-nous pas bientôt retourner au camp? demanda Benito, qui brûlait d'envie de revoir sa femme et son fils.

— Oui, dit Pablo; seulement, avant de partir, il nous faut dissimuler autant que possible l'entrée de cette caverne.

— A quoi bon?

— Qui sait? Elle peut nous être utile quelque jour.

— Craignez-vous donc quelque nouveau danger? demanda Ribonneau.

— Aux mines, il faut toujours craindre, et prendre ses précautions pour le danger à venir.

Benito, Craddle et Bras d'Acier entassèrent des branchages, des roches et de la terre de manière à cacher les deux ouvertures.

Ce travail, qui dura près de deux heures, fut fait avec tant d'habileté qu'on aurait passé à dix pas de la caverne sans en soupçonner l'existence. Lorsqu'on eut achevé, on se mit en route pour regagner le bivouac. Plus impatient que les autres, Benito prit les devants.

Rosina, Cypriana et Domingo accoururent au-devant des mineurs. Tandis que Ribonneau, l'orateur habituel de la bande, leur racontait les détails de l'expédition, Berthe rentra dans sa cabane avec Vandeilles. Au fond du cœur,

Berthe se sentait coupable envers ce dernier, à cause de l'aveu qu'elle avait fait à Pablo. Elle cherchait à se justifier à ses propres yeux en redoublant de soins et de prévenances pour son mari. A peine même avait-elle parlé à Bras d'Acier, excepté pour le remercier au moment où elle avait vu Vandeilles en sûreté. Mais Bras d'Acier avait assez de délicatesse dans le cœur pour comprendre ce sentiment. D'ailleurs, il était encore sous l'influence de l'enivrement que lui avait causé l'aveu inespéré de la jeune femme. Sa pensée souriait encore au rayon de soleil qui avait tout éclairé, tout embelli autour de lui.

Une demi-heure plus tard, tous les mineurs se trouvaient réunis pour le dîner dans la grande cabane. Dès qu'ils eurent apaisé leur robuste appétit, aiguisé par tant de fatigues, chacun alluma sa pipe.

Excepté Berthe et Loïc, tout le monde fumait; Rosina et Cypriana elles-mêmes roulèrent des cigarettes. On se mit ensuite à causer des incidents de la journée.

Craddle proposa de poursuivre les Indiens fugitifs, mais sa proposition n'eut pas d'écho...

— Ils vont en amener d'autres, vous pouvez y compter, dit l'Américain, et nous ne nous en tirerons peut-être pas à si bon marché qu'aujourd'hui.

— Je crains plutôt le retour des Apaches, dont nous avons vu le pied en venant, dit Pablo. Aussi mon avis serait-il que nous songions au retour.

Un cri unanime s'éleva contre lui.

— Quitter un tel placer! cria-t-on de toutes parts, abandonner la fortune au moment de recueillir les fruits d'un si pénible voyage!

— Si vous profitiez du moment où nous sommes réunis et tranquilles pour faire le compte de chacun? dit Vandeilles.

Pablo fit un geste de contrariété. Il pressentait l'inconvénient de ces évaluations, qui remettaient pour ainsi dire sous les yeux de chaque mineur l'immense part attribuée à Vandeilles. Mais l'avis du Français fut si vivement appuyé par ses compagnons que Pablo ne put s'y opposer. Craddle, qui tenait les comptes avec madame Vandeilles, énonça les quantités d'or déjà recueillies, qu'on inscrivait chaque soir sur deux petits registres. Du reste, il aurait pu se dispenser de cette énumération; car chaque mineur savait, à un dollar près, le chiffre exact du total, qui montait à 248 livres d'or,

représentant une valeur d'environ 64,500 dollars ou 322,000 francs. La moitié réservée à Vandeilles, d'après les conditions acceptées au départ par tous les mineurs, se composait donc de 161,000 francs.

Même somme restait à partager entre Ribonneau, Craddle, Bucolick, Benito, Domingo et Kermainguy. De plus, une part devait être réservée pour être divisée entre le fils de José et les héritiers de Mundiaz, le Mexicain tué par Goliath, si on les retrouvait. Il fallait donc diviser en sept les 161,000 francs restants, ce qui donnait 23,000 francs pour la part de chaque mineur.

En toute autre circonstance, cette somme eût paru un fort beau résultat; mais la grosse part de Vandeilles faisait paraître presque insignifiante celle de ses compagnons. Alléché par ce brillant résultat et poussé par le démon de la cupidité, qui règne aux placeres plus que partout ailleurs, lui-même avait en outre rêvé de tels monceaux d'or qu'il était à peine satisfait de son lot. Ce fut peut-être celui de tous qui insista le plus pour qu'on prolongeât le séjour sur le plateau del Desierto.

Inquiet pour la sûreté de celle qu'il aimait, Bras d'Acier se rendit à regret. Peut-être même eût-il persisté dans son intention, si Berthe elle-même n'avait élevé la voix pour le prier de différer ce départ.

Ce n'était certes pas un motif d'intérêt qui poussait la jeune femme à cette demande, que lui avait soufflée son mari. Elle ne songeait qu'à une chose, c'est qu'aux mines elle voyait Pablo chaque jour, et qu'une fois à San-Francisco il lui faudrait s'en séparer, probablement à jamais. Si cette pensée avait eu le temps de se dessiner nettement dans son esprit, peut-être n'y eût-elle pas obéi, mais, lorsque, aux paroles de Vandeilles, cette idée eût surgi dans le cœur de la jeune femme, elle s'empressa de parler alors qu'elle pouvait encore se faire illusion et se figurer qu'elle obéissait au désir de son mari.

Depuis qu'il se savait aimé, depuis que l'étreinte du doute ne fermait plus l'entrée de son cœur à la lumière, Pablo lisait presque à livre ouvert dans l'âme de madame Vandeilles. Devinant l'intention que la jeune femme ne s'avouait pas à elle-même, il en remercia Berthe par un regard qui fit bondir de bonheur et de confusion le cœur de madame Vandeilles.

Malheureusement le regard du créole et le trouble de Berthe n'échappèrent ni à Rosina ni à Cypriana.

— Avez-vous vu comme il obéit à toutes ses volontés? dit tout bas la métisse à Rosina.

Rosina ne répondit rien, mais elle mordit jusqu'au sang ses lèvres crispées.

— Eh bien! dit Bras d'Acier, puisque tout le monde est de cet avis, nous resterons encore quelque temps ici.

En achevant ces paroles, il s'éloigna un peu avec Craddle, auquel il avait à faire quelques recommandations. Une querelle s'engagea presque aussitôt entre Vandeilles et Benito à propos d'une plaisanterie aigre-douce de Ribonneau, qui annonçait à chacun de ses associés un magnifique cadeau de la part de Vandeilles.

— Je sais ce que j'ai à faire, repartit ce dernier, froissé des éclats de rire des autres mineurs, et je n'ai besoin des conseils de personne.

— Cela m'eût étonné, dit Benito d'un ton aigre. J'ai remarqué que Vandeilles n'était généreux que de l'argent des autres.

— Si je ne suis pas généreux de mon or, je le suis au moins de mon sang, répliqua Vandeilles avec vivacité. Je connais beaucoup de beaux parleurs qui n'élevaient pas si haut la voix cette après-midi lorsqu'il s'agissait d'entrer dans la caverne.

— Chacun son tour, repartit Benito.

— Le vôtre n'arrive pas souvent pour le courage, dit Vandeilles.

— Demonio! s'écria le capataz, répète donc ce que tu viens de dire.

— Parfaitement, répondit Vandeilles, qui répéta sa phrase du ton le plus insultant.

Benito s'élança sur lui en tirant son machete. Vandeilles, qui n'avait pas d'armes en ce moment, saisit le capataz à bras-le-corps et voulut le désarmer. Malheureusement pour le Français, Domingo, qui se trouvait auprès des combattants, étendit la jambe de façon à faire trébucher les deux adversaires. En même temps, et comme s'il cherchait à les retenir, il donna une impulsion qui fit tomber Vandeilles sous Benito. Puis il glissa sournoisement un couteau dans les mains du capataz, qui avait laissé échapper son machete.

Le commencement de cette querelle avait échappé à Bras d'Acier, qui causait avec Bucolick un peu à l'écart.

Aux cris que poussèrent Berthe et Rosina en voyant tomber Vandeilles et Benito, Pablo s'élança d'un bond vers les deux adversaires. Il arracha Benito de dessus le Français, et lança le vaquero à l'autre bout de la pièce avec tant de force que Benito faillit se briser la tête contre le mur.

Pendant ce temps, Bucolick retenait Vandeilles, ivre de fureur.

Rosina courut à Benito, mais il se releva en proférant toutes les malédictions que pouvait lui suggérer le riche répertoire de la langue mexicaine.

— Silence ! s'écria Pablo.

Tandis que les amis de Vandeilles le contenaient à grand'-peine, Berthe, qui exerçait un certain empire sur Benito, s'approcha du capataz pour tâcher de le calmer. Malheureusement, dans l'état de jalousie et d'exaspération où était Rosina depuis le matin, la présence de Berthe ne pouvait arriver plus mal à propos.

— Allez-vous-en ! lui dit Rosina en la repoussant, allez retrouver votre amant !

— Rosina ! dit Berthe d'une voix douloureusement émue.

— Laissez-moi ! Croyez-vous donc que je sois dupe de votre hypocrisie ?

— Bien répondu, murmura Cypriana à l'oreille de l'Espagnole, qui ne se connaissait plus.

— Je vous en conjure, Rosina, reprit madame Vandeilles avec douceur, calmez-vous, écoutez-moi.

— Non, s'écria la jalouse Californienne, que Cypriana excitait toujours, non ! J'ai assez de vos mensonges. Croyez-vous donc que j'ignore tout ce qui se passe entre vous et don Pablo? Ne me poussez pas à bout, ou je raconterai ce que je sais. N'ai-je pas vu ce matin encore Pablo vous baiser les mains?

— Qu'avez-vous vu? dit Vandeilles, qui n'avait entendu que les derniers mots, et qui s'approcha les yeux étincelants.

— Rosina ! murmura Berthe d'une voix suppliante.

— Courage, dit Cypriana, qui vit que sa maîtresse hésitait, montrez-leur que vous n'avez pas peur d'eux.

Excitée par la métisse et par Benito, Rosina répéta ce qu'elle avait dit.

— Est-ce vrai? demanda Vandeilles, qui devint pâle de fureur et de jalousie.

— C'est vrai, répondit Pablo en intervenant, et de sa voix calme et ferme : Madame Vandeilles pleurait de vous savoir prisonnier. J'ai juré de vous sauver ou de périr avec vous. Madame Vandeilles m'a tendu sa main, que j'ai baisée; voilà tout.

— Oui, répondit Berthe en baissant les yeux.

Rosina se mit à rire avec amertume.

— Il n'y a de pires aveugles que ceux qui ne veulent pas voir, dit-elle.

— Que signifient ces paroles? demanda Vandeilles avec humeur.

— Rosina, dit Pablo en interrompant la jeune femme qui allait répondre, vous jouez là un triste rôle. Vous devriez au moins sentir tout ce qu'il y a de noblesse et de générosité dans le silence de madame Vandeilles.

— Qu'elle parle si cela lui plaît, répondit l'Espagnole avec colère. Je ne veux accepter...

— Et moi je vous ordonne de vous taire, s'écria Pablo, mis hors de lui par le danger que courait madame Vandeilles et par les larmes que versait la pauvre jeune femme.

— Parlez, Rosina, dit Vandeilles, je le veux.

— Allez jusqu'au bout, murmura Cypriana, qui s'épanouissait d'aise.

— Rosina ! fit Pablo d'un ton menaçant.

— Eh bien? repartit fièrement la jeune femme, oseriez-vous donc me frapper, vous? Tenez, voici ma navajá..... Frappez donc.

Pablo jeta le couteau à terre avec une rage contenue. S'il se fût agi d'un homme il l'eût tué sur place, mais que faire contre une femme?

Il y eut un moment de silence. Une vive anxiété oppressait les poitrines. Chacun sentait que l'arrêt de mort d'un homme allait tomber des lèvres de l'Espagnole.

Elle-même hésitait. Peut-être regrettait-elle déjà ses paroles imprudentes, mais l'orgueil l'empêchait de reculer.

XXVII

— Du courage, dona Rosina, reprit Cypriana à voix basse, mais pas assez bas cependant pour que Pablo ne devinât pas le sens de ses paroles.

— Misérable créature! s'écria-t-il en s'élançant vers elle. Éloigne-toi à l'instant ou, par mon saint patron, je te fais attacher à un arbre et fouetter de verges. Va-t'en!

Effrayée du regard de Pablo, la métisse s'éloigna en tremblant. Domingo et Benito voulurent prendre son parti, mais Bras d'Acier leur imposa silence.

— Assez, dit-il avec cette voix et ce regard impérieux qui faisaient plier les plus intrépides. Il est honteux pour des hommes tels que nous de prêter plus longtemps l'oreille aux bavardages d'une femme emportée. Elle oublie qu'abuser de sa faiblesse et de son sexe pour faire le mal est une lâcheté qui ne peut lui attirer que le mépris de tous les cœurs honnêtes.

Ces derniers mots, et l'accent avec lequel Pablo les prononça, tombèrent comme un morceau de glace sur la colère de Rosina. Par une soudaine réaction, elle baissa la tête et fondit en larmes.

Au même instant, un coup de fusil tiré par Craddle fit tout le monde se retourner.

— A moi! dit l'Américain en se précipitant vers les sapins qui couvraient la pente de la montagne.

Bucolick, Benito et Loïc s'élancèrent sur ses traces. Cinq minutes après, ils revinrent portant le corps d'un individu qu'ils avaient trouvé dans le bois. Cet homme, que la balle de Craddle avait frappé en pleine poitrine, portait un costume dans le genre de ceux des mineurs. Ce devait être un Anglais ou un Américain.

Il respirait encore, mais il ne pouvait parler. Il succomba presque aussitôt sans avoir prononcé une seule parole.

— Vous êtes trop prompt, Craddle, dit Bras d'Acier d'un ton mécontent. Peut-être ce malheureux n'avait-il pas de mauvaises intentions.

— Alors pourquoi se cachait-il? répondit l'Américain. Il

m'a tout l'air d'un *bush-ranger* *. Voyez plutôt son équipement. Des armes de tout genre et pas un seul outil... et puis une figure de brigand.

L'inconnu avait, en effet, une physionomie patibulaire. Bras d'Acier, qui connaissait tous les types des *placeres*, se rangea de l'avis de Craddle. Il lui répéta néanmoins qu'il avait eu tort de tirer ainsi, au lieu d'appeler ses camarades pour cerner l'espion.

— Ma foi, répondit Craddle, il m'a semblé que son rifle était dirigé sur moi, et j'ai tué pour ne pas être tué moi-même.

— Cet homme doit faire partie de quelque bande, dit Pablo. Il faudra éclaircir cela le plus tôt possible.

— Demain matin, alors, répondit Craddle. Il fait trop nuit maintenant; d'ailleurs, nous sommes tous sur les dents.

— A demain, soit, dit Bras d'acier; mais il sera nécessaire de veiller cette nuit.

— Je crains que nous ne soyons entourés par quelque troupe de salteadores **, dit Craddle. Celui-ci m'a tout l'air d'un espion envoyé pour reconnaître notre position.

— Je le crois comme vous, dit Benito.

— Peut-être Goliath aura-t-il rencontré quelque camarade de son espèce, fit Vandeilles.

Personne ne répondit. Chacun partageait l'opinion du Français, et cette perspective de nouveaux dangers à courir rendait tout le monde sombre et silencieux.

Il fut décidé que deux hommes monteraient la garde à tour de rôle jusqu'au jour. Pablo déclara qu'il veillerait toute la nuit. L'inquiétude qu'il éprouvait au sujet de Berthe et de l'entretien qu'elle allait avoir avec son mari l'empêchait, en effet, de goûter un instant de repos. Il aurait donné tout au monde pour qu'il lui fût possible de dire quelques mots à madame Vandeilles avant qu'elle se retirât, mais il ne put approcher d'elle.

Lorsque M. et madame Vandeilles rentrèrent dans leur cabane, tous deux étaient sous l'empire d'une vive émotion. Nous n'avons pas besoin d'expliquer les inquiétudes qui déchiraient le cœur de la pauvre Berthe. Elle s'attendait à des questions pressantes de la part de son mari, et ne savait que

* Bush-ranger, voleur de grands chemins.

** Voleurs.

lui répondre. Si sa propre vie à elle eût été seule en jeu, Berthe aurait dit simplement la vérité, au risque de tout ce qui pouvait en arriver. Mais, dans cette circonstance, elle sentait que son aveu rendrait un duel inévitable entre M. Vandeilles et Bras d'Acier. Quel que fût le vainqueur, ce combat devait avoir un résultat terrible pour la pauvre femme. Le devoir ou l'amour ferait couler ses larmes et briserait son cœur.

Quant à Vandeilles, sa vie de débauche, de café et de maison de jeu n'avait pas encore éteint dans son âme tout sentiment d'honneur. Il comprenait que s'il découvrait une intrigue entre sa femme et Pablo, il ne pouvait plus désormais rien accepter de ce dernier. Or, quelle que soit la vertu d'un homme, il y regarde à deux fois avant de jeter la fortune qu'il a dans les mains. Malgré sa jalousie, Vandeilles avait toujours devant les yeux les cent soixante mille francs de poudre de d'or qu'il devait à la générosité de Bras d'Acier, et que de nouvelles recherches allaient peut-être doubler. D'un autre côté, il se demandait avec une certaine inquiétude ce que deviendrait l'expédition s'il la privait d'un chef aussi indispensable que le gambusino. Il était enfin dans l'état de ces gens qui veulent éclaircir un doute, tout en désirant au fond du cœur s'être trompés dans leurs conjectures.

Au lieu de se coucher en rentrant dans sa cabane, Vandeilles prit un flacon d'eau-de-vie et s'en versa un plein verre.

— Un moment, dit-il à Berthe, qui se jetait tout habillée sur son lit, j'ai à vous parler. Que signifie cette scène entre vous et Rosina?

— Je n'en sais pas plus que vous là-dessus, répondit la pauvre femme, plus morte que vive.

— Il faut convenir que le moment était singulièrement choisi pour vous faire baiser la main par ce don Juan à peau de citron.

— Il vous a dit lui-même...

— On dit ce qu'on veut; mais, Dieu merci! je ne suis pas assez stupide pour croire à de pareilles sornettes. Il vous tardait donc bien d'être veuve, que vous étiez déjà en train de vous réjouir avec votre amant? Vous auriez dû au moins vous observer assez pour qu'on ne pût vous voir. Vous qui avez toujours à la bouche les mots de vertu, de devoir, etc., vous n'y songez guère pour votre propre compte...

S'animant peu à peu par ses propres paroles, il arriva bientôt à un état de colère effrayant. Berthe, épouvantée, se sauva dans un coin, mit la tête dans ses deux mains et resta immobile et silencieuse. Cette douleur résignée ne fit qu'exaspérer davantage M. Vandeilles.

— Voyons, s'écria-t-il, en écartant brutalement les mains de la jeune femme, répondez-moi donc, au lieu de me braver ainsi par votre impassibilité.

— Que puis-je vous répondre, dit-elle en pleurant, puisque vous refusez de me croire?

— Que voulait dire Rosina lorsqu'elle a parlé de circonstances qu'elle pourrait révéler sur Bras d'Acier et sur vous?

— Je l'ignore, répondit Berthe en baissant les yeux.

— Vous mentez, s'écria-t-il, vous mentez... mais je vous forcerai bien de me dire la vérité. Je veux savoir à quoi Rosina faisait allusion.

Berthe ne répondit pas.

— Berthe! reprit-il avec colère.

Même silence.

— Berthe! s'écria Vandeilles exaspéré, en saisissant la main de la jeune femme toujours immobile... mais répondez donc! reprit-il en grinçant les dents.

Dans sa colère, il serrait les mains de la jeune femme avec tant de brutalité qu'elle laissa échapper un cri de douleur.

— Vous me faites mal, Monsieur, dit-elle d'une voix contenue.

— Et que m'importe? reprit-il brutalement, répondez à ma question, ou, de par Dieu!...

Il n'acheva pas, mais le couteau qu'il venait de prendre à sa ceinture n'expliqua que trop la portée de sa menace.

Berthe le regarda d'un air de pitié méprisante, et ne répondit pas.

Animé par la jalousie, ainsi que par l'eau-de-vie qu'il avait bue machinalement, Vandeilles écumait de rage. Il était hideux à voir. Nul ne sait jusqu'où l'aurait emporté son aveugle fureur, si deux coups frappés à la porte n'eussent détourné son attention. A ce bruit inattendu, il sauta sur son fusil et s'élança vers la porte, qui s'ouvrit au même instant et livra passage à Rosina.

— Rosina! s'écria-t-il, tout stupéfait d'une visite si inattendue.

— Moi-même, señor, dit l'Espagnole, dont les yeux rouges et gonflés révélaient bien des larmes récentes.

— Vous, à pareille heure... si tard!...

— Il n'est jamais trop tard pour réparer une faute, dit la jeune femme d'une voix émue.

Puis, ne pouvant se contenir plus longtemps, elle courut se jeter aux genoux de madame Vandeilles.

— Pardon, Berthe, lui dit-elle en sanglotant, pardon de tout le chagrin que je vous ai causé... Que j'ai été méchante et injuste envers vous! Oh! je ne me le pardonnerai jamais... J'étais folle... je ne savais plus ce que je disais... Pardonnez-moi.

— De grand cœur, ma pauvre enfant, dit Berthe en attirant la jeune femme dans ses bras.

Toutes deux s'embrassèrent en pleurant.

— Que vous êtes bonne! reprit Rosina avec exaltation... et moi... Tenez, j'ai honte de ma conduite. Tant que j'ai été là devant tout le monde, l'orgueil m'a soutenue; j'ai persisté dans mes injures; mais, dès que j'ai été rentrée et que j'ai repris mon sang-froid, dès que j'ai songé à ce que je venais de faire, je me suis trouvée si méprisable que je me serais frappé la tête contre les murs, si Benito ne m'en avait empêchée. Il m'a été impossible de m'endormir. Je souffrais tant que je n'aurais pu y résister davantage. Je me suis levée et je suis partie bien doucement pour ne pas réveiller Benito, qui m'aurait retenue. Ainsi, c'est bien vrai, vous me pardonnez, Berthe?

Madame Vandeilles, vivement émue, ne répondit à l'Espagnole qu'en la baisant au front.

—Tout cela est fort bien, dit Vandeilles avec humeur, mais permettez-moi de vous parler à mon tour, dona Rosina. Que s'est-il donc passé entre madame Vandeilles et Bras d'Acier?

— Rien, Monsieur, rien je vous assure.

— Aujourd'hui peut-être; mais vous parliez d'autres incidents, d'un mystère que vous seule connaissez. « Je raconterai tout ce que je sais! » disiez-vous. Que signifient ces paroles?

— Le sais-je moi-même? répondit l'Espagnole; j'étais folle de douleur et je disais tout ce qui me passait par la tête.

— Cependant...

— Tenez, monsieur Vandeilles, de grâce, ne parlons plus de cette terrible scène; ce serait me prouver que vous m'en gardez encore rancune.

— Mais...

— Vous savez bien que nous autres femmes nous sommes très-impressionnables. Il faut me pardonner mes folies. Vous vous mettez bien en colère, vous aussi.

Il aurait fallu avoir le cœur bien dur pour résister aux prières, à la douce voix et au regard caressant de la belle Espagnole. Aussi Vandeilles finit-il par se laisser fléchir.

Tandis que la jeune femme s'oubliait auprès de madame Vandeilles, une voix irritée répéta plusieurs fois le nom de Rosina dans l'enceinte du bivouac.

— Mon Dieu! c'est Benito, s'écria Rosina, qui devint toute pâle. Il doit être furieux.

— Je vais vous reconduire, dit Vandeilles, qui, comme bien des maris, réservait toute sa galanterie pour les femmes des autres.

— Oh! non, Monsieur, ce serait l'exaspérer encore; laissez-moi sortir seule.

— Je sortirai avec vous, moi, dit Berthe...

— Appelez-le plutôt, fit Vandeilles, qui se mit à héler le capataz de toute la force de ses poumons.

Benito arriva en courant.

— Rosina est ici, lui dit madame Vandeilles.

— Ici... et pourquoi?

Berthe le lui raconta de la manière la plus favorable pour Rosina qui se montra aussitôt.

Benito avait l'air furieux.

Berthe voulut l'apaiser, mais il ne l'écouta pas.

— Adieu, dit Rosina en embrassant encore madame Vandeilles.

— Votre mari m'a l'air bien en colère, murmura Berthe à l'oreille de Rosina; j'ai peur pour vous.

L'Espagnole haussa doucement les épaules.

— Ne craignez rien, dit-elle.

— S'il allait vous frapper, vous tuer peut-être...

— Il n'y aurait qu'une méchante petite créature de moins sur la terre, répondit-elle avec un triste sourire... je serais bien vite oubliée.

En achevant ces paroles, elle pressa une dernière fois la main de Berthe et s'éloigna avec Benito.

— Qu'êtes-vous allée faire chez ce Vandeilles? lui demanda le capataz.

Elle le lui raconta simplement.

Le capataz s'était promis monts et merveilles de cette querelle entre les deux Français. Quel que fût celui qui succombât, il espérait le partage de l'énorme part réservée à Vandeilles. La démarche de Rosina, qui détruisait tous ses plans, le mit dans une colère facile à comprendre. Il s'ensuivit une scène comme il n'y en avait que trop souvent entre les deux époux. Rosina, cependant, ne répondit rien. Plongée dans une profonde préoccupation qui avait pour objet Pablo et madame Vandeilles, elle entendait à peine les reproches et les malédictions du Mexicain furieux. A peine fit-elle un mouvement, en le voyant la menacer de son machete. Un sourire méprisant crispa les lèvres de la jeune femme, dont les yeux étincelants soutinrent avec audace le regard sinistre du capataz.

Ce dernier, vaincu par cette indifférence et par ce mépris de la vie, lança son arme sur le sol et sortit de la cabane en blasphémant tous les saints du calendrier.

Comme il n'avait plus qu'une demi-heure pour attendre le moment de son quart, il vint trouver Bucolick, qu'il devait remplacer. Il trouva Bras d'Acier assis à côté de l'Irlandais.

C'était une rude tâche que celle de Pablo. Commander aux hommes est difficile en toutes circonstances, et surtout quand il s'agit d'individus comme ceux dont Bras d'Acier avait la direction. Grâce à son énergie, à sa force, à son adresse, à son caractère, à son sang-froid et à sa bravoure, il en imposait à ces hommes possédés des passions les plus fougueuses. Les circonstances particulières dans lesquelles le plaçait sa préférence pour les Vandeilles lui faisaient cependant perdre beaucoup de son prestige et de son autorité. La hauteur, la violence, et surtout la paresse de Vandeilles lui nuisaient énormément. Il fallait toute l'autorité du gambusino, tout le besoin qu'on avait de son expérience, pour qu'une révolte n'eût pas lieu parmi les mineurs.

Pablo ne se faisait aucune illusion et se rendait parfaitement compte des difficultés qu'il avait à surmonter, et qui croissaient de jour en jour, mais il ne pouvait rien changer à l'état des choses. Ce soir-là, du reste, il y avait dans le cœur du créole trop d'ivresse et de bonheur pour que ses pensées ne se ressentissent pas quelque peu de l'état de son cœur. Les yeux à demi fermés, il voyait encore Berthe lui prenant les mains et le regardant avec ses grands yeux rem-

plis d'amour. Il l'entendait murmurer : « Je vous aime, Pablo. » Chacun de ces mots si doux vibrait encore à son oreille comme les sons d'une divine mélodie. En ce moment, tout avait disparu devant lui ; « Elle m'aime, » telle était sa seule pensée. S'il songeait par instants aux dangers qui menaçaient encore ses compagnons, ce n'était que pour madame Vandeilles. Mais la pensée de cet amour qui planait sur lui inspirait à Pablo une telle force, une telle confiance en lui-même, qu'il se sentait capable de lutter contre les plus terribles dangers pour sauver celle qu'il aimait.

Ces pensées le tinrent éveillé toute la nuit, qui se passa du reste sans aucun accident. Il en fut de même des trois journées suivantes, pendant lesquelles on reprit les travaux, forcément suspendus le jour précédent.

La présence de l'inconnu tué par Craddle préoccupait Bras d'Acier. Il était évident pour lui que cet homme devait faire partie d'une bande de mineurs, ou plutôt encore de *bushrangers*. Aussi, Pablo n'avait-il rien négligé pour vérifier ses doutes à cet égard. Il avait d'abord essayé de prendre le contre-pied de cet homme pour remonter jusqu'à son point de départ. Malheureusement, la pluie qui était tombée à torrents durant la nuit avait enlevé toutes les traces. Le gambusino ne pouvait donc se confier qu'au hasard pour diriger ses recherches.

En assez peu de temps, les mineurs recueillirent près de vingt-huit livres d'or. C'était un résultat magnifique, car le produit de la journée du travailleur des placeres ordinaires ne s'élève guère, en moyenne, qu'à deux ou trois onces tout au plus.

Pablo, qui voyait les choses de loin, commençait déjà à songer au départ. Il s'occupait de chercher quelque *caballada mestena* (troupe de chevaux sauvages). Dans ce but, il faisait de longues excursions dans la vallée, accompagné de Benito et de Domingo, qui connaissaient tous deux parfaitement ce genre de chasse.

QUATRIÈME PARTIE

XXVIII

Neuf jours s'étaient écoulés depuis que l'espion inconnu avait été tué par Craddle. Le samedi soir, après une laborieuse journée, les mineurs, assemblés dans la grande cabane, achevaient leur repas. Le dimanche étant pour eux un jour de repos, ils prolongeaient la veillée un peu plus que d'habitude.

Durant les quatre derniers jours, on avait fait jouer la mine, dont l'emploi avait donné de magnifiques résultats. La veille, cependant, on s'était vu obligé de renoncer à ce moyen si expéditif par suite d'un singulier phénomène. Quoiqu'on n'eût fait jouer la mine que sur la surface seule du plateau, l'action de la poudre avait produit une perturbation extraordinaire sur les flancs de la montagne à l'endroit où les deux branches de la sierra Zatecas se réunissaient pour former le coude à l'abri duquel on avait construit les cabanes. Sans qu'on pût s'expliquer la cause de ce phénomène, des crevasses s'étaient produites entre les rochers; des pièces énormes de quartz, sortant de la masse terreuse qui les unissait, restaient suspendues au-dessus du plateau. Comme il y avait un certain espace vide entre les cabanes et le sommet de l'angle formé par les deux montagnes, la chute de ces portions chancelantes de terre et de rochers ne menaçait pas d'une manière imminente la sûreté des mineurs.

Pablo, qui était parvenu à grimper, au péril de sa vie, jusqu'à l'endroit où s'était opéré la plus forte convulsion, avait remarqué néanmoins le peu de consistance qu'offrait ce terrain, en apparence si solide. Sous la voûte de terre, durcie par le soleil et par l'action du temps, qui lui formait une sorte d'enveloppe, existaient de nombreuses crevasses. En beaucoup d'endroits même, la roche, composée d'éléments hétérogènes et mal agrégés, se brisait sous la main comme une motte de terre desséchée. Cette nature de terrain expliquait la formation de l'immense caverne qui avait servi de retraite aux Indiens Horses's Thieves dans l'autre branche de la sierra.

En revenant de cette exploration, dont le résultat semblait l'inquiéter beaucoup, Pablo trouva les mineurs occupés à peser les quantités d'or recueillies pendant la semaine. Ce produit était magnifique et montait à près de 62 livres d'or, valant environ 16,000 dollars ou 80,000 francs. Cette somme, jointe à celles recueillies précédemment, portait la part de Vandeilles à 200,000 francs environ et celle des autres mineurs à 28,000 francs.

Lorsqu'on eut pesé les pépites et les nuggets, le tout fut mis dans des sacs en peau de daim que Pablo, Vandeilles et Ribonneau scellèrent avec de la cire et qu'on enfouit ensuite sous le sol de la grande tente.

— Maintenant, mes amis, dit Bras d'Acier lorsqu'on eut terminé cette dernière opération, maintenant il faut faire tous nos préparatifs pour partir la semaine prochaine.

— A la fin de la semaine? s'écria Craddle.

— Au commencement, répondit Pablo d'une voix ferme. Le plateau est épuisé, et nous ne pouvons y travailler désormais avec succès que par l'emploi de la mine, que la nature de la montagne rendra bientôt fort dangereux. D'ailleurs, je crains toujours que les explosions n'attirent de ce côté quelques-unes de ces troupes de maraudeurs, blancs ou Indiens, qui errent dans ces contrées. Dès demain nous commencerons nos préparatifs, et lundi nous nous mettrons en route.

Excepté Domingo, Bucolick et Loïc, chacun se récria de nouveau.

— Vous êtes insatiables, dit Bras d'Acier avec un sentiment de tristesse et de dégoût qu'il ne put dissimuler entièrement.

— 5,600 dollars après tant de fatigues et de dangers, c'est bien peu, dit Craddle.

— Cela vaut toujours mieux que la mort entre les mains des *bush-rangers* ou des Apaches, répliqua Pablo. D'ailleurs, songez-y bien, ce voyage n'est que le premier. Vous savez que j'ai promis une seconde expédition à ceux d'entre vous qui feraient partie de celle-ci, entreprise principalement dans l'intérêt de M. Vandeilles. Le placer del Desierto n'est pas le seul que je connaisse. Comme, pour l'autre expédition, vous diviserez le produit en portions égales, votre part, jointe aux 28,000 francs que vous avez déjà, vous donnera une certaine somme. Quant à M. Vandeilles, il me semble qu'avec 200,000 francs il peut vivre partout.

— Un capital de 200,000 francs ne rapporte guère, en France, que 7 à 8,000 francs de revenu, fit observer Vandeilles; c'est peu pour vivre à Paris.

— Nous irons vivre en province, dit Berthe, révoltée de cette égoïste cupidité.

— Merci, répliqua vivement Vandeilles. J'aime autant alors recommencer pendant quelque temps l'existence des placeres, dussé-je courir quelques risques de plus.

— Si vous étiez seul, je comprendrais cela, Monsieur, répondit Loïc. Cette vie aventureuse de la Californie peut avoir quelques attraits pour un homme, mais elle est trop pénible pour une femme; madame Vandeilles y succomberait tôt ou tard.

— Écoutez-moi, tous, dit Pablo après un instant de silence. Pesez bien chacune de mes paroles, et réfléchissez avant de me répondre.

Il y eut un profond silence.

Tous les yeux étaient fixés sur Pablo; toutes les oreilles se tendaient de son côté.

— La passion de l'or, reprit Bras d'Acier, est une de celles que la possession ne fait qu'accroître. Plus vous aurez de pépites, plus vous en demanderez. Fixez d'avance le chiffre auquel vous consentez à borner votre ambition... Je parle, bien entendu, d'un chiffre raisonnable, et non d'une fortune fabuleuse.

Un instant de silence suivit encore cette question. Chacun faisait ses calculs et se consultait. Puis, tout le monde se mit à parler à la fois.

L'un voulait 20,000 dollars, l'autre 100,000, un troisième

50,000, Benito et Domingo demandaient de l'or plein leur chapeau.

— Eh bien, dit enfin Pablo, avez-vous fixé un chiffre?

Tant s'en fallait. Ils avaient beaucoup discuté et fort peu décidé. A la fin, cependant, ils réussirent à se mettre d'accord, grâce à Craddle, qui avait proposé de voter sur la question soumise par Bras d'Acier et d'indiquer à celui-ci le chiffre fixé par la majorité.

Après un débat fort orageux, le scrutin, pour lequel le chapeau de Loïc servait d'urne, donna le chiffre de 80,000 dollars (150,000 fr.).

— Ce chiffre est bien arrêté? dit Bras d'Acier. Vous me promettez de n'y rien changer? et vous me jurez aussi de partir dès que nous aurons réalisé cette somme?

— Nous le jurons, répondit le chœur.

— C'est bien, reprit le gambusino. Vous pouvez alors commencer les préparatifs de départ dès ce soir.

— Comment? s'écrièrent-ils, stupéfaits d'une conclusion si inattendue.

— Lundi, quelques heures avant le lever du soleil, je vous aurai mis à même de recueillir plus de cent-vingt livres de nuggets!

Il y eut un hourra de joie, car les paroles de Pablo n'excitaient jamais le moindre doute. Puis les questions commencèrent à pleuvoir sur le gambusino, mais il refusa d'y répondre.

— Lundi vous saurez tout, leur dit-il. D'ici là, occupez-vous de vos préparatifs.

Chacun se mit à l'œuvre avec une joyeuse activité. On prépara de grands sacs en peau de buffle pour loger les petites poches de poudre d'or. D'autres sacs furent cousus à l'avance pour les nuggets que Pablo venait de promettre. Benito, Domingo et Vandeilles travaillèrent à raccommoder l'équipement des huit chevaux que possédaient encore les mineurs, et qui paissaient dans les vastes prairies situées au pied du plateau. Craddle et Bucolick s'occupèrent des tentes et des gros objets qu'on jugea nécessaire d'emporter. Comme il était important de s'encombrer le moins possible de bagage, il fut convenu qu'on abandonnerait sur le plateau les craddles et une partie des outils les plus lourds.

Secondées par Loïc et par Ribonneau, les trois femmes se hâtèrent d'emballer les objets de petite dimension, et de

réparer les vêtements dont les mineurs avaient besoin pour le voyage.

Quant à Pablo, il allait de l'un à l'autre, dirigeant et surveillant tout, et portant à chacun les conseils que lui suggérait son expérience de la vie des placeres et des forêts.

Malgré l'excitation générale, la fatigue prit bientôt le dessus. Vers dix heures, c'est-à-dire au moment où commencent nos soirées à Paris, mais où les travailleurs des placeres dorment depuis longtemps, Pablo donna le signal de la retraite. Lui seul ne partageait pas la joie générale. Il semblait oppressé par un sombre pressentiment.

— Redoutez-vous quelque danger? lui demanda Craddle, en lui disant adieu.

— Pas plus que les autres nuits; mais j'ai vu tant de preuves de la vanité des espérances humaines, que c'est toujours au moment où le succès semble le plus proche que je crains quelque catastrophe imprévue. Enfin, je ne sais pourquoi, mais, ce soir, je ne suis pas tranquille. Je voudrais que nous eussions quitté ce plateau, et pourtant Dieu sait si jamais...

Si jamais je retrouverai le bonheur que j'ai goûté ici, allait-il dire, mais il n'acheva pas.

— Qui fait le guet pendant les premières heures? demanda-t-il brusquement.

— Moi, répondit Ribonneau.

— Puis Bucolick, n'est-ce pas?

— Oui, don Pablo.

Un quart d'heure après, tout le monde dormait dans les cabanes, excepté Bras d'Acier et Ribonneau. Le premier, qui couchait toujours tout habillé sur une peau de bison, ne pouvait s'endormir. Quant à Ribonneau, il se promenait de long en large devant la cabane pour combattre le sommeil qui commençait à le gagner en dépit de tous ses efforts. En vain se frottait-il les yeux, en vain précipitait-il le pas et se livrait-il aux mouvements les plus désordonnés, ses yeux se fermaient peu à peu. Bientôt il fut plongé dans une sorte de somnambulisme, qu'on observe fréquemment chez les officiers de marine qui font le quart de nuit sur la dunette de leur bâtiment. Il marchait les yeux complétement fermés, et son intelligence s'affaissait tout à fait sous le poids du sommeil, qui semblait n'avoir épargné que les jambes de la sentinelle inattentive.

A cent cinquante pas de lui, cependant, quelques objets, dont l'obscurité profonde de la nuit empêchait de distinguer la forme, s'approchaient insensiblement. De temps en temps, ces objets mystérieux s'arrêtaient et restaient complétement immobiles. Puis, dès que le pas de Ribonneau leur semblait plus éloigné, ils continuaient leur marche lente et prudente. Bientôt, ils restèrent immobiles, excepté celui qui marchait en tête. Ce dernier, couché sur le ventre, s'avançait, au moyen des mains et des genoux, avec autant de patience que d'habileté.

Arrivé tout près de la piste que suivait Ribonneau dans sa promenade machinale, l'homme en question s'aplatit littéralement derrière un rocher qui pouvait avoir un pied de haut tout au plus.

Au moment où Ribonneau, revenant à son point de départ, passait à côté de l'homme embusqué, celui-ci bondit comme un tigre sur le malheureux Provençal. De la main gauche, il le saisit à la gorge, tandis que de la droite, il lui enfonçait son couteau dans la poitrine. Frappé au cœur, Ribonneau tomba en poussant un cri étouffé. Le meurtrier lui donna encore plusieurs coups de couteau jusqu'à ce qu'il fût bien sûr de sa mort. Puis il se replia vers les siens.

Heureusement pour les mineurs, le bruit de la chute du pauvre Ribonneau était parvenu jusqu'aux oreilles de Bras d'Acier. Le gambusino sauta sur son fusil et sortit avec précaution de la cabane. Après avoir inutilement cherché à percer du regard l'obscurité de la nuit, il se dirigea du côté où il pensait trouver Ribonneau. Surpris de ne pas entendre le retentissement des pas du Marseillais, Pablo pressentit quelque malheur. Il se baissa prudemment, et n'avança qu'en rampant lui-même avec une précaution infinie. Bientôt ses mains rencontrèrent un corps humain. Il les retira pleines de sang. Alors il s'arrêta, colla son oreille sur le sol et retint son haleine. Un frôlement, imperceptible pour tout autre qu'un Indien ou qu'un homme habitué à la vie des bois comme l'était Pablo, parvint aux oreilles du gambusino. Il revint vers les cabanes, toujours en rampant, et réveilla les mineurs. Puis, tandis que Domingo allait avertir Benito, Rosina et Cypriana, et que Craddle en faisait autant pour M. Vandeilles, Pablo donna précipitamment quelques ordres.

— Ce sont des *blancs*, dit-il à voix basse. J'ai vu briller

des canons de fusil. Ils marchent vers les cabanes. Que les femmes se retirent dans l'angle formé par les deux montagnes. Couchez-vous derrière le banc de rocher qui se trouve en cet endroit. Pas un mot, pas un mouvement avant mon signal. Loïc et vous, Bucolick, allez avec les femmes. Que les autres me suivent avec précaution; ni souliers, ni chapeau... les fusils dans la main droite et rasant la terre... Ne tirez que lorsque je dirai : *feu.*

Chacun obéit sans répliquer.

Une minute après, les mineurs faisaient halte tout près de l'endroit où gisait le corps du malheureux Ribonneau. Outre l'obscurité de la nuit, ils étaient encore protégés par l'ombre des cabanes. Sans prononcer une seule parole, Pablo appuya sa main sur l'épaule de Vandeilles, qui marchait, ou plutôt rampait après lui; puis il lui montra du doigt une petite lueur, à peine visible, à trente pas d'eux tout au plus.

Cette lueur devait provenir d'un canon de fusil ou d'un sabre dégaîné. Vandeilles fit à l'égard de son voisin de droite le même geste, qui fut transmis jusqu'au mineur qui fermait la marche de ce côté.

Un instant après, Pablo appuya ses lèvres presque contre l'oreille de Vandeilles, et lui dit :

— Vous, Loïc et Domingo, vous allez tirer à mon premier signal. Bucolik, Craddle et moi nous tirerons après sur la lumière des coups de feu de nos ennemis. Vous autres, visez au point brillant que je vous ai montré. Un genou en terre dès que vous aurez tiré.

Vandeilles transmit l'ordre de Pablo avec la même précaution qu'avait employée ce dernier. Une minute, qui sembla un siècle, s'écoula encore. Le point brillant qui s'arrêtait de temps en temps et près duquel paraissait quelquefois d'autres lueurs plus faibles, n'était plus qu'à vingt pas tout au plus des mineurs.

— Feu ! cria Pablo d'une voix tonnante.

Trois coups de feu partirent à la fois du côté des mineurs. Dix-huit détonations y répondirent presque aussitôt dans le camp de leurs ennemis. Mais, au moment même, Pablo, Bucolick et Craddle tirèrent sur les adversaires que le feu des amorces leur avait permis d'apercevoir une seconde.

Pendant ce temps, les trois autres mineurs saisissaient des fusils chargés que leur apportaient Benito et Cypriana.

Celle-ci tendit aussi trois autres rifles aux mineurs qui avaient tiré les derniers.

Des pas rapides résonnèrent sur le rocher, et des formes humaines, que l'obscurité empêchait de compter, surgirent à quelques pas des mineurs.

— Feu, cria de nouveau Bras d'Acier.

Cinq coups partirent à la fois. On entendit des cris de douleur et de rage. Quelques-uns des assaillants tombèrent à terre; les autres firent halte. Deux seulement s'élancèrent en avant. Pablo, qui n'avait pas tiré, arrêta le premier d'une balle en pleine poitrine. Vandeilles se jeta à plat-ventre sur le chemin du second, qui le heurta dans l'obscurité et tomba en laissant échapper sa carabine. Avant qu'il eût eu le temps de faire un mouvement, Pablo le cloua à terre d'un coup de machete.

Déconcertés par cet accueil, les assaillants battirent précipitamment en retraite. Quant aux mineurs, ils s'étaient hâtés de recharger.

— Je crois que nous voilà tranquilles pour cette nuit, dit Craddle. Les coquins ne savent plus où ils en sont.

— Oui, dit Vandeilles, mais demain...

— A la grâce de Dieu ! répondit Craddle.

— Que faire maintenant? demanda Vandeilles à Bras d'Acier, qui restait immobile.

— Il nous faudrait quelques prisonniers, dit Pablo. Domingo?...

— Señor, fit le vaquero.

— Suis-moi. Ton couteau d'une main, ton lazo de l'autre. Il faut *lacer* quelques-uns de leurs blessés et les amener ici.

Une ou deux minutes s'écoulèrent. Puis on entendit un cri étouffé et le bruit d'une lutte. Bientôt Pablo et Domingo reparurent, traînant après eux deux prisonniers. Celui de Domingo, évanoui et couvert de sang, n'avait pas dû lui donner beaucoup de peine à prendre. Celui de Pablo, serré à la gorge par le poignet de fer du gambusino, était à moitié étranglé. L'un était un Anglais; l'autre un Mexicain espagnol.

— Don Pablo, dit tout bas Bucolick, l'homme que vous avez traversé d'un coup de machete respire encore.

— Bien, ne le tuez pas... Domingo, Craddle et Bucolick, restez là et prévenez-moi au moindre bruit. Loïc, va me chercher, dans la grande cabane, les huit livres d'or qui restaient après avoir formé les sacs de dix livres.

En achevant ces paroles, Pablo desserra l'étau vivant de ses doigts et rendit la respiration à son prisonnier. Celui de Domingo, que Vandeilles avait solidement garrotté, commençait aussi à reprendre connaissance.

— Au premier cri, tu es mort, dit Bras d'Acier à l'homme qu'il tenait, en lui appuyant sa navajá sur la poitrine.

De son côté, Vandeilles faisait à peu près la même menace à son prisonnier.

— Écoute, reprit Pablo en traînant son homme plus loin, pour que le Mexicain de Vandeilles ne pût entendre la réponse de son compagnon d'infortune; tu vois ce sac : il contient huit livres de pépites. Si tu me réponds la vérité, il sera pour toi. Si tu mens, je t'enfonce à l'instant mon couteau dans le cœur. C'est moi qu'on appelle Bras d'Acier, ajouta-t-il, certain de l'effet que produirait ce nom sur l'aventurier. Diras-tu la vérité?

— Oui, répondit le blessé, qui parlait avec peine.

— Songe que vous êtes deux prisonniers. Si tu mens, je le saurai tout de suite. Combien êtes-vous?

— Vingt trois.

— Je n'ai entendu que quinze ou seize coups de fusil.

— Six d'entre nous n'arrivent que demain.

— Pourquoi?

— On les a envoyés reconnaître les traces qui pénétraient à droite dans la montagne.

— Il y a neuf jours, nous avons tué un homme qui rôdait autour de notre camp; appartenait-il à votre troupe?

— Un gros brun?

— Avec une barbe très-épaisse, des yeux bleus, une cicatrice à la tempe droite et un morceau de la lèvre emporté?

— C'est John Poker, du Massachusetts. On l'avait envoyé en éclaireur.

— Qu'avez-vous pensé de sa disparition?

— Qu'il avait été dévoré par quelque grizly, ou bien découvert et fusillé par vous.

— Qui vous a conduits ici?

— Goliath l'Américain.

— Vous veniez pour nous piller et pour nous assassiner? reprit Pablo... Voyons, répondez?

— Oui, señor, murmura bien bas le pauvre diable.

— Comment est composée votre bande?

— Il y a des individus de toutes les nations : Anglais, Américains, Français.

— Combien de Français ?

— Un, señor.

— Et puis ?

— Neuf *salteadores* (voleurs de grands chemins) de la bande de Manuelito.

— Quel est le chef actuel de votre bande ?

— Manuelito ; mais Goliath a déjà plus d'autorité que lui... Maintenant surtout, on l'écoutera bien mieux encore. Go liath ne voulait pas qu'on vous attaquât cette nuit. Il disait qu'il ne fallait pas espérer de vous surprendre. C'est Manuelito qui a tout décidé.

— Qu'aurait voulu faire Goliath ?

— Il voulait d'abord qu'on attendît le retour des six hommes absents. Il disait de se cacher jusque-là dans le bois, et d'épier le moment où vous iriez à la chasse pour tomber sur les autres mineurs.

— Croyez-vous qu'on nous attaque de nouveau cette nuit ?

— Je ne crois pas ?

— Combien de vos compagnons pensez-vous que nos balles aient mis hors de combat ?

— Cinq ou six, au moins.

— Vous m'avez bien dit la vérité ? Avant que j'aille interroger votre compagnon, songez encore à l'alternative que je vous ai annoncée.

— J'ai dit la vérité, señor.

— Nous allons voir. Craddle, veillez sur cet homme. S'il reste tranquille, qu'on ne le maltraite pas ; s'il bouge, tuez-le à l'instant.

Bras d'Acier s'avança vers le prisonnier de Domingo, qui avait repris connaissance, mais dont la vie s'échappait par une affreuse blessure. On ne put tirer que quelques mots de ce malheureux, qui expira quelques instants après. Il en dit assez, cependant, pour prouver la véracité de l'Anglais, Dick Burnell.

Malheureusement pour ce dernier, se laissant prendre à la ruse de Craddle, qui feignit de s'endormir, il fit une tentative pour s'enfuir, tout lié et tout garrotté qu'il était.

Avant qu'il se fût éloigné de trois pas, le bowie-knife de Craddle lui fendait la tête.

— Un ennemi de moins et une demi-livre d'or de plus,

murmura l'Américain en essuyant son arme sanglante sur l'habit de son adversaire.

Puis il s'en alla tranquillement rendre compte de cette exécution à Bras d'Acier. Celui-ci resta cinq ou six minutes plongé dans une profonde préoccupation. Chacun attendait qu'il parlât, avec une anxiété facile à comprendre. On sentait, en effet, que de lui seul dépendait le salut de tous.

XXIX

— Mes amis, dit-il enfin, nous n'avons qu'un seul parti à prendre. Demain nous serons attaqués par quinze ou seize hommes bien armés, et pour la plupart bons tireurs. Nous ne pouvons espérer de leur résister, maintenant que nous ne sommes plus que sept combattants; puis ce serait exposer les pauvres femmes que nous accompagnons. Il faut profiter de la nuit pour quitter le plateau.

— Où irons-nous? demanda Benito.

— Dans la caverne qui servait de refuge aux Indiens. Il nous sera facile de nous y défendre. Puis, nous pourrons fuir par la vallée qui s'étend de l'autre côté de la montagne, aussitôt que nous nous serons procuré des chevaux.

— On nous verra partir, dit Craddle.

— Non ; la nuit est sombre et les cabanes masqueront nos préparatifs.

— On s'apercevra bien vite qu'il n'y a plus personne dans notre camp.

— Un de nous y restera, répondit Pablo. Qui veut se dévouer pour le salut de ses compagnons?

— Moi, dit Bucolick en se grattant l'oreille avec fureur, ce qu'il ne manquait jamais de faire chaque fois qu'il lui fallait prendre une prompte décision.

— Moi aussi, fit Loïc, tout honteux de se mettre ainsi en avant.

— Moi aussi, ajouta Vandeilles, mais avec une visible hésitation.

Ce n'était pas qu'il eût peur. Sa témérité dans la grotte le justifiait assez de ce reproche; mais il lui en coûtait de renoncer à la vie au moment où il allait jouir des trésors qu'il rêvait depuis si longtemps.

— Vandeilles s'est dévoué l'autre jour, dit Pablo ; c'est maintenant au tour d'un autre.

— Je suis le plus jeune et le plus faible, fit observer le petit Breton. Bucolick vous est plus utile que moi. Je dois rester.

— C'est vrai, dit Pablo.

Bucolick et Vandeilles voulurent réclamer, mais Bras d'Acier leur imposa silence.

— C'est décidé, leur dit-il, et nous n'avons pas de temps à perdre en discussions. Vous, Bucolick et Benito, vous allez déterrer les sacs d'or et les porter jusqu'au bas du plateau. On les attachera sur la selle d'un des chevaux. Allez. Que les femmes descendent avec vous dans la vallée en emportant les objets les plus indispensables. Prenez autant de vivres et de munitions que vous pourrez en porter. Si vous avez le temps, vous ferez plusieurs voyages.

— Nous avons encore environ cinq heures de nuit devant nous, dit Craddle.

— Vous, Craddle, avec Domingo, vous allez creuser dans le rocher, juste au-dessus de l'endroit où nous sommes, des trous que vous chargerez avec la poudre de mine qui nous reste ; faites le moins de bruit possible.

— Ce sera difficile, dit Craddle.

— Moins que vous le supposez. Le rocher est très-friable. Loïc vous rejoindra tout à l'heure. J'ai à lui parler.

Les deux mineurs s'éloignèrent. Ils allèrent prendre des outils dans la grande cabane et se mirent à l'ouvrage. Bientôt, cependant, Craddle cessa d'entendre le bruit du travail de son compagnon. Au bout de quelques minutes, l'Américain quitta sa place pour voir ce qu'était devenu le vaquero. Ce dernier n'était plus à son poste. Comme on le savait paresseux au point de rester oisif même en face du danger le plus pressant, Craddle pensa qu'il allait revenir et se remit à l'ouvrage. Au bout d'un quart d'heure, cependant, il descendit de dessus le rocher dans l'intention de chercher de nouveau le Mexicain. A peine avait-il fait dix pas sur le plateau, qu'il aperçut Domingo qui arrivait du côté opposé.

— D'où viens-tu donc? lui demanda-t-il.

— J'avais oublié un de mes outils, dit le vaqueró.

Puis il grimpa sur le rocher et se mit à travailler avec une ardeur extraordinaire chez lui, même dans les circonstances les plus critiques.

— Il y a quelque chose là-dessous, murmura le soupçonneux Américain en hochant la tête.

Il ne se trompait pas. Domingo n'avait oublié aucun outil. Il avait seulement abandonné son travail pour écouter la conversation de Loïc et de Bras d'Acier. Grâce à l'obscurité, il avait pu se traîner en rampant jusqu'à cinq ou six pas du gambusino et n'avait perdu que les premiers mots de la conversation suivante, dont le drôle avait pressenti l'intérêt.

— Ainsi vous êtes bien décidé? avait demandé Bras d'Acier au jeune Breton.

— Tout à fait.

— Je vous préviens que c'est la mort qui vous attend et que vous n'avez pas une chance sur mille d'y échapper.

— N'importe.

— Alors, écoutez-moi avec attention, car j'ai bien des recommandations à vous faire. Le ruisseau qui coule à vos pieds et qui descend du sommet de l'angle formé par les deux branches de la sierra renferme un énorme dépôt d'or. Cet amas se trouve précisément à l'endroit où l'eau tombe sur le plateau et prend son cours horizontal. Cet or, arraché aux flancs de la montagne et accumulé par les siècles à cet endroit, forme une sorte de bloc. Peut-être cependant sont-ce des nuggets réunis sous la même gangue. Enfin, peu importe! il y a là un dépôt de cent cinquante ou deux cents livres d'or; peut-être plus. Je l'avais découvert, il y a plusieurs jours, et je l'avais gardé pour une circonstance que je prévoyais. Si je l'avais révélé de suite, ce nouveau trésor n'aurait fait qu'accroître encore la soif insatiable de nos compagnons; aussi ai-je eu soin de le couvrir de pierres. Maintenant, même, je ne leur en parle pas. Ils ne pourraient se décider à l'abandonner, et cela retarderait notre départ. D'une heure de plus ou de moins peut dépendre la vie des trois femmes que nous accompagnons.

— Pauvres femmes! murmura Loïc avec une profonde tristesse.

— Dans une demi-heure, tout sera prêt pour notre départ, reprit Pablo avec le calme inouï qui le caractérisait. Si

Dieu nous permet de voyager sans encombre jusqu'à la grotte, nous y serons avant le lever du soleil. Pour vous, mon ami, voilà ce que vous avez à faire. D'après ce que m'ont dit les prisonniers, je ne crois pas que l'ennemi attaque le camp avant le jour. Notre silence même lui paraîtra une ruse de plus. Néanmoins. faites du bruit de temps en temps. Je vais vous laisser trois longues mèches et de quoi les allumer. Disposez-les, dès que nous aurons quitté le plateau. A l'instant où nos ennemis se précipiteront sur les cabanes, réfugiez-vous à l'angle de la montagne et tirez quelques coups de fusil pour les attirer. Je vais faire porter à cet endroit tout ce que nous devons laisser ici, et même une dizaine de livres de pépites. Les salteadores se précipiteront de ce côté. Mettez alors le feu à la mèche. Tandis que les brigands se disputeront notre dépouille, la mine éclatera et fera tomber sur leurs têtes les rochers qui surplombent cet endroit. Je les ai examinés de près l'autre jour, et la moindre commotion déterminera leur chute. Quant à vous, mon ami, puissiez-vous échapper à ce désastre. Je n'ose vous dire que je l'espère, et pourtant j'ai confiance en Dieu, qui récompense le courage et le dévouement. Si la Providence perme que vous ne soyez pas atteint, venez nous rejoindre à la grotte des Indiens. Pour nous avertir de votre présence, vous pousserez trois fois le sifflement que je vous ai montré l'autre jour. Un de nous restera toute la journée et toute la nuit aux aguets à l'entrée de la grotte pour vous attendre. Maintenant, un mot encore au sujet des nuggets du ruisseau. Couvrez-les de nouvelles pierres, car il est à craindre que la violence de l'explosion ne les fasse surgir au-dessus du sable. Que nous puissions ou non revenir les chercher, il ne faut pas que ces misérables en profitent. M'avez-vous bien compris?

— Parfaitement.

— Et vous êtes toujours décidé?

— Toujours.

Bras d'Acier contempla un instant le petit Breton, dont la voix ferme et assurée révélait la détermination inébranlable. Le gambusino était vivement ému. Il prit la main de Loïc et la serra avec une énergie qui en disait plus que bien des paroles.

Puis il reprit au bout d'un instant :

— A votre tour, n'avez-vous aucune recommandation à me faire ?

— Envoyez au marquis de Trégastel la part de pépites qui

me sera attribuée, et faites dire des messes pour le repos de mon âme.

Pablo lui serra la main.

— Devant Dieu, qui nous entend, répondit le créole, je jure de remplir votre dernier vœu, dussé-je faire le voyage de France dans ce seul but.

A ce moment, Bucolick vint chercher Pablo pour quelques dispositions à prendre.

— J'y vais, répondit le gambusino.

Puis, lorsque l'Irlandais fut parti, il se retourna vers Loïc et lui prit la main :

— Vous êtes un brave et noble cœur, lui dit-il. Embrassons-nous, et que Dieu vous protége!

Les deux hommes se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Tous deux avaient les yeux mouillés de larmes.

— Adieu! don Pablo, reprit enfin Loïc, puissiez-vous être heureux! Dites à madame Vandeilles et à la señora Rosina de prier Dieu pour moi.

— Tout est prêt, don Pablo, dit Benito en s'approchant de Bras d'Acier.

Bras d'Acier serra encore la main de Loïc et courut passer une dernière inspection.

Chacun vint prendre congé de Loïc. Les femmes pleuraient. Le sentiment qui remplissait les cœurs était trop profond, trop poignant pour qu'on parlât beaucoup. Les hommes lui serrèrent la main en silence: les femmes l'embrassèrent en pleurant.

— Vous prierez pour moi, dit Loïc à Rosina, qu'il retint sur son cœur un peu plus longtemps que les autres.

— Tous les jours de ma vie, répondit-elle en étouffant ses sanglots.

Ce fut un cruel moment pour chacun des mineurs que celui où ils s'éloignèrent du noble jeune homme qui se dévouait à une mort certaine. Craddle lui-même, tout égoïste qu'il était, se sentait les larmes aux yeux.

En arrivant au bas du plateau, les trois femmes montèrent à cheval. Benito avait pris un quatrième cheval et partit en avant avec elles.

Pablo, Vandeilles, Bucolick, Craddle et Domingo formaient l'arrière-garde et protégeaient la retraite.

Ils arrivèrent sans encombre à la caverne et trouvèrent Benito, qui les attendait à l'entrée.

— Et Domingo? demanda Cypriana, en cherchant du regard le vaquero.

Domingo avait disparu. Son absence parut inquiéter vivement Bras d'Acier.

— Il se sera peut-être égaré, dit Bucolick.

— Non, répondit Pablo; un rastreador tel que lui ne se trompe pas ainsi. D'ailleurs, il était avec nous tout à l'heure; son absence m'inquiète.

— Craignez-vous qu'il ne lui soit arrivé quelque accident? demanda Vandeilles.

— Je crains plutôt quelque trahison, répondit Pablo. Enfin, nous ne pouvons qu'y faire; malgré toute notre inquiétude, il faut attendre.

— Que vont devenir nos chevaux? demanda Craddle.

— Nous allons leur attacher des petits fagots de mimosas à la queue et les lancer dans la vallée, répondit Bras d'Acier après un instant de réflexion. Aiguillonnés par les épines, ils ne s'arrêteront que lorsqu'ils tomberont de fatigue. Si, par bonheur, la bande de Goliath pouvait s'y tromper et les suivre, cela nous donnerait quelques jours de plus.

Tout en parlant, Benito, secondé par Bras d'Acier et par Craddle, préparait les fagots de mimosas. On les attacha solidement à la queue des huit chevaux; puis on tourna la tête des pauvres animaux du côté de la vallée et on leur appliqua quelques coups de fouet, qui les firent partir au galop. Quelques secondes après, ils avaient disparu dans la profonde obscurité de la nuit; mais, pendant une dizaine de minutes, on entendit le retentissement lointain de leur course furieuse.

Les mineurs écoutaient d'un air attristé le bruit de leur fuite. On s'attache à ces nobles animaux, compagnons de nos fatigues et de nos dangers. Chacun regrettait son cheval. Berthe pleurait silencieusement la perte de la pauvre Rita, qu'elle aimait tant; mais il n'y avait pas moyen de faire autrement que ne l'avait conseillé Bras d'Acier. Il était impossible, en effet, d'introduire des chevaux par l'étroite ouverture de la caverne. D'un autre côté, les laisser à l'entrée, c'était livrer aux ennemis le secret de la retraite des mineurs.

— Maintenant, dit Pablo, reposez-vous pendant le reste de la nuit. Demain, il faut à tout prix que nous trouvions la trace de quelque *cavallada mestena*, afin de nous procurer d'autres chevaux.

— Je suis certain qu'il doit y en avoir dans la vallée qui s'étend de l'autre côté de la montagne, répondit Benito.

— Je le crois aussi : vous viendrez demain avec moi faire quelques recherches.

— Si Domingo est de retour, nous ferons bien de l'emmener, dit le capataz. Il a un talent tout particulier pour trouver des aguages (abreuvoirs) de chevaux sauvages.

— Je ne crois pas que nous revoyions Domingo, dit Bras d'Acier en secouant mélancoliquement la tête. Plaise à Dieu qu'il ne nous ait pas quittés pour nous trahir!

— Alors, nous sommes perdus, dit Bucolick.

— En tout cas, reprit Craddle, il faut essayer autant que possible de dissimuler les traces de notre entrée dans cette caverne.

Pablo n'avait garde d'oublier cette précaution. Tandis que les trois femmes se reposaient dans la caverne sous la garde de Bucolick, Benito, Craddle et le gambusino travaillèrent à masquer l'ouverture de la grotte ainsi qu'à détruire les traces de leur passage jusqu'à une certaine distance du pied de la sierra.

XXX

Ainsi que l'avait révélé le malheureux Anglais tué par Craddle, la bande de Goliath se composait d'aventuriers de toute nation. Ce qu'il y aurait eu de difficile à rencontrer parmi eux, c'eût été un honnête homme. Tous ces bandits, expatriés pour la plupart à la suite de quelque forfait, ne vivaient que de brigandage et n'avaient d'autres liens que le crime. Aussi Goliath commençait-il à jouir parmi eux d'une autorité qui menaçait de détruire bientôt celle de Manuelito, le chef des *salteadores*. Il n'est pas besoin d'ajouter que ces deux hommes se haïssaient cordialement. Chacun d'eux n'attendait qu'une bonne occasion pour se défaire de son rival.

Quant au moyen, peu leur importait lequel, pourvu qu'il réussît. Ils avaient la conscience fort large à cet égard.

Le mauvais résultat de l'attaque nocturne, tentée contre l'avis de Goliath, avait naturellement augmenté le crédit de ce dernier.

Quelques heures avant le lever du soleil, les six *salteadores* envoyés en exploration dans la montagne rallièrent le gros de leurs compagnons. On leur apprit les événements de la nuit. Sur les dix-sept combattants qui avaient attaqué le camp des mineurs de Bras d'Acier, neuf étaient morts, prisonniers ou grièvement blessés. Il ne fallait donc plus compter que sur quatorze combattants.

Assis dans le bois, sur le revers de la montagne et à sept ou huit cents pieds au-dessus du plateau, les bandits tenaient conseil.

Craignant de provoquer le mécontentement de ses hommes s'il décidait à lui seul la marche à suivre, Manuelito demandait à chacun son opinion sur le parti qu'il conviendrait de prendre.

— Et vous ? dit-il en s'adressant à Goliath, quel est votre avis?

— Je n'en ai pas, répondit l'Américain.

— Allons donc! fit un autre Américain. Tu es le seul qui sache à qui nous avons affaire. Parle.

— A quoi bon! fit le géant en haussant les épaules, à quoi bon, puisqu'on ne m'écoute pas?

— C'est vrai, murmurèrent deux ou trois bush-rangers.

— Parce qu'une fois on n'a pas voulu céder à votre volonté, ce n'est pas une raison pour qu'on ne vous écoute pas lorsque vous avez un bon avis à donner, dit Manuelito avec humeur.

— Il me semble que celui que j'ai donné hier soir n'était pas si mauvais, répliqua aigrement Smithson.

— Nous savons ce qu'il nous en a coûté pour ne pas l'avoir suivi, répondit un des Américains.

— C'est possible, reprit le salteador, mais il s'agit du présent, et non du passé.

— Voyons, voyons, dit un des bush-rangers, ne perdons pas notre temps en querelles. Maintenant que nous voilà tous réunis, faut-il tenter une nouvelle attaque?

— Et non, pardieu! dit Goliath, nous sommes encore moins nombreux que lorsque nous avons fait notre pre-

mière attaque, et cette fois nos ennemis sont sur leurs gardes.

— C'est juste, dit Manuelito. Nous attendrons jusqu'au lever du soleil. Mais alors que ferons-nous?

Comme il achevait ces paroles, on entendit du bruit à cinq cents pas du cercle formé par les brigands. Un instant après, deux hommes qui faisaient le guet autour du camp amenèrent un prisonnier qu'ils venaient de faire.

Ce prisonnier, qui n'était autre que maître Domingo, ne paraissait nullement inquiet et regardait tranquillement les figures patibulaires qui l'entouraient.

— Que venais-tu faire ici? demanda Manuelito d'une voix rude.

— Êtes-vous le chef? dit Domingo.

— Oui, répondit le salteador.

— Non, s'écrièrent quelques voix.

— Et qui donc? fit Manuelito en dégaînant son macnete.

— Goliath! répondirent les mêmes voix.

Il s'ensuivit une longue discussion, que Domingo écouta le plus tranquillement du monde. Goliath y coupa court en tuant d'un coup de pistolet le chef des salteadores, qui lui tournait le dos en ce moment.

— Voilà la chose décidée, dit le géant, en poussant du pied le cadavre de son rival. C'est moi qui suis définitivement le chef. N'est-ce pas, camarades?

Des acclamations lui répondirent. Les anciens partisans de Manuelito criaient plus haut que les autres pour se faire pardonner leur opposition passée. Goliath promena autour de lui son regard abruti, et reprit l'interrogatoire du prisonnier.

— Qui es-tu, toi? lui dit-il. Il me semble que ta voix ne m'est pas inconnue... Eh! pardieu! c'est Domingo.

— Lui-même.

— Tu t'es donc laissé prendre, brute que tu es?

— Non pas. Je suis venu de mon plein gré.

— Tiens! Et pourquoi ce désir de te faire pendre?

— Je viens ici pour vous apporter de bonnes nouvelles.

— Parle donc, alors, chien.

— Je ne veux parler qu'au chef, señor. Puisque vous l'êtes maintenant, ordonnez à ces nobles caballeros de nous laisser seuls un instant.

— Vous entendez, dit Goliath avec un gros rire. Allons, reculez-vous tous, et plus vite que ça.

— Éloignons-nous nous-mêmes, dit Domingo, ce sera plus sûr.

Ils firent quelques pas et ne s'arrêtèrent qu'à une dizaine d'yards des autres salteadores.

— Eh bien?

Domingo réfléchissait.

Le drôle avait entendu une grande partie de la conversation qui avait eu lieu entre Loïc et Bras d'Acier. Depuis ce moment, il n'avait qu'une seule pensée : s'emparer du bloc d'or et le garder pour lui. Il fallait pour cela se débarrasser de Bras d'Acier et de ses compagnons, il fallait aussi faire en sorte que Goliath et sa bande ne missent pas la main sur le trésor. Le vaquero avait bien songé un moment à laisser les bandits attaquer le camp abandonné, afin que Loïc mît le feu à la mine; mais ce projet, qui souriait à Domingo sous plus d'un rapport, offrait aussi beaucoup d'inconvénients. D'abord les salteadores pouvaient découvrir le bloc d'or. Puis, si Loïc tombait entre leurs mains, il chercherait probablement à se tirer d'affaire en révélant le secret de ce trésor. Enfin, ce qui était encore plus important peut-être, c'est que la troupe de Goliath, une fois diminuée par les ravages de la mine, ne serait plus de force à lutter contre les amis de Bras d'Acier.

— Parleras-tu? dit le géant avec colère.

— Voici, dit Domingo, qui prit son parti et révéla à l'Américain le secret de la caverne.

— Courons-y tout de suite! s'écria Goliath, nous allons les y enfumer comme des chacals.

— Un moment! reprit Domingo.

— Quoi?

— Vous supposez bien que ce n'est pas pour vous rendre service seulement que je suis venu vous raconter cela?

— Je m'en rapporte à toi.

— Il me faut une part du trésor que vous trouverez dans la caverne.

— Vous avez donc recueilli beaucoup d'or?

— Oui.

— Combien?

— Pour 60 ou 70,000 dollars, répondit le vaquero, qui jugea prudent de ne pas révéler toute la vérité.

— Oh! oh!... Eh bien! qu'est-ce qu'il te faut pour ta part?

— Un tiers.

— Oui-da... et si je te payais ta trahison avec ceci, fit Goliath en montrant au vaquero la crosse de ses pistolets.

— Vous ne trouveriez pas la caverne, voilà tout! répondit Domingo, fort peu rassuré néanmoins.

— Et si je te faisais rôtir un peu, pour obtenir ta confiance? reprit Goliath.

Domingo fit un bond et disparut dans l'obscurité.

— Reviens donc, animal, lui cria l'Américain désappointé, je plaisantais.

Domingo revint lentement, en regardant autour de lui d'un air soupçonneux.

— Aurai-je le tiers du butin?

— Oui.

— Vous le jurez?

— Certainement.

— C'est que je voudrais quelque chose de plus certain.

— Insolent!

— Caramba! ne nous fâchons pas. Nous nous connaissons trop bien tous les deux pour nous offenser de ces petites précautions.

— Eh bien! voyons, quelle autre garantie veux-tu que je te donne?

Domingo n'en savait trop rien lui-même.

— Bah! dit-il enfin, j'ai mieux que toutes vos promesses.

— Quoi donc?

— Votre intérêt. Me croyez-vous donc assez niais pour vous avoir tout appris? Non pas! Je sais trop bien ce qui se passe en pareille circonstance. Appelez vos compagnons et dépêchons-nous.

A la voix de Goliath, les salteadores se trouvèrent bientôt autour du géant. Il voulut leur raconter ce que lui avait dit Domingo, mais celui-ci s'aperçut que le colosse s'embrouillait singulièrement. Aussi lui coupa-t-il effrontément la parole pour exposer lui-même le plan d'attaque de la caverne.

On se hâta de faire les paquets, et trois quarts d'heure avant le lever du soleil la bande des salteadores se mit en marche.

Arrivés à quelque distance de l'ouverture, les bandits se mirent à ramper. Le soleil commençait à paraître à l'horizon, et il était important pour eux de profiter de la demi-

obscurité qui régnait encore. Ils atteignirent l'entrée de la grotte sans avoir rien aperçu qui pût leur faire supposer qu'on les avait découverts.

— Il s'agit d'entrer, maintenant, dit Domingo, qui se souciait fort peu d'ouvrir la marche.

— Passez le premier, répondit le géant.

— Pourquoi cela?

— Pourquoi? Eh! pardieu! parce que votre apparition n'excitera aucune défiance. On croira que vous venez retrouver vos compagnons. Nous autres, nous marcherons derrière vous et nous profiterons du tumulte que causera votre arrivée pour faire notre entrée sans danger.

Domingo eut beau se débattre, il lui fallut obéir à l'Américain. Ce dernier le poussa en avant dans l'étroite ouverture et le suivit, le revolver au poing et le couteau entre les dents.

Les autres bandits en firent autant, et tous disparurent bientôt dans l'humide et sombre passage.

Il faut maintenant que nous apprenions à nos lecteurs ce qu'étaient devenus les compagnons de Bras d'Acier.

Leur premier soin avait été de prendre toutes les dispositions nécessaires pour repousser une attaque de leurs ennemis.

Pablo commença par faire creuser dans le passage même, à droite et à gauche, des excavations assez grandes pour qu'un homme pût y tenir, en se *pelotonnant* un peu. Bucolick et Craddle, sur le sang-froid desquels Pablo pouvait compter, furent placés dans ces excavations. Voici ce qui fut convenu : Aussitôt qu'un certain nombre d'ennemis auraient pénétré dans la grotte, Bras d'Acier devait tirer un coup de pistolet en criant : « En avant les mineurs. » A ce signal, Bucolick et Craddle sortiraient de leur poste et barreraient le passage aux autres bandits. Ils empêcheraient en même temps la retraite de ceux qui seraient déjà entrés. On leur fabriqua pour cela deux espèces de lances dont la poignée formait un angle droit avec le manche. L'obscurité la plus complète régnant dans le passage, il suffisait aux deux sentinelles de tendre brusquement leurs lances, l'une en avant, l'autre en arrière, pour arrêter d'un côté les fuyards, de l'autre les assiégeants. La longueur de leur arme les mettait à l'abri des bowie-knifes comme des machetes, et les excavations dans lesquelles ils étaient blottis leur rendaient

le même service à l'égard des coups de pistolet. Leurs mains seules risquaient d'être atteintes.

On chargea à l'avance tous les fusils et tous les pistolets, qui furent posés sur un rocher à portée de la main des mineurs. Ceux-ci se collèrent contre la muraille de la caverne, à l'angle formé par le passage, qui avançait de deux pieds environ dans la grotte, dont la forme était presque circulaire de ce côté.

Benito, qu'on avait mis en sentinelle dans le passage, tout près de l'ouverture, se replia bientôt vers ses compagnons en annonçant qu'il avait entendu du bruit au pied de la montagne.

Chacun prit son poste.

XXXI

Quelques minutes s'écoulèrent. Enfin on entendit un frôlement, imperceptible pour tout autre que pour des gens prévenus.

Bientôt le bruit devint plus fort, bien que les arrivants fissent évidemment leur possible pour l'étouffer. De temps en temps, les bandits écoutaient avant d'aller plus loin. Puis, rassurés par le silence absolu qui régnait autour d'eux, ils reprenaient leur marche dans les ténèbres.

Enfin une tête d'homme parut à l'orifice intérieur du passage. Ne voyant rien autour de lui, cet homme sortit tout à fait du couloir et se dressa d'un bond. Un autre homme le suivit, puis un troisième et un quatrième. Au moment où le cinquième débouchait à son tour dans la caverne, Pablo bondit sur les deux premiers en poussant le signal convenu.

Leur connaissance des lieux et la surprise des ennemis, étourdis encore de leur trajet, donnaient un immense avantage aux mineurs. Domingo fut la première victime. Le sabre de Vandeilles lui fendit la tête. Quant à Goliath, atteint d'une

balle au bas ventre, il se jeta sur Bras d'Acier en essayant de le frapper de son bowie-knife. Son élan avait été si impétueux qu'il renversa le créole sous son énorme masse. Tous deux se roulèrent quelques instants sur le sol. N'espérant plus échapper à la mort, Goliath ne songeait qu'à tuer son ennemi. Il ne cherchait pas à parer et se contentait de frapper avec une rage aveugle. La fureur et le désespoir décuplaient encore la force extraordinaire du géant. Pablo ne pouvait s'en rendre maître. Plusieurs fois déjà, Goliath avait saisi à pleines mains l'arme du créole, qui n'était parvenu qu'avec peine à l'arracher aux doigts ensanglantés de l'Américain. Les poings, les ongles, les dents, Goliath employait tout contre son ennemi. Le colosse rugissait comme une bête féroce et accompagnait chaque coup d'une malédiction.

Par un effort désespéré, Bras d'Acier parvint à se mettre sur ses pieds, en enlevant Goliath, cramponné à sa ceinture. Malheureusement pour Pablo, ses pistolets étaient tombés dans sa chute. Goliath mit la main dessus par hasard et poussa un cri de triomphe. Pablo fit un bond en arrière et se trouva ainsi à cinq ou six pas du géant. Tandis que ce dernier s'avançait avec précaution et cherchait à le distinguer dans l'obscurité, Pablo ôta précipitamment sa veste et la mit au bout de son machete, en l'élevant d'une main, tandis que lui-même se couchait à terre tout de son long. En apercevant les boutons de la veste qui brillaient dans l'obscurité, Goliath fit feu immédiatement. La détonation du pistolet retentissait encore que Pablo bondissait à son tour sur le colosse. Avec la rapidité de l'éclair, il lui porta deux coups de machete en pleine poitrine. Blessé à mort, Goliath s'élança en avant comme un taureau qui charge son ennemi. Mais Pablo s'attendait à ce mouvement de désespoir. Il étendit son machete, qui pénétra jusqu'à la garde dans la poitrine du géant. Goliath poussa une dernière malédiction, et tomba en proférant les plus affreux blasphèmes. Quelques secondes après, il n'était plus qu'un cadavre.

Aucun des compagnons de Bras d'Acier n'avait pu lui porter secours. Chacun d'eux avait un salteador à combattre. Ainsi que nous l'avons raconté, Vandeilles s'était élancé sur Domingo et lui avait ouvert le crâne d'un coup de sabre. Mais lui-même s'était senti prendre à la gorge par un bush-ranger, dont la force égalait au moins la sienne. Sans l'avantage que lui donnait la connaissance du terrain sur lequel il combat-

tait, Vandeilles eût probablement succombé. Heureusement pour lui, le bush-ranger trébucha contre une roche. Au moment où il portait la main en avant pour se retenir, Vandeilles le repoussa rudement et tomba sur lui comme la foudre. Étourdi par sa chute, le bandit ne put parer les coups que lui portait le Français, qui l'acheva d'un coup de poignard à la gorge.

Pendant ce temps, Bucolick et Benito s'escrimaient aussi de leur mieux contre les trois autres ennemis et contre deux salteadores qui étaient sortis du passage pendant le combat.

Au moment où tombait le dernier des neuf salteadores qui avaient pénétré dans la grotte, Craddle sortit du passage et montra à Bras d'Acier sa lance, dont le bois venait d'être coupé à quelques pouces du fer.

— Les salteadores me suivent de près, dit-il à Pablo.

On se hâta de rejeter les cadavres dans un coin de la grotte, puis chacun des mineurs reprit sa position à l'entrée de la caverne.

Dès que cinq autres bandits furent sortis du passage, Bras d'Acier donna le signal. Les mineurs tombèrent sur les assaillants et les taillèrent en pièces.

Tout à coup, Pablo crut voir quelque chose qui se glissait à terre en se dirigeant vers l'entrée. Il se jeta au-devant et saisit le fuyard par les jambes, mais ce dernier avait déjà donné l'alarme à ceux de ses compagnons qui rampaient encore dans le souterrain. Pablo l'arracha du passage, en dépit de ses efforts pour se cramponner aux rochers, et le jeta dans la caverne, où Craddle l'acheva d'un coup de bowie-knife.

Puis Bras d'Acier déchargea précipitamment tous les coups de son revolver dans le passage. Des cris de rage et de douleur succédant immédiatement aux détonations firent supposer aux mineurs que les balles avaient atteint quelques salteadores.

— Il faut les poursuivre, s'écria Pablo, suivez-moi.

Il s'élança dans l'étroit passage et se mit à ramper pour rejoindre les bush-rangers, qui fuyaient devant lui. Deux cadavres couchés dans le couloir le retardèrent un peu, car il n'y avait de place que pour une seule personne. Il lui fallut les pousser dans les excavations pratiquées par Bucolick et par Craddle avant de pouvoir continuer sa route. Lorsqu'il

arriva à l'orifice extérieur du passage, il aperçut les salteadores assemblés à une centaine de pas de la montagne et probablement occupés à tenir conseil.

Les bandits n'étaient plus que sept.

Voyant les mineurs sortir un à un de la galerie, ils saisirent leurs fusils et tirèrent précipitamment sur eux.

Les compagnons de Pablo s'attendaient à cette réception. Avant que la crosse de chaque fusil fût appuyée à l'épaule des salteadores, les mineurs s'étaient jetés à plat-ventre derrière quelque rocher. Comprenant les dangers de leur position, les bandits coururent à toutes jambes vers quelques arbres qui se trouvaient à cinquante ou soixante pas.

Trois d'entre eux seulement furent arrêtés dans leur fuite par les balles de Bras d'Acier, de Craddle et de Bucolick. Quant aux quatre qui restaient, ils comprirent l'inutilité d'une plus longue résistance, et se sauvèrent de toute la vitesse de leurs jambes. On les poursuivit pendant quelque temps, mais ils disparurent bientôt dans les profondeurs de la forêt.

Bras d'Acier et Benito auraient été assez agiles pour les attraper à la course, mais le premier avait reçu à la jambe une blessure qui, bien que légère, l'empêchait de déployer sa vitesse habituelle.

Quant à Benito, il semblait assez peu soucieux de serrer seul et de trop près les bandits armés de rifles et de carabines.

— Vous pouvez les laisser partir, dit-il à Bras d'Acier. Je vous garantis qu'ils ne reviendront pas nous tourmenter. Ils sont capables de gravir la montagne et de s'en retourner par où ils sont venus.

— Alors revenons à la grotte, dit Craddle; j'ai un appétit d'enfer.

— Hâtons-nous, dit Pablo; il faut que nous allions voir ce qu'est devenu ce pauvre Loïc.

Les mineurs revinrent à la caverne. Une sentinelle resta à l'entrée du passage pour veiller à ce qu'on ne risquât pas d'être surpris par le retour des salteadores ou de quelques nouveaux ennemis.

Berthe et Rosina accoururent au-devant des mineurs. Elles apprirent avec des transports de joie faciles à comprendre la victoire complète de leurs compagnons.

Ceux-ci n'avaient reçu que de légères blessures. Craddle

était le plus maltraité ; il avait reçu un coup de bowie-knife qui lui avait fait une profonde entaille à l'épaule.

— Et Cypriana? demanda Bras d'Acier.

— Elle s'est jetée sur le corps de Domingo en criant et en pleurant, dit Rosina. Maintenant elle semble plus calme.

— N'a-t-elle pas proféré quelque menace contre nous, quelques serments de vengeance?

— Si, répondit Rosina ; mais il faut pardonner aux premiers moments de sa douleur.

— Sans doute, reprit Pablo. Néanmoins, il est bon de veiller sur elle.

— Que va-t-on faire de tous ces cadavres, demanda Vandeilles en montrant les corps des salteadores réunis dans un coin de la caverne.

— Il faut les jeter dehors. Hâtons-nous de débarrasser la caverne des corps de ces malheureux.

Les mineurs portèrent les cadavres vers l'ouverture de la grotte située du côté opposé au petit passage, et les jetèrent en bas des rochers. Dans leur empressement de courir au secours du pauvre Loïc, ils furent obligés de remettre au lendemain le soin de rendre les derniers devoirs à leurs ennemis.

Ils se hâtèrent de prendre quelques aliments, et partirent pour leur ancien campement, laissant dans la caverne Bucolick et Benito, placés en sentinelles à chaque extrémité, et Cypriana qui roulait dans sa tête des projets de vengeance contre les meurtriers de son amant. Il était évident, cependant, que les mineurs n'avaient fait qu'user d'un droit légitime en tuant le traître qui venait les attaquer ; mais Cypriana détestait, par instinct, tous ses compagnons de voyage, excepté Loïc et Benito, et se complaisait trop dans ses projets de vengeance et de méchanceté pour se laisser convaincre même par l'évidence.

On trouva Loïc au poste que lui avait assigné Bras d'Acier.

Nous n'avons pas besoin de dire avec quels transports de joie il fut accueilli par ses compagnons qui avaient si longtemps tremblé pour lui. On s'occupa ensuite de suivre les traces des salteadores, derniers débris de la troupe de Manuelito. Benito et Pablo se convainquirent que les fugitifs avaient pris le chemin de la montagne ainsi qu'on l'avait supposé, et qu'ils cherchaient sans doute à regagner au plus

vite la vallée située de l'autre côté de la sierra Zatecas.

Pablo se décida alors à révéler à ses compagnons le secret du dépôt d'or accumulé au pied de la montagne. Il fut décidé que Vandeilles et Bucolick seraient chargés d'extraire et de transporter l'or. Pendant ce temps, Bras d'Acier et Benito devaient s'occuper de trouver quelque *aguage* et de chercher les traces d'une *cavallada mestena.* On laissait dans la caverne Craddle et Loïc avec madame Vandeilles, Rosina et Cypriana.

Le lendemain, avant le lever du soleil, les mineurs partirent pour leurs diverses missions.

L'extraction du dépôt d'or amassé au pied de la montagne, et le transport des gros bagages abandonnés sur le plateau, demandèrent deux jours. Les mineurs recueillirent, dans ce seul endroit, près de cent soixante-dix livres d'or, c'est-à-dire une valeur de 44,000 dollars ou de 220,000 francs.

Bras d'Acier et Benito avaient moins de chance que leurs compagnons dans leurs recherches. Ce ne fut qu'au bout de cinq jours qu'ils parvinrent à découvrir un *aguage,* autour duquel ils rencontrèrent enfin des indices certains de la présence habituelle de chevaux sauvages.

Cette nouvelle fût accueillie avec des transports de joie, car une grande distance séparait les mineurs de San-Francisco, et les chevaux sont une précieuse ressource dans ces contrées lointaines.

Malheureusement, les compagnons de Pablo étaient bien peu nombreux pour la chasse qu'ils projetaient. Il aurait fallu une vingtaine d'hommes au moins, et les mineurs n'étaient plus que six, encore tous ne pouvaient-ils quitter la grotte en même temps.

— Il n'y a qu'un moyen, dit Benito. Bouchons complétement l'entrée de la grotte du côté du plateau avec des blocs de rocher et de la terre. Nous laisserons les femmes dans la caverne. Après notre départ, elles tireront à elles l'échelle qui nous aura servi à descendre. Elles seront alors dans une véritable forteresse.

— Il faudrait qu'un homme restât avec elles, dit Bras d'Acier.

— Alors nous ne serons jamais assez nombreux pour pousser les chevaux dans le *corral.*

— C'est vrai, dit Vandeilles, Benito a raison.

— Eh bien, dit Berthe, il y a encore un autre moyen.

Nous marchons toutes trois assez bien, et nous vous accompagnerons jusqu'à l'*aguage*. Il vous faudra d'ailleurs quelqu'un pour préparer vos repas.

— Sans doute, dit Benito, d'autant plus que nous mettrons au moins deux ou trois jours à construire le *corral*.

— Raison de plus pour que nous vous suivions, reprit madame Vandeilles; n'est-ce pas, Rosina?

— Certainement, s'écria l'Espagnole.

— Et que ferons-nous de tous les bagages? demanda Craddle.

— Nous les laisserons dans la caverne.

— Allons, soit, dit Pablo après quelques instants de réflexion. Faisons nos préparatifs dès ce soir.

— Que faut-il emporter? demanda Craddle.

— Des haches, des cordes, des éperons, des *bozals* (sorte de caveçons en crin), des *reatas* (longes) et des lazos de rechange.

— Et les selles? demanda Loïc.

— Elles sont ici, répondit Vandeilles. Nous avions eu soin d'enlever à nos pauvres chevaux leurs brides et leurs selles avant de les lâcher dans la vallée.

— Si nous commencions par aller à leur recherche? s'écria Bucolick.

— Comment les faire passer de l'autre côté de la montagne? répliqua Pablo. Il faudrait plus de quinze jours pour cela. D'ailleurs, ils ne pourraient jamais gravir les rochers de la sierra.

— Et des provisions? demanda Craddle. Qu'emportons-nous?

— De la farine pour faire le *pinole*, répondit Pablo, du thé, de l'eau-de-vie et du sel.

— C'est peu nourrissant, murmura Craddle.

— Il faut nous charger le moins possible de bagage. D'ailleurs, nous trouverons du gibier.

— Il faut que Craddle qui est blessé reste dans la grotte, dit Bras d'Acier, pour enlever l'échelle, et pour nous la jeter à notre retour.

— J'y resterai aussi, si vous le voulez, dit Cypriana.

— Très-bien, s'écria Vandeilles. Occupons-nous tout de suite de nos préparatifs.

Le lendemain, à la pointe du jour, les mineurs quittèrent la caverne, et descendirent un à un dans la vallée. Avant de

partir, Pablo avait eu la précaution d'enfouir les sacs de poudre d'or dans un endroit dont il ne révéla le secret qu'à Vandeilles, à Bucolick et à Loïc, qui l'avaient aidé dans ce travail.

XXXII

Le premier jour presque tout entier fut employé à se rendre à l'*aguage* découvert par Benito. Pendant la seconde journée, on abattit à coups de hache les troncs d'arbre nécessaires pour former le *corral.* On appelle ainsi une sorte d'enceinte en forme d'ellipse qui s'établit aux environs de l'*aguage.* On commence par observer la route que suivent habituellement les chevaux pour se rendre à l'abreuvoir. De chaque côté de cette route, on plante des troncs d'arbres, qu'on enfonce solidement dans la terre et qu'on relie entre eux au moyen de cordes, de courroies et de fortes branches. A l'extrémité du corral se trouve ce qu'on appelle l'*estero,* sorte d'étranglement ou passage plus étroit qu'on peut fermer assez rapidement au moyen de longues et solides traverses en bois qui unissent l'un à l'autre les deux côtés de chaque *estero.* Aussitôt que les chevaux sont engagés dans le corral, des hommes postés à chaque extrémité ferment précipitamment les barrières des esteros. Dès lors, il ne s'agit plus que de prendre au lazo les prisonniers, qu'on laisse s'épuiser quelque temps en efforts superflus pour recouvrer leur liberté.

Dans les chasses, telles qu'elles se font d'habitude au Mexique, de nombreux domestiques, pions, vaqueros, etc., recrutés de tous côtés, viennent aider les chasseurs. Ils font des battues qui forcent le gibier à se rabattre sur le *corral.* Puis par leurs clameurs et leurs poursuites, ils obligent ces animaux, souvent indécis, à pénétrer dans le passage qui s'ouvre en apparence devant eux.

Cette fois les mineurs avaient à peine la vingtième partie du monde nécessaire pour une chasse de ce genre. Ils manquaient en outre de montures, ce qui est indispensable

pour obtenir un bon résultat. Enfin Bras d'Acier et Benito étaient les seuls qui connussent parfaitement la marche à suivre et les précautions à prendre.

Quant à Vandeilles, qui aimait passionnémentles chevaux, il était fort bon cavalier et jetait le lazo avec une habileté fort rare chez un Européen, mais bien inférieure encore à celle du vaquero le moins adroit.

Les préparatifs durèrent trois jours. On avait soin de rentrer dans le bois et de se tenir assez loin de l'*aguage* aux heures où les chevaux venaient habituellement se désaltérer. Au lieu d'un seul *corral,* Bras d'Acier en avait fait construire deux, reliés entre eux par un étroit passage. Nous verrons pourquoi tout à l'heure.

Pablo craignait beaucoup que les chevaux ne devinassent la présence des chasseurs et ne prissent la fuite avant le moment décisif. Aussi avait-il recours à des précautions inouïes pour qu'ils ne pussent remarquer les travaux du corral. Grâce à ces précautions, qui prolongèrent la besogne de plusieurs heures, les chevaux continuèrent à venir à leur abreuvoir.

Pour mieux les rassurer, les mineurs quittèrent pendant deux jours les environs de l'*aguage.*

Vandeilles et Bucolick profitèrent de ce moment pour retourner à la caverne. Ils en rapportèrent un supplément de provisions. Les opérations ne devant désormais durer qu'un jour ou deux, ils ramenèrent avec eux Craddle, dont la blessure était déjà presque tout à fait guérie.

En apprenant que Cypriana était restée seule dans la caverne, Bras d'Acier parut vivement contrarié.

— Vous avez eu tort de quitter votre poste, dit-il à l'Américain.

— Est-ce que vous redoutez quelque danger pour notre or?

— Je me défie de Cypriana.

— Seule, que peut-elle faire contre nous?

— Il est toujours possible de faire le mal, repartit Bras d'Acier; mais laissons cela. Demain, l'un de nous fera une pointe jusqu'à la caverne. Maintenant, occupons-nous de notre chasse.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les chasseurs avaient entrepris une tâche fort pénible et fort difficile. Ils ne pouvaient réussir qu'à force d'adresse, de ruse et d'activité.

Pendant toute la matinée, Pablo, Benito et Bucolick bat-

tirent les environs pour rejeter les chevaux sauvages du côté de l'abreuvoir. Craddle et Kermainguy furent placés en sentinelle à chaque *estero*, avec mission de les fermer aussitôt que la cavallada se serait engagée dans le corral.

Quant aux deux femmes, on leur fit, entre les maîtresses branches de deux *ahuehuelts*, une sorte d'estrade élevée a douze ou quinze pieds de terre, d'où elles pouvaient tout voir sans danger.

Vers une heure de l'après-midi, les cris des quatre traqueurs commencèrent à se rapprocher. Bientôt on entendit dans le bois un bruit pareil à celui de l'orage le plus violent. La cavallada arrivait à fond de train en brisant tout sur son passage. Des hennissements furieux déchiraient de temps en temps les airs. On entendait aussi de loin le bruit que faisaient les arbustes écrasés, les branches brisées et le sol martelé par le sabot furieux des *mustangs*.

Bientôt la cavallada se trouva dans l'avenue, encaissée par les mineurs, qui conduisait au corral. C'était le moment décisif. Les chevaux n'avançaient plus qu'avec une sorte de répugnance. Ils semblaient se défier de quelque piége.

A la vue des vaqueros, les sauvages animaux reprirent leur course; mais, en arrivant à cent pas du corral, les étalons qui marchaient en tête levèrent en l'air leur naseaux fumants, dressèrent leurs oreilles inquiètes et s'arrêtèrent.

Évidemment, ils sentaient la présence de l'homme et se disposaient à faire volte-face. Aussitôt les vaqueros s'élancèrent vers eux, en faisant claquer leurs fouets et en poussant des cris furieux.

La cavallada se précipita en avant avec l'impétuosité d'un torrent débordé. Une minute après, elle entrait tout entière dans le corral.

Malheureusement, Loïc, qui n'avait pas l'habitude de ce genre de chasse, ne sut pas refermer à temps la barrière de son *estero*. Avant qu'il eût placé la dernière barre, une douzaine de chevaux bondirent par-dessus la barricade incomplète et furent bientôt hors de vue.

Bien d'autres que Loïc eussent perdu la tête au milieu de ces animaux furieux qui se ruaient autour de lui, mais le petit Breton ne manquait ni de sang-froid ni de courage. Il acheva bravement sa tâche, et la cavallada se trouva définitivement emprisonnée.

Il y avait là trente à quarante chevaux qui hennissaient,

criaient, bondissaient, mordaient la palissade, la frappaient du pied, renâclaient, se cabraient, se mordaient entre eux et se livraient à d'incroyables transports de fureur et de rage. Quelques-uns essayèrent de franchir l'enceinte du corral; mais, quelle que fût la puissance de leur élan désespéré, ils retombèrent dans le corral sans avoir pu franchir la palissade, qui s'élevait à neuf ou dix pieds de terre.

Les chasseurs n'ayant pas de chevaux, il était fort dangereux pour eux de pénétrer dans le corral pour y *lasser* les captifs qu'ils voulaient garder. On avait calculé que dix-huit chevaux suffiraient pour le voyage : neuf serviraient de montures; cinq autres porteraient les bagages; les quatre derniers seraient là pour remplacer ceux auxquels il arriverait quelque accident. En attendant, on les emploierait aux excursions des chasseurs, ainsi qu'au transport des chevreuils, daims, etc., que tueraient les pourvoyeurs de la bande.

Le tout était de se rendre maître des farouches animaux. Comme il eût été impossible aux six cavaliers de *briser* chacun trois chevaux (en supposant même que Bucolick, Loïc et Craddle fussent capables d'en dresser chacun un), on était convenu de ne prendre d'abord que six chevaux. Quant aux autres, on les laisserait dompter à demi par la faim et par le manque de sommeil. Une fois affaiblis, on en aurait meilleur marché. Pendant ce temps, on s'occuperait du dressage des six autres.

— Comment diable pénétrer là-dedans? dit Bucolick en montrant du doigt l'enceinte du corral.

— Le chevaux vont tout à l'heure se masser dans un coin, répondit Benito, et ils s'y tiendront entassés comme des enfants en pénitence.

— Oui, mais comment leur jeter le lazo, alors?

— Il y a un moyen, repartit Bras d'Acier, qui réfléchissait depuis quelques instants; Benito, Bucolick, Vandeilles et moi, nous allons grimper avec nos lazos en dehors du corral. Nous enfoncerons dans les troncs d'arbre des morceaux de bois disposés en échelons, de manière à ce qu'en nous dressant sur le dernier nous dominions la palissade de toute la hauteur de notre buste. Dès que nous serons installés à notre poste, en ayant soin d'abord de nous cacher, Craddle et Loïc monteront sur la palissade à l'endroit où se trouveront les chevaux. Ils les effrayeront par leurs cris et les repousseront de notre côté. Nous pourrons alors les *lasser* de

notre place. Nous les ferons ensuite passer par force ou par ruse dans le petit corral. On fermera aussitôt le passage qui le sépare du grand. Nous n'aurons plus alors qu'à seller les chevaux.

— Je comprends maintenant pourquoi vous nous avez fait construire un double corral, dit Craddle.

Un quart d'heure après, sept chevaux se trouvaient mis à part dans le petit corral de l'entrée. Les chasseurs descendirent auprès d'eux. Les futurs cavaliers portaient une selle et un bozal, ou caveçon en crin. Les prisonniers furent saisis l'un après l'autre à l'aide du terrible lazo que Bras d'Acier et Benito maniaient avec une adresse prodigieuse, et dont Vandeilles se servait déjà fort habilement.

Aussitôt qu'on tenait un captif, on lui jetait sur les yeux une épaisse frazada (couverture). Il restait alors immobile et tremblait de tous ses membres. On lui mettait sur le dos la lourde selle mexicaine avec son pommeau élevé. Puis on lui nouait autour des naseaux le bozal, qui devait servir en même temps de bride et de caveçon.

Deux chevaux, cependant, se débattirent tellement qu'il fallut les abattre, ce qui se fit en un instant au moyen de deux lazos qui prenaient, le premier leurs deux jambes de devant, le second celles de derrière, et que l'on tirait brusquement en sens contraire. Les deux récalcitrants reçurent à terre le bozal, et la selle qu'on sangla dès qu'il se furent relevés. Bras d'Acier et Benito, plus experts que les autres à tous ces équipements, aidèrent leurs compagnons à se mettre en selle. Puis ils montèrent sur les chevaux qu'ils s'étaient réservés. On avait décidé que Craddle resterait auprès de Berthe et de Rosina pour veiller à leur sûreté.

Ce fut lui qui leur ouvrit la barrière du petit corral, qu'il se hâta de remettre en place dès que les cavaliers furent sortis.

Furieux de sentir leurs reins comprimés par le poids de la selle et du cavalier, irrités par le frôlement des étriers, par les morsures de l'éperon et par l'étreinte du bozal, les chevaux se précipitèrent hors de l'enceinte avec la rapidité de la foudre. Quelques-uns prirent aussitôt leur course vers la forêt en faisant des bonds prodigieux. D'autres restèrent à la même place hennissant, renâclant, ruant et se cabrant tour à tour. Tantôt, ils cherchaient à heurter contre un arbre leur cavalier, qui les en détournait avec l'aide du caveçon et

de l'éperon; tantôt, ils donnaient d'effrayants coups de reins qui faisaient plier comme des roseaux le corps souple et vigoureux du dompteur.

Presque tous essayaient de mordre les jambes de leurs cavaliers, qui ripostaient par de formidables coups de leurs lourds étriers, et les attaquaient ensuite de leurs énormes éperons.

Celui que Pablo s'était réservé, le plus beau, mais le plus féroce de toute la bande, se roulait à terre en poussant de véritables rugissements de rage impuissante. Debout près de l'animal furieux, dont il tenait toujours le bozal, Pablo attendait que le mustang se relevât. A peine le cheval s'était-il replacé sur ses jambes nerveuses et pliait-il les jarrets pour prendre son élan, que Bras d'Acier se retrouvait de nouveau en selle.

A la fin, cependant, le mustang, meurtri par la cuarta et déchiré par l'éperon, prit le parti de suivre ses sauvages compagnons. Il fit cinq ou six bonds accompagnés chacun d'une ruade épouvantable, et se lança à fond de train vers la forêt.

XXXIII

Berthe et Rosina avaient assisté à cette chasse avec un intérêt facile à comprendre.

Habituée à ces luttes entre les cavaliers et les chevaux sauvages, qu'elle voyait se reproduire chaque année aux *herraderos* des haciendas de sa famille, Rosina éprouvait une inquiétude moins vive que madame Vandeilles. Celle-ci était pâle comme une morte et respirait à peine.

— Leurs chevaux les tueront contre quelque tronc d'arbre ou contre quelque rocher, murmura la jeune Française en joignant les mains.

— Non, repartit l'Espagnole avec un certain orgueil; vous ne connaissez pas encore les cavaliers de notre pays, Berthe. Peut-être les autres se laisseront-ils désarçonner, mais

je réponds bien que Bras d'Acier et Benito ramèneront leurs chevaux complétement *quebrantados* (brisés).

— Mais mon mari ?

— Il monte fort bien pour un Français, répondit Rosina. Le moins habile est Bucolick, mais il a tant de sang-froid et il est si robuste, qu'il parviendra peut-être à ne pas tomber.

— Combien de temps vont-ils rester absents? demanda Berthe.

— Deux ou trois heures; peut-être plus. Cela dépendra de la vigueur des chevaux et du train dont chacun les aura poussés. D'ailleurs ils ne resteront pas ensemble, croyez-le bien. Ils reviendront un à un..... et dans quel état !... Tout déchirés par les branches et par les ronces, excepté pourtant Bras d'Acier. Je ne sais comment il se penche sur sa selle, mais il trouve toujours moyen de se préserver la figure. Benito passait pour le premier dompteur de chevaux de la contrée, mais Pablo est encore plus fort que lui.

— Est-ce que les autres chevaux ne vont pas tenter de s'enfuir?

— Ils l'essayeront certainement; mais comment voulez-vous qu'ils renversent des palissades comme celles-ci, qui ont le double d'épaisseur de celles des *corrals* ordinaires ?

— Mon Dieu, que j'ai hâte de les voir de retour! dit madame Vandeilles après un instant de silence.

Les chasseurs arrivèrent enfin l'un après l'autre, ramenant leurs chevaux couverts de sueur et sillonnés de coups d'éperon. Benito parut le premier. Bras d'Acier seul ne venait pas.

En attendant Pablo, dont on ne pouvait s'expliquer le retard, Benito transporta sa selle sur le dos de l'un des chevaux qui restaient dans le petit corral. L'intrépide capataz se proposait de *briser* encore cette nouvelle monture avant de retourner à la caverne. Au moment où il allait se mettre en selle, on aperçut Pablo qui arrivait ventre à terre.

Le gambusino fit halte à deux pas des mineurs, en arrêtant court son cheval ruisselant de sueur.

— Je suis poursuivi par une bande d'Indiens, dit-il précipitamment. Courez bien vite à la caverne et tenez-vous y renfermés. Je suis parvenu à dépister les Indiens et à gagner quelques moments d'avance sur eux. Mais ils re-

trouveront ma trace; ils l'ont même sans doute retrouvee, et se mettront à ma poursuite. Ainsi partez sans perdre un instant.

— Quels sont ces Indiens? demanda Vandeilles.

— Des Apaches, les plus cruels de tous, dit Bras d'Acier. Prenez votre femme en croupe. Benito sera chargé de la señora Rosina. Partez. Une fois à la caverne, vous lâcherez les chevaux, qui rejoindront leur cavallada : mais gardez les selles. Adieu; partez vite.

— Et vous, don Pablo? dit Bucolick.

— Je vais tâcher de retrouver les Indiens, afin de me faire poursuivre et de les emmener dans une autre direction, avant qu'ils aient vu le corral et rencontré vos traces.

— Vous reviendrez ensuite à la caverne?

— Oui. Je pousserai trois glapissements de chacal pour vous avertir de ma présence et vous prévenir de me jeter une corde.

— Les Indiens se diviseront peut-être en deux bandes, comme ils le font souvent, dit Benito. Vous devriez emmener quelqu'un avec vous pour vous aider ou pour vous remplacer si par malheur il vous arrivait un accident.

— Vous êtes déjà si peu nombreux! répondit Pablo, qui rajustait les sangles de sa selle et lavait avec de l'eau fraîche les naseaux fumants de son cheval.

— Laissez-moi vous accompagner, Bras d'Acier, s'écria Loïc. Pour cela, du moins, il n'y a pas besoin de force, et je puis me rendre utile tout comme un autre.

— Soit, mon ami, répondit Pablo, qui comprenait la noble émulation du petit Breton. Viens avec moi et courbe-toi sur ta selle pour ne pas avoir la figure déchirée par les épines. Adieu, mes amis.

Il jeta un dernier regard sur madame Vandeilles et partit au galop avec Loïc Kermainguy, qui résistait vaillamment aux bonds de sa sauvage monture.

Tout en parlant à Bras d'Acier, les mineurs avaient fait leurs préparatifs de départ. En même temps que le gambusino disparaissait dans la prairie, ses compagnons tournaient bride vers la caverne. Benito avait pris Rosina en croupe, et Berthe était avec son mari.

Le difficile fut de lancer dans la direction voulue les chevaux, qui se défendaient avec fureur et qui ne cédèrent qu'après une longue résistance aux volontés de leurs intré-

pides cavaliers. Une fois en route, on ne fit qu'un temps de galop jusqu'à la caverne.

Arrivés au pied de la montagne, les mineurs appelèrent à grands cris Cypriana, qui avait promis de se tenir toujours à l'entrée de la grotte, afin d'être prête à jeter l'échelle à ses amis. Elle tarda quelques instants à paraître.

— Hâtez-vous donc, fille de l'enfer, lui dit Craddle de sa voix de stentor. Nous sommes poursuivis par les Indiens.

Comme il achevait ces paroles, Cypriana avança la tête au-dessus du rocher.

— Ah! les Indiens vous poursuivent? répéta la métisse avec un accent singulier.

— Dépêche-toi donc de nous jeter l'échelle, s'écria Vandeilles.

— Reste à savoir s'il me plaît de vous la donner, répondit Cypriana en se reculant un peu.

— Que veux-tu dire, impertinente pécore? s'écria Vandeilles.

— Je veux dire que depuis assez longtemps je supporte vos injures et vos mépris. Je veux dire que vous avez tué mon Domingo et que je vais le venger..... Chacun son tour.

— Cypriana, dit Benito, en retenant Vandeilles qui allait répondre, Domingo était un traître qui sacrifiait ses amis et vous-même à sa cupidité. La mort n'a été que la juste punition de sa trahison. C'est lui, d'ailleurs, qui est venu nous attaquer.

Ce raisonnement était fort juste, mais Cypriana se trouvait dans un de ces états d'exaspération où l'on n'écoute même pas les objections de ses amis. Depuis la mort de Domingo, elle n'avait pas un seul instant cessé de rouler dans sa tête des projets de vengeance dans lesquels l'orgueil froissé jouait un plus grand rôle que son affection pour le vaquero. En se voyant seule dans la caverne, elle avait eu un vague pressentiment qu'elle pourrait enfin trouver un moyen de mettre à exécution ses sinistres projets.

En vain essaya-t-on de lui faire comprendre qu'elle se vouait elle-même à la mort, et que, seule dans ces solitudes, elle n'avait d'autre perspective que de mourir de faim, d'être dévorée par les bêtes féroces, ou de devenir la proie des Indiens.

Exaspérée par ses rêveries solitaires et par sa haine si long-

temps concentrée, la métisse trouvait un sauvage plaisir à savourer sa vengeance, même au prix de sa vie. Les supplications de Berthe et de Rosina échouèrent devant son obstination, de même que les raisonnements et les menaces des mineurs.

La première pensée de ceux-ci fut naturellement de chercher à gravir le rocher, mais les parois en étaient tellement à pic et tellement lisses qu'on dut y renoncer.

— Que faire? dit Craddle en accompagnant cette question d'une série de jurements.

Chacun donna son avis. Malheureusement, aucun de ces avis ne fournissait le moyen de parer à la difficulté. Chaque minute était précieuse, cependant. Les Indiens pouvaient arriver d'un moment à l'autre. Pris comme dans une impasse, les mineurs ne pouvaient manquer d'être égorgés s'ils restaient à cet endroit.

Tandis qu'ils se consultaient, on entendit le galop rapide d'un cheval qui s'approchait de la caverne. Les mineurs saisirent leurs armes et se tinrent sur la défensive. Bientôt Bras d'Acier arriva tout près de ses compagnons.

— Que faites-vous là? s'écria-t-il. Hâtez-vous donc. Les Indiens me suivent. Ils seront ici dans dix minutes.

On lui expliqua précipitamment la trahison de Cypriana. Il jeta un regard d'angoisse sur madame Vandeilles et resta un instant silencieux.

— Il y a un moyen, s'écria tout à coup Craddle.

— Parlez vite, dirent les autres mineurs en se rapprochant de l'Américain.

— Nous avons des haches. Coupons bien vite les trois sapins les plus élevés que nous trouverons; nous en assemblerons deux ensemble par un bout de manière à ce qu'ils soient croisés et réunis par l'extrémité la plus mince, tandis que l'autre sera enfoncée dans la terre..... Tenez, comme une échelle double ou comme le support d'une balance. Quant au troisième, nous le fixerons à l'extrémité des deux autres.

— Atteindrons-nous ainsi soixante-dix pieds de hauteur? dit Vandeilles.

— Oui. Hâtons-nous de commencer.

— Comment grimper jusqu'au sommet? demanda Bucolick.

— On appuyera les arbres contre le rocher, puis on y fera des entailles pour poser le pied.

— Craddle a raison, dit Bras d'Acier. Dépêchez-vous d'exécuter son projet.

— Loïc est-il revenu? demanda-t-il pendant que, malgré l'obscurité, les mineurs se mettaient à l'ouvrage avec une précipitation facile à comprendre.

— Non, répondit Berthe.

— Le malheureux enfant se sera laissé prendre. Il a été atteint tout à l'heure au bras par une flèche. Je crains qu'il n'ait pu guider son cheval.

— Vous avez donc rencontré les Indiens?

— Oui. Ils nous ont envoyé une volée de flèches. Loïc m'a suivi quelque temps, mais il m'aura perdu. Peut-être son cheval aura-t-il été blessé. Il faut que je coure à sa recherche.

— Et si les Indiens arrivent avant que les señoras soient en sûreté dans la caverne? dit Benito.

— Pauvre Loïc! murmura tristement Bras d'Acier.

Il y eut un moment de silence lugubre, que troublait seul le retentissement des coups de hache.

— Écoutez! dit tout à coup Bras d'Acier. Ne frappez plus... Silence.

On entendit dans le lointain le galop de plusieurs chevaux.

— Ce sont les Indiens, dit Pablo. S'il viennent jusqu'ici nous sommes perdus!

— Que faire? murmura Benito.

— Il faut tout risquer, dit Pablo; je vais essayer de les détourner.

Il s'élança sur le cheval qui lui parut le moins fatigué et s'éloigna au galop après avoir recommandé de garder pendant quelque temps un profond silence et de ne se servir que de la scie pour abattre les arbres.

Il y eut un moment d'anxiété terrible. Pendant deux ou trois minutes, le galop des chevaux des Indiens continua à se rapprocher. Les mineurs, immobiles, retenaient leur respiration et n'osaient faire un mouvement. Bientôt, cependant, le bruit parut s'éloigner et les mineurs se remirent au travail avec une ardeur fiévreuse.

Malgré l'obscurité, ils parvinrent à terminer assez promptement l'espèce d'échelle proposée par Craddle, qui montrait autant d'adresse que d'invention pour les travaux de ce genre.

Ainsi disposés, les trois sapins représentaient assez bien

un grand arbre soutenu par deux étais obliquement placés écartés du bas et se réunissant du haut. Seulement l'arbre du milieu ne descendait pas jusqu'à terre et ne commençait presque qu'à la jonction des deux autres.

On les dressa contre le rocher en faisant le moins de bruit possible pour ne pas éveiller l'attention de Cypriana, qui ne donnait plus signe de vie. Benito, le plus léger, le plus souple et le plus agile de tous, monta le premier en se servant des entailles faites alternativement à droite et à gauche sur les arbres. Au moment où il arrivait au sommet, il s'aperçut qu'il s'en fallait encore de trois pieds environ que l'échelle ne touchât le niveau de la grotte. Il appuya les deux mains sur le rebord, enfonça ses ongles dans la pierre et s'enleva à la force des poignets.

Jusque-là l'obscurité avait empêché Cypriana de s'apercevoir de la tentative des mineurs. Le frôlement des pieds de Benito le long du rocher excita l'attention de la métisse. Elle se pencha à l'entrée de la grotte et se trouva face à face avec le capataz, qu'elle ne reconnut pas. Par un mouvement instinctif, elle repoussa Benito, qui faillit tomber à la renverse et ne se soutint que par un effort inouï. La malheureuse, éperdue et consternée, voulut frapper de sa navajá le capataz, dont les genoux venaient de toucher le sol de la caverne et qui se relevait précipitamment. La main de Cypriana, troublée par la surprise et par la frayeur, ne porta qu'un coup mal assuré, qui déchira seulement l'épaule du métis. Il se releva furieux et s'élança sur Cypriana, qu'il tua d'un seul coup de couteau. Puis il se mit à chercher à tâtons l'échelle de corde, qu'il trouva par bonheur tout près de l'entrée. Cinq minutes après, les mineurs étaient en sûreté dans la caverne.

Tous étaient épuisés de fatigue. Ils se hâtèrent de manger un morceau et de se jeter sur leurs couches de feuilles sèches. Chacun fut chargé de faire le guet à son tour pour épier la venue des Indiens et le retour de Bras d'Acier et de Loïc.

Au moment où Vandeilles, qui s'était proposé pour le premier quart de deux heures, allait réveiller Bucolick, il entendit au pied du rocher les trois glapissements de chacal convenus avec Bras d'Acier. Il se hâta de jeter l'échelle au gambusino.

XXXIV

— Et Loïc? demanda Pablo en mettant le pied dans la grotte.

— Pas de nouvelles.

— Alors je ne me trompais pas. Le malheureureux enfant a été pris par les Indiens. Du reste, nous allons probablement savoir ce qui en est, car les Apaches vont arriver. Ils m'ont perdu de vue, il y a longtemps; mais je connais assez leur talent de rastreadores pour être certain qu'ils sauront retrouver mes traces.

— Et votre cheval?

— Je viens de le lâcher. Il galope maintenant à fond de train pour rejoindre la cavallada. Ma selle est cachée dans un buisson de mimosas.

— N'y a-t-il pas quelque moyen de porter secours à ce pauvre Loïc? Ne puis-je descendre dans la vallée le chercher?...

— Vous ne trouverez pas Loïc, répondit Bras d'Acier, et vous livrerez le secret de notre retraite.

— Qu'allons-nous faire? demanda Craddle.

— Nous fuirons par l'autre entrée de la grotte.

— Mais, alors, nous...

— Chut, interrompit Bras d'Acier avec un geste impérieux... Écoutez.

Chacun prêta l'oreille. On entendit le galop de plusieurs chevaux.

— Les Indiens, murmura Pablo.

Il se coucha à l'entrée de la grotte, de manière à ce que son front seul dépassât le rebord du rocher.

Dix minutes après, les sauvages arrivèrent au pied de la montagne. L'obscurité était si profonde qu'on ne pouvait, du fond de la grotte, distinguer ni chevaux ni cavaliers, mais Pablo se rendait compte de leurs mouvements d'après les bruits divers qui montaient de la vallée.

Il entendit les Indiens descendre de cheval et lâcher leurs mustangs, qui se mirent à paître dans les environs.

Une partie des sauvages allumèrent un grand feu à sept ou huit cents pas de la caverne. D'autres, munis de branches enflammées, se mirent à chercher les traces de leurs ennemis. Ils arrivèrent bientôt au pied du rocher. A la lueur des brandons qu'ils tenaient à la main, on les vit se courber vers le sol, puis regarder autour d'eux comme pour se demander ce qu'étaient devenus les blancs dont ils avaient trouvé la trace jusque-là. Ils passèrent plus d'une heure à examiner les flancs de la montagne, espérant y découvrir quelques traces d'escalade, mais les mineurs avaient pris leurs précautions pour cela.

A ce moment, le brasier, qu'on alimentait sans cesse avec du bois mort, commença à jeter une flamme plus vive, qui projetait sa brillante clarté jusqu'à vingt-cinq ou trente pas de son foyer.

— Loïc est prisonnier, dit Pablo en touchant de la main le bras de Vandeilles, couché près de lui.

Le Français suivit la direction du doigt de Bras d'Acier, et aperçut en effet Kermainguy couché auprès du feu des Indiens. Le pauvre garçon paraissait solidement garrotté. Grâce à la clarté de la flamme qui donnait en plein sur sa figure, on pouvait distinguer jusqu'à l'expression de sa physionomie. Il avait le visage couvert de sang, et ses yeux à demi fermés révélaient sa fatigue et son épuisement.

Bientôt un des Indiens, celui qui semblait être le chef, s'approcha du petit Breton. Il lui enleva une partie de ses liens, le força à se lever et parut le questionner avec vivacité. Tantôt il avait l'air de lui faire des promesses, tantôt il levait son machete sur le front du jeune homme avec des gestes de fureur et de menace. Loïc restait impassible.

— Ils veulent savoir de Loïc ce que nous sommes devenus, dit Pablo. Tenez, ils l'emmènent au bas du rocher, à l'endroit probablement où ils auront trouvé la dernière trace.

Les Indiens, en effet, conduisirent le petit Breton au pied de la sierra. Kermainguy refusa sans doute de leur donner aucun renseignement, car ils le ramenèrent auprès du brasier.

Deux d'entre eux coupèrent un arbre d'un pied environ de diamètre et l'enfoncèrent en terre à quelques pas du foyer. Puis on dépouilla le petit Breton de tous ses vêtement et on l'attacha à cet arbre.

— Que vont-ils faire? demanda Vandeilles.

— Ils vont soumettre le pauvre enfant à quelque torture pour le forcer de révéler notre retraite, dit Pablo, dont la voix tremblait.

— Nous ne pouvons le laisser périr ainsi, dit Vandeilles; il faut...

— Silence, reprit Pablo; écoutez-moi. Craddle, Vandeilles et Benito, vous allez déblayer l'entrée par laquelle nous avons pénétré dans la grotte l'autre jour. Dès que vous serez sur le point de terminer, prévenez-moi; nous enverrons les femmes en avant sous la conduite de deux d'entre nous. Puis, les autres et moi, nous ferons tout ce qui sera humainement possible pour sauver ce pauvre Loïc.

— Mais ce travail demandera plusieurs heures, s'écria Bucolick avec désespoir, et, d'ici là, le pauvre enfant aura souffert mille morts.

— Dieu m'est témoin, que je donnerais ma vie pour arracher ce pauvre enfant aux supplices qu'il va endurer, mais, pour un seul, je ne puis sacrifier sept personnes.

— Je descendrai seul, alors, dit Bucolick.

Il prit une corde qu'il se mit en devoir d'attacher en dedans de la grotte. Pablo la lui retira avec cette fermeté grave et mélancolique qui le caractérisait; puis il entraîna l'Irlandais vers l'endroit où Berthe et Rosina s'étaient retirées d'après le conseil du gambusino.

— Regardez, dit Bras d'Acier en lui montrant les deux femmes qui cherchaient vainement à dissimuler leurs angoisses. Voulez-vous que, dans une heure, ces pauvres créatures soient entre les mains, des Indiens? Leur sort serait encore plus affreux que celui de Loïc.

— J'irai seul, murmura l'Irlandais.

— A vous seul croyez-vous pouvoir sauver Loïc?... Non! Que résultera-t-il de votre folle tentative? On se demandera d'où vous venez, et les sauvages devineront bien vite notre retraite. Quant aux conséquences, songez, je vous le répète, au sort qui attendrait ces deux pauvres femmes dont nous avons juré d'être l'appui.

Bucolick laissa tomber sa tête sur sa poitrine et se couvrit les yeux de ses deux mains.

Quant à Pablo, il s'approcha de Berthe et de Rosina.

— Nous allons être obligés de quitter encore cet asile, leur dit-il. Préparez bien vite les provisions que nous devons emporter. Chacun de nous prendra aussi dans sa ceinture la

part d'or qui lui revient, car nous pouvons être séparés d'un moment à l'autre.

Il leur expliqua ce qu'elles avaient à faire et les quitta pour retourner à l'entrée.

Kermainguy, complétement dépouillé de ses vêtements, était attaché à un poteau tout près du brasier, dont la flamme devait le faire cruellement souffrir. En ce moment, les Indiens s'amusaient à lui lancer des flèches en cherchant à les faire passer le plus près possible de son corps sans le toucher. Quelques maladroits avaient sans doute effleuré de trop près la malheureuse victime, car quelques taches de sang marbraient le visage et le corps de Loïc. De temps en temps, le chef faisait un signe pour arrêter les tireurs, et s'approchait de Kermainguy. Il lui parlait tantôt d'un air insinuant, tantôt d'un air de menace. Chaque fois, Loïc répondait par un signe de tête négatif.

Pablo n'eut pas de peine à deviner que l'Indien demandait au prisonnier de lui révéler la retraite des autres blancs, et que Loïc refusait héroïquement de racheter sa vie aux dépens de celle de ses compagnons.

Ses persécuteurs se lassèrent bientôt de cette torture inutile. Ils cherchèrent quelque autre supplice. Quelques-uns d'entre eux prirent dans le feu des charbons embrasés et les promenèrent légèrement sur diverses parties du corps de Loïc. Bras d'Acier voyait tout le corps du pauvre enfant frémir et se tordre de douleur.

Cet affreux spectacle causait une telle impression au créole, que lui-même sentait ses nerfs se crisper et tout son corps frémir chaque fois qu'un Indien approchait son brandon de Loïc.

De temps en temps, malgré son empire sur lui-même, Pablo était forcé de détourner les yeux. Alors il allait voir où en étaient les travaux de ses compagnons occupés à déblayer l'entrée du côté opposé.

Trois quarts d'heure, qui semblèrent un siècle au créole, se passèrent ainsi.

Au moment où Pablo allait encore retourner à l'autre entrée, il entendit marcher derrière lui. Il se hâta de se retourner et reconnut Benito.

— Est-ce fini? demanda Bras d'Acier.

— Non, Dieu merci! répondit le capataz.

— Comment, Dieu merci?

— Il y a des Indiens de ce côté comme de celui-ci.

— Des Indiens ! vous en êtes bien sûr?

— Oui, malheureusement.

— Comment le savez-vous?

— Il y avait une petite crevasse au-dessus du rocher que nous avons mis dans le passage. J'ai enfoncé ma pique dans cette crevasse afin de voir ce que nous avions encore de terre à enlever. Comme j'avais ajouté un long bâton au manche de ma pique, elle a traversé complétement. Par le trou qu'elle avait fait, il m'a semblé distinguer la lueur d'un feu. J'ai agrandi le trou avec précaution et j'ai reconnu que je ne m'étais pas trompé. Plusieurs hommes étaient assis autour de ce feu. D'autres passaient et repassaient. Nous n'avons pu les compter, mais ils sont très-nombreux.

Malgré son courage et sa force d'âme, Pablo resta un instant écrasé sous le poids de ce nouveau malheur.

— Ainsi, nous sommes cernés! murmura-t-il enfin... Allons, visitez vos armes, prenez votre or et quelques provisions, et puis que Dieu nous protége!

Dix minutes après, les mineurs étaient prêts à partir. Pablo et Bucolick avaient pris sur eux une partie de l'or destiné à Vandeilles. Ce dernier n'en portait que soixante livres. Berthe en avait une vingtaine. Chacun des autres mineurs portait sa propre part.

La partie la plus difficile de toute l'entreprise était de descendre le long des rochers sans éveiller l'attention des Indiens.

Ceux-ci, par bonheur, avaient momentanément renoncé à torturer le pauvre Loïc. Vaincus par la fatigue et le sommeil, ils avaient probablement remis au lendemain le spectacle, si doux pour les Indiens, des souffrances de leur ennemi. Ils avaient cessé d'alimenter le brasier, qui brûlait toujours, mais qui ne jetait plus de lueur et dont la cendre étouffait en partie la flamme. Les sauvages se rallièrent autour du feu et s'endormirent presque aussitôt. Quelques sentinelles seules veillaient de chaque côté du camp. On n'avait heureusement mis personne au pied de la sierra, dont la hauteur et l'escarpement avaient rassuré les Indiens. Quant à Loïc, ses bourreaux l'avaient laissé attaché à son poteau après lui avoir fait avaler de force quelques aliments. Le malheureux enfant restait là, tout nu, couvert de sang et tremblant de fièvre, de douleur et de froid.

Lorsque Pablo se fut rendu parfaitement compte de la situation des ennemis, il se retourna vers les mineurs et leur fit signe de l'écouter.

— Convenons bien de nos faits, leur dit-il. Les chevaux des Indiens sont là, à droite, contre le petit bouquet d'arbres dont vous connaissez la situation. Craddle, Bucolick et moi nous allons nous précipiter vers Loïc et faire tout au monde pour délivrer ce pauvre enfant. Vous autres, profitez du tumulte pour courir au petit bouquet de bois derrière lequel paissent les mustangs des Apaches. Tâchez d'en prendre quelques-uns et fuyez ventre à terre dans la direction du corral de l'*aguage*. Suivez ensuite le cours de la rivière et ne vous arrêtez que lorsque vos chevaux tomberont de fatigue. Ayez bien soin de chasser devant vous tous les mustangs, afin que les Indiens ne puissent les trouver pour vous poursuivre. Laissez Benito vous devancer un peu. Il s'emparera du plus de chevaux possible, quatre au moins, et lesconduira vers nous dès que nous aurons enlevé Loïc.

— Comment le saurai-je? demanda Benito; on n'y voit pas à dix pas.

— J'imiterai trois fois le cri du coyote, répondit Bras d'Acier.

— Mais si je suis pris ou tué?

— Fuyez aussitôt que vous verrez paraître les Indiens.

— La difficulté sera de descendre sans être aperçu, dit Craddle. Ces damnés sauvages ont des yeux de chat.

— Leur feu commence à se couvrir de cendre, dit Pablo, et le rocher n'est plus éclairé par la flamme.

— Comment descendrons-nous? demanda Vandeilles.

— Les hommes avec des cordes à nœuds que j'ai fait préparer; les femmes au moyen de l'échelle.

— Hâtons-nous, dit Benito qui était retourné jeter un dernier coup d'œil à l'autre entrée. Je ne sais si les Indiens de la vallée del Desierto ont entendu le bruit de nos travaux, ou bien s'ils ont aperçu quelque lumière, mais ils sont en train de creuser le passage. On entend distinctement les coups de leurs outils. Par bonheur, ils n'ont pas pris un bon endroit.

— Partons, reprit Pablo. Mais, avant de nous lancer dans cette tentative, si périlleuse, serrons-nous une dernière fois la main et prions Dieu de nous protéger.

Les mineurs s'embrassèrent avec une silencieuse effusion. Ces hommes de bronze étaient violemment émus par la solennité de ces adieux.

Berthe elle-même s'avança vers Bras d'Acier et lui présenta son beau front, sur lequel le gambusino appuya ses lèvres tremblantes.

— Songez à ceux qui vous aiment, Pablo, murmura la jeune femme à son oreille, et conservez-vous pour eux.

— Pablo, dit un instant après Rosina, qui profita de l'obscurité pour effleurer de ses lèvres celles du créole, Pablo, je voudrais mourir avec toi.

Bras d'Acier la serra, en soupirant, sur son cœur, et donna le signal du départ. Pablo et Benito descendirent les premiers afin de tenir le pied de l'échelle pour faciliter la descente de Berthe et de Rosina. Celles-ci se hâtèrent de les suivre, car on entendait distinctement la voix des sauvages qui allaient pénétrer par l'autre extrémité de la grotte.

Se croyant parfaitement en sûreté du côté du rocher, les Apaches qui faisaient le guet concentraient toute leur attention sur les prairies et sur le petit bouquet de bois, du côté opposé à la sierra. Cette circonstance permit aux mineurs de descendre sans être aperçus.

— Prenez sur la droite et rampez le plus loin que vous le pourrez, dit Pablo à Vandeilles. Quand vous croirez imprudent d'avancer davantage, poussez deux fois le glapissement du chacal; ce sera le signal pour que je coure à Loïc. Alors, tapissez-vous dans l'herbe et attendez. Dès que vous entendrez les hurlements des Indiens et que vous nous verrez dans la lumière du feu, courez aux chevaux. Si Dieu vous permettait de tourner complétement le bivouac des sauvages et d'arriver aux mustangs sans être aperçus (ce que vous pourrez peut-être faire, grâce à la hauteur des herbes), poussez trois cris de chacal aussitôt que vous serez en selle. Partez, et que Dieu veille sur vous. Faites le détour aussi grand que possible, car l'ondulation des herbes vous trahira, malgré l'obscurité.

Vandeilles, Bucolick, Berthe et Rosina s'éloignèrent en suivant Benito, qui s'était chargé de les conduire. Craddle et Pablo restèrent blottis au pied de la sierra qui les couvrait de son ombre protectrice. Une heure, dont chaque minute semblait une journée, s'écoula lentement. Aucun bruit ne troublait le silence de la vallée.

Enfin, trois glapissements de chacal retentirent de l'autre côté du bivouac.

— Dieu soit loué! *Elles* sont sauvées! murmura Pablo. A Loïc maintenant!

— Écoutez, dit Craddle en posant la main sur le bras du gambusino.

On entendait un léger frôlement le long du rocher.

— On remonte l'échelle et les cordes.

— Les Indiens de l'autre vallée ont pénétré dans la caverne, reprit Pablo. Ils auront vu les Apaches et craignent sans doute d'être attaqués. Il me vient une idée : éloignez-vous et gagnez en rampant sur la gauche; puis courez à Loïc aussitôt que je tirerai un coup de pistolet.

Au même instant, les sentinelles indiennes poussèrent un cri d'alarme et se précipitèrent vers le petit bouquet de bois. Les sauvages venaient d'entendre le galop précipité des mustangs qu'emmenaient les compagnons de Bras d'Acier.

En moins d'une minute, tout le camp fut sur pied.

Cet instant avait suffi à Pablo pour attacher aux franges des zarapes quelques poignées d'herbes sèches.

Il y mit le feu en tirant deux coups de revolver. Puis, se jetant à plat ventre au milieu des hautes herbes, il rejoignit Craddle au moment où ce dernier se levait pour s'élançer vers Loïc.

Tandis qu'une partie des Indiens courait après les mustangs; les autres, dont l'attention venait d'être attirée du côté de la montagne par les deux coups de revolver, se précipitaient vers les ouvertures que la flamme leur avait un instant permis d'apercevoir le long du rocher. Habitués aux ruses des autres peuplades indiennes, les Apaches se figurèrent presque tous que la fuite des chevaux était une ruse pour détourner leur attention du rocher. L'échelle de cordes dont ils distinguaient le mouvement leur prouvait en effet assez clairement que des ennemis étaient cachés dans cette partie de la montagne.

Pablo et Craddle profitèrent de cet instant de tumulte, de confusion et d'indécision pour s'élancer vers Loïc, auquel les sauvages ne pensaient plus en ce moment. En un clin d'œil ils eurent tranché les liens du pauvre garçon. Pablo le prit dans ses bras et se mit à courir, précédé par Craddle.

XXXV

Le gambusino lança le signal convenu avec Benito, qui répondit aussitôt et accourut vers ses amis avec deux chevaux sans compter le sien. Ces animaux, que la présence des blancs effrayait à un point extraordinaire, n'avaient, malheureusement, pas de brides ; mais Pablo avait tout prévu. Chaque mineur portait en ceinture un bridon qu'il passa précipitamment dans la bouche du mustang. Avant que cette opération, que la résistance des chevaux rendait fort difficile, fût complétement terminée, une douzaine d'Indiens s'élancèrent sur les mineurs.

— Benito ! cria Bras d'Acier, prenez Loïc devant vous et partez.

Tandis que le capataz se hâtait d'obéir, Craddle et Bras d'Acier déchargeaient leurs revolvers sur les sauvages. Cinq Indiens roulèrent à terre. Un d'eux, blessé à mort cependant, saisit Pablo par la jambe et faillit le renverser. Bras d'Acier lui fendit le crâne d'un coup de crosse de revolver et s'élança sur l'un des mustangs.

— En avant! cria Pablo dès qu'il vit que ses compagnons étaient prêts.

Craddle déchargea son revolver et ses pistolets sur les Indiens qui accouraient pour les retenir, et les trois chevaux partirent au galop. Un Indien était parvenu à grimper sur la croupe du cheval de Pablo, mais ce dernier lui saisit le bras, l'arracha des arçons et le jeta à terre la tête la première. Quelques sauvages s'élancèrent après les fugitifs, mais, quelle que fût leur vitesse, ils n'étaient pas de force à suivre le galop des chevaux.

Occupé à protéger ses compagnons, Pablo n'avait pu brider son propre cheval, qu'il ne maîtrisait que par la puissante action de ses jambes. Il lui mit la bride tout en galopant, et passa devant ses deux amis. Les chevaux de ceux-ci se défendaient de temps en temps contre leurs cavaliers, dont ils ne reconnaissaient ni l'odeur, ni les mouvements, ni la voix.

Il rejoignit bientôt Benito, dont le mustang était retardé

par son double fardeau, puis les trois coursiers galopèrent de conserve.

— Comment va Loïc? demanda Pablo.

— Je crois qu'il a perdu connaissance, répondit Benito. Le malheureux enfant est dans un état affreux. Il n'en réchappera pas. Peut-être même est-il déjà mort.

— Donnez-le-moi, reprit Bras d'Acier; votre cheval doit être fatigué. Chacun de nous prendra Loïc à tour de rôle.

— Eh bien! demanda Craddle au gambusino, qui avait mis Loïc devant lui et qui posait sa main sur le cœur du petit paysan.

— Il vit, répondit Pablo, mais d'une voix si triste que chacun se sentit froid au cœur

Au premier ruisseau qu'on rencontra, Pablo descendit de cheval et jeta un peu d'eau à la figure de Kermainguy, qui reprit enfin connaissance.

— Comment vas-tu, mon pauvre Loïc? lui demanda le gambusino.

— Moi, je suis perdu, répondit-il avec une douceur résignée; mais les autres? Madame Vandeilles et la señora Rosina?

— Elles sont devant nous, mon ami.

— Rejoignons-les! s'écria Loïc. Je ne veux pas mourir ici.

Pablo comprit ce qui se passait dans le cœur du Breton, qui voulait revoir Rosina avant de mourir.

— A cheval! s'écria-t-il.

Au moment où les mineurs se remettaient en route, ils entendirent le galop de cinq ou six chevaux qui venaient du côté de la caverne.

— Quelques mustangs nous auront échappé dans l'obscurité, dit Benito, et ces damnés Indiens s'en seront emparés.

— Galopons toujours, répondit Bras d'Acier; nous sommes, Dieu merci, de force à leur résister.

Vers cinq heures du matin, au moment où le soleil paraissait à l'horizon, les mineurs se trouvèrent non loin du corral.

— Arrêtons-nous un instant, dit Bras d'Acier, dont le cheval commençait à s'épuiser sous son double fardeau, car Pablo n'avait pu se décider à confier à d'autres le pauvre Loïc.

Celui-ci, le bras passé autour du cou du gambusino, et le

corps enveloppé dans la *manga* de ce dernier, appuyait sur la poitrine du créole sa tête endolorie et son visage couvert de brûlures et de sillons sanglants.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Craddle.

— Attendons d'abord les Indiens qui nous poursuivent, afin qu'ils ne puissent rejoindre nos amis. Puis nous irons au corral.

— Cela nous prendra bien du temps!

— Oui, mais nous aurons des chevaux frais, et surtout nous lâcherons ceux que nous ne pourrons emmener, et qui, sans cela, tomberaient entre les mains des Indiens.

— Vous avez toujours raison, Pablo, dit Craddle. Attendons.

Dix minutes après, sept Indiens, lancés à fond de train et courbés sur leurs selles de bois, apparurent dans le lointain. Chacun d'eux était armé d'un sabre ou d'un *macana,* d'un arc et de cinq ou six flèches. N'apercevant pas les blancs cachés dans le bois, les sauvages continuèrent à presser de nouveau l'allure de leurs mustangs. Au moment où ils arrivèrent à quarante pas des mineurs, Pablo commanda le feu. Quatre coups de carabine retentirent. Un des Indiens tomba à terre. Deux autres se cramponnèrent à la crinière de leurs chevaux, que leurs mains défaillantes ne pouvaient plus guider. Le premier tomba au bout de quelques minutes. L'autre allait disparaître, lorsqu'une balle, lancée par Bras d'Acier, atteignit le cheval et le fit tomber sur les genoux. Le pauvre animal se releva, fit quel bonds désordonnés qui désarçonnèrent son cavalier, et roula bientôt sur le gazon avec le cadavre de son maître.

Pendant ce temps, les quatre autres Indiens se lançaient sur les mineurs en poussant des hurlements furieux. Craddle, toujours calme, en laissa approcber un à dix pas et lui envoya deux balles de revolver qui lui traversèrent la poitrine. Un cinquième, plus adroit, fit cabrer son cheval au moment où l'Américain l'ajustait : la balle se perdit dans l'encolure du mustang. Avant que Craddle pût tirer un second coup, l'Indien lui décocha une flèche qui lui déchira la joue droite à quelques millimètres de l'œil en glissant sur l'os de la pommette. La commotion fut si forte et si douloureuse que l'Américain se renversa en arrière et fut sur le point de perdre connaissance. Heureusement pour lui, l'Indien gouvernait avec peine son cheval, rendu furieux par la blessure

que lui avait faite la balle de Craddle. Au moment où le sauvage levait son sabre pour frapper son ennemi, Craddle lui tira, à bout portant, un troisième coup de revolver. Au même instant, Pablo assénait un coup de machete au sauvage. Atteint à la fois de deux blessures mortelles, l'Indien tomba sur le cou du cheval, dont les ruades l'eurent bientôt renversé.

Quant aux deux autres Apaches, l'un avait été *lassé* et jeté à bas de son cheval par Benito. Le capataz avait ensuite poignardé son ennemi, déjà à moitié étranglé.

Enfin le septième Indien avait péri sous le machete de Pablo.

— Vite au corral, dit ce dernier. Prenons leurs chevaux, qui sont moins fatigués que les nôtres et dont les selles pourront nous servir, quoiqu'elles soient bien incommodes.

— Et nos chevaux? dit Craddle.

— Il faut leur couper le jarret, répondit Pablo. Sans cela, ils retourneraient à la caverne et pourraient servir aux Indiens. Gardons le meilleur de la bande pour celui qui portera Loïc.

Cette cruelle, mais nécessaire opération terminée, les mineurs se hâtèrent de gagner le corral. Les trois autres mineurs se mirent en devoir de *lasser* trois chevaux. Ils auraient bien voulu pouvoir en emmener davantage, mais ils savaient qu'il leur serait impossible de guider à la fois deux de ces sauvages animaux. A peine même chacun d'eux pouvait-il diriger sa nouvelle et indocile monture.

Grâce à l'habileté extraordinaire de Pablo et de Benito, on eut bien vite *lassé* les trois mustangs, qui furent sellés et bridés comme nous l'avons raconté plus haut.

Au bout d'une demi-heure de lutte, les captifs se résignèrent à suivre la direction que voulaient leur donner leurs énergiques cavaliers. Dans l'état de surexcitation où se trouvaient les mineurs, chacun de ces hommes, naturellement fort et énergique, sentait sa vigueur et son courage doublés par les dangers de la situation.

Pendant que Pablo et Benito s'occupaient à faire boire les chevaux sauvages, que la soif dévorait, Craddle avait lavé et pansé de ses mains les affreuses blessures de Loïc Kermainguy. Ce dernier avait supporté ces soins douloureux avec un admirable courage.

— Avez-vous encore besoin de quelques instants de re-

pos? demanda Bras d'Acier en revenant auprès du petit Breton, dont il serra les mains avec une profonde émotion.

— Non, don Pablo ; partons, je vous en conjure.

— Vous souffrez cruellement, mon pauvre garçon?

— Un peu, mais n'importe, partons.

Les mineurs se hâtèrent d'étancher leur soif et de tremper leurs visages dans les ondes de l'aguage. Cinq minutes après, ils galopaient de nouveau dans la direction qu'avaient suivie leurs amis quelques heures plus tôt.

Vers huit heures du matin, les mineurs aperçurent devant eux la rivière que Bras d'Acier avait engagé Vandeilles à côtoyer.

— Avant une heure, nous aurons rejoint nos amis, dit Pablo. Je vois aux empreintes que leurs chevaux sont épuisés de fatigue. Un d'eux s'est même abattu, là, sur cette butte. Il n'ira pas loin désormais.

Une demi-heure après, en effet, les mineurs rencontrèrent Vandeilles, Bucolick, Berthe et Rosina, qui les attendaient au bord de la rivière que leur avait indiquée Bras d'Acier.

Cette rivière, connue sous le nom de Horses's-river, à cause du grand nombre de chevaux sauvages qu'on rencontre sur ses bords, avait plus d'un quart de lieue de largeur en cet endroit. Au milieu, se trouvait un roc escarpé, couvert de bois et de plantes touffues.

Les mineurs se serrèrent la main avec l'effusion de gens qui viennent d'échapper par miracle aux plus terribles dangers. Leur joie eût été complète sans l'affreux état dans lequel se trouvait le pauvre Loïc. Ce dernier, qui avait toujours refusé de s'arrêter, avait fini par perdre connaissance. Il respirait à peine lorsqu'on le descendit au bord de la rivière.

Tandis que Berthe et Rosina, les larmes aux yeux, s'empressaient autour de leur petit compagnon, Pablo interrogeait Bucolick.

— Que sont devenus les mustangs que vous chassiez devant vous? demanda Bras d'Acier.

— Ils m'ont presque tous échappé.

— C'est malheureux, car ils seront retournés au camp des Indiens.

— Je le sais bien, don Pablo, mais je n'ai pu mieux faire. Tant que le terrain les a forcés de rester en bande je les ai gardés devant nous ; mais, en arrivant à une grande clai-

rière que vous avez dû traverser, il y a deux heures environ, les maudits animaux se sont dispersés malgré tous nos efforts.

— Qu'allons-nous faire maintenant? demanda Benito, qui avait fini par se soumettre complétement aux ordres du gambusino, qu'il continuait cependant à haïr comme auparavant.

— Je vais étudier le terrain, dit Pablo. Je crois qu'à deux milles d'ici se trouvent des marécages qu'il est impossible de traverser.

— Alors il faudrait passer la rivière maintenant, reprit Benito.

— Donnez-moi le cheval le moins fatigué. Je vais pousser une reconnaissance vers l'endroit où je crois que commencent les marécages. En attendant mon retour, commencez les préparatifs d'un radeau, si vous en avez la force.

Quoique harassés de fatigue et se soutenant à peine, les mineurs se mirent aussitôt à couper du bois pour faire un radeau.

Pendant ce temps, Berthe et Rosina cherchaient à calmer les cruelles douleurs qu'endurait le pauvre Loïc. Le malheureux enfant souffrait horriblement. De douloureux élancements crispaient à chaque instant ses membres brisés et faisaient tressaillir tout son corps. Il avait pris la main de Rosina et la tenait appuyée sur son cœur. L'Espagnole sanglotait et couvrait de baisers la main du petit Breton, qu'elle avait prise dans les siennes.

— Vous penserez quelquefois à moi, n'est-ce pas? disait Loïc en la regardant avec ses grands yeux bleus, dont les paupières brûlées et sanglantes pouvaient à peine se soulever.

— Mon pauvre Loïc! mon pauvre Loïc! répétait Rosina en sanglotant. C'est pour nous sauver que vous vous êtes laissé torturer ainsi.

— Tout autre aurait fait comme moi, répondit Loïc. Mais, au milieu de toutes mes tortures, j'étais bien heureux de penser que je souffrais pour vous. Vous prierez pour moi quelquefois, n'est-ce pas, señora?... Tenez, laissez-moi vous donner ce chapelet. Il n'est pas beau, mais ce sera un dernier souvenir de votre pauvre compagnon de route.

— Il ne me quittera jamais, dit Rosina en baisant le chapelet que lui tendait le petit Breton.

— Que j'ai soif! murmura Loïc que la fièvre dévorait.

Rosina fit un mouvement pour aller lui chercher de l'eau. Il la retint doucement.

— Ne me quittez pas, dit-il. Si j'allais mourir pendant que vous ne serez pas là!

Berthe revint avec Bucolick, qui apportait de l'eau dans son chapeau, au fond duquel il avait mis quelques grandes feuilles d'arbre. Loïc le remercia affectueusement et but à longs traits.

— Comme vous souffrez! mon ami, lui dit Berthe avec émotion. Oh! pourquoi êtes-vousvenu dans cet affreux pays?

— Je ne me plains pas de mon sort. Si j'étais resté en Bretagne, je ne vous aurais pas connue, murmura-t-il tout bas à l'oreille de Rosina. J'aime mieux mourir ainsi, la tête sur votre épaule, que de vivre n'importe où.

— Tu m'aimais donc bien, mon pauvre Loïc? dit Rosina, émue jusqu'au fond du cœur.

— Oh! oui! Je le sens bien maintenant. Aussi je regarde ma mort comme une juste punition de ce que j'ai oublié près de vous le vœu que j'avais fait de me consacrer à Dieu. Les tourments que j'ai supportés m'obtiendront peut-être mon pardon.

— Que Dieu te conserve la vie, mon pauvre Loïc, interrompit Rosina avec élan, et je fais vœu de couper mes cheveux pour les suspendre à l'autel de la Sainte-Vierge!

— Vous feriez ce sacrifice pour moi! dit Loïc avec une joie profonde.

— Certes oui, et de grand cœur. Tu ne sais donc pas combien je t'aime, mon pauvre Loïc?

Il sourit doucement.

— Oui, dit-il tout bas, mais ce n'est pas comme cela que vous aimez don Pablo?

Rosina baissa les yeux et rougit.

— Vous voyez bien qu'il vaut mieux que je meure, reprit Loïc avec douceur. Depuis que j'ai commencé à vous aimer je ne suis plus le même. Je serais devenu jaloux, méchant... Mon Dieu, mon Dieu, que j'aurais voulu trouver un prêtre ici pour me confesser. Si l'abbé Lemarec était là, comme il aurait de la peine à me reconnaître. Je n'oserais plus le regarder en face... et le marquis, il me dirait...

Le délire commençait à s'emparer du pauvre garçon. Bientôt il battit complétement la campagne. Il prenait Bucolick,

tantôt pour le marquis de Trégastel, tantôt pour Bras d'Acier, auquel il demandait pardon de sa jalousie. Lorsque Pablo revint auprès de lui, cependant, il eut une lueur de raison et reconnut le gambusino, qu'il embrassa avec effusion en le remerciant de toutes les bontés qu'il avait eues pour lui. Pablo pleurait à chaudes larmes, ainsi que les autres mineurs, groupés autour du pauvre enfant, que tous avaient pris en affection.

Connaissant la confiance aveugle que Loïc avait dans ses paroles, Bras d'Acier essaya de lui faire comprendre qu'il se chargeait des 70,000 fr. du marquis de Trégastel et de l'avenir du grand-père de Loïc. Kermainguy sembla comprendre, car un sourire de joie glissa sur sa pauvre figure déchirée, mais il ne répondit pas et continua de déraisonner. Il parlait de son pays, de son grand-père, de son biniou, de ses poésies; puis il joignait à tout cela le nom de ses compagnons de voyage, et surtout celui de Rosina, qui revenait à chaque instant. Il reconnut aussi Bucolick, pour lequel il avait une affection toute particulière, et lui tendit la main en même temps qu'à madame Vandeilles.

Enfin, au bout d'un quart d'heure d'une affreuse agonie, le malheureux enfant rendit le dernier soupir dans les bras de Rosina. Pablo s'en aperçut le premier. Il posa la main sur le cœur de Loïc et dit d'une voix profondément émue :

— Loïc est mort, mes amis. Prions pour lui.

Les mineurs se laissèrent tomber à genoux. Jamais aucun d'eux n'avait été aussi vivement impressionné que par la mort de ce courageux enfant, si bon, si affectueux et si aimé d'eux tous. Craddle lui-même, qui se faisait presque gloire de son égoïste insensibilité, détournait la tête pour essuyer ses larmes.

L'enfant de Rosina, que Loïc portait presque continuellement et pour lequel il était d'une bonté charmante, sanglotait en voyant les autres pleurer, et voulait absolument réveiller son ami, que le pauvre petit croyait endormi. Sa mère fut obligée d'employer la force pour le retirer de dessus le corps de Kermainguy.

XXXVI

— Il faut lui creuser une fosse, dit Bucolick.

— Cela nous est impossible en ce moment, répondit Pablo. Notre temps est précieux. Achevons le radeau. Nous emporterons le corps de Loïc, et nous l'enterrerons dans l'îlot.

— Nous y allons donc décidément? demanda Vandeilles.

— Oui, répliqua Bras d'Acier.

— Et les chevaux? demanda Benito.

— Il faut les chasser dans les marécages, répondit Vandeilles.

— Non, dit Pablo. D'abord ils nous sont indispensables pour notre fuite. Ensuite les Indiens les trouveraient immédiatement, et devineraient facilement ce que nous sommes devenus.

— Ils nous suivront à la nage, et nous les attacherons à la remorque du radeau.

— Le courant les entraînera.

— Essayons toujours, dit Benito, car, si nous nous retrouvons encore sans montures, notre situation ne sera guère améliorée.

— Attendez, dit Pablo, je vais aller porter une corde à l'îlot. Je lui ferai faire un tour sur quelque arbre solide, et j'en rapporterai ici l'extrémité. Nous ferons ensuite marcher le radeau en le halant du rivage avec la corde.

Il exécuta la manœuvre qu'il venait d'annoncer, et revint ensuite auprès de ses compagnons. Ceux-ci s'embarquèrent sur le radeau, après lequel ils attachèrent les chevaux.

Quant à Pablo, il se réserva le rôle le plus dangereux, celui de rester le dernier sur l'îlot, afin de défendre le câble contre les Indiens si ceux-ci essayaient de le couper avant que le radeau fût parvenu à sa destination.

Les mineurs venaient à peine de quitter la rive, lorsque Bras d'Acier entendit les feuilles et les branchages du bois craquer sous des pas précipités.

— Hâtez-vous, voici les Indiens! cria-il à ses amis, tout

en armant son fusil et en préparant son revolver, qu'il prit entre les dents.

Les mineurs se cramponnèrent au câble de toutes leurs forces pour résister au tourbillon qui commençait à attirer leur esquif. Malgré leurs efforts désespérés, la puissance du courant était si grande, que presque toutes les amarres du radeau se rompirent. Une minute de plus et tout sombrait. Les mineurs parvinrent cependant à gagner le bord; mais le radeau était si démembré, qu'il se divisa en cinq ou six morceaux en touchant le rivage.

Pendant ce temps, Bras d'Acier tenait tête aux Apaches qui venaient de déboucher près de lui. Il tira successivement deux coups de carabine et quatre coups de revolver. Chaque balle tua un homme. Les Indiens s'arrêtèrent un moment. Ils étaient une vingtaine, cependant; mais leurs flèches ne pouvaient lutter contre les armes terribles du créole.

Aussitôt que ce dernier vit que ses amis avaient gagné le rivage, il coupa le câble, et se jeta à la nage pour les rejoindre. Tout à coup, soit que la force lui eût manqué, soit qu'il eût heurté quelque tronc d'arbre ou quelque rocher, soit que la fatigue lui eût donné une crampe, soit enfin qu'il eût été blessé, il se débattit un instant comme un homme qui se noie, et disparut dans les roseaux qui s'avançaient jusqu'à dix à douze pieds de l'îlot.

Les mineurs poussèrent un cri de détresse, auquel les Indiens répondirent par des hurlements de joie.

— Sauvez Pablo ! s'écrièrent en même temps Berthe, Rosina et Bucolick.

— Il est mort, répondit Benito, nous ne pouvons plus rien pour lui.

— Peut-être va-t-il reparaître, s'écria Berthe. Attendez encore un instant.

— Non, dit Benito; voici déjà trois ou quatre minutes qu'il a disparu. Son sort est maintenant certain, et ce serait folie que de vouloir lui porter secours. Voici les Indiens qui se jettent à la nage pour nous rejoindre. Songeons à nous, et partons.

Il s'élança sur un cheval, prit sa femme et son enfant dans ses bras, malgré la résistance de Rosina, et s'éloigna au galop.

— Venez, Berthe, dit Vandeilles, en cherchant à entrai-

ner la jeune femme, qui, pâle, immobile et muette, semblait frappée de stupeur et d'engourdissement. Venez-vous? reprit-il avec colère.

Elle passa la main sur son front, et regarda Vandeilles comme si elle n'avait rien entendu.

Voyant qu'elle restait toujours immobile, le Français suivit l'exemple de Benito, qui galopait déjà le long de la rivière. Il monta à cheval, prit Berthe dans ses bras, et partit ventre à terre.

Craddle et Bucolick restèrent seuls.

— Partez, dit Bucolick en montrant à l'Américain le cheval qu'on leur avait laissé.

— Et vous?

— Moi, je reste. Peut-être Bras d'Acier vit-il encore. Je vois des Indiens plonger à l'endroit où il a disparu. Dites à madame Vandeilles que je ne m'éloignerai d'ici que lorsque je serai certain du sort de Pablo. Dites-lui aussi que, s'il vit encore, je le sauverai, ou que je mourrai avec lui.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main silencieuse, et Craddle s'éloigna de toute la vitesse de son cheval, qui, moins chargé que les autres mustangs, eut bientôt rejoint ses camarades.

Quant à Bucolick, qui s'était caché dans une touffe de plantes aquatiques, en se couvrant la tête de leurs larges feuilles, il épiait tous les mouvements des Indiens qu'il voyait courir sur le rivage.

D'autres Apaches continuaient à plonger pour retrouver le gambusino.

Au bout de deux ou trois minutes, un des Indiens poussa un cri de joie et leva au-dessus de l'eau la tête de Bras d'Acier. Les autres sauvages vinrent à son secours, et dégagèrent les pieds du créole, qui s'étaient pris dans les roseaux. Bucolick comprit alors pourquoi Bras d'Acier avait enfoncé si promptement. Pablo paraissait complétement inanimé, et sa tête pendait inerte sur l'épaule des Indiens qui le portaient.

A l'exception des sauvages qui traversaient en ce moment la rivière à la nage, tous les Indiens firent volte-face et rentrèrent dans le bois.

Bucolick resta près d'une demi-heure sans rien voir et sans rien entendre. Au bout de ce temps, il aperçut une pirogue montée par douze indiens, qui traversait la rivière à

deux ou trois portées de fusil de lui. Au milieu des rameurs, Bucolick reconnut Bras d'Acier couché à l'arrière du bateau. La barque aborda bientôt. Bucolick attendait ce moment avec anxiété pour savoir dans quel état se trouvait Pablo. Autant qu'il pouvait en juger à cette distance, le gambusino descendit à terre d'un pas assez ferme, quoiqu'il fût solidement garrotté.

Les Indiens sautèrent sur le rivage, à l'exception de deux d'entre eux, qui restèrent sur la barque et retournèrent vers l'autre bord. Quatre sauvages restèrent sur la rive avec Pablo, tandis que les six autres suivaient la trace des mineurs le long de la rivière.

Toute l'attention des quatre gardiens étant concentrée sur leur prisonnier et sur leurs camarades qui s'éloignaient, Bucolick put se glisser au milieu des arbres et se rapprocher peu à peu du gambusino. Comme il était assez maladroit à ce genre d'exercice, il n'avançait que très-lentement, et, de plus, il était obligé de faire des haltes fréquentes. Son intention était d'attaquer les Indiens qui gardaient Bras d'Acier; mais il attendait pour cela que les autres se fussent éloignés.

Une centaine de pas le séparaient encore du gambusino, lorsqu'il vit reparaître la pirogue. Cette fois, elle contenait quatorze Indiens. Ceux-ci étaient obligés de conserver l'immobilité la plus complète pour ne pas faire sombrer leur esquif, qui n'était destiné à porter que sept ou huit personnes tout au plus.

Bucolick se blottit de nouveau dans les roseaux, et attendit que les Indiens eussent débarqué. Deux fois encore, la barque fit le même voyage. Au dernier trajet, elle revint moins chargée. L'Irlandais compta en tout trente-quatre sauvages, en y comprenant les gardiens de Bras d'Acier.

Aussitôt réunis, les Indiens partirent en courant dans la direction qu'avaient déjà suivie quelques-uns de leurs camarades. Bientôt il ne resta plus que Bras d'Acier et deux Indiens. Ceux-ci portèrent leur prisonnier dans la pirogue, prirent les pagaies et suivirent la rivière en longeant le rivage.

Pendant ce temps, le gros de la bande continuait à chercher à terre la trace des blancs; mais la barque les eut bientôt perdus de vue. Malgré sa fatigue, Bucolick réunit toutes ses forces pour suivre la pirogue. Il ne put la rejoindre qu'à la nuit.

Il eût été dangereux de voyager dans l'obscurité sur cette rivière, qui charrie continuellement des troncs d'arbre, et présente à chaque instant des obstacles contre lesquels viendraient se briser les bateaux. Aussi les Indiens s'étaient-ils arrêtés et avaient-ils attaché leur pirogue à un arbre du rivage.

Un d'eux descendit à terre pour chercher du bois mort, afin d'allumer du feu et de faire cuire leur repas.

Épuisé par la rapidité de sa course, Bucolick fut obligé de s'arrêter à une quarantaine de pas de l'embarcation pour reprendre haleine. Lorsqu'il se fut enfin reposé, il s'approcha, en rampant, de la pirogue : ses chaussures en corde, assez semblables à celles des montagnards de certaines parties de l'Espagne, lui étaient d'un grand secours, parce qu'elles faisaient beaucoup moins de bruit que des chaussures ordinaires. Son costume aussi, composé d'une *gamusa* (sorte de blouse ou de chemise), en peau de daim, le servait merveilleusement et se confondait avec la terre.

Malgré toutes les précautions de Bucolick, l'ouïe subtile de l'Indien distingua le bruit des branches froissées par les mains de l'Irlandais. Il poussa un cri d'alarme et se précipita vers l'endroit où se trouvait Bucolick. Ce dernier comprit que la ruse était désormais inutile et se jeta à l'eau, son revolver entre les dents, en nageant de toutes ses forces, afin de gagner la pirogue. L'Indien, qui s'était douté de son intention, y arriva avant lui. Au moment où Bucolick posait la main gauche sur l'embarcation, il reçut en même temps un coup de sabre qui lui coupa presque le poignet gauche, et un coup de *macana* qui lui aurait fendu la tête, si la main de son ennemi n'avait été en partie détournée par Bras d'Acier. Hors d'état de remuer les pieds, et les mains garrottées de manière à faire jaillir le sang, Pablo s'était laissé couler entre les jambes de l'Indien, qu'il avait fait trébucher au moment où l'Apache levait le bras pour frapper Bucolick.

Malgré son poignet brisé, celui-ci eut le courage de ne pas lâcher la barque. Il tira un coup de revolver sur le jeune Indien, et le tua. Une seconde balle de revolver, tirée presque au hasard, cependant, fit justice du vieil Apache qui fut ensuite jeté par-dessus le bord.

Mais déjà les sauvages, attirés par les cris de leurs compagnons et par la détonation des revolvers, accouraient en toute hâte vers la pirogue.

Bucolick se hâta de trancher les liens de Pablo.

— Coupez l'amarre et prenez les pagaies, lui dit-il précipitamment : les forces m'abandonnent...

— Je ne puis faire un mouvement, lui répondit Pablo. Les Indiens m'avaient tellement serré, que mes bras et mes mains sont maintenant comme ceux d'un cadavre.

L'Irlandais, qui venait de se laisser couler au fond de la pirogue, se releva à demi sur les genoux et se mit à couper l'amarre. Déjà les Indiens n'étaient plus qu'à une portée de pistolet tout au plus des deux mineurs. Enfin l'amarre se rompit. Pablo ne pouvant encore bouger, Bucolick fit un effort désespéré pour éloigner la pirogue du rivage. Au même instant, les Indiens arrivaient sur le bord. Quelques-uns se jetèrent à la nage; d'autres tendirent leurs arcs et lancèrent une grêle de flèches sur la pirogue, dont le remous leur indiquait la position.

— Voici deux Indiens qui nous arrivent à droite, dit Bucolick. Prenez garde, Pablo... Tenez, un d'eux lève la main pour saisir le bord de la pirogue.

Pablo fit un effort désespéré et se jeta sur le sauvage, dont il écrasa les doigts d'un coup de ses deux poings fermés. Mais déjà cinq ou six autres sauvages surgissaient de chaque côté de la pirogue.

Galvanisé par l'imminence du danger, Pablo saisit les pagaies et parvint à s'éloigner du bord. Au bout de deux ou trois minutes, il avait repris la liberté de ses mouvements, et, sous ses bras robustes, la pirogue vola rapidement sur le fleuve.

— Où sont nos amis? demanda-t-il à Bucolick.

— Je crois qu'ils ont suivi le rivage, répondit l'Irlandais.

Malgré tous les dangers que présentait la navigation du fleuve pendant la nuit, Bras d'Acier se vit forcé de continuer son trajet. La tâche qu'il entreprenait était d'autant plus difficile, que la pirogue, faite pour quatre rameurs au moins, était fort difficile à mener pour un seul individu, quelles que fussent sa vigueur et son adresse. Or, la blessure que Bucolick avait reçue au poignet le mettait hors d'état de rendre aucun service à son compagnon.

Plusieurs fois, l'embarcation rencontra des troncs d'arbre et des rochers. Il fallut toute la présence d'esprit et toute l'adresse de Pablo pour échapper à ces dangers sans cesse renouvelés.

XXXVII

Pendant ce temps, Craddle galopait sur la trace des autres mineurs. Les chevaux de Vandeilles et de Benito ayant à porter un double fardeau, son mustang les eut bientôt rejoints.

En voyant arriver l'Irlandais, Berthe et Rosina se précipitèrent vers lui pour demander ce qu'était devenu Bras d'Acier.

Les deux pauvres femmes faisaient pitié. Rosina pleurait et maudissait Benito, qui l'avait entraînée de force. Berthe ne disait rien, mais on lisait la douleur et l'angoisse sur sa figure décomposée. Quant à Vandeilles et Benito, leurs sourcils froncés et la rudesse de leur parole trahissaient assez la jalouse colère qui les dévorait.

Craddle raconta son entretien avec Bucolick et la détermination qu'avait prise ce dernier de rester pour sauver Pablo ou pour mourir avec lui.

— Noble cœur ! murmura Berthe.

— Allons, ne nous arrêtons pas, dit Vandeilles ; chaque minute est précieuse.

— Ainsi, vous allez laisser périr celui à qui vous devez tout ? fit Berthe avec indignation

— Nous ne pouvons faire autrement, répondit Benito. Qu'il soit mort ou prisonnier, notre présence ne lui servirait à rien. Ce seraient quelques victimes de plus pour ces brigands de peaux rouges.

— D'ailleurs, reprit Vandeilles, Pablo lui-même nous a toujours recommandé de partir sans l'attendre, quel que fût le danger auquel il parût exposé. Seul, il sait toujours se tirer d'affaire.

— Il fait bien, en effet, de ne pas compter sur vous, dit Berthe avec amertume.

— Taisez-vous, interrompit durement Vandeilles à demi voix, votre désespoir de tout à l'heure ne m'a que trop révélé quelle était la reconnaissance que je devais à ce Pablo, que l'enfer maudisse.

— C'était avant d'accepter ses bienfaits qu'il fallait penser à cela, répondit la jeune femme, folle d'inquiétude et d'angoisse.

— Oh ! vous ne sauriez désirer plus que moi qu'il soit encore de ce monde, dit Vandeilles. Dès que vous serez en sûreté, vous et mon trésor, j'irai à la recherche de Bras d'Acier. Plaise à Dieu que je parvienne à le trouver! Nous serons quittes, alors, et nous aurons un autre compte à régler.

Une scène analogue, mais plus vive encore, se passait entre Benito et Rosina. Depuis la mort de Loïc, Rosina, tout entière au souvenir du pauvre petit Breton, semblait avoir oublié son amour pour Bras d'Acier, dont elle s'était beaucoup moins occupée depuis quelques jours. Mais l'héroïque dévouement du gambusino et le sort terrible dont elle le voyait menacé avaient, en un instant, ravivé toutes les passions qui couvaient au fond du cœur de l'Espagnole.

Furieuse de la lâcheté de Benito, elle accablait ce dernier de reproches sanglants qui faisaient bondir le métis de colère et de jalousie.

Quant à Craddle, il galopait en avant et ne se mêlait en aucune manière de ces querelles conjugales.

En réalité, les trois mineurs étaient moins à blâmer qu'on aurait pu le croire au premier abord. Comme l'avait bien dit Vandeilles, leur présence vis-à-vis de l'îlot les aurait exposés à une mort certaine, sans être d'aucune utilité à Bras d'Acier. Celui-ci, d'ailleurs, avait déjà échappé à tant de dangers, qu'il pouvait fort bien se soustraire encore une fois à la mort qui semblait le menacer.

Vandeilles se répétait cela pour justifier sa conduite à ses propres yeux, mais, au fond du cœur, il était mécontent de lui-même. N'eût été sa jalousie, il serait retourné sur ses pas pour rejoindre Bucolick, dont la conduite lui semblait un reproche.

Les mineurs galopèrent presque toute la nuit. Tout à coup, cependant, ils durent s'arrêter brusquement. Une montagne à pic commençant à la rivière, et pénétrant fort avant dans les terres, semblait leur barrer complétement le passage.

Ils avaient cru d'abord qu'il serait possible de gravir la montagne, mais ils en reconnurent bien vite l'impossibilité. De même que la plupart des roches volcaniques de cet endroit, le revers de la montagne semblait coupé dans un bloc immense et n'offrait aucun moyen d'ascension, même au piéton le plus intrépide.

Benito lança son cheval au galop et s'éloigna de la rivière

en ligne perpendiculaire, en longeant, par conséquent, le pied de la montagne.

Pendant ce temps, Craddle et Vandeilles descendirent de cheval et cherchèrent à découvrir un défilé, un passage qui leur permît de tenter l'ascension.

Au bout d'une demi-heure de recherches inutiles, ils virent revenir Benito, qui n'avait pas été plus heureux qu'eux-mêmes. La montagne se prolongeait toujours à perte de vue. Elle décrivait même une sorte d'arc qui semblait emprisonner les mineurs dans un cercle infranchissable.

Il n'y avait que deux partis à prendre : ou suivre la montagne, ce qui rejetait les mineurs sur les Indiens, qui devaient connaître cette disposition du terrain et s'être dirigés en conséquence ; ou traverser la rivière, qui avait à cet endroit une largeur et une rapidité effrayantes.

Comme on le voit, ces deux moyens étaient presque aussi impraticables l'un que l'autre.

En supposant même, ce qui n'était guère probable, qu'un radeau pût affronter le courant, on n'avait ni le bois, ni les liens, ni surtout le temps nécessaire pour le construire, quelque informe et quelque incomplet qu'il pût être.

— L'enfer est contre nous, s'écria Vandeilles avec rage. Nous sommes perdus. Il ne nous reste qu'à attendre la mort, ou plutôt à nous tuer nous-mêmes pour échapper aux tortures que nous réservent ces scélérats de peaux rouges.

Berthe ne répondit rien. Depuis qu'elle avait perdu l'espoir de revoir Pablo, tout lui était devenu indifférent. A demi couchée sur le sol et la tête dans ses mains, elle restait immobile et silencieuse, ne demandant à Dieu que de l'envoyer le plus tôt possible rejoindre celui qu'elle aimait. Rosina, que son enfant rattachait seul à la vie, priait le Seigneur de protéger la pauvre petite créature, qu'elle couvrait de baisers et de larmes.

Quant à Benito, cédant à sa nature sauvage et violente, il rugissait de colère. Tantôt il blasphémait tous les saints du paradis, tantôt il leur promettait de riches offrandes. Par suite de ce besoin inné chez les hommes de rejeter leur malheur sur quelqu'un, le capataz s'en prit à Vandeilles de leur situation, et lui reprocha amèrement de s'être obstiné à suivre le cours de la rivière.

Une querelle, la vingtième au moins depuis un mois, allait encore s'engager entre ces deux hommes, aussi violents

l'un que l'autre, lorsque Craddle appela ses compagnons.

— Écoutez, leur dit-il, voici un bateau qui arrive.

Les mineurs se hâtèrent d'interrompre leur conversation et se blottirent derrière les buissons.

Bientôt une barque lancée rapidement passa comme une flèche à une demi-portée de pistolet du rivage. Une ou deux minutes après, on entendit retentir les trois cris de chacal au moyen desquels Pablo avait l'habitude d'annoncer sa présence lorsqu'il revenait durant la nuit au camp des mineurs.

— Pablo ! s'écrièrent à la fois Berthe et Rosina.

— C'est impossible, fit Benito.

— C'est Bras d'Acier, vous dis-je, reprit Berthe ; répondez donc à son signal.

— Si ce sont des Indiens, comme tout doit nous le faire supposer ? répliqua le capataz.

— Non ; j'ai reconnu le signal de don Pablo, dit Rosina.

— Les Indiens l'auront imité, repartit Vandeilles.

— C'est Pablo, j'en suis certaine, s'écria Berthe.

Puis, cédant à la joie immense qui gonflait sa poitrine, elle éleva la voix pour appeler Bras d'Acier.

— Imprudente ! fit Vandeilles en lui fermant la bouche.

Le bruit des pagaies et l'eau qui jaillissait sous la proue ne tardèrent pas à révéler le retour de la pirogue. Bras d'Acier, car c'était lui, répéta son signal.

Cette fois, ce fut Vandeilles qui répondit.

Deux minutes après, Bras d'Acier était au milieu de ses amis. Les mineurs l'accueillirent avec des transports de joie. Malgré leur jalousie, Vandeilles et Benito n'osèrent empêcher leurs femmes de se jeter dans les bras de l'homme courageux et dévoué qui venait encore leur sauver la vie et l'honneur.

— Mon Pablo bien-aimé ! murmura Berthe à l'oreille du gambusino, qui la pressait sur son cœur avec un profond attendrissement.

Rosina aussi l'embrassa tendrement, mais avec ce sentiment de tristesse et de découragement que la jeune femme apportait maintenant à tout.

On pressa Bras d'Acier de questions pour savoir comment il avait pu échapper aux flots et aux Indiens, mais il n'eut pas le temps de répondre.

— Les Apaches ! s'écria tout à coup Bucolick, dont une flèche venait d'effleurer la joue.

— Vite à la pirogue, dit Pablo en saisissant dans ses bras madame Vandeilles, qu'il emporta vers l'embarcation.

D'un bond, Bras d'Acier s'élança dans la pirogue, que deux Indiens allaient déjà pousser au large. Mais Benito avait devancé le gambusino. Au moment où ce dernier mettait le pied sur la pirogue, un des Indiens tombait à l'eau, et le second alla l'y rejoindre quelques secondes plus tard, le ventre ouvert d'un coup de navajá. Pablo n'eut alors qu'à prendre les pagaies pour rapprocher la pirogue du rivage.

On se hâta d'embarquer, car d'autres Indiens accouraient déjà à travers bois. Puis Vandeilles, Craddle, Bucolick et Benito prirent chacun une pagaie, tandis que Bras d'Acier se servait d'une cinquième pagaie à l'arrière pour gouverner et pour *godiller*.

On navigua ainsi le reste de la nuit, c'est-à-dire près de trois heures, au milieu de dangers de tout genre.

Au lever du soleil, les mineurs se trouvèrent tout près d'une colline élevée dont l'abord paraissait assez facile. Pablo descendit à terre avec Benito afin de jeter un coup d'œil sur le pays. Soit que les Indiens eussent abandonné la poursuite, soit qu'ils fussent encore bien loin, le gambusino et son compagnon n'aperçurent rien qui fût de nature à donner de l'inquiétude.

Autour d'eux s'étendaient de vastes prairies coupées çà et là de petits bouquets de bois.

Les rameurs, épuisés par un travail incessant, prirent un peu de repos. Il était temps, car leurs bras fatigués pouvaient à peine tenir le manche de leurs pagaies. On partagea les provisions, qui se réduisaient à quelques morceaux de biscuit et à quelques poignées de farine de maïs. Puis un des mineurs fut placé en vedette sur le rocher le plus élevé pour veiller à la sûreté de ses compagnons, qui prirent un instant de sommeil. Mais leur repos fut de courte durée, car Pablo se défiait toujours des ruses indiennes et craignait que la sentinelle, quelque habile qu'elle fût, ne tombât dans quelque piége. Au bout de deux heures de halte, on se remit en marche. Cette fois, deux rameurs seulement prirent les pagaies, tandis que les autres dormaient au fond de la pirogue, en attendant le moment de remplacer leurs camarades.

On avait arrangé à l'arrière, avec des zarapes, une sorte de lit sur lequel Berthe et Rosina s'étendirent à tour de

rôle. Puis Bras d'Acier avait suspendu sur leur tête un autre zarape pour les garantir du soleil.

Quelques heures avant le coucher du soleil, Bras d'Acier aperçut un troupeau de bisons qui se désaltéraient dans une mare aux bords du fleuve. Il fit arrêter la barque et descendit avec Craddle. Au bout d'une demi-heure, ceux qui étaient restés sur la pirogue entendirent deux coups de fusil, suivis de quatre autres détonations à un certain intervalle. Puis Bras d'Acier grimpa sur un petit arbre qui dominait la prairie, et fit signe à ses amis d'avancer. Bucolick et Vandeilles reprirent les pagaies, et se dirigèrent en toute hâte vers l'endroit où se trouvait Bras d'Acier.

— Nous avons tué un bison, leur cria le gambusino; venez nous aider à le dépecer et à l'emporter.

Bucolick et Benito ne se firent pas répéter l'invitation et sautèrent sur le rivage. C'était, en effet, une précieuse acquisition pour les pauvres gens que la chair de ce bison.

En moins d'une heure, l'animal fut écorché et dépecé. On porta sur la pirogue les meilleurs morceaux, ainsi que la peau, qui pouvait servir à une foule d'usages.

— Caramba! s'écria joyeusement Benito, ce bison est venu se faire tuer juste à point pour notre dîner.

Toute crainte d'attaque immédiate de la part des Indiens ayant disparu par suite de la distance qu'avait parcourue la pirogue, les mineurs amarrèrent leur embarcation, dont ils eurent soin, pourtant, de ne pas s'éloigner. Puis on alluma du feu, sur lequel on mit les tranches encore sanglantes du bison.

Les pauvres voyageurs, exténués par trois jours de fatigue et de privations, firent enfin un bon repas qui leur rendit des forces et du courage.

— Je crois que les plus grands dangers sont maintenant passés, leur dit Bras d'Acier. Cette nuit nous allons amarrer notre pirogue et nous reposer. A partir de ce rocher que vous voyez là-bas, à 300 yards de nous, il devient impossible de suivre la rivière. Demain nous descendrons à terre. Deux ou trois jours nous suffiront, je l'espère, pour rejoindre la route que suivent d'habitude les mineurs qui se rendent aux *placeres* en partant du fort *Sutter*.

— Si nous allions, ce soir, jusqu'au rocher où la navigation de la rivière devient impossible? dit Vandeilles.

— Non, répondit Pablo. D'abord, vous avez tous besoin

d'un peu de repos. Puis, en cas d'une attaque, nous y serions moins avantageusement placés pour nous défendre.

La nuit se passa tranquillement. Pour la première fois depuis plusieurs jours, les mineurs goûtèrent enfin quelques instants de repos.

On apprit plus tard que les Apaches avaient renoncé à la poursuite des mineurs pour se mettre à la recherche des autres Indiens qui avaient pénétré dans la grotte par la vallée du plateau del Desierto.

Ces derniers étaient des *horses's-thieves*, de même que les premiers Indiens qui avaient attaqué les mineurs sur le plateau.

Moins nombreux et moins belliqueux que les Apaches, les voleurs de chevaux avaient pris la fuite devant leurs ennemis, mais ceux-ci les avaient rejoints et les avaient presque tous massacrés.

Tous ces détails ne parvinrent que longtemps après à Bras d'Acier, et lui furent rapportés par des mineurs auxquels il avait indiqué l'existence du plateau del Desierto et l'or qu'on devait encore y trouver.

Tandis que les Apaches montaient à la caverne pour poursuivre les *horses's-thieves*, les mineurs continuaient leur route à travers d'interminables prairies.

Le soir du cinquième jour, ils rencontrèrent une caravane de vingt-deux chercheurs d'or en route pour les placeres. Plusieurs d'entre eux connaissaient Bras d'Acier. Ils coururent à lui et le prièrent de leur indiquer quelque placer qui pût les enrichir.

— Soit, leur dit Pablo ; mais, cette fois, j'y mets une condition.

— Laquelle ? s'écrièrent les chercheurs d'or.

— Vous avez plusieurs chariots et un grand nombre de chevaux, de bœufs et de mules. Vous allez nous céder un de ces chariots, huit bœufs et six chevaux. Nous vous les payerons le double de ce qu'ils vous ont coûté au fort Sutter. Si ce chariot et ces animaux vous sont tout à fait indispensables, je m'engage à vous les faire conduire au plateau del Desierto aussitôt après notre arrivée à San-Francisco. Pour vous récompenser de ce service, je vous indiquerai de plus la route du plateau del Desierto.

La proposition fut accueillie avec des transports de joie. Telle était la renommée de Bras d'Acier, que s'il avait de-

mandé tous les chevaux pour prix de ses indications, les chercheurs d'or les lui eussent accordés sans difficulté. Aussi l'arrangement fut-il promptement conclu.

Les deux troupes soupèrent ensemble autour d'un énorme brasier, et la soirée se passa gaiement au milieu des récits des uns et des projets des autres. Au point du jour, les deux caravanes se mirent en marche dans des directions opposées, et ne tardèrent pas à se perdre de vue.

XXXVIII

Grâce aux moyens de transport qu'on leur avait procurés, les compagnons de Bras d'Acier firent de longues journées de marche. Bientôt ils se trouvèrent dans des parages fréquentés et rencontrèrent des habitations. A partir de ce moment, ils n'avaient plus à redouter que des hommes de la même race qu'eux-mêmes, car les Indiens *mansos* (soumis) étaient les seuls qui s'offrissent désormais à leurs regards.

Malgré les longues traites qu'ils faisaient chaque jour, ils reprirent promptement leurs forces. Qu'était-ce, en effet, qu'une pareille fatigue pour des gens qui venaient de mener une existence si occupée, si remplie de travaux pénibles, de dangers et de privations.

Benito, Craddle, Bucolick et Vandeilles voyaient avec bonheur approcher le moment tant désiré de se reposer et de jouir du fruit de leurs travaux. Pablo seul devenait plus sombre à mesure que l'on approchait de San-Francisco.

Encore quelques jours, et il lui faudrait se séparer de Berthe et dire adieu pour jamais à cette existence qu'il avait trouvée si douce jusque dans ses dangers, puisqu'il les partageait avec celle qu'il aimait. Chaque jour, chaque minute s'écoulait pour le créole avec une rapidité désespérante.

Il ne comprenait pas qu'il pût vivre encore lorsqu'il ne verrait plus madame Vandeilles. Il lui semblait qu'en lui enlevant la présence et le doux sourire de la jeune femme, on allait lui arracher le cœur et l'air qu'il respirait.

Berthe ne devinait que trop ce qui se passait dans le cœur de Bras d'Acier. Son regard attristé répondait à celui du créole. Elle non plus ne comprenait pas la vie loin de l'ami qui lui avait montré tant de dévouement et tant d'amour. Elle passait les nuits à pleurer. Bien souvent, elle n'osait même plus prier, de peur qu'une pensée coupable ne se glissât parmi les prières qu'elle adressait au Seigneur.

Sans se rendre compte de ce qui se passait dans le cœur des deux amants, Vandeilles sentait que Berthe aimait M. de Verrières. Froissé dans sa vanité plus encore peut-être que dans son affection pour sa femme, Vandeilles avait des accès de rage qui le rendaient fou. Par instants il eut presque souhaité que Berthe fût coupable pour avoir le droit de la punir, elle et son complice. Mais que faire, que dire à une femme dont la conduite ne donne prise à aucun blâme, et dont le cœur seul est coupable? Malgré l'injustice commune à chacun lorsqu'il s'agit de sa propre cause, Vandeilles ne pouvait se dissimuler ni le courage et la vertu de sa femme, ni la noble et loyale conduite de Bras d'Acier. Ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, il cherchait à amoindrir le dévouement de son rival; mais, au fond du cœur, il était forcé de le reconnaître. Loin de lui en savoir gré, il lui en voulait davantage, de cette noblesse de sentiments, sous laquelle lui-même se sentait écrasé.

Dans certains moments, il eût été capable de se faire tuer pour Pablo; dans d'autres, il l'aurait tué de sa propre main. Aussi aspirait-il avec impatience au moment d'arriver à San-Francisco et se promettait-il de partir aussitôt pour la France, afin de rompre ses relations avec Bras d'Acier. Dans ses fréquents moments d'emportement, il lui échappait souvent de faire allusion à ce projet de départ, que Berthe ne connaissait que trop et qui désespérait la pauvre femme.

Quant à Benito, cinq ou six jours avant d'arriver à San-Francisco, il annonça sa résolution de se séparer de ses compagnons et de gagner Monterey. Rosina s'y opposa formellement.

— Non, dit-elle au capataz, il faut continuer jusqu'à San-Francisco. Notre situation à tous deux offense les lois de Dieu, et nous devons y mettre ordre. Il faut qu'un prêtre consacre notre union.

— Dis-tu vrai? s'écria Benito. Tu consens à être ma femme devant Dieu?

— Oui, Benito.

— Toi!... mais non, c'est impossible; c'est une ruse, un prétexte pour rester plus longtemps avec cet homme, que je hais autant que je t'aime.

— Non, Benito, je t'ai dit vrai.

— Tu me jures qu'en arrivant à San-Francisco tu deviendras ma femme?

— Je le jure.

— Mais à Monterey aussi, on peut bénir notre union.

— Je veux être mariée à San-Francisco. A Monterey il y a des amis de ma famille, et je ne veux pas...

— Tu ne veux pas qu'on sache que tu épouses un métis, n'est-ce pas? interrompit le capataz avec colère... *Voto al Demonio!* si une fois à San-Francisco tu allais revenir sur ta promesse et demander à retourner chez tes parents!...

— Et mon fils? dit-elle avec cette tristesse résignée qui faisait depuis quelque temps le fond de son caractère.

— Jure-moi sur ton crucifix, reprit le métis, qui doutait encore.

Rosina prit le petit crucifix que lui avait donné Loïc, et qu'elle avait toujours porté depuis la mort du petit Breton, et renouvela son serment. Un peu tranquillisé par cette promesse solennelle, Benito consentit à continuer jusqu'à San-Francisco.

Les derniers jours du voyage furent fort tristes. Bucolick lui-même était tout chagrin de la pensée qu'il lui faudrait bientôt se séparer de Bras d'Acier, qu'il révérait comme un dieu, ainsi que de madame Vandeilles et du petit garçon de Rosina, près duquel il avait remplacé le pauvre Loïc. Craddle était peut-être le seul qui parût complétement heureux d'arriver, quoique, malgré l'égoïsme dont il se faisait gloire, il éprouvât pour Bras d'Acier et pour Berthe plus d'affection qu'il ne s'était cru capable d'en ressentir pour personne au monde. Ce fut un moment solennel que celui où les mineurs, arrivés au sommet d'une colline, aperçurent, pour la première fois depuis leur départ, les maisons de San-Francisco. Berthe et Pablo échangèrent un indicible regard. Puis, par une touchante sympathie, ils tournèrent les yeux en même temps vers la pauvre Rosina, qui les regardait avec une tristesse navrante.

Berthe s'approcha d'elle et lui prit la main comme pour l'associer à leurs pensées et à leurs regrets. Rosina laissa

tomber sa tête sur l'épaule de la jeune femme, et toutes deux mêlèrent leurs sanglots en dépit de tous leurs efforts pour se contenir.

— Que le diable emporte les femmes et leurs pleurnicheries ! s'écria Vandeilles avec colère. Tant qu'il y a eu du danger, elles n'ont pas versé une larme; maintenant que nous voilà hors d'affaire et sur le point de jouir du fruit de notre expédition, elles commencent à geindre et à larmoyer !

Benito ne dit rien, mais il courut à Rosina et la prit par le bras. Elle se laissa entraîner sans résistance, et ne répondit pas aux reproches du capataz, qui l'accusait de pleurer à cause de Bras d'Acier. Elle l'écouta silencieusement et rejoignit Berthe dès que Benito eut cessé de gronder et de menacer.

— Qu'allez-vous faire, ma pauvre Rosina? lui demanda madame Vandeilles. Vous retournerez sans doute auprès de votre famille?

— Non.

— Alors vous suivrez Benito ?

— Oui; en arrivant à San-Francisco, je vais faire consacrer notre union.

Berthe ne répondit pas, mais l'Espagnole surprit dans son regard un sentiment de compassion que madame Vandeilles cherchait vainement à dissimuler.

— Vous me plaignez, n'est-ce pas? lui dit-elle. Consolez-vous, Berthe; quelque chose me dit que je n'aurai pas longtemps à souffrir. C'est pour cela que je désire que notre mariage soit consacré, afin que mon pauvre enfant ait un nom et qu'il puisse se présenter en enfant légitime devant mes parents. Le sang de son père sera toujours une tache pour lui, mais ma mère est bonne, et je suis sûre qu'elle aura pitié du pauvre orphelin et qu'elle me remplacera auprès de lui.

— Vous remplacer, Rosina? Comptez-vous donc abandonner votre enfant ?

— Oh ! non ! répondit Rosina; non, certes, tant que je vivrai; mais un pressentiment me dit que désormais je n'ai plus longtemps à vivre.

— Quelle idée ! Chassez cette crainte.

— Cette crainte, répéta tristement l'Espagnole, Dieu m'est témoin, Berthe, que sans mon pauvre enfant la mort serait mon plus ardent désir.

— Vous voulez mourir !

— Je ne veux plus vivre ; je ne m'en sens ni la force ni le courage.

— Pauvre Rosina, dit Berthe en lui serrant la main, vous aimez toujours don Pablo?

— Oui, Berthe; mais ce n'est plus comme autrefois. Je n'ai de force désormais ni pour aimer ni pour haïr, et je ne sais si son amour même me donnerait maintenant le courage de vivre. Comme le voyageur fatigué de la route aspire au repos du sommeil, moi, j'aspire au repos de la tombe. J'ai si bien abandonné tout espoir de bonheur en ce monde, que je ne puis désormais rien espérer, ni même rien désirer. Oh ! tenez, je voudrais être morte avec Loïc !

— Vous commenciez peut-être à l'aimer ? dit Berthe.

— Je ne crois pas. S'il avait vécu, il me semble que je n'aurais jamais eu pour lui que l'affection d'une sœur, et maintenant, pourtant, maintenant qu'il est mort, j'y pense à chaque instant. Comme il m'aimait, le pauvre enfant !.. Tenez, Berthe, c'est à lui que je dois de m'être résignée et de voir votre bonheur sans amertume et sans envie. Le dévouement et l'abnégation de Loïc m'ont fait rougir de mon amour égoïste. Oh ! si un autre avait pu m'aimer ainsi !

Elle s'arrêta brusquement et cacha sa tête dans les bras de Berthe, qui l'embrassa en pleurant.

Deux heures après, les mineurs arrivèrent au milieu des tentes établies aux environs de San-Francisco. Elles formaient une sorte de faubourg. De tous côtés, ils apercevaient des gens se hâtant de se diriger vers les *placeres* qu'eux-mêmes venaient de quitter.

Il fut décidé qu'on descendrait au même hôtel. Vandeilles et Benito seuls élevèrent quelques objections à cet arrangement, mais Craddle fit observer qu'il fallait bien se trouver réunis pour une foule de petites choses qui restaient encore à régler. Cet avis l'emporta, et les mineurs descendirent à l'hôtel Graham.

Ils dînèrent ensemble pour la dernière fois. Le repas fut triste, malgré quelques éclats de bruyante gaieté de la part de Craddle et de Bucolick, qui avaient bu un peu plus que de raison.

A la fin du dîner, Craddle proposa de porter un toast à Bras d'Acier, l'organisateur, le chef et le sauveur de l'expédition. Cette proposition fut accueillie avec enthousiasme.

Pablo imposa silence à ses compagnons par un geste grave et solennel.

— Non, mes amis, leur dit-il; avant de me remercier, nous avons tous un devoir plus sacré à remplir. Buvons à la mémoire des amis que nous avons perdus; à Mundiaz, à José, à Ribonneau. Buvons surtout à celui qui a sacrifié sa vie pour sauver la nôtre, à Loïc Kermainguy.

A ces mots, prononcés d'une voix émue, chacun leva son verre et le heurta contre celui de son voisin. Un morne silence régna pendant quelque temps dans l'appartement. Les paroles de Bras d'Acier venaient de réveiller de tristes et cruels souvenirs. Au milieu des dangers sans cesse renaissants qu'ils affrontaient chaque jour, et des fatigues qui les accablaient, les mineurs avaient à peine eu le temps de songer à ceux de leurs compagnons qui étaient morts durant le voyage. Maintenant qu'ils se voyaient tranquilles et en sûreté, ils pouvaient enfin détourner leur attention d'eux-mêmes et donner une larme aux amis qu'ils ne devaient plus revoir.

Les hommes repoussèrent loin d'eux la bouteille qu'ils commençaient à utiliser un peu trop : les femmes se mirent à pleurer.

Bras d'Acier profita de ce moment d'émotion où les cœurs attendris devaient être moins égoïstes et plus disposés à la conciliation, pour parler du partage des trésors recueillis et de la portion réservée à la famille des morts.

On demanda des balances. Puis on ferma soigneusement la porte, et les ceintures remplies d'or furent placées sur la table, après que chacun eut visité l'amorce de ses pistolets et de son revolver.

Ainsi qu'on l'a vu dans un autre chapitre, la part de Vandeilles montait à 230 livres d'or, c'est-à-dire à près de 300,000 francs. Chacun des autres mineurs avait 32 livres, environ 41,000 francs. En outre, déduction faite de la part de Loïc, que les Indiens avaient enlevée au petit Breton, il restait encore à distribuer : 1° une somme de 23,000 francs destinée aux héritiers de José et de Mundiaz, en supposant que ce dernier en eût laissé; 2° deux parts de 32 livres chacune devenues libres par la mort de Domingo et de Ribonneau.

— Avant tout, dit Bras d'Acier, il convient de retirer de ceci les 2,300 dollars destinés au fils de José. Je me charge

de les lui faire parvenir. Quant à la même somme revenant aux héritiers de Mundiaz, on la versera entre les mains du consul mexicain, qui se chargera de faire les recherches nécessaires. Dans le cas où l'on ne pourrait retrouver la famille de Mundiaz, ces 2,300 dollars seront employés en bonnes œuvres et en messes pour lui et pour José. Ribonneau n'ayant pas laissé d'héritiers, il nous restera sa part et celle de Domingo, soit 82,000 francs.

— A partager entre nous, dirent Craddle et Benito.

— Non, répondit Bras d'Acier. Cette somme doit être consacrée à payer la dette sacrée que nous avons tous contractée envers Loïc. 70,000 francs seront envoyés à la famille de Trégastel, et les 12,000 francs restant aux parents de notre pauvre petit Loïc.

— C'est beaucoup trop ! s'écrièrent Craddle et Benito.

— Non, certes, dit Pablo ; nous leur devons bien cela. Oubliez-vous donc que, sans eux, vous seriez en ce moment ou morts, ou prisonniers des Indiens ? Laissez au moins à notre pauvre ami la part qu'il a payée de tout son sang, et n'offensez pas sa mémoire par une égoïste ingratitude.

Benito voulut répliquer, mais Bras d'Acier lui ferma la bouche par un geste écrasant de hauteur et d'indignation.

— Assez, lui dit-il; ce serait une honte pour nous que d'élever une discussion à ce sujet.

— Mais vous-même, don Pablo, dit Bucolick, vous ne vous réservez donc rien?

Il sourit tristement.

— Non, mon ami, lui répondit-il. J'ai peu de besoins, et les *pépites* que je recueille dans mes excursions me suffisent amplement. Il est probable que je repartirai bientôt pour quelque autre expédition. Une fois hors des villes, ma carabine et mon machete ne me laisseront manquer de rien.

A ces mots, prononcés avec une tristesse involontaire Berthe leva les yeux sur le gambusino. Il y avait désormais une telle communion de pensées entre madame Vandeilles et Pablo, qu'elle comprit immédiatement toute la sublime délicatesse de son ami.

Quoiqu'elle se fût répété bien souvent qu'une séparation était indispensable, et qu'elle se fût juré d'être la première à la provoquer, Berthe se sentit sans force et sans courage,

lorsque ces paroles de Bras d'Acier firent surgir pour ainsi dire devant elle le spectre de cette séparation. Il lui sembla que son cœur se brisait. Elle sentit que les larmes la gagnaient et se hâta de baisser ses yeux humides pour qu'on ne pût y lire toute sa douleur.

Vandeilles lui-même comprit la noblesse et la grandeur du sacrifice de Bras d'Acier, et fut sur le point d'aller lui serrer la main pour l'en remercier. Mais une mauvaise honte le retint. Cet homme avait eu dans l'origine quelques nobles qualités que la débauche, le jeu et d'indignes sociétés avaient flétries et viciées. Il en conservait encore le germe. Malheureusement, il vivait dans une atmosphère si corrompue que chaque bonne pensée qui naissait dans son cœur était presque aussitôt étouffée.

— Maintenant que tout est décidé, nous n'avons plus qu'à nous séparer, dit-il. Pour mon compte, je tombe de sommeil, et j'avoue que je me sens tout heureux de la pensée de coucher ce soir dans un lit.

— Vous savez, Bras d'Acier, reprit Craddle, que vous nous avez promis d'indiquer un autre *placer* à ceux qui, comme Bucolick et moi, n'ont eu qu'une petite part dans la première expédition ?

— Je tiendrai ma promesse, répondit le gambusino, et, dès demain, vous aurez les renseignements nécessaires.

— Oh! nous voulons nous reposer un peu avant de partir, dit Craddle.

— Je veux en être aussi, moi, s'écria Benito.

— Non pas, répliqua Craddle, vous n'étiez pas encore avec nous quand Pablo nous a fait cette promesse.

Une querelle faillit s'élever à ce sujet, mais Bras d'Acier y coupa court en déclarant que Benito ayant partagé leurs dangers, il entendait qu'il fît partie de la nouvelle expédition, s'il le désirait.

Ce dernier point réglé, les mineurs se séparèrent, et chacun se retira dans sa chambre.

Malgré son empire sur elle-même, Berthe eut à peine la force de monter l'escalier. Elle eût donné tout au monde pour être seule durant quelques moments afin de laisser éclater les sanglots qui l'étouffaient. Son mari lui parlait, mais elle l'entendait à peine et lui répondait tout de travers. La pauvre femme souffrait horriblement et n'avait plus la tête à elle. Vandeilles s'en aperçut et n'en devina que trop faci-

lement le motif. Cela le mit dans un incroyable état d'exaspération. Il poussa Berthe dans la chambre avec tant de force qu'elle trébucha et faillit tomber. Honteux lui-même de sa brutalité, et sentant qu'il allait se laisser entraîner à quelque violence, il prit le parti de s'éloigner.

— Je sors, dit-il à sa femme, car vous commencez à m'exaspérer avec votre figure de *mater dolorosa*. Tâchez que vos jérémiades soient finies lorsque je rentrerai, car toutes vos grimaces me fatiguent. Je vous préviens que nous partirons la semaine prochaine pour la France ; j'espère pour vous et pour lui que votre don Quichotte d'adorateur n'essayera pas de vous y suivre. Dites-le-lui de ma part.

Il sortit en jetant la porte avec violence, sans trop savoir où aller à cette heure si avancée de la soirée. A peine eut-il mis le pied dans la rue que ses instincts de joueur reprirent le dessus.

— Voilà trois mois que je n'ai joué, se dit-il. Peut-être aurai-je du bonheur! Cela arrive toujours après une longue interruption. Au reste, je ne jouerai que 1,000 dollars ; si je les perds je rentrerai immédiatement.

Le malheureux ne rentra qu'au jour, après avoir perdu 2,800 dollars.

Furieux contre lui-même de ce triste début, et certain qu'il n'aurait pas la force de renoncer au jeu tant qu'il serait à San-Francisco, Vandeilles s'occupa le jour même de chercher un navire qui fît voile pour la France ou l'Angleterre.

La chose était d'autant plus difficile à trouver à cette époque que la moitié des équipages, en proie à la *yellow mineral fever* (la fièvre jaune métallique), désertaient leurs navires pour courir aux placeres.

Il rencontra enfin un capitaine avec lequel il convint de son passage et de celui de sa femme. Malheureusement, le navire ne devait partir que quinze ou vingt jours plus tard. Cela contrariait un peu Vandeilles, mais, comme il n'y avait pas moyen de faire autrement, il fallut bien se résigner.

Quant à Benito, lui aussi désirait ardemment quitter San-Francisco. Mais il était obligé d'attendre divers papiers nécessaires pour la célébration de son mariage avec Rosina. Aussi joueur que Vandeilles, il passait son temps à courir les cabarets et les maisons de jeu.

Sur ces entrefaites, Pablo tomba malade. Quelle que fût l'admirable constitution du gambusino, il devait tôt ou tard se ressentir des fatigues inouïes qu'il avait supportées et qui étaient réellement au-dessus des forces humaines. Tant que le danger avait duré, tant que Pablo s'était senti nécessaire au salut de ses compagnons, il avait continué à marcher, soutenu par son énergie et par l'amour immense qui doublait ses forces et son courage. Mais, lorsque la caravane fut en sûreté, lorsque Pablo n'eut plus cette pensée qui galvanisait tout son être, qu'il répondait de la vie de madame Vandeilles, lorsqu'il cessa de voir la jeune femme, qu'une indisposition retenait aussi dans sa chambre, Bras d'Acier éprouva à son tour une sorte d'affaissement. Privé de la vue de celle qu'il aimait, il lui sembla que tout se brisait dans son existence et qu'il en était de ses facultés physiques et morales comme d'une gerbe de blé qui s'éparpille aussitôt qu'on a coupé le lien qui en retenait les épis.

Un soir, en rentrant à l'hôtel Graham, il tomba dans l'escalier et resta plusieurs heures sans connaissance. On le porta dans sa chambre et l'on courut prévenir Bucolick, qui logeait dans le même hôtel ainsi que Craddle. Quant à Vandeilles et à Benito, tous deux avaient déménagé; l'un habitait l'hôtel Murphi; l'autre une maison tenue par un Mexicain à l'entrée de la ville.

XXXIX

Durant les premières années de la découverte des mines d'or, le savant le plus célèbre, le plus grand politique, ou le ministre le plus influent de n'importe quel État aurait pu séjourner deux ou trois ans à San-Francisco sans exciter la moindre curiosité. Personne n'aurait fait attention à sa présence. Bras d'Acier était peut-être le seul homme dont les faits et gestes eussent quelque importance pour les mineurs. Il n'était guère de chercheur d'or, même à sa première expédition, qui n'eût entendu parler du célèbre gambusino, de ses prodiges d'adresse et de bravoure, de sa générosité

et des services qu'il avait rendus. Il va sans dire que la renommée, comme toujours, grossissait le tout, et que l'individu auquel Pablo avait indiqué un placer, ayant rapporté 50 livres d'or, passait pour avoir trouvé 3 ou 400 livres du précieux métal.

L'expédition de Vandeilles avait d'ailleurs éveillé l'attention publique, et tous les mineurs parlaient des trésors immenses recueillis par les heureux compagnons du gambusino.

Aussi le bruit de la mort de Pablo se propagea-t-il avec une rapidité extraordinaire dans toute la ville. En moins d'une heure, il vint plus de soixante mineurs demander des nouvelles de Bras d'Acier.

Ce dernier avait repris connaissance, mais il était encore trop faible pour qu'il lui fût possible de se lever. Enveloppé dans son zarape, il restait étendû sur une sorte de chaise longue que le maître de l'hôtel s'était empressé de lui faire apporter. Pablo était certes le seul de tous les locataires pour lequel un habitant de San-Francisco fût capable d'une pareille attention; mais la présence de Pablo était une fortune pour l'hôtel, dont les mineurs louaient les chambres à tout prix dans l'espoir de se rencontrer avec le célèbre gambusino.

En voyant l'intérêt que sa maladie excitait dans toute la ville, Pablo craignit que cette nouvelle ne parvint aux oreilles de Berthe et de Rosina avec l'exagération qui se produit presque toujours en pareilles circonstances. La chose était d'autant plus à craindre que, dans sa chute, causée par une sorte d'étourdissement, le front du gambusino avait porté sur la rampe de l'escalier, de sorte que Pablo était tout couvert de sang lorsqu'on l'avait emporté dans sa chambre. Aussi, presque tous les mineurs qui venaient s'informer de son état demandaient-ils si Bras d'Acier était mort ou vivant.

Toujours préoccupé de madame Vandeilles, Pablo pria Bucolick de se rendre chez elle et chez Rosina, afin de les prévenir de ce qui était arrivé.

— Tu leur diras que mon état n'a rien de dangereux, ajouta-t-il, et tu leur feras comprendre qu'il serait imprudent de venir me voir, à cause de tous les gens qui remplissent l'escalier.

C'était un grand sacrifice que faisait là Bras d'Acier, car il aurait donné tout au monde pour avoir près de lui, en ce

moment, la femme qu'il aimait avec tant de passion. Il lui semblait qu'il eût cessé de souffrir rien qu'en la voyant, rien qu'en sentant dans sa main la main tremblante de la jeune femme. Mais ce noble cœur, habitué à vivre de sacrifices et de dévouement, oubliait cette fois encore son propre bonheur pour ne songer qu'au repos de celle qu'il aimait.

Il y avait à peine dix minutes que Bucolick avait quitté l'hôtel, quand Pablo entendit tout près de sa chambre le frôlement d'une robe de soie. Puis, une main tremblante frappa deux ou trois coups à la porte.

— Entrez, dit Pablo dont le cœur battait avec violence, car il songeait à madame Vandeilles.

Au lieu de Berthe, ce fut Rosina qui entra. Elle courut à Bras d'Acier. Quel que fut l'empire de ce dernier sur lui-même, il ne put déguiser complétement la déception qu'il venait d'éprouver. Un homme s'y fût trompé, mais non pas une femme aimante et jalouse.

— Ce n'est que moi, dit-elle avec une tristesse résignée et sans amertume. Je viens d'apprendre que vous étiez mourant, et je suis accourue.

La pauvre femme tremblait de tous ses membres. Sa voix altérée et sa figure décomposée décelaient assez toutes ses inquiétudes et toutes ses souffrances. Pablo fut ému jusqu'au fond du cœur de la touchante résignation avec laquelle Rosina avait prononcé ces mots : « Ce n'est que moi. »

Il tendit la main à la jeune femme et attira Rosina sur son cœur par un mouvement rempli d'affection et de reconnaissance. Elle fondit en larmes et se laissa tomber aux genoux du gambusino, comme pour le remercier de cette marque d'affection.

— Relevez-vous, Rosina, lui dit-il d'une voix émue, relevez-vous, de grâce. Si l'un de nous doit être à genoux devant l'autre, c'est moi, moi qui vous ai abreuvée de chagrin et qui suis cause de tous vos malheurs. Pauvre Rosina! vous avez un bon et noble cœur... oh! pourquoi le ciel m'a-t-il mis sur votre route? La pensée des malheurs dont je suis la cause empoisonnera toujours ma vie.

— Vous avez tort de vous faire des reproches, Pablo, lui dit-elle avec douceur ; moi je vous pardonne de tout mon cœur, mon ami. Je ne sais que trop qu'on n'est pas maître de son amour. Berthe est plus belle, plus instruite que moi ; elle vous rendra heureux... car elle vous aime... mais

moi, je vous aimais bien aussi ! ajouta la pauvre femme qui ne pouvait plus se contenir et dont les sanglots étouffèrent la voix.

— Je le sais, Rosina, reprit tristement le gambusino; je le sais, mon amie, et c'est là ce qui cause mes remords. Dieu m'est témoin que j'ai pour vous la plus profonde affection et que je donnerais ma vie pour vous voir heureuse.

Trop émue pour pouvoir parler, Rosina lui fit signe de se taire. Elle s'assit près de lui, en essuyant ses yeux remplis de larmes. Pablo prit la main de l'Espagnole, et tous deux restèrent à côté l'un de l'autre, n'osant se regarder et pleurant silencieusement.

Tout à coup, Pablo tressaillit et laissa tomber la main de Rosina, qu'il avait gardée dans les siennes. Au même instant, on ouvrit la porte, et Berthe parut sur le seuil de la chambre. En apercevant Rosina, elle eut une de ces expressions de physionomie que nul pinceau ne saurait rendre. Il y avait de la surprise, de la crainte, de la jalousie, de tout enfin dans le regard rapide dont Berthe enveloppa les deux jeunes gens.

— Il se trouve mal, s'écria Rosina, qui vit Pablo retomber sur sa chaise, les bras pendants.

A ce cri, Berthe oublia tout. Elle referma précipitamment la porte et courut à Bras d'Acier.

Malgré son indulgence, sa bonté et son entière confiance en l'honneur de Pablo, Berthe éprouva un de ces moments d'irritation nerveuse qui font tant de mal aux femmes, et qui rendent injustes et méchantes pendant un instant des anges de douceur et de bonté. Elle fut obligée de se faire violence pour ne point parler durement à Rosina, et pour ne pas la repousser brusquement. Il lui semblait que celle-ci lui volait son bien et la blessait cruellement en osant toucher le créole et appuyer ses lèvres sur le front décoloré de Pablo. Malgré ses efforts pour se contraindre, il y avait dans sa voix un tel tremblement, que Rosina devina ce qui se passait dans le cœur de sa rivale. Elle retira vivement son bras passé autour du cou de Pablo, qui entr'ouvrit les yeux; puis elle poussa doucement Berthe devant elle.

— Prenez ma place, Berthe, lui dit-elle avec une douceur angélique; il vaut mieux que ce soit vous que ses yeux rencontrent la première. Cela lui fera plus de bien.

Cette abnégation de Rosina toucha profondément madame

Vandeilles, et la fit rougir de son mauvais mouvement. Si elle n'avait eu à soutenir la tête de Pablo, elle se fût jetée aux genoux de Rosina pour lui demander pardon.

— Berthe, dit le créole en revenant à lui, Berthe, que je suis heureux de vous voir !

— Je ne suis pas seule, lui dit-elle, en attirant doucement Rosina qui s'était cachée derrière le fauteuil. Rosina était ici avant moi. Il faut la remercier aussi, car elle est meilleure que moi, Pablo.

Puis, cédant au généreux repentir qui gonflait son cœur, Berthe mit la main de Rosina dans la main de Pablo, et passa elle-même ses deux bras autour du cou de l'Espagnole, qu'elle embrassa en pleurant.

— Pardon, Rosina, lui dit-elle, pardon. J'ai été ingrate et méchante, et Dieu sait pourtant que c'est moi qui devrais...

— Chut! interrompit Rosina, en comprimant avec un courage surhumain les sanglots qui l'étouffaient; ne parlons pas de tout cela aujourd'hui. En ce moment, nous ne devons nous occuper que de notre malade.

— Vous êtes deux anges! s'écria Pablo, en leur prenant la main avec une profonde émotion; deux anges du ciel, et je ne sais comment vous exprimer toute ma reconnaissance et toute mon affection!

— Que vous est-il donc arrivé? lui demanda Berthe.

— Un étourdissement m'a pris tout à coup dans l'escalier.

— Qu'a dit le médecin?

— Rien de précis. Il doit revenir ce soir.

— Mais pourtant, que craint-il?

— Je vous assure qu'il n'a rien précisé. Peut-être ne sera-ce rien... l'effet de la fatigue et d'une tension d'esprit continuelle.

— Vous dites cela pour nous rassurer.

— Je vous jure que c'est la vérité ; depuis que je vous vois là, toutes les deux, près de moi, il me semble que je vais déjà mieux. N'êtes-vous pas mes deux anges gardiens?

Comme il achevait ces paroles, on entendit le pas rapide d'un homme qui gravissait l'escalier de toute la vitesse de ses jambes.

Oubliant sa faiblesse et son état de souffrance, Pablo s'élança vers la porte pour la fermer. Malheureusement il n'y avait pas de verrou, et la clef se trouvait en dehors.

— Cachez-vous dans le cabinet de toilette qui est à droite, s'écria Bras d'Acier en entr'ouvrant la porte pour reprendre la clef.

Les deux femmes s'étaient déjà réfugiées dans le cabinet, que masquaient d'épais rideaux de tapisserie. Avant que Pablo eût le temps de refermer la porte, quelqu'un la repoussa brusquement et entra dans la chambre malgré la résistance de Bras d'Acier.

— C'est vous, monsieur Vandeilles, dit le créole en reprenant tout son sang-froid. Que voulez-vous?

— Ma femme est ici, s'écria Vandeilles.

— Qui vous l'a dit? répondit Pablo avec hauteur.

— Je causais avec Davys au coin de votre rue; je venais savoir de vos nouvelles. J'ai vu une femme, enveloppée dans un manteau noir, qui entrait précipitamment à l'hôtel. Il m'a semblé reconnaître ma femme. Je suis accouru; j'ai dit que je venais rejoindre la dame qui était montée chez vous; on m'a indiqué votre numéro. Où est Berthe?

— Vous vous êtes trompé, répliqua Bras d'Acier, ce n'est pas..

— Oh! n'essayez pas de me tromper, interrompit Vandeilles, dont les dents grinçaient de colère et dont la violence naturelle reprenait le dessus. Où est-elle, cette malheureuse?

Il pénétra plus avant dans la chambre et regarda autour de lui comme un tigre qui cherche sa proie.

— Oh! dans ce cabinet s'écria-t-il en s'élançant vers la porte de tapisserie.

Pablo se jeta au-devant de lui.

— Vandeilles, lui dit-il avec fermeté, je suis ici chez moi, et je suis malade. Je vous défends d'aller plus loin.

— Je veux voir la femme qui se cache dans ce cabinet, dit Vandeilles au comble de la colère.

Puis, éclatant en grossières injures contre sa femme, il s'élança de nouveau vers le cabinet.

Pablo le saisit à bras-le-corps pour l'empêcher de passer. Malheureusement, le gambusino, affaibli par le sang qu'il avait perdu, ne pouvait en ce moment lutter contre un homme dont la colère doublait les forces.

— Vandeilles! s'écria le créole poussé à bout, si vous avez le malheur de mettre la main sur ces rideaux, je vous tiens pour un misérable et pour un lâche.

— Tenez-moi pour tout ce que vous voudrez, répondit Vandeilles qui se débattait avec fureur, mais j'entrerai.

Il repoussa violemment le gambusino, dont sa main, volontairement ou non, effleura la joue. Ce dernier, déjà exaspéré, devint d'une pâleur livide, et asséna sur la figure de son adversaire un soufflet qui retentit d'un bout de la chambre à l'autre.

Au même instant, Rosina sortit du cabinet, enveloppée dans une mante noire, et se jeta entre les deux adversaires.

— C'est moi que vous avez vue entrer, dit-elle à Vandeilles, sur la rage duquel sa présence opéra une heureuse diversion.

— C'est bien, dit le Français, dont les dents claquaient de colère et qui pouvait à peine parler. Je m'étais trompé; mais vous m'avez souffleté, don Pablo... En ce moment vous êtes malade et dans l'impossibilité de vous battre... sans cela, oh! sans cela je vous aurais déjà tué!... Un soufflet!... un soufflet à moi!... oh!... Dès que vous serez rétabli...

La colère le suffoquait tellement qu'il ne put en dire davantage. Il sentait que, s'il restait un moment de plus, il allait se laisser entraîner à quelque violence qui serait une lâcheté dans l'état où se trouvait Bras d'Acier.

Enfin, ne pouvant y résister, il brisa d'un seul coup la chaise qu'il tenait à la main, et sortit comme un fou de la chambre.

Dès qu'il fut sorti, Bras d'Acier barricada la porte et courut à madame Vandeilles. La pauvre femme avait perdu connaissance. Rosina et Pablo eurent beaucoup de peine à la ranimer.

— Mon Dieu, mon Dieu, qu'allons-nous devenir? dit-elle en passant ses deux bras autour du cou de M. de Verrières. Oh! mon ami, qu'avez-vous fait?

— Pardon, Berthe, murmura-t-il en se mettant à genoux devant la jeune femme, qu'on avait assise dans le grand fauteuil, et dont il avait pris la main, qu'il couvrait de baisers; mais, quand je l'ai entendu insulter la noble femme qui avait tout sacrifié pour lui, quand j'ai senti sa main effleurer mon visage, j'ai perdu la tête et j'ai frappé.

— Ma bonne Rosina, reprit Berthe en embrassant l'Espagnole, comme vous vous êtes noblement vengée de mon injustice! Sans vous j'étais perdue. Dieu m'est témoin que ce n'était pas pour ma vie que je craignais en ce moment.

Je l'aurais donnée avec joie pour éviter cette querelle entre M. Vandeilles et don Pablo : mais, si mon mari m'avait trouvée ici, ah! il aurait tué M. de Verrières! Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi suis-je venue! C'est mon imprudence qui est cause de tout.

— Peut-être feriez-vous bien de retourner chez vous? dit Rosina. Si M. Vandeilles est allé vous y chercher...

— Et que m'importe, maintenant, s'écria Berthe, qu'il me trouve ou non, si ce duel... Oh! mon ami, jurez-moi de ne pas vous battre avec lui.

— Je le promettrai si vous l'exigez, Berthe, répondit le gambusino, qui devint pâle comme un mort, mais je...

— Parlez, parlez donc!...

— Mais je serai déshonoré.

— Et il se tuera, ajouta Rosina, qui comprit la pensée que le gambusino n'osait avouer de peur d'alarmer madame Vandeilles.

— Oh! non, non, s'écria la jeune femme. Vous tuer, Pablo, et que deviendrais-je alors, moi?... Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de nous. Si vous tuez mon mari...

Elle s'arrêta.

« Un abîme éternel nous sépare! » pensait-elle, mais elle n'osa continuer, et ses paroles se perdirent dans un torrent de larmes.

— Calmez-vous, Berthe, reprit Bras d'Acier, je vous jure d'épargner la vie de votre mari.

— Mais alors il vous tuera, lui... et je ne veux pas que tu meures! s'écria-t-elle en jetant ses deux bras autour du cou de Pablo, agenouillé devant elle.

— Écoutez, Berthe, lui dit-il, ma pauvre tête est si faible en ce moment et je suis moi-même tellement bouleversé par votre douleur que je ne sais à quoi m'arrêter. Laissez-moi réfléchir un peu et peut-être trouverai-je un moyen.

Elle secoua tristement la tête.

— Vous voulez calmer mes craintes, dit-elle. Oh! je sais bien que, s'il y avait au monde un moyen d'éviter ce combat, vous l'emploieriez, mais je sais aussi qu'il n'y en a pas.

— Nous verrons, dit-il encore. En attendant, rentrez chez vous... Je tremble que Vandeilles ne retourne vous y chercher. Que nous nous battions ou non, Vandeilles et moi, il faut que votre nom ne soit pas prononcé. Adieu, mon ange

bien-aimé, rentrez chez vous. Que Dieu vous protége, et qu'il m'envoie quelque bonne inspiration.

Berthe s'enveloppa dans sa mante, dont elle rabattit le capuchon sur sa figure. Puis, après avoir offert son front brûlant aux lèvres du gambusino, qui la serra une dernière fois sur son cœur, elle entr'ouvrit doucement la porte de sortie.

Malheureusement, la scène qui avait eu lieu entre Vandeilles et Bras d'Acier et le tapage qui en était résulté avaient excité la curiosité des nombreux locataires de l'hôtel. Quelques-uns d'entre eux avaient vu Vandeilles descendre l'escalier comme un furieux, jurant, blasphémant et se répandant en injures et en menaces contre Pablo. Par suite de la célébrité de ce dernier, cette nouvelle avait en un instant circulé de bouche en bouche. Plus de cinquante personnes étaient déjà réunies sur le palier de l'escalier et dans les corridors ; les unes pour causer, les autres pour voir sortir la femme dont on soupçonnait vaguement la présence chez Bras d'Acier.

En apercevant tout ce monde, Berthe se hâta de refermer la porte et rentra précipitamment.

— Il est impossible de sortir en ce moment, dit Bras d'Acier lorsqu'il eut appris ce dont il s'agissait. Il faut attendre.

— Et mon mari! murmura la pauvre femme avec angoisse; s'il est rentré !...

— Attendons quelques moments seulement, reprit Bras d'Acier, après un instant de réflexion. Tout à l'heure, je sortirai et je parlerai à deux ou trois personnes, en me plaignant de tout le bruit qui se fait dans l'hôtel et qui me fatigue. Je suis persuadé que chacun rentrera dans sa chambre. Cinq minutes après, vous pourrez sortir.

— Mais vous pouvez à peine marcher, s'écria Berthe. Je ne veux pas que vous sortiez.

Il la rassura doucement.

— Votre présence à toutes deux et vos bons soins m'ont presque guéri, dit-il en souriant. Ne craignez rien.

Il se leva en chancelant et fit quelques pas dans la chambre. Berthe et Rosina se précipitèrent vers lui et chacune lui offrit son bras. Soutenu par les deux charmantes femmes dont le cœur lui appartenait tout entier, Pablo fit cinq ou six tours de chambre.

— Que vous êtes bonnes et que je vous aime toutes deux,

murmura-t-il, le cœur gonflé de reconnaissance pour ces deux nobles créatures qui risquaient pour lui leur vie et leur honneur. Comment m'acquitterai-je jamais envers vous, mes deux anges gardiens?

— Vous avez pris l'avance depuis longtemps envers moi, répondit Berthe; c'est à Rosina que nous devons tous deux une profonde reconnaissance.

— Ma bonne Rosina! murmura Pablo en tendant la main à l'Espagnole.

Emportée par l'élan de son cœur, celle-ci prit la main de Pablo et la porta à ses lèvres.

Sans voir la figure de Berthe, Pablo sentit que madame Vandeilles avait pâli à cette caresse qu'elle avait devinée au mouvement que l'Espagnole avait fait pour se baisser. Mais Berthe rougit aussitôt de ce petit élan de jalousie et se jeta dans les bras de Rosina, qu'elle embrassa avec effusion comme pour lui demander pardon.

— Maintenant, je puis sortir, dit Bras d'Acier. Entrez dans le cabinet de toilette. Ne craignez rien. Je marcherai bien seul.

Elles se retirèrent en hésitant et suivirent d'un œil inquiet le gambusino, qui marchait vers la porte en s'appuyant contre la muraille.

Il leur fit un signe de la main pour les rassurer, et ouvrit la porte. Elles l'entendirent parler à quelqu'un sur le palier et s'éloigner en causant.

Au bout d'une dizaine de minutes, il rentra dans la chambre et se laissa tomber sur un fauteuil.

Voyant que ses forces étaient à bout, les deux femmes accoururent à lui.

— C'est fait, leur dit-il; seulement je suis resté plus longtemps que je ne croyais. Il m'a fallu parler à tout le monde. Maintenant qu'on est rassuré et que j'ai dit que le bruit me fatiguait, on va se retirer. Donnons seulement à chacun le temps de rentrer chez soi et de sortir de l'hôtel.

— Vous souffrez! lui dit Berthe avec anxiété.

— Non... un peu d'étourdissement... ce n'est rien.

Il fut cependant sur le point de perdre de nouveau connaissance; mais les soins empressés des deux femmes le ranimèrent. Toutes deux, agenouillées à côté de lui, soutenaient, l'une son bras droit, l'autre son bras gauche, qu'elles avaient passés autour de leur cou. Puis, par un mouvement

charmant de grâce et d'affectueuse reconnaissance, Berthe prit la main de Rosina et la garda dans la sienne.

Leurs deux mains réunies reposaient ainsi sur les genoux du gambusino, dont le cœur débordait de reconnaissance, d'amour et de compassion; car il comprenait ce que devait souffrir la pauvre Rosina, malgré sa courageuse abnégation.

Oh! qu'il eût désiré pouvoir s'endormir ainsi entre ses deux anges gardiens! Ses paupières, alourdies par la faiblesse et la fatigue, se fermaient peu à peu; mais il fit un effort sur lui-même, et se redressa sur son fauteuil.

— Allons, dit Pablo, il faut nous séparer. Partez, mes deux anges, et que Dieu vous conduise.

L'affectueuse bonté de Berthe et de Pablo, et la délicatesse avec laquelle tous deux associaient l'Espagnole à leurs pensées, et presque à leur amour, avaient profondément touché Rosina. Ne pouvant plus, ne voulant plus haïr, son âme mobile et passionnée avait besoin d'un autre sentiment pour épancher la surabondance de vie et d'affection qui bouillonnait en ce moment dans son cœur. Elle eût donné tout au monde pour pouvoir se faire tuer pour Berthe et pour Pablo, et pour graver ainsi son souvenir dans le cœur de l'homme qu'elle avait tant aimé!...

— Attendez, dit-elle à Bras d'Acier, laissez-moi descendre la première. Si je rencontre du monde, je remonterai, et vous attendrez encore; si, au contraire, vous ne me voyez pas reparaître au bout de cinq à six minutes, Berthe pourra sortir.

— Mais c'est vous exposer vous-même, Rosina! s'écria madame Vandeilles. Je ne veux pas.

— Laissez-moi sortir la première, je vous en prie, dit Rosina d'une voix suppliante.

— Nous descendrons ensemble.

— Non, reprit encore l'Espagnole. Ne m'enlevez pas le seul bonheur qui me soit permis, Berthe, celui de me dévouer pour vous deux. Vous avez son amour, vous; laissez-moi au moins avoir sa reconnaissance et la vôtre.

Berthe et Bras d'Acier avaient trop bien eux-mêmes les délicatesses du cœur pour ne pas comprendre qu'ils froisseraient la pauvre Rosina, en lui refusant ce qu'elle demandait. Quoique cela les contrariât d'accepter cette nouvelle preuve de dévouement, ils embrassèrent Rosina avec effusion et la laissèrent sortir.

Néanmoins, à peine avait-elle ouvert la porte, que Berthe et Pablo, poussés par une sorte de pressentiment, s'élancèrent en même temps pour la retenir. Elle les repoussa doucement et courut vers l'escalier, malgré leur résistance.

Alors, appuyant l'oreille contre la porte, ils écoutèrent avec anxiété le bruit des pas de la jeune femme qui s'éloignait. Tous deux avaient le cœur serré.

Tout à coup on entendit au dehors un bruit de voix, suivi d'un cri déchirant.

Pablo saisit ses armes, et s'élança vers l'escalier avec la force qu'un homme de son énergie sait trouver dans les grandes circonstances, fût-il à son lit de mort.

— Restez ici, Berthe, je vous en conjure, dit-il en repoussant la porte sur Berthe, qui voulait sortir avec lui.

Mais madame Vandeilles avait reconnu la voix qui avait poussé le cri déchirant qu'elle venait d'entendre, et rien au monde n'aurait pu l'empêcher de suivre Bras d'Acier.

XL

Malgré les obligations que Vandeilles avait à Bras d'Acier, et peut-être même à cause de ces obligations, il avait de tout temps haï le gambusino. Aussi eût-il été parfaitement heureux du duel qui venait d'être convenu entre eux, sans la position toute spéciale dans laquelle il se trouvait vis-à-vis de Bras d'Acier. Ce dernier lui avait sauvé la vie; il ne pouvait, de plus, se dissimuler que c'était à Pablo qu'il devait sa nouvelle fortune. En vain cherchait-il à se faire illusion à cet égard. En dépit de tous ces raisonnements, sa conscience lui criait qu'avant de se battre avec Bras d'Acier, il devait lui rendre l'or que ce dernier lui avait si généreusement donné.

D'un autre côté, renoncer à cette fortune, acquise au prix de tant de fatigues et de dangers, au moment même où il allait en jouir, ce sacrifice était au-dessus des forces de Vandeilles.

Harcelé par ces pensées contraires, il prit un parti qui

n'était que trop en rapport avec son caractère de joueur.

Il avait malheureusement sur lui une grande partie de ses pépites, qu'il allait porter chez un changeur pour avoir de l'or français et des mandats sur Paris. Au lieu d'entrer chez le changeur, il entra dans une maison de jeu.

— Si je gagne, s'était dit le malheureux, je rendrai à Bras d'Acier tout l'or que je dois à son intervention. Puis je pourrai me battre avec lui, sans que personne y trouve à redire. Si je perds, eh bien ! je n'aurai plus rien à lui, et notre combat sera encore parfaitement excusable.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer en quoi péchait ce raisonnement. La chose est trop évidente pour que nous nous y arrêtions. Mais ce n'en fut pas moins avec la sincère persuasion d'agir fort raisonnablement que Vandeilles se mit à une table de trente et quarante.

Au bout d'une heure, il avait perdu 128,000 fr.

Furieux de ce qu'il regardait comme un acharnement de la fortune à le poursuivre, il quitta le jeu quelques minutes pour se reposer et pour changer la veine. Tandis qu'il se rendait au buffet et s'y faisait verser de l'absinthe, Benito vint boire du refino de Catalogne à côté de lui.

Ces deux hommes avaient l'un pour l'autre une aversion profonde. L'orgueil de Vandeilles lui rendait la familiarité du métis de plus en plus déplaisante, et Benito s'amusait exprès à traiter toujours Vandeilles en camarade. Le métis, de son côté, haïssait profondément le Français et ne pouvait lui pardonner la part énorme qu'il avait recueillie dans leur expédition.

Pour comble de malheur, tous deux venaient de perdre au jeu, et leur humeur irascible se ressentait de leur mauvaise fortune.

— Eh bien, que fais-tu, Vandeilles? demanda Benito.

— Je perds, répondit sèchement l'autre, très-froissé du tutoiement du métis.

— Combien?

— Je ne sais pas.

— Caramba!... tu es si riche!... moi aussi je perds... 500 piastres au moins.

Vandeilles haussa les épaules d'un air dédaigneux.

— Ah! je sais bien que 500 piastres sont fort peu pour toi, dit Benito, choqué de l'air méprisant du Français, qui venait de lui tourner le dos; mais je n'ai pas de gambusino

qui me porte assez d'intérêt, à moi ou aux miens, pour me faire gagner 50 ou 60,000 dollars, par amour pour mes beaux yeux.

Le ton dont Benito avait prononcé ces paroles déplut à Vandeilles, déjà exaspéré par sa querelle avec Bras d'Acier et par la perte qu'il venait de faire.

Il fixa le métis d'un air hautain et lui répondit d'une voix mordante :

— Peut-être auriez-vous plus de chance avec un gambusino de sang mêlé comme vous, répondit-il.

— Vous croyez? répliqua Benito, qui pâlit à cette injure, la plus cruelle de toutes celles qu'on pût lui adresser.

— Parbleu! Bras d'Acier n'a dans les veines que du sang noble et pur. Il est tout naturel qu'il s'occupe de ses compatriotes avant de songer à des fils d'Indiennes et d'aventuriers.

— Est-ce pour m'insulter que vous dites cela? s'écria Benito, qui brisa son verre sur le comptoir.

— Je parle en général, répondit Vandeilles en haussant les épaules.

— Si vous cherchiez bien, reprit Benito, peut-être trouveriez-vous un autre motif pour la bienveillance toute spéciale que Bras d'Acier vous témoigne. Mais il n'y a de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

— Voilà la seconde fois que vous me dites cette phrase, fit Vandeilles en s'élançant sur le métis. Qu'entendez-vous par là?

— Vous le savez bien, repartit Benito, encouragé par l'attitude des spectateurs, composés pour la plupart de Mexicains, généralement fort mal disposés pour Vandeilles, qui se faisait haïr par son insolence et sa brutalité.

A ce moment, un Mexicain qui s'était trouvé parmi les curieux de l'hôtel Graham lorsque Vandeilles était sorti de la chambre de Bras d'Acier s'approcha de Benito et lui dit quelques mots à l'oreille.

Benito se mit à rire et lança en espagnol quelques sarcasmes que Vandeilles ne put entendre, mais qui excitèrent l'hilarité de la foule.

— Qu'as-tu dit? s'écria le Français en s'approchant de Benito. Répète-le devant moi, si tu oses.

— J'ai dit que 60,000 dollars étaient une jolie somme, repartit Benito d'un air railleur, mais qu'il était bien gênant,

lorsqu'on avait besoin de sa femme, d'être obligé d'aller la chercher chez un autre.

A cette allusion à la visite de Vandeilles à l'hôtel Graham, de grossiers éclats de rire firent retentir l'appartement.

— C'est sans doute pour cela que tu restes ici et que tu laisses tranquillement ta Rosina chez Bras d'Acier, répliqua Vandeilles d'une voix mordante.

— Rosina! s'écria Benito, qui devint livide de jalousie; tu mens!

— Fils de louve! s'écria Vandeilles en s'élançant sur le métis le machete à la main.

Celui-ci avait aussi dégaîné et s'était mis en garde.

Les spectateurs s'écartèrent prudemment et formèrent un cercle autour des combattants.

— Courage, Benito! s'écrièrent quelques Mexicains; soutiens l'honneur du pays.

— Allons, Vandeilles! dirent à leur tour les Américains, donne une leçon à ce mal blanchi.

Les deux adversaires n'avaient pas besoin d'excitations pour ranimer leur colère. Ils s'attaquaient avec fureur et se portaient des coups terribles qui se succédaient avec une rapidité inouïe.

Vandeilles, qui maniait admirablement le sabre et l'épée, avait une grande supériorité sur Benito, quoique ce dernier passât pour l'un des plus habiles tireurs de machete de la Californie.

Incapable de lutter de pied ferme contre le jeu net et serré de son adversaire, Benito ne se tirait d'affaire que par son agilité et par les bonds au moyen desquels il évitait les coups qu'il ne pouvait parer avec son machete : tantôt il se courbait à terre et se tenait presque accroupi comme un chat tigre qui va s'élancer; tantôt il bondissait sur Vandeilles, faisait pleuvoir sur le Français une grêle de coups et se rejetait en arrière avant que Vandeilles pût riposter.

Malgré la prodigieuse agilité du métis, l'avantage restait toujours du côté de Vandeilles, et Benito avait déjà reçu plusieurs blessures. Voyant qu'il allait succomber, le métis rassembla toutes ses forces et s'élança sur Vandeilles. Ce dernier détourna le coup de Benito par une parade si rudement exécutée, qu'il fit sauter le machete de la main de Benito.

— Ramasse ton machete, fils de louve! lui cria le Fran-

çais, qui, malgré sa colère, hésitait à frapper un ennemi désarmé.

Ivre de rage, Benito saisit le revolver qu'un de ses compatriotes venait de lui mettre sournoisement dans la main, et tira deux fois sur Vandeilles.

Atteint à la poitrine, ce dernier laissa retomber son machete déjà levé sur la tête de Benito, et fit deux ou trois pas en chancelant. Puis il tourna sur lui-même et tomba dans les bras de quelques curieux qui s'étaient élancés vers lui.

Tout le monde se précipita de son côté pour voir s'il respirait encore. Benito profita du tumulte et de la confusion pour s'élancer hors de l'appartement.

Les paroles de Vandeilles tintaient encore aux oreilles du métis. Tout entier à sa jalousie, à peine songeait-il au meurtre qu'il venait de commettre.

Tenant à la main le revolver avec lequel il pouvait encore tirer quatre coups, il se dirigea en courant vers l'hôtel Graham.

Une sorte d'ivresse furieuse causée par tout ce qui venait de se passer et par la triple excitation de la jalousie, de la colère et du sang versé, faisait bouillir son sang. Avec ses yeux égarés et sa figure décomposée, il ressemblait plutôt à une bête féroce qu'à un homme.

Le malheur voulut qu'en arrivant à la porte de l'hôtel Graham, il se trouvât face à face avec Rosina qui sortait. Il se jeta sur elle et la renversa d'un coup de revolver tiré à bout portant. Craignant de l'avoir manquée, il la frappa de nouveau avec sa navajá. La malheureuse femme avait déjà reçu trois coups de poignard avant que les employés de l'hôtel eussent pu venir à son secours.

Ils s'élancèrent sur Benito, mais celui-ci se redressa comme un tigre, en les menaçant du canon, fumant encore, de son terrible revolver. En même temps, il reculait vers la porte, qu'il allait atteindre, lorsque Bras d'Acier parut sur l'escalier.

— Rosina! s'écria le gambusino en se précipitant vers la jeune femme.

— Elle est morte, répondit une des femmes de l'hôtel, qui était bravement accourue auprès de l'Espagnole.

Le métis ne manquait pas de bravoure, on le sait, et la fureur doublait encore, en ce moment, son courage habituel.

Néanmoins, il se sentit tressaillir des pieds à la tête en rencontrant le regard implacable de Bras d'Acier. Glacé par une terreur inouïe, il se retourna pour fuir, mais on avait profité de ce moment pour fermer la porte d'entrée.

— Rangez-vous tous ! dit Bras d'Acier avec un accent qui fit passer un frisson dans les veines de toutes les personnes présentes.

Chacun se hâta de lui obéir. Bras d'Acier et Benito se trouvèrent alors en face l'un de l'autre, à une distance de huit ou dix pas tout au plus. Debout sur l'une des premières marches de l'escalier, Pablo dominait la scène. Benito s'était adossé contre la porte de sortie. Il tenait son machete de la main gauche et son revolver de la main droite. Un nuage de sang couvrait ses yeux. On eût dit que le regard de Pablo le fascinait. Un silence de mort régnait autour des deux ennemis. Chacun retenait son souffle et se sentait le cœur serré par une angoisse indicible.

En voyant Bras d'Acier faire un mouvement pour descendre, Benito passa rapidement la main sur ses yeux, comme pour chasser le nuage qui obcurcissait sa vue. Puis ajustant le gambusino, il lâcha la détente. Le bruit de la détonation retentissait encore que le métis roulait déjà sur le sol.

D'un seul bond, Bras d'Acier s'était élancé sur son ennemi et l'avait frappé d'un coup de poignard. Le coup avait été porté avec tant de force et de précision, que non-seulement la lame du couteau avait pénétré tout entière, mais que la garde même avait creusé son empreinte sur la poitrine meurtrie du métis.

Ce coup est resté célèbre à San-Francisco et revient dans la conversation chaque fois qu'on parle de duel et de navajá.

Benito tomba comme un homme foudroyé. Le poignard lui avait traversé le cœur.

Laissant l'arme vengeresse plantée dans la poitrine du métis, Pablo courut à Rosina, dont la tête décolorée reposait sur les genoux de madame Vandeilles.

Le gambusino prit la pauvre enfant dans ses bras et la transporta dans la salle la plus voisine. Malgré la curiosité des spectateurs, personne n'osa suivre le gambusino, excepté Bucolick, qui venait d'arriver.

Rosina respirait encore, mais elle ne put parler. En voyant Berthe et Pablo, qui pleuraient à côté d'elle, la pauvre en-

fant leur sourit avec une douceur angélique. Elle parvint à prendre la main de Berthe et la mit dans celle de Pablo. Puis elle leur montra le petit chapelet que Loïc Kermainguy lui avait donné à son lit de mort et leva en même temps les yeux vers le ciel.

— Je vais aller rejoindre Loïc, semblait-elle leur dire, et prier Dieu pour vous avec lui.

Un prêtre qu'on avait envoyé chercher en toute hâte arriva en ce moment. Soutenue par Berthe, Rosina se leva sur son séant. Tout espoir de la sauver étant complétement perdu, on lui fit prendre un cordial qui la soutint un peu et lui donna la force d'achever sa confession. Comme on venait de lui administrer les derniers sacrements, Bucolick entra, portant dans ses bras le petit Pablo, l'enfant de Rosina, qu'il était allé chercher à son hôtel. Le pauvre Irlandais avait couru si vite, qu'il était hors d'haleine et pouvait à peine parler. Rosina le remercia par un doux sourire et lui tendit sa petite main, que Bucolick couvrit de larmes.

Effrayé de la figure attristée de tout ce monde et du sang qu'il voyait sur les vêtements de sa mère, le petit garçon se mit à pleurer. Rosina voulut le prendre; mais elle n'en eut pas la force. Berthe, que l'enfant aimait beaucoup, le saisit dans ses bras et le calma par ses baisers et ses douces paroles. Malgré sa frayeur, le petit reconnut Bras d'Acier, qu'il adorait, et lui tendit les bras sans quitter ceux de madame Vandeilles. Un nuage passa sur la figure de Rosina.

Comme pour chasser toutes les mauvaises pensées qui venaient de surgir dans son cœur, elle baisa plusieurs fois le crucifix qu'elle tenait à la main. Puis, levant sur Berthe et sur Pablo son regard, redevenu calme et pur, elle leur sourit comme auparavant et leur montra l'enfant d'un regard inquiet et suppliant. Bras d'Acier mit la main sur la tête du petit Pablo :

— J'adopte cet enfant, dit-il, et je jure de veiller sur lui comme si c'était mon propre fils.

— Et s'il arrivait malheur à M. de Verrières, je fais le même serment! s'écria Berthe en embrassant le petit garçon.

Cette fois encore Rosina eut un tressaillement, mais elle regarda de nouveau le crucifix et reprit sa sérénité. On mit l'enfant à côté d'elle pour qu'elle pût l'embrasser. Quelques minutes après, la pauvre femme rendit le dernier soupir, la

tête appuyée sur le sein de Berthe, les yeux fixés sur Pablo, qui pleurait, et le bras autour du cou de son enfant.

Quoique la mort de Vandeilles fût déjà connue de presque tous les habitants de l'hôtel, personne n'avait osé l'annoncer à sa femme. Dès que Rosina eut rendu le dernier soupir, Bucolick s'approcha de Bras d'Acier et l'attira un peu à l'écart.

— Vandeilles est mort, lui dit-il à voix basse.

— Mort! s'écria le gambusino.

— Benito l'a tué.

— Et comment? Pourquoi?

— Williams, qui était présent à leur bataille, vous expliquera mieux que moi ce qui s'est passé, répondit l'Irlandais.

— Où est-il?

— Dans le corridor.

Pablo courut à l'homme que lui indiquait Bucolick, et qui était un Américain de Boston. Williams raconta le duel dont il avait été témoin, et la fin tragique du Français.

— Qu'a-t-on fait de Vandeilles? demanda le gambusino.

— On l'a porté dans sa chambre, répondit Williams; mais ce n'est plus qu'un cadavre.

Pablo laissa tomber sa tête dans ses deux mains. Tandis qu'il cherchait un moyen d'annoncer cette affreuse nouvelle à madame Vandeilles, il entendit la jeune femme pousser un cri et se précipiter vers l'escalier.

Un de ces officieux, comme on en rencontre partout, venait d'annoncer à la malheureuse femme la mort de M. Vandeilles.

— Courez près d'elle, mon père, dit Pablo en s'adressant au *padre*, qui priait encore auprès de Rosina.

Il essaya de suivre l'ecclésiastique, mais ses forces, épuisées par tant de secousses réitérées, le trahirent tout à coup. Il tomba à la renverse et resta près de trois heures sans connaissance. Tout le monde le croyait mort.

Il revint à lui, cependant, mais avec une fièvre épouvantable.

Pendant plus d'un mois, il eut le délire. Puis il lui prenait par instants des transports si furieux qu'il fallait huit ou dix hommes pour le tenir et pour l'empêcher de se jeter par la fenêtre.

Pendant quelques jours, un sentiment facile à comprendre empêcha madame Vandeilles de venir chez Bras d'Acier. La

scène de la maison de jeu et les paroles de Benito mettaient la jeune femme dans la situation la plus cruelle vis-à-vis du seul ami qui lui restât au monde.

Ce n'était pas la crainte du blâme public qui l'arrêtait. Indépendamment de l'amour qu'elle avait pour Bras d'Acier, ce dernier lui avait donné tant de preuves de dévouement que, ne fût-ce que par reconnaissance, elle eût bravé pour lui l'opinion publique et toutes les autres considérations. Une seule chose retenait la pauvre femme : c'était une sorte de respect pour la mémoire de son indigne mari. Néanmoins, lorsque Bucolick vint lui annoncer qu'on désespérait de Bras d'Acier, et que, dans son délire, il appelait sans cesse Berthe auprès de lui, le cœur de la pauvre créature ne put y résister davantage. Elle courut chez Pablo et ne quitta plus son chevet.

Dieu eut enfin pitié d'elle, et Pablo revint à la santé. Mais sa convalescence fut très-longue, car la fièvre avait épuisé le gambusino, déjà affaibli par la fatigue excessive de l'expédition. Dans son état de faiblesse, il eût été incapable de supporter une rechute. Aussi les premiers jours de sa convalescence furent-ils remplis d'inquiétudes et d'angoisses pour la pauvre femme qui veillait à son chevet.

Pendant trois mortelles semaines, Berthe passa toutes ses nuits auprès de Pablo. Ni instances ni prières ne purent lui faire abandonner son poste.

Tenant les mains du malade dans les siennes, elle couvrait Pablo de son regard passionné, comme pour le disputer à la mort et le réchauffer au feu de son cœur.

Comment cette pauvre femme, épuisée déjà par tant de fatigues, de luttes et de douleurs, put-elle résister à de pareilles épreuves? Dieu seul pourrait le dire, Dieu qui donne aux mères la force de passer des mois entiers au chevet de leurs enfants.

Ce fut seulement lorsque les médecins eurent déclaré Pablo hors de tout danger, que Berthe consentit à prendre un peu de repos et se laissa remplacer par Bucolick, qui, lui aussi, avait tenu fidèle compagnie au gambusino.

Ainsi qu'il arrive souvent en pareille circonstance, madame Vandeilles tomba malade elle-même, lorsque Pablo fut complétement rétabli; mais cette maladie, causée par la fatigue, ne fut pas de longue durée.

Est-il nécessaire de raconter la fin de cette histoire? On

la devine assez. Berthe et Pablo avaient acheté leur bonheur au prix de tant de dangers, d'amour, de souffrances et de dévouement, que personne n'aurait eu le courage de le leur reprocher.

A l'expiration de son deuil, Berthe épousa celui qu'elle aimait. Ils quittèrent le pays où tout rappelait à la jeune femme de cruels souvenirs, et partirent pour la Havane. C'est là qu'ils habitent maintenant avec le fils de Rosina, qu'ils élèvent comme leur propre enfant. Ceux-ci l'appellent mon frère, et l'œil le plus observateur ne découvrirait aucune différence entre les soins prodigués aux fils de M. de Verrières ou au petit orphelin.

Cet enfant sera riche un jour. Ni Berthe, ni Pablo, n'ont voulu toucher aux 170,000 francs qui restaient encore à M. Vandeilles au moment de sa mort. Ils ont placé cet argent sur la tête du fils de Rosina, qui se trouvera, lors de sa majorité, à la tête d'une somme de 3 ou 400,000 francs au moins.

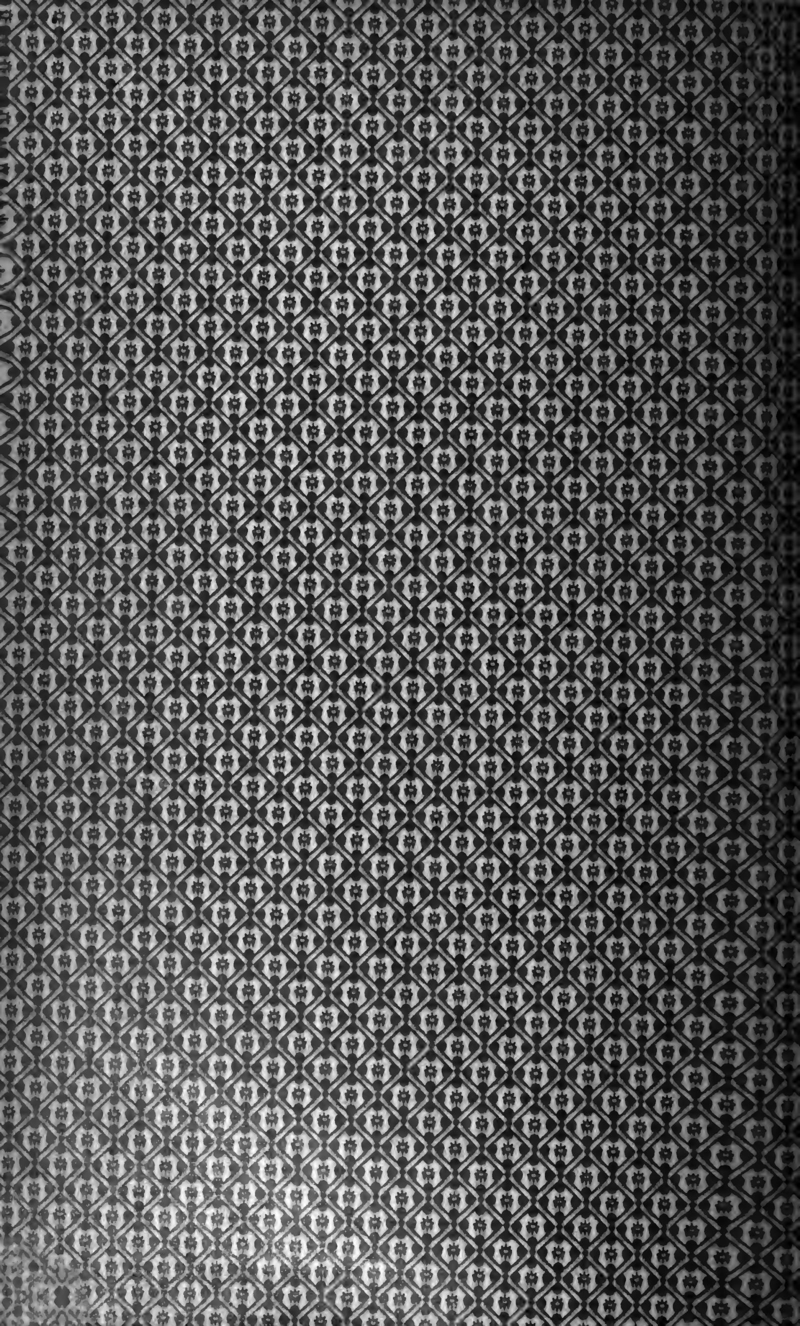
Quant aux enfants de madame de Verrières, ils ont la fortune personnelle de Pablo, qui a vendu ses propriétés de Californie pour acheter une habitation à la Havane. Bucolick a renoncé à tenter une nouvelle expédition aux placeres, et demeure avec Bras d'Acier. C'est le favori des enfants, qu'il aime de tout son cœur, et auxquels il raconte souvent les hauts faits du célèbre gambusino.

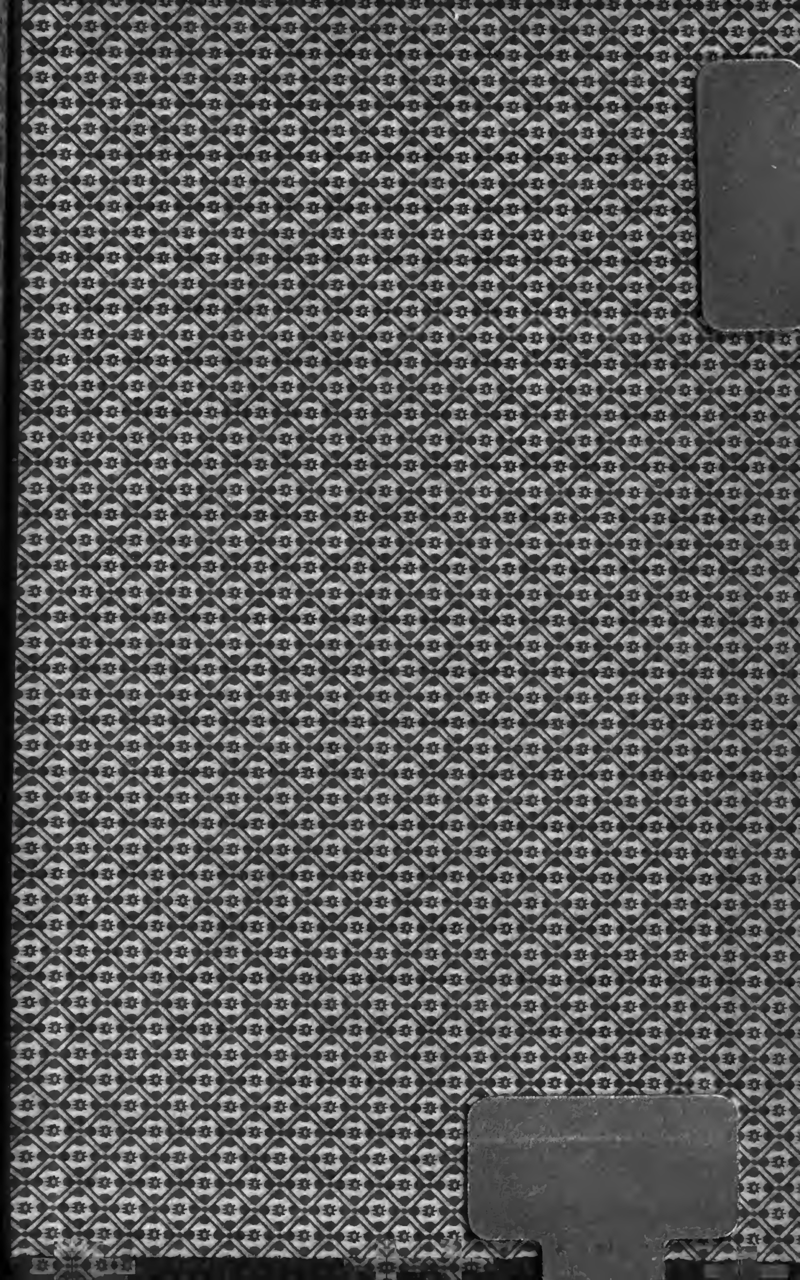
Pour ne laisser personne de côté, nous ajouterons que Craddle a fait fortune en Californie et qu'il demeure maintenant près de New-York dans une superbe usine qui lui appartient. Tous les deux ans, il fait une visite à M. et à madame de Verrières, les seuls êtres, dit-il, dont il se soit donné la peine de conserver le souvenir.



FIN.

D. THIÉRY ET Cie. — Imprimerie de LAGNY






BIBLIOTEC